Jiddu Krishnamurti

Commentaires sur la vie
Tome 2

Traduit de l'anglais par
Nicole Tisserand

1973
Éditions Buchet-Chastel

SOMMAIRE

Note

Voici de quelle manière il écrivit les trois ouvrages COMMENTAIRES SUR LA VIE : Nous avons signalé que, depuis 1945, Jiddu Krishnamurti effectuait chaque année une ronde autour du monde, donnant des conférences et discussions publiques dans les lieux les plus variés. Lors de son passage, et après les réunions publiques, de très nombreuses personnes le rencontrent individuellement et parlent avec lui de leurs problèmes personnels et de leur vie. C'est ainsi que Krishnamurti et ses auditeurs en sont amenés à parler, spontanément et librement, de nombreux problèmes particuliers, au sujet desquels ils réfléchissent. Les auditeurs sont, tout naturellement, conduits à un élargissement et à un approfondissement remarquables à partir de leurs questions personnelles. Très tôt, Krishnamurti prit l'habitude de noter certains de ces entretiens privés, les reliant au cadre et à la nature environnante. Rien n'est donc imaginé ou inventé, Krishnamurti ayant simplement relaté ces entretiens. C'est à partir de ces notes personnelles que les trois ouvrages COMMENTAIRES SUR LA VIE furent composés. (source: Yvon Achard: Le Langage de Krishnamurti)

Quatrième de Couverture

J. Krishnamurti est une des authentiques figures spirituelles du monde d'aujourd'hui.

Les très nombreux lecteurs qui connaissent déjà le premier tome de COMMENTAIRES SUR LA VIE ne manqueront pas ce deuxième tome, longuement mûri et très substantiel. Cet ouvrage comportant trois tomes est aujourd'hui considéré comme un des grands livres de notre temps.

Le bonheur créatif

Il est une ville près d'un fleuve magnifique auquel on accède par de larges et profondes marches qui descendent jusqu'à ses berges et le monde entier semble vivre sur ces marches. Du début du jour jusqu'à longtemps après que la nuit soit tombée, elles sont pleines de monde et de bruit ; et presque au niveau de l'eau, sur des marches plus petites qui saillent des gens sont assis qui se perdent dans leurs espoirs et leur aspiration, dans leurs dieux et leurs mélopées. Les cloches du temple sonnent, le muezzin officie ; quelqu'un chante et une foule considérable s'est réunie et écoute dans un silence appréciateur.

Derrière tout cela, au-delà du coude du fleuve, une série d'immeubles construits sur une hauteur. Avec leurs avenues d'arbres et leurs larges routes, ils s'étendent sur plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres ; et le long du fleuve, en suivant un chemin étroit et sale, l'on pénètre dans ce domaine où se répand la connaissance intellectuelle. On trouve là un grand nombre d'étudiants qui viennent de tout le pays et qui sont ardents, actifs et bruyants. Les professeurs prennent de grands airs et ne cessent d'intriguer pour obtenir une position plus en vue et de meilleurs salaires. Personne ne semble se préoccuper de ce qu'il adviendra des étudiants lorsqu'ils auront terminé leurs études. Les enseignants dispensent un certain savoir et certaines techniques que les plus habiles assimilent rapidement et lorsqu'ils obtiennent leurs diplômes, tout est dit. Les professeurs ont un travail assuré, une vie de famille et la sécurité. Mais lorsque les étudiants sont diplômés, ils ont à faire face au tumulte et à l'insécurité de la vie. Il existe dans tout le pays des bâtiments de ce genre, ainsi que des enseignants et des étudiants de ce style. Parmi les étudiants, certains parviendront au renom et à une bonne situation dans cette société ; les autres procréeront, lutteront et mourront. L'État a besoin de techniciens compétents, d'administrateurs, pour diriger et guider ; et il y a toujours l'armée, l'Église et les affaires. Il en va ainsi dans le monde entier.

C'est bien pour apprendre une technique et pour s'assurer d'un emploi, d'une profession, que nous adoptons ce procédé qui consiste à nous remplir l'esprit de faits et de savoir, n'est-ce pas ? Dans le monde moderne, de toute évidence, un bon technicien a de fortes chances de gagner correctement sa vie ; mais ensuite ? Le technicien saura-t-il faire face aux problèmes complexes de l'existence mieux que le non-technicien ? Un métier n'est qu'une partie de la vie, mais il existe aussi d'autres parties qui sont cachées et mystérieuses. Privilégier une partie et nier ou négliger le reste ne peut que conduire à une activité bancale et morcelée. Et c'est précisément ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui, avec ses conflits sans cesse plus grands, sa confusion et sa misère. Il y a, bien entendu, quelques exceptions, les créateurs, les heureux, ceux qui sont en contact avec quelque chose qui n'a pas été fait par l'homme et qui ne sont pas dépendants des choses de l'esprit.

Vous et moi avons intrinsèquement la capacité d'être heureux, d'être créatif, d'être en contact avec quelque chose qui est au-delà des griffes du temps. Le bonheur créatif n'est pas un cadeau réservé à quelques-uns, mais pourquoi la majorité des gens ne connaît-elle pas ce bonheur ? Pourquoi certains gardent-ils le contact avec ce qui est profond en dépit des circonstances et des accidents, alors que d'autres sont au contraire détruits par eux ? Pourquoi certains ont-ils du ressort et sont-ils malléables, alors que d'autres restent inflexibles et sont pourtant détruits ? En dépit du savoir, certains laissent ouverte la porte qui débouche sur ce que nulle personne et nul livre

ne peut offrir, alors que d'autres se laissent étouffer par la technique et l'autorité. Pourquoi ? Il est assez évident que l'esprit souhaite s'enfermer et s'affirmer dans une certaine forme d'activité, sans tenir compte de possibilités plus vastes et plus profondes, car il est de la sorte sur un terrain connu et sans danger, et c'est pourquoi l'éducation de l'esprit, la façon dont on l'exerce et ses activités sont encouragées et maintenues à ce niveau, et l'on trouve nombre d'excuses pour ne pas aller au-delà.

Avant d'être contaminés par la soi-disant éducation, nombre d'enfants sont en contact avec l'inconnu ; ils en témoignent de bien des façons. Mais l'environnement commence très tôt à se refermer sur eux, et passé un certain âge ils perdent cette lumière, cette beauté qui ne se peut trouver ni dans les livres ni à l'école. Pourquoi ? Ne dites pas que la vie est trop difficile pour eux, qu'ils doivent affronter de dures réalités, que c'est là leur « karma », ou que c'est la faute de leurs pères, car ce sont là des sottises. Le bonheur créatif est pour tous et non pour quelques-uns. Vous pouvez l'exprimer d'une façon et moi d'une autre, mais il existe pour tous. Le bonheur créatif n'a aucune valeur marchande, il n'est pas possible de le vendre au plus offrant, mais c'est bien quelque chose qui peut se partager entre tous.

Peut-on réaliser le bonheur créatif ? Ou plutôt, l'esprit peut-il garder le contact avec ce qui est à la source de tout bonheur ? Peut-on garder cette ouverture en dépit du savoir et de la technique, en dépit de l'éducation et du fourmillement de la vie ? Cela est possible, mais seulement lorsque l'éducateur est éduqué en vue de cette réalité, seulement lorsque celui qui enseigne est lui-même en contact avec la source du bonheur créatif. Et notre problème n'est plus alors l'élève, l'enfant, mais le maître et le parent. L'éducation n'est un cercle vicieux que lorsque nous ne voyons plus l'importance, la nécessité, plus essentielle que toute autre, de ce bonheur suprême. Après tout, le fait d'être ouvert à la source de tous les bonheurs est la plus élevée des religions, mais pour réaliser ce bonheur, vous devez y consacrer toute votre attention, comme vous le faites dans les affaires. Le métier de professeur n'est pas simplement un travail de routine, mais l'expression de la beauté et de la joie, ce qui ne peut se mesurer en termes de réussite et de succès.

La lumière de la réalité et la béatitude qu'elle procure sont détruites lorsque l'esprit, qui est le siège du moi, prend le contrôle. La connaissance de soi est le début de la sagesse ; sans la connaissance de soi, l'éducation conduit à l'ignorance, au conflit et à la douleur.

Extrait du livre :
CSV Tome 2, note 1 'Le bonheur créatif'

Le conditionnement

Il tenait beaucoup à aider l'humanité, à faire du bon travail, et il avait une part active dans diverses organisations sociales. Il déclara qu'il n'avait jamais.

pris de longues vacances et que depuis qu'il avait passé ses examens il n'avait jamais cessé de travailler pour le mieux-être de l'homme. Il n'était naturellement pas payé pour le travail qu'il faisait. Son travail avait toujours été quelque chose d'extrêmement important pour lui et il y était très attaché. Il était devenu un travailleur social de première classe et il en était très heureux. Mais il avait entendu quelque chose dans l'une des causeries à propos des différentes formes de fuite qui conditionnent l'esprit et il souhaitait reprendre la discussion.

— Pensez-vous que le fait d'être travailleur social est une forme de conditionnement? Cela ne fait-il qu'engendrer de nouveaux conflits?

Établissons d'abord ce que nous voulons dire par conditionnement. Quand avons-nous conscience d'être conditionnés? En avons-nous même jamais conscience? Avez-vous conscience d'être conditionné, ou n'avez-vous conscience que d'un conflit, d'une lutte à différents niveaux de votre être? Nous avons conscience, de toute évidence, non pas de notre conditionnement mais seulement du conflit, de la douleur et du plaisir.

— Qu'entendez-vous par conflit?

Toutes les formes de conflit: le conflit entre les nations, entre les différents groupes sociaux, entre les individus, et le conflit à l'intérieur de nous-mêmes. Le conflit n'est-il pas inévitable aussi longtemps que celui qui agit n'intègre pas son action, qu'il n'y a pas d'intégration entre la provocation et la réponse? Le conflit est notre problème, n'est-ce pas? Non pas un conflit en particulier mais toutes les formes de conflit: la lutte entre les idées, les croyances, les idéologies, entre les contraires. S'il n'y avait pas de conflit, il n'y aurait aucun problème.

— Voulez-vous dire que nous devrions tous tendre vers une vie d'isolement, de contemplation?

La contemplation est ardue, c'est l'une des choses les plus difficiles à comprendre. L'isolement, bien que chacun le recherche à sa façon, consciemment ou inconsciemment, ne résout pas nos problèmes ; au contraire il les accentue. Nous sommes en train d'essayer de comprendre quels sont les facteurs de ce conditionnement qui suscitent encore davantage de conflits. Nous avions seulement conscience du conflit, de la douleur et du plaisir, et nous n'avions pas conscience de notre conditionnement. De quoi est fait le conditionnement? - Des influences sociales ou de l'environnement: la société dans laquelle nous sommes nés, la culture dans laquelle nous avons été élevés, les pressions économiques et politiques, etc.

C'est exact. Mais est-ce tout? Ces influences sont notre propre production, n'est-ce pas? La société n'est que le produit des relations interhumaines, cela est évident. Et ces relations sont fondées sur l'utilisation, le besoin, le confort, la gratification et elles suscitent des influences, des valeurs qui nous lient. Et c'est ce lien qui nous conditionne. Nous sommes enchaînés par nos propres pensées et nos propres actes, mais nous n'avons pas conscience de l'être, nous avons seulement conscience du conflit entre le plaisir et la douleur. Il semble que nous ne dépassions jamais cela ; et si cela se produit, cela ne fait que susciter d'autres conflits. Nous n'avons pas conscience de

notre conditionnement et, jusqu'à ce que cette prise de conscience se produise, nous ne pouvons être générateurs que de conflits et de confusion.

— Mais comment prendre conscience de ce conditionnement?

Cela n'est possible que si l'on comprend un autre processus, le processus de l'attachement. Si nous réussissons à comprendre pourquoi nous sommes attachés, alors peut-être aurons-nous conscience de notre conditionnement.

— N'est-ce pas faire un grand détour pour en arriver à une question directe?

Croyez-vous? Essayez de prendre conscience de votre conditionnement. Vous ne pouvez en avoir qu'une connaissance indirecte, en relation avec quelque chose d'autre. Vous ne pouvez pas en avoir une conscience abstraite, car ce ne serait que verbal et sans grande signification. Nous n'avons conscience que du conflit. Le conflit a lieu lorsqu'il n'y a pas d'intégration entre la provocation et la réponse. Ce conflit est le résultat du conditionnement. Le conditionnement est lié à l'attachement: attachement au travail, à la tradition, à la propriété, aux personnes, aux idées et ainsi de suite. Si nous n'étions pas attachés, serions-nous conditionnés? Certainement pas. Et pourquoi sommes-nous attachés? Je suis attaché à mon pays parce que je deviens quelqu'un en m'y identifiant. Je m'identifie à mon travail, et ce travail devient important. Je suis ma famille, ma propriété, je leur suis attaché. L'objet d'attachement me permet d'échapper à mon propre vide. L'attachement est une fuite, et c'est la fuite qui renforce le conditionnement. Si je vous suis attaché, c'est parce que vous me donnez la possibilité d'échapper à moi-même ; vous êtes donc très important à mes yeux et je dois vous posséder, m'accrocher à vous. Vous devenez le facteur du conditionnement et la fuite est le conditionnement. Si nous prenons conscience de nos fuites, nous pouvons alors en établir les causes, les influences qui constituent le conditionnement.

— Mon travail social est-il une fuite devant moi-même?

Y êtes-vous attaché, y êtes-vous lié? Vous sentiriez-vous perdu, vide, plein d'ennui si vous ne faisiez pas ce travail?

— Oui, très certainement.

L'attachement à votre travail est votre forme de fuite. Il y a des formes de fuite à tous les niveaux de votre être. Vous fuyez à travers le travail, un autre fuira à travers la boisson, un autre à travers les cérémonies religieuses, un autre à travers le savoir, un autre à travers Dieu et un autre trouvera l'évasion dans les distractions. Toutes les fuites sont semblables, il n'en existe ni de supérieures ni d'inférieures. Dieu et la boisson sont au même niveau aussi longtemps qu'ils sont fuites devant nous-mêmes. Ce n'est que lorsque nous avons conscience de ces fuites que nous pouvons entrevoir notre conditionnement.

— Mais que puis-je faire si je cesse de fuir au travers du travail social? Puis-je faire quelque chose qui ne soit pas une fuite? Tous mes actes ne sont-ils pas une forme de fuite devant moi-même?

Cette question est-elle purement verbale ou est-elle le reflet de quelque chose de réel, d'un fait dont vous êtes en train de faire l'expérience? Si vous ne cherchiez pas à fuir, que se passerait-il? Avez-vous jamais essayé?

— Ce que vous dites est tellement négatif, si je peux me permettre de le faire remarquer. Vous ne proposez aucun substitut au travail.

Toute substitution n'est-elle pas une autre forme de fuite? Lorsqu'une forme d'activité particulière n'est pas satisfaisante ou suscite de nouveaux conflits, nous en cherchons une autre. Remplacer une activité par une autre sans avoir compris le processus de la fuite est assez futile, n'est-ce pas? Ce sont ces fuites et la façon dont nous

y sommes attachés qui permettent le conditionnement. Le conditionnement est générateur de problèmes, de conflits. C'est le conditionnement qui s'oppose à notre compréhension de la provocation ; étant elle-même conditionnée, la réponse qu'on y apporte crée inévitablement un conflit.

— Mais comment se libérer du conditionnement?

Ce n'est possible que par la compréhension, c'est-à-dire en prenant conscience de nos fuites. Notre attachement à une personne, à un travail, à une idéologie représente le facteur du conditionnement. C'est cela que nous devons comprendre, au lieu de chercher une forme de fuite plus adaptée ou plus intelligente. Aucune forme de fuite n'est intelligente, car toutes suscitent inévitablement le conflit. Cultiver le détachement est encore une forme de fuite, d'isolement. C'est un attachement à une abstraction, à un idéal que l'on nomme détachement. Cet idéal est fictif, c'est un produit de l'ego et tendre vers cet idéal est une façon de fuir ce qui est. La compréhension de ce qui est, l'action adéquate par rapport à ce qui est, ne sont possibles que lorsque l'esprit ne cherche plus de moyens de fuites. Et le fait même de penser à ce qui est est une façon de fuir ce qui est. Penser au problème est une façon de fuir le problème, car la pensée est le problème et le seul problème. L'esprit, peu désireux d'être ce qu'il est, craignant d'être ce qu'il est, recherche ces différentes formes de fuite, dont la meilleure d'entre elles est la pensée. Aussi longtemps qu'existe la pensée existeront les fuites, les attachements, qui ne peuvent que renforcer le conditionnement.

Il faut se libérer de la pensée pour se libérer du conditionnement. Ce n'est que lorsque l'esprit est totalement immobile, totalement silencieux, que le réel a la possibilité d'être.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 2 'Le conditionnement'

La peur de la solitude intérieure

Qu'il est nécessaire de mourir chaque jour, de mourir chaque minute à toutes choses, à tous les hiers et au moment qui vient de s'écouler ! Sans la mort il n'existe pas de renouvellement, sans la mort il n'existe pas de création. Le fardeau du passé donne naissance à sa propre continuité et l'inquiétude d'hier donne une vie nouvelle à l'inquiétude d'aujourd'hui. Hier perpétue aujourd'hui et demain est encore hier. Cette continuité ne se relâche que dans la mort. Il y a de la joie dans la mort. Ce nouveau matin, clair et frais, est libéré de la lumière et de l'ombre d'hier, le chant de cet oiseau résonne pour la première fois et le bruit que font ces enfants n'est pas celui qu'ils ont fait hier. Nous transportons les souvenirs d'hier et cela obscurcit notre être. Aussi longtemps que l'esprit n'est que la machine mécanique de la mémoire, il ne trouve nul repos, nulle tranquillité, nul silence ; il s'épuise sans cesse. Ce qui est immobile peut accéder à une nouvelle naissance, mais ce qui est soumis à une constante activité s'épuise et n'est plus d'aucune utilité. La source de la vie est dans son terme, et la mort est aussi proche que la vie.

Elle dit qu'elle avait passé un certain nombre d'années à étudier avec l'un des plus célèbres psychanalystes et qu'elle avait été analysée par lui, ce qui avait demandé un temps considérable. Bien qu'elle ait reçu une éducation chrétienne et qu'elle ait également étudié la philosophie hindoue et ses grands maîtres, elle n'avait jamais adhéré à un groupe particulier ni à un système de pensée. Comme d'habitude, elle n'était pas satisfaite et avait fini par interrompre la psychanalyse. Elle était pour l'instant occupée à travailler dans un quelconque organisme d'assistance sociale. Elle avait été mariée et avait connu toutes les infortunes de la vie de famille, ainsi d'ailleurs que ses joies. Elle avait cherché différents refuges: dans le prestige social, dans le travail, l'argent, et dans la chaude splendeur de ce pays près de la mer bleue. Les douleurs s'étaient accumulées, qu'elle pouvait supporter, mais elle n'avait jamais été capable d'aller au-delà d'une certaine profondeur, et cette profondeur était assez limitée.

Presque toutes les choses sont superficielles et touchent rapidement à leur fin, pour recommencer encore plus superficiellement. L'inépuisable ne peut se rencontrer dans aucune activité de l'esprit.

— Je suis passée d'une activité à une autre, d'une infortune à une autre, sans cesse poussée par quelque chose et sans cesse à la poursuite de quelque chose. Maintenant que j'ai mené une de mes envies à son terme, et avant d'en suivre une autre qui me dirigera pendant plusieurs années, j'ai cédé à une très forte impulsion et me voilà. J'ai eu une vie agréable, joyeuse et riche. J'ai été intéressée par beaucoup de choses et j'ai étudié certains sujets assez profondément, mais pourtant, après toutes ces années, je suis toujours en bordure des choses, il semble que je ne sois pas capable d'aller au-delà d'un certain point. Je voudrais aller plus loin, à un niveau plus profond, mais je ne le peux pas. On me dit que j'ai bien fait ce que j'ai fait mais c'est précisément cette qualité qui m'enchaîne. Mon conditionnement est du genre bienfaisant: faire du bien aux autres, aider les nécessiteux, la considération, la générosité et ainsi de suite. Mais c'est une contrainte, comme tous les conditionnements. Mon problème c'est d'être libre, non seulement de ce conditionnement, mais de tous les conditionnements et d'aller au-delà. Cela est devenu une nécessité impérative, non seulement parce que j'ai entendu les causeries, mais également à cause de mes propres observations et de mon expérience. J'ai pour le moment laissé de côté mon travail d'assistance sociale et

je déciderai plus tard si oui ou non je le reprendrai. Pourquoi ne pas vous être interrogée plus tôt sur la raison de toutes ces activités?

— Il ne m'est jamais venu à l'idée de me demander pourquoi je m'occupais d'assistance sociale. J'ai toujours voulu aider, faire le bien et ce n'était pas seulement par sentimentalité un peu vide. J'ai découvert que les gens avec lesquels je vis ne sont pas réels mais ne sont que des masques ; ce sont ceux qui ont besoin d'aide qui sont réels. Vivre avec les masqués est stupide et ennuyeux, alors qu'avec les autres il y a un contact, une souffrance.

Pourquoi vous engager dans l'assistance sociale ou dans tout autre travail?

— Je suppose que c'est pour continuer? Il nous faut vivre et agir, et mon conditionnement a été tel qu'il me pousse à agir, de la façon la plus morale qui soit. Je ne me suis jamais demandé pourquoi je faisais cela et il me faut maintenant le découvrir. Mais avant que nous n'allions plus loin, je dois vous dire que je suis quelqu'un de très solitaire: bien que je voie beaucoup de monde, je suis seule et j'aime cela. Il y a quelque chose de vivifiant dans le fait d'être seule.

Être seul, au sens le plus élevé est essentiel, mais la solitude du retrait donne une impression de pouvoir, de force, d'invulnérabilité. Une telle solitude est isolement, c'est une fuite, un refuge. Mais n'est-il pas important de chercher pourquoi vous n'avez jamais cherché à trouver les raisons de toutes vos soi-disant bonnes activités? Ne devriez-vous pas essayer de le découvrir?

— Si, nous allons essayer. Je crois que c'est la peur de la solitude intérieure qui m'a fait faire toutes ces choses.

Pourquoi associez-vous le mot « peur » à ceux de solitude intérieure? Extérieurement, vous ne craignez pas d'être seule, mais vous vous détournez de la solitude intérieure. Pourquoi? La peur n'est pas une abstraction, cela n'existe qu'en relation avec quelque chose. La peur n'existe pas en soi, le mot existe mais elle ne peut être éprouvée qu'au contact de quelque chose d'autre. De quoi avez-vous peur?

— De cette solitude intérieure.

Il ne peut y avoir de peur d'une solitude intérieure qu'en relation avec quelque chose d'autre. Vous ne pouvez pas avoir peur de la solitude intérieure parce que vous ne l'avez jamais considérée. Vous la mesurez maintenant par rapport à ce que vous savez déjà. Vous connaissez votre valeur, si l'on peut s'exprimer ainsi, en tant qu'assistante sociale, en tant que mère, en tant que personne capable et efficace, et ainsi de suite. Vous connaissez la valeur de votre solitude extérieure. Et c'est par rapport à tout cela que vous mesurez ou que vous envisagez la solitude intérieure. Vous connaissez ce qui a été mais vous ignorez ce qui est. Le connu suscite la peur lorsqu'il contemple l'inconnu. C'est cette activité qui provoque la peur.

— Oui, c'est exactement cela. Je compare la solitude intérieure à des choses que j'ai expérimentées. Et ce sont ces expériences qui provoquent la peur de ce quelque chose que je n'ai jamais expérimenté.

Donc votre peur n'est pas véritablement liée à la solitude intérieure, mais le passé a peur de ce qu'il ne connaît pas, de ce qu'il n'a pas expérimenté. Le passé voudrait absorber le nouveau, et en faire une expérience. Mais le passé, c'est-à-dire vous, peut-il expérimenter le nouveau, l'inconnu? Le connu peut expérimenter ce qui le constitue, mais en aucun cas le nouveau, l'inconnu. En donnant un nom à l'inconnu, en le nommant solitude intérieure, vous l'avez seulement reconnu verbalement, et le verbe prend la place de l'expérience, car le verbe est l'écran de la peur. Le terme de « solitude intérieure » recouvre, masque le fait, ce qui est, et c'est précisément ce terme qui suscite la peur.

— Mais quoi qu'il en soit, il semble que je ne sois pas capable d'y faire face.

Essayons d'abord de comprendre pourquoi nous ne sommes pas capables de considérer ce fait, et ce qui nous empêche d'y être passivement attentifs. N'essayez pas de le considérer maintenant, essayez seulement d'écouter tranquillement ce qui est dit.

Le connu, l'expérience passée, essaye d'absorber ce qu'il nomme la solitude intérieure. Mais il est incapable de l'expérimenter, car il ignore de quoi elle est faite, il connaît le terme, mais il ignore le contenu de ce terme. L'inconnu ne peut être expérimenté. Vous pouvez penser à l'inconnu, ou spéculer sur lui, ou encore en avoir peur, mais la pensée ne peut connaître l'inconnu, elle le craint. La peur existera aussi longtemps que la pensée tentera d'expérimenter et de comprendre l'inconnu.

— Mais alors...?

Écoutez, je vous en prie. Si vous écoutez correctement, la vérité de tout cela vous apparaîtra, et la vérité sera la seule action possible. Quoi que la pensée puisse entreprendre par rapport à la solitude intérieure, ce n'est qu'une fuite, une façon d'escamoter ce qui est. Et en escamotant ce qui est, la pensée suscite son propre conditionnement qui interdit l'expérimentation du nouveau, de l'inconnu. La peur est la seule réponse fournie par la pensée devant l'inconnu, la pensée peut utiliser différents termes pour la nommer, mais c'est toujours de la peur. Essayez seulement de voir que la pensée ne peut avoir d'action sur l'inconnu, sur ce qui est derrière le terme de « solitude intérieure ». Ce n'est qu'alors que ce qui est apparaît, inépuisablement.

Et maintenant, si l'on peut le suggérer, laissez tout cela. Laissez ce que vous avez entendu faire son propre chemin. C'est donner naissance à la création que de rester parfaitement immobile après le labourage et les semailles.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 3 'La peur de la solitude intérieure'

Le processus de la haine

Elle était institutrice, ou plutôt l'avait été. Elle était aimante et gentille, d'une façon devenue presque routinière. Elle dit qu'elle avait enseigné pendant plus de vingt-cinq ans et qu'elle en avait été heureuse ; et bien que vers la fin elle ait eu envie de tout quitter, elle avait cependant continué. Elle venait tout juste de réaliser ce qui constituait véritablement le fond de sa véritable nature. Elle l'avait découvert soudainement au cours d'une causerie, et cela l'avait surprise autant que choquée. C'était pourtant là, et ce n'était pas une simple auto-accusation. Et en remontant le fil des années, elle se rendait compte qu'il en avait toujours été ainsi. Elle n'était que haine. Il ne s'agissait pas d'une haine dirigée vers quelqu'un en particulier, mais d'un sentiment de haine généralisé, d'un antagonisme réfréné vis-à-vis de tous et de tout. Lorsqu'elle commença à en avoir conscience, elle se dit que c'était là quelque chose de superficiel dont elle pourrait aisément se défaire. Mais avec le temps, elle découvrit que ce n'était pas aussi anodin qu'elle l'avait supposé, et qu'au contraire cette haine profondément enracinée avait existée toute sa vie. Ce qui la choquait le plus, c'était de constater qu'elle s'était toujours crue aimante et gentille.

L'amour est quelque chose d'étrange ; aussi longtemps que la pensée y est mêlée, ce n'est pas de l'amour. Lorsque vous pensez à quelqu'un que vous aimez, cette personne devient le symbole de sensations agréables, de souvenirs, d'images. Mais ce n'est pas de l'amour. La pensée est sensation, et la sensation n'est pas l'amour. Le processus même de la pensée est la négation de l'amour. L'amour est une flamme qui n'a pas la fumée de la pensée, de la jalousie, de l'antagonisme, de la coutume, qui sont des choses de l'esprit. Et aussi longtemps que le cœur est encombré des choses de l'esprit, il ne peut y avoir que la haine. Car l'esprit est le siège de la haine, de l'antagonisme, de l'opposition, du conflit. La pensée est réaction, et la réaction est toujours, d'une façon ou d'une autre, la source de l'hostilité. La pensée est opposition, haine ; la pensée est toujours en compétition, cherchant sans cesse une fin, le succès. Son accomplissement donne lieu au plaisir et sa frustration à la haine. Le conflit naît de la pensée prise entre les contraires, et la synthèse des contraires est encore la haine, l'antagonisme.

— J'ai toujours cru, voyez-vous, que j'aimais les enfants, et même lorsqu'ils grandissaient ils continuaient à venir me voir pour que je les réconforte quand ils avaient des ennuis. J'étais persuadée de les aimer, surtout ceux que je préférais en dehors de l'école. Mais je me rends compte aujourd'hui qu'un profond courant de haine existait, un antagonisme bien ancré. Que dois-je faire de cette découverte? Vous ne pouvez pas savoir combien j'en suis consternée, et bien que vous disiez qu'il ne faut rien condamner, cette découverte a été pourtant très salutaire.

Avez-vous également découvert le processus de la haine? Voir la cause, comprendre pourquoi vous haïssez est relativement facile. Mais avez-vous conscience des façons dont s'exprime cette haine? Pouvez-vous les observer comme vous le feriez d'un animal étrange et inconnu?

— Tout cela est si nouveau pour moi, je n'ai jamais considéré le mécanisme de la haine.

Essayons de le faire maintenant et de voir ce que cela provoque ; essayons de considérer passivement la haine ainsi qu'elle apparaît. Ne soyez pas choquée, n'essayez ni de condamner ni de trouver des excuses ; essayez simplement de la considé-

rer passivement. La haine est une forme de frustration, n'est-ce pas? La réalisation et la frustration vont toujours de pair.

Par quoi êtes-vous intéressée, non pas professionnellement, mais au plus profond de vous-même?

— J'ai toujours voulu peindre. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Mon père répétait sans cesse que je ne devais pas faire quelque chose qui ne rapporte pas d'argent. C'était un homme très agressif et en toutes choses, l'argent était pour lui une fin. Il n'aurait jamais fait quelque chose qui ne lui aurait pas rapporté de l'argent, ou davantage de prestige et de puissance. « Encore plus » était sa devise, son dieu, et nous étions ses enfants. Mais en dépit du fait que je l'aimais, beaucoup de choses m'opposaient à lui. Cette notion de l'importance de l'argent s'enracina donc profondément en moi et si j'ai aimé l'enseignement c'est sans doute parce que cela me permettait de commander, d'être le chef. Pendant mes vacances, en général, je peignais mais c'était au plus haut point insatisfaisant: j'aurais voulu y consacrer ma vie et je n'y consacrais en fait que deux mois par an. Je finis par cesser de peindre, mais cela me consumait intérieurement. Je comprends maintenant que cela ait pu donner naissance à de l'antagonisme. Avez-vous été mariée? Avez-vous des enfants?

— Je suis tombée amoureuse d'un homme marié et nous avons vécu ensemble clandestinement. J'étais férocement jalouse de sa femme et de ses enfants, je craignais d'avoir un enfant, tout en le souhaitant passionnément. Toutes les choses naturelles, le compagnonnage quotidien, tout cela, me furent refusés et j'étais habitée par une jalousie qui me dévastait. Il dut aller dans une autre ville et ma jalousie s'intensifia. C'était quelque chose d'insupportable. Afin d'oublier tout cela, je me jetai encore plus intensément dans l'enseignement. Mais je réalise maintenant que je suis toujours jalouse, pas de lui, car il est mort, mais des gens heureux, des gens mariés, de ceux qui réussissent, de presque tout le monde. Ce que nous aurions pu être ensemble nous a été refusé!

La jalousie est faite de haine, n'est-ce pas? Lorsque l'on aime, il n'y a pas de place pour quelque chose d'autre. Mais nous n'aimons pas ; la fumée étouffe notre vie et la flamme meurt.

— Il m'apparaît maintenant que j'avais déclaré la guerre à l'école, à mes sœurs qui étaient mariées et à presque tous ceux que je connaissais, mais cela ne se voyait pas. Je devenais la maîtresse d'école idéale, c'était d'ailleurs mon but, et on me reconnaissait comme telle.

Plus l'idéal est grand, plus le refoulement est profond et plus le conflit et l'antagonisme sont importants.

— Oui, je m'en rends compte à présent. Et curieusement, alors que je considère tout cela, il m'est égal d'être ce que je suis.

Cela vous est égal parce que vous le reconnaissez de façon brutale, n'est-ce pas? Il y a un certain plaisir à reconnaître les choses de cette façon-là, cela procure de la vitalité, un sentiment de confiance dans la connaissance de soi, le pouvoir du savoir. Comme la jalousie qui, bien que douloureuse, vous donnait le sentiment du plaisir, la compréhension de votre passé vous procure maintenant une impression de maîtrise qui est également plaisante. Vous venez de découvrir un nouveau terme pour désigner la jalousie, la frustration, le fait d'être abandonnée: c'est la haine et la conscience que vous en avez. Il entre de l'orgueil dans le savoir, et c'est encore une forme d'antagonisme. Nous allons d'une substitution à une autre mais toutes les substitutions sont essentiellement semblables, bien qu'au niveau du langage elles puissent sembler différentes. Et vous êtes prise au piège de votre propre pensée, n'est-ce pas?

— En effet. Mais que peut-on y faire?

Ne demandez pas, mais regardez plutôt le mécanisme de votre propre pensée. Que de ruse et de tromperie! Votre esprit vous promet la libération mais il ne vous accorde que d'autres crises et d'autres antagonismes. Essayez seulement de considérer cela passivement et laissez se dégager la vérité.

— Peut-on se libérer de la jalousie, de la haine, de cette bataille incessante et refoulée?

Lorsque vous espérez quelque chose, que ce soit positivement ou négativement, vous projetez votre propre désir. Vous réussissez dans votre désir, mais ce n'est qu'une autre substitution et la bataille sera de nouveau engagée. Ce désir d'obtenir ou d'éviter est toujours du domaine de l'opposition, n'est-ce pas? Il faut reconnaître la fausseté dans la fausseté pour que la vérité soit. Il n'est pas besoin de la rechercher. Vous trouverez ce que vous cherchez, mais ce ne sera pas la vérité. C'est un peu comme un homme méfiant qui découvrirait ce qu'il suspectait précisément, ce qui est relativement facile et stupide. Essayez d'avoir une conscience passive de la totalité de ce processus de la pensée, ainsi que du désir d'en être libéré.

— Tout cela a été pour moi une découverte extraordinaire, et je commence à voir la vérité de vos propos. J'espère qu'il ne me faudra pas trop longtemps pour dépasser ce conflit. Mais voilà que je recommence à espérer! Je vais regarder en silence et voir ce qui arrivera.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 4 'Le processus de la haine'

Le progrés et la révolution

On chantait dans le temple. C'était un temple aux formes simples, en pierre taillée, massif et indestructible. Une trentaine de prêtres, nus jusqu'à la ceinture, prononçaient le sanscrit de façon précise et distincte tout en sachant la signification du chant. La gravité sonore de ces mots faisait presque trembler les murs et les piliers et le groupe qui se trouvait là se tut instinctivement. Le chant touchait à la création, au début du monde et à la naissance de l'homme. Les fidèles avaient fermé les yeux et le chant suscitait de plaisantes évocations: souvenirs nostalgiques de l'enfance, pensées des progrès accomplis depuis cette époque, effet étrange produit par les mots sanscrits, ravissement d'entendre ce chant à nouveau. Certains le répétaient à voix basse, et leurs lèvres remuaient. L'atmosphère était chargée d'émotions fortes, mais les prêtres continuèrent à chanter et les dieux restèrent silencieux.

Comme nous tenons à la notion de progrès! Nous aimons à penser que nous atteindrons un état meilleur, que nous deviendrons plus cléments, plus paisibles et plus vertueux. Nous adorons nous accrocher à cette illusion et peu d'entre nous ont vraiment conscience que ce devenir est un faux-semblant, un mythe satisfaisant. Il nous plaît énormément de penser qu'un jour nous serons meilleurs, mais en attendant nous continuons comme si de rien n'était. Le progrès est un mot tellement rassurant, tellement réconfortant. C'est un mot avec lequel nous nous hypnotisons. La chose qui est ne peut pas devenir quelque chose de différent ; l'avidité ne peut pas devenir non-avidité ; pas plus que la violence peut devenir non-violence. Vous pouvez faire avec de la fonte une machine merveilleuse et compliquée mais la transformation est une illusion lorsqu'elle s'applique au devenir de l'être.

L'idée que le moi puisse devenir quelque chose de magnifique est la simple déception du désir ardent d'être quelqu'un de remarquable. Nous avons le culte de la réussite de l'État, de l'idéologie, du soi, et nous nous berçons de l'illusion réconfortante de l'évolution. La pensée peut effectivement progresser, s'enrichir, tendre vers une plus grande perfection, ou se faire silencieuse ; mais aussi longtemps que la pensée est renoncement ou acquisition, elle n'est qu'une forme de réaction. La réaction suscite toujours le conflit, et l'évolution dans le conflit débouche sur une confusion encore plus grande, et un antagonisme encore plus marqué.

Il déclara qu'il était révolutionnaire, prêt à tuer ou à être tué pour sa cause, pour son idéologie. Il était prêt à tuer pour que puisse exister un monde meilleur. Détruire l'ordre social actuel aurait naturellement pour conséquence un chaos encore plus généralisé, mais cette confusion pourrait servir à bâtir une société sans classes. Quelle importance pouvaient avoir les dizaines ou les milliers de vies détruites si c'était pour construire un ordre social parfait? Ce qui importait n'était pas l'homme d'aujourd'hui, mais l'homme du futur, et ce nouveau monde qu'ils bâtiraient ne renfermerait plus d'inégalité, il y aurait du travail pour tous et, nécessairement, du bonheur.

Comment pouvez-vous être tellement sûr du futur? D'où tirez-vous de telles certitudes? Les croyants promettent le ciel et vous promettez une vie meilleure dans le futur ; vous avez vos livres et vos prêtres, tout comme eux, et il n'y a pas vraiment de grande différence entre vous. Mais qu'est-ce qui vous permet d'être si sûr de vous en ce qui concerne le futur?

— Logiquement, si nous suivons une certaine trajectoire, le résultat final est absolument certain. Il existe en outre un grand nombre d'évidences historiques pour étayer notre position.

Nous traduisons tous le passé selon notre propre conditionnement et nous l'interprétons de façon à ce que cela concorde avec nos préjugés. Vous êtes aussi incertain du lendemain que n'importe lequel d'entre nous, et remercions le ciel qu'il en soit ainsi! Mais sacrifier le présent à un futur illusoire c'est faire preuve d'un très grand manque de logique.

— Croyez-vous au changement, ou n'êtes-vous qu'un outil de la bourgeoisie capitaliste?

Le changement est une continuité modifiée, c'est ce que vous appelez révolution. Mais la révolution fondamentale relève d'un processus totalement différent, qui n'a rien à voir avec la logique ou les évidences historiques. Il n'est de révolution fondamentale que dans la mesure où l'on comprend la totalité du processus de l'action, non pas à un niveau particulier, qu'il soit économique ou idéologique, mais de l'action comme tout intégré. Une telle action n'est pas la réaction. Vous, vous ne connaissez que la réaction, la réaction de l'antithèse et une autre réaction que vous appelez synthèse. L'intégration n'est pas une synthèse intellectuelle, une conclusion verbale qui repose sur une étude historique. L'intégration ne peut avoir lieu qu'à partir du moment où l'on comprend la réaction. L'esprit n'est qu'une suite de réactions, et la révolution établie sur les réactions, sur les idées n'est pas une révolution mais tout au plus une continuité modifiée de ce qui était préalablement. Vous l'appelez révolution, mais ce n'en est pas une.

— Qu'est-ce donc que la révolution pour vous? Le changement qui repose sur une idée n'est pas révolution, car l'idée est la réponse fournie par la mémoire, ce qui est encore une réaction. Une révolution fondamentale n'est possible que lorsque les idées n'ont plus d'importance et ont cessé de fonctionner. Une révolution qui résulte de l'antagonisme cesse alors d'être ce qu'elle prétend être: ce n'est jamais qu'une forme d'opposition et l'opposition n'est jamais créative.

— Le genre de révolution dont vous parlez est une abstraction qui n'a aucune réalité dans le monde moderne. Vous êtes un idéaliste indécis, et vos théories sont parfaitement irréalisables.

L'idéaliste, au contraire, est celui qui a des idées et c'est lui qui n'est pas révolutionnaire. Les idées divisent, et la séparation conduit à la désintégration, ce qui n'a plus rien de commun avec la révolution.

L'homme qui professe une idéologie ne se préoccupe que d'idées, de mots, et jamais d'action directe.

— Ne pensez-vous pas que l'égalité ne peut venir que de la révolution?

La révolution qui repose sur une idée, aussi logique et en accord avec les évidences historiques soit-elle, ne peut en aucun cas apporter l'égalité. La fonction même de l'idée est de séparer les individus. La croyance, qu'elle soit religieuse ou politique, oppose l'homme à son semblable. Les prétendues religions ont divisé les individus et continuent de le faire. La croyance organisée, que l'on appelle religion, n'est comme toutes les autres idéologies, qu'une chose de l'esprit qui ne peut que séparer. Vous ne faites pas autre chose avec votre idéologie révolutionnaire, n'est-ce pas? Vous formez également un noyau, un groupe réuni par une idée ; vous voulez que tout le monde reconnaisse cette idée, exactement comme le croyant. Vous voulez sauver le monde à votre façon et lui à la sienne. Vous êtes l'un et l'autre prêts à vous massacrer et à vous liquider réciproquement, au nom d'un monde meilleur. Aucun d'entre vous ne s'inté-

resse vraiment à un monde meilleur, mais plutôt à façonner le monde selon vos propres conceptions. Comment le concept peut-il engendrer l'égalité?

— Au niveau théorique, nous sommes tous égaux, même si nous occupons différentes fonctions. Nous sommes tout d'abord ce que l'idée représente, et seulement ensuite des fonctionnaires individuels. En tant que fonctionnaires, nous sommes soumis à des grades mais non en tant que représentants d'une idéologie.

C'est exactement ce que toutes les formes de croyance organisée ne cessent de proclamer. Nous sommes tous égaux aux yeux de Dieu, mais il existe des différences de capacités. La vie est ainsi, et les divisions sociales sont inévitables. En substituant une idéologie à une autre, vous n'avez pas changé le fait fondamental qu'un groupe social ou que des individus en traitent d'autres en inférieurs. En fait, on retrouve l'inégalité à tous les niveaux de l'existence. L'un est doué, l'autre ne Test pas ; l'un dirige et l'autre suit, l'un est terne, médiocre et l'autre est sensible, alerte, et s'adapte facilement. L'un peint ou écrit et l'autre creuse des trous. L'un fait de la recherche scientifique et l'autre est balayeur. L'inégalité est un fait et ce n'est pas une révolution qui le modifiera. La soi-disant révolution ne fait que substituer un groupe à un autre et ce groupe alors prend le pouvoir, politique et économique. Il devient la nouvelle classe dirigeante qui affirme sa position par des prérogatives et ainsi de suite. Il connaît parfaitement toutes les ficelles et les astuces qu'utilisait l'autre classe au pouvoir avant d'être renversée. L'inégalité n'est pas pour autant abolie, n'est-ce pas?

— Elle finira par l'être. Lorsque le monde entier partagera notre façon de voir, il existera alors une égalité idéologique.

Ce qui n'est pas du tout l'égalité, mais tout au plus une idée, une théorie, le rêve d'un autre monde, semblable à celui du croyant. Que vous êtes proches l'un de l'autre! Les idées divisent, elles séparent, elles opposent, elles donnent naissance au conflit. Une idée ne peut jamais apporter l'égalité, même dans son propre monde. Si nous pensions tous la même chose, au même moment, au même niveau, il y aurait une sorte d'égalité, mais c'est là quelque chose d'impossible, une spéculation qui ne peut déboucher que sur l'illusion.

— Dédaignez-vous l'égalité? Êtes-vous cynique au point de condamner toutes les tentatives de donner à chacun des chances égales?

Je ne suis pas cynique, je ne fais que relever des faits qui me semblent évidents, et je ne suis pas non plus opposé aux chances égales pour tous. Mais il doit être possible d'aller plus loin et de trouver une façon efficace d'appréhender ce problème de l'inégalité, à partir du moment où nous considérons et où nous comprenons le réel actuel, ce qui est. Appréhender ce qui est avec une idée, une conclusion, un rêve, ce n'est pas comprendre ce qui est. Une observation remplie de préjugés n'est plus une observation. Il est certain qu'il existe des inégalités à tous les niveaux de la conscience, de la vie, et quoi que nous fassions, nous ne pourrons modifier ce fait.

Par ailleurs, est-il possible d'aborder la question de l'inégalité sans susciter de nouveaux antagonismes, une division encore plus marquée? La révolution s'est servie de l'homme comme d'un moyen en vue d'une fin. La fin était importante et non l'homme. Les religions ont continué d'affirmer, au moins verbalement, que l'homme était important, mais elles aussi ont utilisé l'homme pour asseoir les croyances et les dogmes. Utiliser l'homme à une fin quelconque introduit nécessairement la notion d'infériorité et de supériorité, désigne celui qui est proche et celui qui est loin, celui qui sait et celui qui ne sait pas. Cette séparation est une inégalité psychologique qui, dans la société, conduit à la désintégration. A l'heure actuelle, nous ne connaissons les rapports humains que dans leur aspect utilitaire. La société utilise les individus de la même façon que les individus s'utilisent les uns les autres, afin d'en tirer des béné-

fices à divers niveaux. Cette utilisation de l'autre est la cause fondamentale de la division psychologique de l'homme contre l'homme.

Nous cessons de nous utiliser les uns les autres à partir du moment où l'idée n'est plus la motivation de la relation. L'idée précède l'exploitation, et l'exploitation engendre l'antagonisme.

— Mais quel est alors le facteur déterminant qui entre en jeu lorsque l'idée a disparu?

C'est l'amour, et c'est le seul facteur qui puisse susciter une révolution fondamentale. L'amour est la seule révolution authentique. Mais l'amour n'est pas une idée, il est alors que la pensée n'est pas. L'amour n'est pas un instrument de propagande, c'est quelque chose que l'on doit cultiver et crier sur les toits. Ce n'est que lorsque le drapeau, la croyance, le dirigeant, l'idée en tant qu'action élaborée disparaîtront que l'amour pourra être. L'amour est la seule révolution créative et continuelle.

— Mais ce n'est pas l'amour qui fera marcher les machines, n'est-ce pas?

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 5 'Le progrés et la révolution'

L'ennui

La pluie avait cessé, les routes étaient propres et les arbres avaient été lavés de leur poussière. La terre était rafraîchie et les grenouilles, dans la mare, chantaient: elles étaient grosses et leurs gorges s'enflaient de plaisir. De minuscules gouttes d'eau rendaient l'herbe étincelante et une atmosphère de paix profonde s'installait après cette violente averse. Le bétail était trempé jusqu'à l'os mais n'était pourtant pas allé se mettre à l'abri de la pluie et broutait maintenant paisiblement. De jeunes garçons s'amusaient dans le petit ruisseau que la pluie avait formé sur le bord de la route. Ils étaient nus et c'était un plaisir de voir leurs corps brillants et leurs yeux vifs. Ils s'amusaient comme jamais, et comme ils étaient heureux! Rien d'autre n'avait d'importance, et ils répondirent par des sourires joyeux quand on leur adressa la parole, bien qu'ils ne comprennent pas un mot. Le soleil brillait à nouveau et les ombres étaient profondes.

Comme il est nécessaire pour l'esprit de se purger de toute pensée, d'être constamment vide, non pas rendu vide, mais simplement vide, de mourir à toute pensée, à tous les souvenirs d'hier, et à l'heure qui vient. Il est simple de mourir, il est difficile de continuer, car la continuité est l'effort d'être ou de ne pas être. L'effort est désir, et le désir ne peut mourir que lorsque l'esprit cesse d'acquérir. Qu'il est simple de seulement vivre! Mais il ne faut pas que ce soit une forme de stagnation. Il y a un grand bonheur dans le non-vouloir, dans le fait de n'être pas quelque chose, ou de ne pas aller quelque part. Lorsque l'esprit se purge de toute pensée apparaît enfin le silence de la création. L'esprit n'est pas en repos aussi longtemps qu'il se meut en vue d'arriver. Car pour l'esprit arriver veut dire réussir, et la réussite est toujours identique, du début à la fin. La purification de l'esprit n'existe pas s'il continue à élaborer les éléments de son propre devenir.

Elle dit qu'elle avait toujours eu de l'activité, sous une forme ou une autre, soit avec ses enfants, ou dans des affaires sociales, ou dans le sport, mais que derrière cette activité il y avait toujours un certain degré d'ennui, envahissant et persistant. Elle était fatiguée de la routine de la vie, du plaisir, de la douleur, de la flatterie et de tout le reste. L'ennui était comme un nuage qui s'était formé au-dessus de sa vie, d'aussi loin que remontaient ses souvenirs. Elle avait tenté de s'y soustraire, mais chaque nouvel intérêt devenait vite une autre source d'ennui, une inquiétude mortelle. Elle avait beaucoup lu et avait connu les divers épisodes tumultueux de la vie familiale mais au travers de tout cela persistait toujours cet ennui inquiétant. Cela n'avait aucun rapport avec sa santé, car elle se portait fort bien. A quoi attribuez-vous votre ennui? Est-il le produit d'une quelconque frustration, ou d'un désir fondamental qui aurait été contrarié?

— Non, pas précisément. Il y a eu quelques empêchements, mais ils ne m'ont jamais vraiment inquiétée ou si cela s'est produit, j'y ai fait face de façon relativement intelligente et cela ne m'a pas arrêtée. Je ne pense pas non plus qu'il s'agisse de la frustration, car j'ai toujours réussi à obtenir ce que je voulais. Je n'ai jamais demandé la lune et j'ai su modérer mes envies. Mais pourtant, ce sentiment d'ennui ne m'a jamais quittée, qu'il s'agisse de ma famille ou de mon travail.

Que voulez-vous dire par ennui? Est-ce de l'insatisfaction? Serait-ce que rien ne vous a jamais donné entière satisfaction?

— Ce n'est pas exactement cela. J'éprouve un certain nombre d'insatisfactions, comme tout le monde, mais j'ai réussi à m'adapter à ces insatisfactions inévitables.

A quoi vous intéressez-vous? Y a-t-il un intérêt profond dans votre vie?

— Non. Si j'avais eu un centre d'intérêt, je ne m'ennuierais pas, car je vous assure que je suis de nature quelqu'un de très enthousiaste et si quelque chose avait présenté pour moi le moindre intérêt, j'aurais tout fait pour le conserver. Plusieurs choses m'ont intéressée de façon intermittente mais toutes ont fini dans ce nuage d'ennui.

Qu'entendez-vous par intérêt? Pourquoi y a-t-il cette différence entre l'intérêt et l'ennui? Qu'est-ce que l'intérêt? Vous vous intéressez à ce qui vous plaît et vous gratifie, n'est-ce pas? L'intérêt n'est-il pas une façon d'acquérir? Vous ne vous intéresseriez pas à quelque chose si cela ne vous procurait rien, n'est-ce pas? L'intérêt est soutenu aussi longtemps qu'il y a acquisition ; l'acquisition est la base de l'intérêt, n'est-ce pas? Vous avez essayé d'obtenir de la satisfaction de chacune des choses avec lesquelles vous êtes entrée en contact et après les avoir bien utilisées, elles ont fini par vous ennuyer. Toute acquisition est une forme d'ennui, de lassitude. Nous voulons de nouveaux jouets, dès que nous perdons l'intérêt que nos portions à l'un d'eux, nous nous tournons vers un autre, et il y en a toujours de nouveaux. Nous nous tournons vers quelque chose afin de l'acquérir. On acquiert dans le plaisir, dans le savoir, la renommée, le pouvoir, l'efficacité, le fait de fonder une famille, et ainsi de suite. Lorsque nous avons tout acquis d'une religion, d'un sauveur, notre intérêt tombe et nous nous tournons vers autre chose. Certains s'endorment dans une organisation et ne se réveillent jamais et ceux qui finissent par se réveiller cherchent immédiatement une autre organisation où s'endormir. Ce mouvement de thésaurisation est appelé expansion de la pensée, ou progrès.

— L'intérêt est-il toujours une forme d'acquisition?

Vous est-il arrivé de vous intéresser à quelque chose dont vous ne retiriez rien, que ce soit une pièce, un jeu, une conversation, un livre, ou quelqu'un? Si une peinture ne vous apporte rien, vous ne vous y arrêtez pas ; si quelqu'un ne vous stimule pas ou ne vous dérange pas d'une façon ou d'une autre, si vous n'obtenez ni plaisir ni douleur d'une relation, vous perdez tout intérêt, vous vous ennuyez. N'avez-vous pas remarqué?

— Si, mais je n'avais jamais envisagé les choses de cette façon.

Vous ne seriez pas là si vous vouliez pas quelque chose. Vous voulez vous libérer de l'ennui. Comme je ne peux vous donner cette libération, vous retomberez dans l'ennui. Mais si nous arrivons à comprendre ensemble le mécanisme de l'acquisition, de l'intérêt, de l'ennui, nous déboucherons peut-être sur la libération. La liberté ne peut s'acquérir. Si elle est acquisition, elle devient vite ennuyeuse. L'acquisition n'engourdit-elle pas l'esprit? L'acquisition, positive ou négative, est un poids. Dès que vous possédez, tout intérêt cesse. En essayant d'obtenir, vous êtes plein d'intérêt et de vivacité, mais la possession est un fardeau. Vous pouvez vouloir posséder davantage, mais ce genre de quête ne vous rapproche que de l'ennui. Vous essayez diverses formes d'acquisition et aussi longtemps que cela vous demande un effort, l'intérêt demeure. Mais il y a toujours une fin à l'acquisition, et ainsi l'ennui est toujours présent. N'est-ce pas ce qui s'est produit?

— Je le suppose, mais je n'en ai pas saisi toute la signification.

Cela ne saurait tarder.

La possession est lassante pour l'esprit. L'acquisition, qu'il s'agisse du savoir, de biens, de la vertu, tend vers l'insensibilité. La nature de l'esprit est d'absorber, d'acquérir, n'est-ce pas? Ou plutôt, le modèle qu'il s'est établi répond à des notions d'ac-

cumulation, et c'est présentement dans cette activité que l'esprit aménage sa propre lassitude, son ennui. L'intérêt, la curiosité, sont le début de l'acquisition qui devient vite de l'ennui. Et le besoin d'être libéré de l'ennui exprime une autre forme de possession. Et l'esprit passe ainsi de l'ennui à l'intérêt pour revenir à l'ennui, jusqu'à ce qu'il ressente une profonde lassitude. Et ce sont ces vagues successives d'intérêt et de lassitude que l'on nomme l'existence.

— Mais comment se libérer de l'acquisition sans acquérir à nouveau?

Cela n'est possible qu'en laissant s'exprimer la vérité du processus complet de l'acquisition et en l'expérimentant, mais non en essayant de ne plus acquérir, d'être détaché. Le fait de ne plus thésauriser est également une forme d'acquisition qui, elle aussi, est vite lassante. La difficulté, si l'on peut dire, réside non pas dans la compréhension verbale de ce qui a été dit, mais dans le fait de reconnaître le faux pour le faux. Voir le vrai dans le faux est le début de la sagesse. La difficulté, c'est d'arriver à ce que l'esprit soit parfaitement immobile, car l'esprit est toujours inquiet, il est toujours à la poursuite de quelque chose, acquérant ou répétant, cherchant et découvrant. L'esprit n'est jamais immobile, il est sans cesse en mouvement. Le passé, dont l'ombre masque le présent, fabrique son propre futur. C'est un mouvement dans le temps, et il n'y a pratiquement jamais d'intervalle entre les pensées. Une pensée en suit une autre sans interruption, l'esprit ne cesse de s'aiguiser et la lassitude s'ensuit. Si l'on taille un crayon sans arrêt il n'en restera bientôt plus. C'est de la même façon que l'esprit s'épuise continuellement et s'affaiblit de plus en plus. L'esprit a toujours peur de toucher à sa fin. Mais la vie est une fin quotidienne, vivre c'est mourir à toutes les acquisitions, aux souvenirs, aux expériences, au passé. Comment la vie peut-elle être compatible avec l'expérience? L'expérience est un savoir, un souvenir ; et la mémoire est-elle l'état de l'expérience? Dans l'état de l'expérience, la mémoire, le souvenir fait-il fonction d'expérimentateur? Se purger l'esprit, c'est vivre, c'est créer. La beauté réside dans le fait de faire l'expérience, et non dans l'expérience elle-même. Car l'expérience fait partie du passé et le passé, lui, ne fait pas d'expérience, n'est pas vivant. Se purger l'esprit c'est s'assurer de la tranquillité du cœur.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 6 'L'ennui'

La discipline

Nous avions traversé des encombrements très denses et la voiture venait de quitter la grande route pour se diriger vers un chemin couvert. Descendant de voiture, nous empruntâmes un sentier qui serpentait à travers les palmiers et qui longeait une rizière de riz vert, presque mûr. Qu'elle était belle cette rizière entourée de palmiers. La soirée était fraîche et un vent léger en faisait frissonner le lourd feuillage. Soudain, au détour du chemin, apparut un lac. Il était très long, étroit et profond et entouré de palmiers si proches l'un de l'autre qu'il semblait presque impossible de franchir leur barrage. Le vent jouait sur l'eau et quelques murmures provenaient des rives du lac. Quelques jeunes garçons se baignaient, nus, libres et sans honte. Leurs corps étaient brillants et magnifiques, bien faits, minces et souples. Ils nageaient jusqu'au milieu du lac, puis revenaient et repartaient à nouveau. Le sentier conduisait à un village et sur le chemin du retour la pleine lune faisait des ombres profondes. Les jeunes garçons étaient partis, le clair de lune faisait miroiter les eaux et les palmiers semblaient des colonnes blanches dans l'obscurité remplie d'ombres.

Il était venu d'assez loin, dans le seul but de découvrir comment maîtriser l'esprit. Il dit qu'il s'était délibérément retiré du monde et qu'il vivait très simplement avec quelques parents, consacrant son temps à la domination de l'esprit. Il avait pratiqué une certaine discipline pendant quelques années, mais son esprit n'était pas encore entièrement maîtrisé, car il était toujours prêt à vagabonder, comme un animal tenu en laisse. Il avait jeûné, mais sans succès ; il avait fait des expériences au niveau de la nourriture et cela avait été un peu plus concluant, mais il n'avait pas réussi à trouver la paix. Son esprit était sans cesse en train de projeter des images, d'évoquer des scènes passées, des sensations et des incidents, ou bien alors il pensait à la grande tranquillité qu'il observerait le lendemain. Mais ce lendemain ne se produisait jamais et tout cela commençait à devenir cauchemardesque. En de très rares occasions, l'esprit se tenait tranquille, mais cette tranquillité devenait bientôt un souvenir, quelque chose du passé.

Ce sur quoi on a triomphé doit sans cesse être reconquis. Le refoulement est une forme de victoire, comme la substitution et la sublimation. Et le désir de vaincre ne peut donner lieu qu'à d'autres conflits. Pourquoi vouloir maîtriser, calmer l'esprit?

— J'ai toujours été intéressé par les questions religieuses. J'ai étudié diverses religions, et toutes affirment que pour trouver Dieu, l'esprit doit être parfaitement tranquille. Depuis toujours j'ai voulu connaître Dieu, la constante beauté du monde, la beauté de la rizière et du pauvre village. Ma carrière était des plus prometteuses, j'allais souvent à l'étranger et, dans cet ordre d'idées, tout fonctionnait très bien. Mais un beau matin, j'ai tout quitté afin de trouver cette tranquillité de l'esprit. J'ai entendu ce que vous disiez à ce sujet et je suis venu.

Afin de découvrir Dieu, vous tentez de maîtriser l'esprit. Mais le calme de l'esprit est-il un moyen d'aller vers Dieu? Le calme est-il le prix à payer pour que s'ouvrent les portes du ciel? Vous voulez acheter votre chemin jusqu'à Dieu, ou la vérité, ou quoi que ce soit d'autre. Pouvez-vous vraiment acheter l'éternel par le biais de la vertu, de la renonciation, ou de la mortification? Nous croyons que si nous faisons certaines choses, que nous pratiquons la vertu, que nous tendons vers la chasteté, que nous nous retirons du monde, nous serons ainsi capables de mesurer l'infini. Et tout

n'est plus alors qu'une sorte de marchandage, n'est-ce pas? Votre vertu n'est plus qu'un moyen pour parvenir à votre fin.

— Mais la discipline est nécessaire pour plier l'esprit car sans cela il n'existe pas de paix. Je ne suis pas parvenu à une discipline suffisante ; mais c'est ma faute et non celle de la discipline.

La discipline est un moyen qui justifie la fin. Mais la fin est inconnue, la vérité est inconnue, il est impossible de la connaître ; si elle est connue, elle n'est plus la vérité. De même, si vous parvenez à mesurer l'infini, ce n'est plus alors l'infini. Notre mesure est seulement verbale, et le mot n'est pas la réalité. La discipline est un moyen. Mais les moyens et la fin ne sont pas deux choses opposées, n'est-ce pas? Il est évident que les moyens et la fin ne font qu'un. Les moyens sont la fin, et seulement la fin. Il n'est aucun autre but en dehors des moyens. La violence comme moyen d'atteindre la paix n'est que la perpétuation de la violence. Seuls les moyens sont importants, et non la fin, car la fin est déterminée par les moyens. Il est impossible de séparer, d'isoler la fin des moyens.

— Je vais écouter ce que vous dites et essayer de comprendre. Si je n'y réussis pas, je vous poserai des questions.

Vous vous servez de la discipline, la maîtrise, comme d'un moyen en vue de parvenir à la tranquillité, n'est-ce pas? La discipline implique que l'on se conforme à un modèle, vous exercez un contrôle sur votre esprit afin d'être ceci ou cela. La discipline, de par sa nature même, n'est-elle pas violence? Le fait d'exercer une discipline sur vous-même peut vous procurer du plaisir, mais ce plaisir-là n'est-il pas une forme de résistance qui ne peut qu'engendrer d'autres conflits? La pratique de la discipline n'est-elle pas une forme de défense? Et ce que l'on défend est toujours attaqué. La discipline n'implique-t-elle pas que l'on supprime ce qui est afin de parvenir au but recherché? Le refoulement, le déplacement et la sublimation requièrent des efforts plus grands et ne donnent lieu qu'à de nouveaux conflits. Vous réussirez peut-être à refouler une maladie mais elle continuera à se manifester sous différentes formes jusqu'à ce qu'elle soit extirpée, qu'elle ait totalement disparu. La discipline est le refoulement, l'étouffement de ce qui est. C'est une forme de violence, et ainsi, par le biais d'un « mauvais » moyen, nous espérons parvenir à un « bon » résultat. Et au travers de la résistance, comment peut-on parvenir au libre et au juste? La liberté est au commencement et non à la fin, le but est le premier pas, le moyen est la fin. C'est le premier pas qui doit être libre et non le dernier. La discipline implique la contrainte, subtile ou brutale, extérieure ou imposée par soi-même. Et là où est la contrainte est également la peur. La peur, la contrainte sont utilisées comme moyens pour parvenir à une fin, cette fin étant l'amour. Mais la peur peut-elle conduire à l'amour? L'amour n'existe que lorsque toute peur, à quelque niveau qu'elle soit, est abolie.

— Mais comment l'esprit pourrait-il fonctionner sans une certaine forme de contrainte, une certaine forme de conformité?

L'activité même de l'esprit est un obstacle à sa propre compréhension. N'avez-vous jamais remarqué qu'il n'y a compréhension que lorsque l'esprit, en tant que pensée, ne fonctionne pas? La compréhension n'intervient qu'à la fin du processus de la pensée, dans cet intervalle entre deux pensées. Vous dites que l'esprit doit être parfaitement immobile et vous voulez pourtant le faire fonctionner. Si nous parvenons à la simplicité dans la vigilance, nous parviendrons à la compréhension. Mais notre approche est si complexe qu'elle empêche la compréhension. Et de toute évidence, notre problème n'est pas la discipline, le contrôle de la pensée, le refoulement, la résistance, mais au contraire le processus de la pensée et sa propre fin. Que voulons-nous dire lorsque nous déclarons que l'esprit s'égare? Tout simplement que l'esprit est sans

cesse attiré par une chose ou par une autre, par une association ou une autre et qu'il est en permanente agitation. Est-il possible que la pensée soit abolie?

— C'est exactement mon propos. Je veux abolir la pensée. Je vois maintenant la futilité de la discipline. Je distingue parfaitement toute la fausseté et la stupidité que cela comportait et je n'irai pas plus loin dans ce sens. Mais comment puis-je mettre un terme à la pensée?

Encore une fois, écoutez sans préjugés, sans tirer de conclusions, qu'il s'agisse des vôtres ou de celles de quelqu'un d'autre ; écoutez dans le seul but de comprendre et non dans celui de critiquer ou d'adhérer à ce que vous entendez. Mais vous, le penseur, êtes-vous une entité séparée de vos pensées? Êtes-vous totalement différent de vos idées? Ou êtes-vous plutôt exactement ce que sont vos pensées? La pensée peut fort bien placer le penseur à un niveau très élevé et lui donner un nom, le séparer de lui-même, mais le penseur fait pourtant partie intégrante du processus de la pensée, n'est-il pas vrai? Il n'y a que la pensée et c'est la pensée qui crée le penseur. La pensée donne forme au penseur, comme entité permanente et séparée. La pensée se voudrait mobile, en changement continuel, et elle donne ainsi naissance au penseur en tant qu'entité permanente et différente d'elle. Le penseur fait alors travailler la pensée et dit: « Il faut que je mette fin à la pensée. » Mais il n'y a que le processus de la pensée, car nul penseur ne diffère de sa pensée. La compréhension de cette vérité est vitale, il ne s'agit pas d'une simple répétition de mots. Seules les pensées existent, et non pas un penseur qui émet des idées.

— Mais comment la pensée a-t-elle débuté, à l'origine?

Par la perception, le contact, la sensation, le désir et l'identification: « Je veux », « je ne veux pas » et ainsi de suite. C'est assez simple, n'est-ce pas? Notre problème, c'est « comment mettre un terme à la pensée? » N'importe quelle forme de contrainte, consciente ou inconsciente, est parfaitement inutile, car cela implique un contrôleur, quelqu'un qui applique la discipline et comme nous l'avons vu, une telle entité est inexistante. La discipline est un processus de condamnation, de comparaison ou de justification. Et lorsqu'il apparaît clairement que le penseur n'existe pas en tant qu'entité séparée, celui qui discipline, alors ne restent que les pensées et le processus de la pensée. La pensée est la réponse de la mémoire, de l'expérience, du passé. Et ceci doit également être compris, non pas au niveau verbal, mais cela doit être vécu, expérimenté. Ce n'est qu'alors qu'apparaît la vigilance passive dans laquelle n'est pas le penseur, une attention de laquelle la pensée est totalement absente. L'esprit, la totalité de l'expérience, la conscience qui est toujours dans le passé, n'est tranquille que lorsqu'il ne se projette pas ; et cette projection est le désir de devenir.

L'esprit est vide seulement quand la pensée n'est plus. La pensée ne peut être abolie que par la vigilance passive de toute pensée. Il n'entre dans cette vigilance ni observateur ni censeur ; et sans le censeur, ne demeure que l'expérience directe. Dans l'expérience directe, n'entrent ni celui qui fait l'expérience ni ce qui est expérimenté. Ce qui est expérimenté est la pensée qui donne naissance au penseur. Ce n'est que quand l'esprit vit directement l'expérience qu'apparaît la tranquillité, le silence qui n'est pas fabriqué, que l'on ne peut comparer. Et c'est seulement dans cette tranquillité que le réel peut être. La réalité n'est pas temporelle et ne peut se mesurer.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 7 'La discipline'

Le conflit - la liberté - la relation

— Le conflit entre la thèse et l'antithèse est inévitable et nécessaire. Il permet la synthèse, de laquelle naît une nouvelle thèse et l'antithèse qui lui correspond et ainsi de suite. Il n'y a pas de fin au conflit, et c'est uniquement grâce au conflit qu'il peut exister une poussée en avant, un progrès.

Le conflit nous aide-t-il à comprendre nos problèmes? Conduit-il au progrès, à l'évolution? Il se peut qu'il permette des améliorations mineures, mais le conflit n'est-il pas par essence générateur de désagrégation? Pourquoi estimez-vous que le conflit est tellement essentiel?

— Nous connaissons tous le conflit à tous les niveaux de notre existence, alors pourquoi le nier ou refuser de le voir?

Nul ne refuse de voir la constante lutte intérieure et extérieure ; mais, si vous permettez, pourquoi pensez-vous que le conflit est essentiel?

— Le conflit ne peut être nié, il est partie intégrante de la structure humaine, et c'est un moyen qui nous permet d'obtenir la fin, cette fin étant l'environnement adéquat pour l'individu. Tous nos efforts sont tendus vers ce but et nous utilisons tous les moyens pour y parvenir. L'ambition, le conflit, sont des caractéristiques humaines, que l'on ne peut ni blâmer ni louer en l'homme. C'est le conflit qui nous permet d'accéder à de plus grandes choses.

Qu'entendez-vous par conflit? Conflit entre quoi et quoi?

— Entre ce qui a été et ce qui sera.

Le « ce qui sera » est une nouvelle réponse de ce qui a été et ce qui est. Par conflit nous voulons parler de la lutte entre deux idées opposées. Mais l'opposition, sous quelque forme qu'elle soit, peut-elle déboucher sur la compréhension? Quand intervient la compréhension d'un quelconque problème?

— Il y a le conflit de classe, le conflit national, le conflit idéologique. Le conflit est une opposition, une résistance due à l'ignorance de certains faits historiques fondamentaux. C'est grâce à l'opposition qu'existent l'évolution, le progrès et c'est le processus tout entier qui constitue la vie.

Nous savons qu'il y a des conflits à tous les différents stades de la vie, et ce serait folie de le nier. Mais ces conflits sont-ils essentiels? Nous avons jusqu'à présent supposé qu'ils l'étaient, et nous avons explicité cela avec force raisonnements. Dans la nature, la signification du conflit peut revêtir un sens tout à fait différent, et tel que nous le connaissons, le conflit parmi les animaux peut fort bien ne pas exister. Mais pour nous, le conflit est devenu un fait ayant une énorme importance. Pourquoi a-t-il acquis une telle importance dans nos vies? La compétition, l'ambition, l'effort pour être ou ne pas être, la volonté de réalisation, et ainsi de suite - tout cela fait partie du conflit. Pourquoi acceptons-nous le conflit comme partie intégrante et nécessaire de l'existence? Par ailleurs, ceci n'implique pas que nous acceptions l'indolence. Mais pourquoi tolérons-nous le conflit, qu'il soit interne ou externe? Est-il indispensable à la compréhension, à la résolution d'un problème? Ne devrions-nous pas élucider cela, plutôt que d'affirmer ou nier? Ne devrions-nous pas tenter de découvrir la vérité plutôt que de nous en tenir à nos conclusions et à nos opinions?

— Comment évoluer d'un type de société à un autre sans qu'il y ait conflit? Les « nantis » ne se déferont jamais volontairement de leurs possessions, il faudra les y contraindre, et ce conflit verra l'avènement d'un nouvel ordre social, d'une nouvelle façon de vivre. Cela ne pourra se faire pacifiquement. Nous pouvons répugner à utiliser la violence, mais nous devons aussi considérer les faits.

Vous présumez que vous savez ce que devra être la nouvelle société, et que vous êtes seul à le savoir, que vous êtes seul à posséder cette extraordinaire connaissance, et vous êtes prêt à liquider ceux qui seront sur votre chemin. Avec cette méthode, que vous croyez indispensable et essentielle, vous ferez seulement surgir l'opposition et la haine. Ce que vous savez n'est qu'une autre forme de préjugé, une différente sorte de conditionnement. Vous études historiques, ou celles de vos dirigeants, sont interprétées selon un arrière-plan particulier qui détermine votre réponse et c'est cette réponse que vous appelez nouvelle approche et nouvelle idéologie. Toute réponse de la pensée est conditionnée, et susciter une révolution qui repose sur la pensée et sur des idées c'est perpétuer ce qui était sous une forme modifiée. Vous êtes des réformateurs beaucoup plus que des révolutionnaires ; les réformes et les révolutions qui proviennent des idées sont des facteurs de régression sociale.

Vous avez bien dit, n'est-ce pas, que le conflit entre la thèse et l'antithèse était essentiel, et que ce conflit d'oppositions produit la synthèse? - Le conflit entre la société actuelle et ce qui s'y oppose, avec la pression des événements historiques, finira par donner lieu à un nouvel ordre social.

Et ce qui s'y oppose, est-ce différent ou dissemblable de ce qui est? Comment cette opposition se forme-t-elle? N'est-ce pas une projection modifiée de ce qui est? L'antithèse ne renferme-t-elle pas les éléments de sa propre thèse? L'une n'est pas totalement différente de l'autre, et la synthèse est encore une forme modifiée de la thèse. Bien qu'elle soit périodiquement revêtue de nouvelles couleurs, bien qu'elle soit modifiée, réformée, qu'on la remette en forme selon les circonstances et les pressions, la thèse reste pourtant la thèse. Le conflit entre les oppositions est profondément inutile et stupide. Intellectuellement ou verbalement, il est possible de prouver ou de contester n'importe quoi, mais cela ne suffit pas à altérer certains faits évidents. La société actuelle est fondée sur l'acquisition individuelle, et ce qui s'y oppose avec la synthèse qui en résulte, constitue ce que vous appelez la nouvelle société. Dans cette nouvelle société l'acquisition de l'État est le pendant de l'acquisition individuelle, l'État étant souverain. C'est maintenant l'État qui est le plus important, et non plus l'individu. Et à partir de cette antithèse, vous dites que surgira une synthèse qui fera de tous les individus des êtres importants. Ce futur est imaginaire, c'est un idéal ; c'est la projection de la pensée, et la pensée est toujours la réponse de la mémoire, du conditionnement. C'est en fait un cercle vicieux dont on ne peut sortir. Ce conflit, cette lutte à l'intérieur de la cage de la pensée, c'est ce que vous appelez le progrès.

— Voulez-vous dire par là que nous devons rester tels que nous sommes, et accepter toute l'exploitation et la corruption de la société actuelle?

Pas du tout. Mais votre révolution n'est pas une révolution, ce n'est qu'une passation de pouvoir d'un groupe à un autre, une substitution d'une classe à une autre. Votre révolution est tout au plus une structure différente construite avec les mêmes matériaux et sur les mêmes modèles sous-jacents. Il existe une révolution radicale qui n'est pas conflictuelle, qui ne repose pas sur la pensée et les projections du moi, l'idéal, les dogmes, les utopies. Mais aussi longtemps que nous penserons en termes de transformer ceci en cela, de devenir plus ou de devenir moins, de réaliser une fin, cette révolution fondamentale ne pourra exister.

— Une telle révolution ne peut exister. Parlez-vous vraiment sérieusement?

C'est la seule véritable révolution, la seule transformation véritablement fondamentale.

— Mais comment proposez-vous de la réaliser?

En voyant le faux comme le faux ; en voyant la vérité dans le faux. De toute évidence, il faut qu'ait lieu une révolution fondamentale dans les rapports de l'homme avec son semblable ; nous savons tous que les choses ne peuvent continuer ainsi sans que cela intensifie la souffrance et les désastres. Mais tous les réformateurs, comme les soi-disant révolutionnaires, ont eu une fin, un but qu'ils veulent réaliser et tous deux utilisent l'homme pour arriver à leurs fins. L'utilisation de l'homme pour une fin est la véritable question, et non la réalisation d'un but particulier. Il n'est pas possible de dissocier la fin des moyens, car ils constituent un même et indivisible processus. Les moyens sont la fin ; il ne peut pas exister de société sans classes au moyen de conflits de classes. Quand on se sert de « mauvais » moyens pour parvenir à une « bonne fin », les résultats semblent particulièrement évidents. Il ne peut résulter nulle paix de la guerre, ou du fait d'être prêt à faire la guerre. Toutes les oppositions sont des autoprojections ; l'idéal est une réaction à ce qui est, et le conflit qui s'installe quand on veut parvenir à cet idéal est une lutte vaine et illusoire à l'intérieur de la cage de la pensée. Et au travers de ce conflit ne peuvent exister nulle réalisation, nulle liberté pour l'homme. Sans la liberté, le bonheur ne peut pas être ; et la liberté n'est pas un idéal. La liberté est l'unique moyen de parvenir à la liberté.

Aussi longtemps que l'on se servira psychologiquement ou physiquement de l'homme, que ce soit au nom de Dieu ou en celui de l'État, la société ne pourra reposer que sur la violence. Utiliser l'homme à une fin est une ruse qu'emploient le prêtre et le politicien, et cela détruit la relation.

— Que voulez-vous dire?

Lorsque nous nous servons l'un de l'autre pour notre gratification mutuelle, se peut-il qu'existe une véritable relation? Lorsque vous vous servez de quelqu'un pour votre confort, comme vous vous serviriez d'un meuble, existe-t-il un lien entre cette personne et vous? Existe-t-il un lien entre ce meuble et vous? Vous pouvez tout au plus dire qu'il vous appartient, vous n'avez en fait aucune relation avec lui. De la même façon, lorsque vous utilisez quelqu'un d'autre pour votre avantage psychologique ou physique, vous dites en général que cette personne vous appartient, vous la possédez ; mais la possession est-elle relation? L'État utilise l'individu et l'appelle citoyen, mais il n'y a aucune relation entre l'État et l'individu, ce dernier n'est qu'un instrument. Un instrument est une chose morte, et il ne peut y avoir de relation avec ce qui est mort. Lorsque nous utilisons l'homme pour une cause, aussi noble soit-elle, nous faisons de lui un instrument, une chose morte. Nous ne pouvons pas utiliser une chose vivante, alors nous réclamons des choses mortes. Notre société repose tout entière sur l'utilisation des choses mortes. Se servir de quelqu'un fait de cette personne l'instrument inanimé de notre gratification. Une relation ne peut s'établir qu'entre des êtres vivants, et l'utilisation est un procédé d'isolement. Et c'est ce même procédé qui engendre le conflit, l'antagonisme entre l'homme et son semblable.

— Pourquoi accordez-vous tellement d'importance à la relation?

L'existence est faite de relations. Être, c'est être en relations. Ce sont les relations, les rapports humains qui constituent la société. La structure de notre société actuelle, fondée sur l'utilisation mutuelle, suscite la violence, la destruction et la misère. Et si le soi-disant État révolutionnaire ne modifie pas fondamentalement cet usage de l'un par l'autre, cela ne pourra déboucher, peut être à des niveaux différents, que sur d'autres conflits, la confusion et l'antagonisme. Aussi longtemps que nous aurons psychologiquement besoin de l'autre et que nous l'utiliserons, il ne pourra s'installer

de véritable relation. La relation est une communion ; comment peut-il y avoir de communion dans l'exploitation? L'exploitation implique la peur, et la peur conduit inévitablement à toutes sortes de confusions et de souffrances. Le conflit réside dans l'exploitation, non dans la relation. Le conflit, l'opposition, l'inimitié existent entre les hommes lorsqu'on se sert de quelqu'un d'autre comme moyen de plaisir, de réussite. De toutes évidence, on ne peut résoudre ce conflit en l'utilisant comme moyen pour atteindre un but d'auto-projection. Et tous les idéaux, toutes les utopies sont des projections de soi. Il est essentiel de comprendre cela, car nous expérimentons alors la vérité selon laquelle le conflit sous toutes ses formes détruit la relation et la compréhension mutuelles. C'est seulement quand l'esprit est tranquille qu'il peut y avoir compréhension. Et l'esprit n'est pas tranquille lorsqu'il est soumis à une quelconque idéologie, à un dogme, à une croyance, ou lorsqu'il est limité par les modèles de sa propre expérience, de sa mémoire. L'esprit n'est pas tranquille lorsqu'il tente d'acquérir ou de devenir. Toute acquisition débouche sur le conflit, tout devenir engendre un processus d'isolement. L'esprit n'est pas immobile lorsqu'il est discipliné, contrôlé et vérifié ; un tel esprit est un esprit mort, il s'isole à travers diverses formes de résistance et c'est ce qui crée inévitablement la souffrance pour lui-même et les autres.

L'esprit n'est tranquille que lorsqu'il n'est pas pris dans la pensée, qui est le filet de sa propre activité. Lorsque l'esprit est tranquille, mais non lorsqu'on le rend tranquille, un nouveau et authentique facteur, l'amour, entre en existence.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 8 'Le conflit - la liberté - la relation'

L'effort

Il commença à pleuvoir doucement, puis soudain ce fut comme si le ciel s'ouvrait et déversait un véritable déluge. Dans la rue, l'eau atteignait presque le genou et le trottoir était depuis longtemps recouvert. Il n'y avait pas le moindre bruissement dans les feuillages, comme si la surprise les avaient rendus muets. Une voiture arriva et s'arrêta, l'eau ayant pénétré dans le moteur. Les gens traversaient la rue en pataugeant, trempés jusqu'à l'os, mais ils étaient heureux de cette pluie torrentielle. Les plates-bandes des jardins étaient lavées et la pelouse recouverte de plusieurs centimètres d'une eau boueuse. Un oiseau d'un bleu sombre, aux ailes fauves, essayait de s'abriter dans l'épais feuillage, mais il était de plus en plus mouillé et s'ébrouait sans cesse. La pluie dura un certain temps puis s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé. Tout avait été lavé.

Qu'il est simple d'être innocent! Sans l'innocence, il est impossible d'être heureux. Le plaisir des sensations n'est pas le plaisir de l'innocence. L'innocence est libération du fardeau de l'expérience. C'est le souvenir de l'expérience qui corrompt, et non l'expérience elle-même. Le savoir, le fardeau du passé, constitue la corruption. Le pouvoir d'accumuler, l'effort pour devenir détruisent l'innocence, et sans l'innocence, peut-il y avoir la sagesse? Celui qui est seulement curieux ne connaîtra jamais la sagesse ; il trouvera, mais ce qu'il trouvera ne sera pas la vérité. Le méfiant ne connaîtra jamais le bonheur, car la méfiance est une forme d'anxiété qui concerne l'être propre, et la peur engendre la corruption. L'intrépidité n'est pas le courage mais la liberté par rapport à l'accumulation.

— Je n'ai pas ménagé mes efforts pour me faire une place dans le monde et je suis devenu un amasseur d'argent fort prospère. Les efforts que j'ai faits en ce sens m'ont donné les résultats que j'attendais. J'ai aussi tenté de réussir à avoir une vie de famille heureuse ; mais vous savez ce que c'est. La vie de famille n'est pas la même chose que de faire de l'argent ou que de diriger une industrie. On travaille avec des êtres humains, dans les affaires, mais c'est à un niveau différent. A la maison, il y a beaucoup de friction sans grandes raisons, et les efforts que l'on peut faire en ce sens ne semblent qu'empirer les choses. Je ne me plains pas, car ce n'est pas ma nature, mais le principe du mariage est entièrement faux. Nous nous marions pour satisfaire nos besoins sexuels, sans connaître grand-chose l'un de l'autre. Et bien que nous vivions ensemble et que nous décidions délibérément, de temps à autre, de faire un enfant nous sommes pourtant des étrangers l'un pour l'autre et cette tension que connaissent bien les gens mariés est constamment présente. J'ai fait ce que je crois être mon devoir, mais cela n'a pas donné les meilleurs résultats, pour m'exprimer avec modération. Nous sommes tous deux des personnes dominatrices et agressives, et ce n'est pas facile. Nos efforts pour coopérer n'ont pas pu établir de camaraderie entre nous. Et bien que je sois très intéressé par les questions d'ordre psychologique, cela ne m'a pas beaucoup aidé. Je voudrais aller au cœur du problème.

Le soleil était apparu, les oiseaux chantaient, et le ciel était clair et bleu après la pluie violente. Que voulez-vous dire par effort?

— Lutter pour quelque chose. J'ai lutté pour avoir de l'argent et une situation, et j'ai réussi à obtenir les deux. J'ai également lutté pour mener une vie de famille heureuse, mais cela ne s'est pas révélé très probant. Et maintenant, je lutte pour approfondir ce problème.

Nous avons un but, lorsque nous luttons. Nous luttons pour réussir, nous faisons un effort suivi pour devenir quelque chose ou quelqu'un, positivement ou négativement. La lutte est toujours une façon de se sécuriser, car elle est toujours dirigée vers quelque chose, ou elle permet au contraire de s'éloigner de quelque chose. L'effort est en fait un incessant combat pour acquérir quelque chose, n'est-ce pas?

— Est-ce un tort de vouloir acquérir?

Nous y reviendrons. Ce que nous appelons l'effort est ce processus continuel du chemin à faire et de son terme, de l'acquisition dans des directions différentes. Nous nous lassons d'une acquisition et nous en recherchons une autre. L'effort est un processus qui comprend l'accumulation du savoir, de l'expérience, de l'efficacité, de la vertu, des possessions, du pouvoir et ainsi de suite. C'est un processus de devenir perpétuel, d'expansion, de croissance. L'effort qui converge vers un but, que celui-ci soit noble ou trivial, ne peut que susciter le conflit. Le conflit est antagonisme, opposition, résistance. Est-ce indispensable?

— Indispensable à quoi?

Essayons de le découvrir. Il se peut que l'effort au niveau physique soit nécessaire, l'effort requis pour construire un pont, pour découvrir du pétrole, du charbon et toutes les choses de cet ordre, est bénéfique ou pourra se révéler comme tel. Mais savoir comment le travail s'effectue, ainsi que la production et la distribution, savoir comment sont répartis les bénéfices, c'est une autre question. Si l'homme fait fonction de moyen, même au niveau physique, et qu'il est utilisé en vue d'un idéal, que ce soit par l'effort ou par des intérêts privés, l'effort dans ce cas ne débouche que sur la souffrance et la confusion. L'effort que l'on fait en vue d'une acquisition religieuse, est nécessairement voué à susciter l'opposition. Si l'on ne comprend pas cette recherche constante de l'acquisition, l'effort physique lui-même aura de désastreuses répercussions sur la société.

L'effort au niveau psychologique - l'effort d'être, de réussir, de triompher - est-il nécessaire ou bénéfique?

— Si nous ne faisions pas un tel effort, existerait-il autre chose que le pourrissement, la désagrégation?

Vraiment? Mais jusqu'à présent qu'avons-nous réalisé au moyen d'efforts psychologiques?

— Pas grand-chose, je dois le reconnaître. L'effort a été mal dirigé. C'est la direction qui importe, et un effort correctement dirigé revêt alors la plus grande signification. C'est à cause de la carence d'efforts bien dirigés que nous sommes dans une situation si désastreuse.

Vous estimez donc qu'il y a des efforts corrects et des efforts incorrects, c'est cela? Ne chicanons pas sur les mots, mais comment parvenez-vous à distinguer le correct de l'incorrect? Quels sont vos critères de jugement? Vos normes? Faites-vous référence à la tradition, ou encore au futur idéal, le « ce qui devrait être »? - Mes critères sont déterminés par ce qui donne un résultat. C'est le résultat qui est important, et sans l'appât du but à atteindre nous ne ferions jamais d'efforts.

Si le résultat est votre mesure, vous ne vous préoccupez sans doute pas des moyens, n'est-ce pas?

— J'utilise les moyens en fonction de leur fin. Si le bonheur représente la fin en question, il faut alors trouver d'heureux moyens.

Les heureux moyens ne sont-ils pas aussi la fin heureuse? La fin est contenue dans les moyens, n'est-il pas vrai? Et donc seuls les moyens existent. Le moyen en lui-même renferme la fin, le résultat.

— Je n'avais jamais encore envisagé les choses de cette façon, mais je me rends compte qu'il en est ainsi.

Essayons de découvrir ce que peut être un heureux moyen. Si l'effort débouche sur le conflit, l'opposition intérieure et extérieure, est-il possible que cet effort puisse permettre le bonheur? Si la fin est contenue dans les moyens, comment le bonheur peut-il exister dans le conflit et l'antagonisme? Si enfin l'effort provoque davantage de problèmes et de conflits, il est de toute évidence destructeur et facteur de désagrégation. Et pourquoi faisons-nous un effort? N'est-ce pas pour être davantage, pour avancer, pour gagner quelque chose? L'effort se traduit en termes de plus dans un certain sens, et en termes de moins dans un autre sens. L'effort implique l'acquisition pour soi ou pour un groupe, n'est-ce pas?

— Oui, effectivement. L'acquisition pour soi est à un autre niveau identique à la thésaurisation de l'État ou de l'Église.

L'effort est une forme d'acquisition, négative ou positive. Mais qu'acquérons-nous au juste? D'un côté nous acquérons les nécessités physiques et de l'autre nous les utilisons comme moyens d'auto-agrandissement ; ou bien, si nous nous satisfaisons de quelques nécessités physiques, nous acquérons alors le pouvoir, la position sociale, la renommée. Les dirigeants, qui sont représentatifs de l'État, peuvent fort bien mener une vie d'apparence fort simple et ne posséder que peu de choses, mais dès qu'ils acquièrent le pouvoir, ils résistent et veulent dominer.

— Pensez-vous que toute forme d'acquisition soit néfaste?

Voyons cela. La sécurité, c'est-à-dire satisfaire les besoins physiques essentiels, est une chose, et le désir d'acquérir en est une autre. Cette acquisition se fait au nom d'une race ou d'un pays, ou au nom de Dieu ; ou encore au nom de l'individu, ce qui détruit l'organisation efficace et sensée des nécessités physiques pour le bien-être de l'homme. Nous devons tous avoir suffisamment de nourriture, un toit et des vêtements, cela est simple et clair. Alors que cherchons-nous donc à acquérir en dehors de ces choses-là?

L'un cherchera à acquérir de l'argent comme moyen de puissance, comme gratification psychologique et sociale, et comme moyen d'obtenir la possibilité d'avoir un plus grande liberté d'action. Un autre luttera pour atteindre une certaine position aisée qui lui assurera différentes formes de pouvoir. Et après avoir réussi dans les choses extérieures, tel autre souhaitera réaliser, comme vous l'avez dit, des choses plus proches de la vie intérieure.

Qu'entendons-nous par pouvoir? Être puissant, c'est pouvoir dominer, triompher, supprimer, c'est se sentir supérieur, être efficace, et ainsi de suite. Que ce soit consciemment ou inconsciemment, l'ascète comme l'homme du monde perçoivent ce pouvoir et luttent pour l'obtenir. Le pouvoir est l'une des formes les plus complètes de l'expression de soi, qu'il s'agisse du pouvoir de la connaissance, du pouvoir sur soi-même, du pouvoir matériel ou du pouvoir de l'abstinence. Le sentiment du pouvoir, de la domination, procure un plaisir extraordinaire. Vous pourrez rechercher le plaisir dans le pouvoir, un autre dans la boisson, un autre dans l'adoration, un autre encore dans le savoir et un autre enfin dans l'exercice de la vertu. Chacun peut avoir son propre effet sociologique et psychologique, mais toutes ces formes d'acquisitions sont des plaisirs. Et le plaisir sous toutes ses formes, est une sensation, n'est-ce pas? Nous faisons un effort afin d'acquérir de plus grandes ou de plus subtiles sensations, que nous appelons parfois expérience, parfois savoir, ou encore amour, ou même parfois

recherche de Dieu ou de la vérité. Et il ne faut pas oublier la sensation que procure le sentiment d'être juste, ou de servir efficacement une cause idéologique. L'effort ne tend qu'à acquérir des plaisirs, qui sont des sensations. Après avoir trouvé des plaisirs à un certain niveau, on en cherche alors à d'autres niveaux, et lorsque ce sera réalisé, on en cherchera encore ailleurs, sans jamais s'arrêter. Ce désir constant de plaisir, de formes de sensations de plus en plus subtiles se nomme progrès, mais ce n'est qu'un conflit incessant. La quête de plaisirs de plus en plus grands est une quête sans fin et de la même façon le conflit et l'antagonisme sont incessants et le bonheur est donc irréalisable.

— Je vois ce que vous voulez dire. Selon vous, la recherche du plaisir sous toutes ses formes est en fait la recherche de la souffrance. L'effort qui tend vers la gratification est une douleur éternelle. Mais que devons-nous faire? Ne plus chercher aucune gratification et stagner?

La stagnation est-elle inévitable, si l'on ne recherche pas la satisfaction? Le fait de n'être pas en colère est-il nécessairement un état d'où la vie est absente? Il est certain que la satisfaction sous toutes ses formes procède de la sensation. Le raffinement de la sensation n'est que le raffinement des mots. Le mot, le terme, le symbole, l'image jouent un rôle extraordinairement important dans notre vie, n'est-il pas vrai? Il se peut que nous ne cherchions plus à toucher, ni la satisfaction du contact physique, mais les mots, les images deviennent alors d'une extrême importance. Sur un certain plan, nous cherchons la satisfaction par des moyens grossiers et sur un autre plan nous utilisons des moyens plus subtils et plus raffinés ; mais le fait d'amasser les mots participe de la même intention que le fait d'amasser les choses, n'est-ce pas? Pourquoi le faisons-nous?

— Eh bien j'imagine que nous sommes si mécontents que nous sommes prêts à tout pour nous éloigner de notre propre inconsistance. C'est vraiment ainsi - et je viens juste de comprendre que je suis moi-même dans cette position. C'est vraiment remarquable!

Nos acquisitions ne sont qu'une façon de masquer notre propre vide ; nos esprits sont semblables à ces tambours creux sur lesquels on tape et qui font tant de bruit. C'est le reflet de notre vie, le conflit des fuites qui n'aboutissent nulle part et de la souffrance sans cesse plus grande. Il est curieux que nous ne soyons jamais seuls, jamais parfaitement seuls. Nous sommes toujours avec quelque chose, soit avec quelqu'un, soit avec un livre, soit avec un problème ; et lorsque nous sommes seuls, nos pensées nous accompagnent. Toutes les fuites, toutes les thésaurisations, tous les efforts pour être ou ne pas être doivent cesser. Et c'est seulement alors que sera la solitude où se peuvent trouver l'unique et l'infini.

— Mais comment cesser de fuir?

En comprenant que toutes les fuites ne débouchent que sur l'illusion et la souffrance. La vérité libère, et elle seule, il n'y a rien d'autre à faire. Le propre fait de vouloir cesser de fuir est une autre forme de fuite. C'est au plus haut degré de l'inaction qu'apparaît l'action de la vérité.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 9 'L'effort'

La dévotion et le culte

Un enfant était battu par sa mère, et des cris de douleur résonnaient. La mère était très en colère et elle parlait avec véhémence à l'enfant en le battant. Lorsque nous revînmes un peu plus tard, elle était en train de caresser l'enfant, l'étreignant à l'étouffer. Elle avait les larmes aux yeux. L'enfant semblait plutôt désorienté, mais regardait sa mère en souriant.

L'amour est une chose étrange, et comme il est facile d'en perdre la flamme chaleureuse! La flamme disparaît, et seule reste la fumée. Cette fumée emplit nos cœurs et nos esprits, et nous passons nos vies dans les larmes et l'amertume. Le chant est oublié, et les mots ont perdu leur sens ; le parfum s'est évanoui et nos mains sont vides. Nous ne savons jamais comment préserver cette flamme de la fumée, et cette fumée finit toujours par éteindre la flamme. Mais l'amour n'est pas une chose de l'esprit, l'amour n'est pas dans le filet de la pensée, on ne peut ni le rechercher, ni le cultiver, ni le chérir. Il n'existe que lorsque l'esprit est silencieux et le cœur vidé des choses de l'esprit.

La chambre donnait sur le fleuve, et le soleil rayonnait sur les eaux.

Il était loin d'être sot, mais totalement en proie à l'émotion, un sentiment exubérant qui devait sans doute le ravir, car cela semblait lui procurer énormément de plaisir. Il brûlait du désir de parler, et lorsqu'on lui montra un oiseau d'un vert doré, il laissa aller ses sentiments et accabla l'oiseau de compliments. Il parla ensuite de la beauté du fleuve et chanta une chanson à ce sujet. Il avait une voix agréable, mais la pièce était trop petite. L'oiseau d'un vert doré avait été rejoint par un autre oiseau, et ils se tenaient l'un contre l'autre, lissant leur plumage.

— La dévotion n'est-elle pas un chemin vers Dieu? Le cœur n'est-il pas purifié par le sacrifice de la dévotion? La dévotion n'est-elle pas une part essentielle de notre vie?

Qu'entendez-vous par dévotion?

— L'amour du plus élevé. L'offrande d'une fleur devant l'image, le symbole de Dieu. La dévotion est l'absorption complète, c'est un amour qui dépasse l'amour charnel. Je suis resté assis plusieurs heures d'affilée, complètement absorbé dans l'amour de Dieu. Dans ces moments-là, je ne suis rien et je ne sais rien, la vie tout entière est unifiée, le balayeur est le roi ne font plus qu'un. C'est un état merveilleux, que vous avez certainement éprouvé.

La dévotion est-elle amour? Est-ce quelque chose qui diffère de notre existence quotidienne? Est-ce une forme de sacrifice que de se dévouer à un objet, au savoir, à un emploi, ou à l'action? Est-ce un sacrifice de soi que de se perdre dans la dévotion? Lorsque vous vous êtes totalement identifié à l'objet de votre dévotion, peut-on parler d'abnégation de soi? Est-ce de l'altruisme que de se fondre dans un livre, dans un chant, dans un idéal? La dévotion consiste-t-elle à adorer une image, une personne ou un symbole? La réalité a-t-elle des symboles? Un symbole peut-il jamais représenter la vérité? Le symbole n'est-il pas par essence statique, et comment alors une chose figée, statique, peut-elle représenter ce qui est vivant? Votre portrait est-il vous?

Voyons ce que nous entendons par dévotion. Vous passez plusieurs heures par jour dans ce que vous appelez l'amour et la contemplation de Dieu. Est-ce de la dévotion? Celui qui consacre sa vie aux améliorations sociales est assidûment dévoué à son travail ; et le général, dont la fonction consiste à préparer la destruction, est lui

aussi dévoué à son travail. Est-ce là de la dévotion? Je dirai plutôt, si vous le permettez, que vous passez votre temps dans l'ivresse de l'image ou de l'idée de Dieu, et que d'autres font la même chose d'une façon différente. Mais existe-t-il une différence fondamentale entre eux et vous? Est-ce une dévotion qui a un objet?

— Mais l'adoration de Dieu occupe ma vie entière. Je n'ai conscience de rien d'autre que de Dieu. Il emplit mon cœur.

Et l'homme qui adore son travail, son leader, son idéologie, est également consumé par ce qui l'occupe. Vous emplissez votre cœur du mot « Dieu » et un autre du mot activité ; mais s'agit-il de dévotion? Vous êtes heureux de votre image, de votre symbole, et tel autre de ses livres ou de la musique. Est-ce de la dévotion? Est-ce de la dévotion que de se perdre en quelque chose? Un mari est dévoué à sa femme pour différentes raisons de satisfaction, mais la satisfaction est-elle la dévotion? S'identifier à un pays peut être très grisant ; mais l'identification est-elle la dévotion?

— Mais le fait de me consacrer entièrement à Dieu ne fait de tort à personne. Au contraire, je suis de cette façon protégé du mal qui pourrait venir de l'extérieur en même temps que je n'en fais nullement subir à autrui.

Voilà au moins quelque chose. Mais bien que vous ne fassiez aucun tort à quiconque, l'illusion n'est-elle pas, à un niveau plus profond, tout aussi néfaste pour vous que pour la société?

— La société ne m'intéresse pas. J'ai fort peu de besoins. J'ai modéré mes passions et mes jours s'écoulent dans l'ombre de Dieu.

N'est-il pas important de découvrir si cette ombre masque une quelconque substance? Vénérer l'illusion, c'est s'accrocher à ses propres satisfactions, succomber à ses appétits, à quelque niveau qu'ils soient, c'est être lubrique.

— Vous me dérangez énormément, et je ne suis pas certain de vouloir continuer cette conversation. Voyez-vous, je suis venu dans le but de vénérer le même autel que vous. Mais je vois que votre culte est entièrement différent, et ce que vous dites me dépasse. J'aimerais cependant connaître la beauté de votre culte. Vous n'avez ni tableaux, ni images, ni rituels, mais vous devez pourtant vénérer. De quelle nature est votre culte?

L'adorateur est semblable à l'adoré. Adorer quelqu'un, c'est s'adorer soi-même ; l'image, le symbole, sont des projections de soi. Somme toute, votre idole, votre livre, votre prière ne sont que le reflet de votre éducation, ce sont vos propres créations même si quelqu'un d'autre les a inventées. Votre choix s'effectue en fonction de votre satisfaction, votre choix est votre préjugé. Votre image est votre ivresse, et elle est sculptée dans votre propre mémoire. C'est vous-même que vous adorez au travers de l'image que votre pensée a créée. Votre dévotion n'est que l'amour de vous-même recouvert du chant de votre esprit. Vous êtes le tableau, le tableau n'est que le reflet de votre esprit. Une telle dévotion est une forme de mensonge à soi-même qui ne mène qu'au chagrin et à l'isolement, c'est-à-dire la mort.

La recherche est-elle dévotion? Rechercher quelque chose n'est pas chercher ; être en quête de la vérité n'est pas la trouver. La recherche nous permet d'échapper à ce que nous sommes. Nous essayons par tous les moyens d'échapper à ce que nous sommes. Nous sommes si insignifiants, fondamentalement nous ne sommes rien, et le fait de vénérer quelque chose de plus grand que nous est aussi insignifiant et vide que nous-mêmes. L'identification avec ce qui est grand est encore une projection de ce qui est petit. Le plus est une extension du moins. L'infiniment petit en quête de l'infiniment grand ne découvrira jamais que ce qu'il est capable de trouver. Les fuites sont nombreuses et variées, mais l'esprit qui fuit est peureux, étroit et ignorant.

Le fait de comprendre le processus de la fuite libère de ce qui est. Ce qui est ne peut être compris qu'à partir du moment où l'esprit n'est plus à la recherche d'une réponse. Chercher une réponse, c'est vouloir fuir ce qui est. Cette recherche revêt différents noms, dont l'un est la dévotion. Mais afin de comprendre ce qui est, l'esprit doit être silencieux. - Que voulez-vous dire par « ce qui est »?

Ce qui est, c'est ce qui existe d'un moment à l'autre. Pour comprendre le processus de votre vénération, de votre dévotion à ce que vous appelez Dieu, il faut avoir conscience de ce qui est. Mais comprendre ce qui est n'est pas votre propos, car votre fuite devant ce qui est, que vous appelez dévotion, vous procure un plaisir plus grand et l'illusion prend ainsi une signification plus grande que la réalité. La compréhension de ce qui est ne dépend pas de la pensée, car la pensée elle-même est une fuite. Réfléchir au problème n'est pas comprendre le problème. Ce n'est que lorsque l'esprit est silencieux que la vérité de ce qui est apparaît.

— Je me satisfais de ce que j'ai. Je suis heureux avec mon Dieu, mes chants et ma dévotion. La dévotion à Dieu est le chant de mon cœur et mon bonheur est dans ce chant. Votre chant est peut-être plus clair et plus ouvert, mais lorsque je chante mon cœur est plein. Un homme peut-il demander plus que d'avoir le cœur plein? Mon chant fait de nous des frères, et votre propre chant ne me dérange pas.

Lorsque le chant est véritablement réel, ni vous ni moi n'existons plus mais seul demeure le silence de ce qui est éternel. Le chant n'est pas le son mais le silence. Ne laissez pas le son de votre chant emplir votre cœur.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 10 'La dévotion et le culte'

L'interêt

C'était un directeur d'école qui avait plusieurs diplômes universitaires. Il s'était beaucoup intéressé à l'éducation, et avait également beaucoup fait pour diverses réformes sociales. Mais à présent, disait-il, bien qu'il soit encore jeune, il avait perdu le goût de la vie. Il continuait à exercer ses fonctions, mais de façon mécanique, accomplissant le train-train quotidien avec ennui et lassitude. Il ne mettait plus le moindre enthousiasme dans ce qu'il faisait et l'impulsion qu'il ressentait dans le passé avait complètement disparu. Il avait été enclin à la religion et avait lutté pour introduire certaines réformes dans sa religion, mais cela aussi s'était tari. Toute action lui semblait dépourvue de valeur.

Pourquoi?

— Toutes les formes d'action débouchent sur la confusion et créent davantage de problèmes et de maux. J'ai essayé d'agir en réfléchissant intelligemment, mais cela entraîne invariablement le désordre. Les nombreuses activités dans lesquelles je me suis engagé ont toutes contribué à me déprimer, à me laisser anxieux et las, et elles ne m'ont conduit nulle part. A présent, je redoute d'agir et la crainte de susciter plus de mal que de bien m'a poussé à un retrait total, à l'exception d'un minimum d'actes indispensables.

Quelle est la cause de cette peur? Est-ce la crainte de faire du mal? Vous êtes-vous retiré de la vie par crainte de susciter davantage de confusion? Avez-vous peur de la confusion que vous pourriez susciter, ou de votre propre confusion interne? Si vous aviez une clarté intérieure qui donne lieu à des actes, auriez-vous peur alors de la confusion extérieure que votre action pourrait déclencher? Avez-vous peur de la confusion interne, ou de la confusion extérieure?

— Je n'avais jamais encore considéré les choses de cette façon, et je dois y réfléchir.

Craindriez-vous de susciter davantage de problèmes, si vous aviez une certitude lucide intérieure? Nous aimons échapper à nos problèmes, d'une façon ou d'une autre, et ce faisant nous ne réussissons qu'à les amplifier. Le fait d'exposer les problèmes peut embrouiller les choses, mais la capacité de résoudre les problèmes repose sur la clarté avec laquelle ils sont appréhendés. Si vous étiez clair et lucide, vos actes pourraient-ils être embrouillés?

— Je n'ai pas de certitudes, je ne suis pas clair. Je ne sais pas ce que je veux faire. Je pourrais adhérer à une quelconque doctrine de la gauche ou de la droite, mais cela n'engendrerait pas une clarté d'action. Il est fort possible de fermer les yeux devant les absurdités d'une doctrine particulière et de travailler à son avènement, mais le fait est que fondamentalement, il y a plus de mal que de bien dans les actions qui relèvent d'une doctrine. Si j'avais la moindre clarté intérieure, je ferais face aux problèmes et j'essaierais de les éclaircir. Mais ce n'est pas le cas. J'ai perdu toute impulsion d'agir.

Pourquoi avoir perdu cette impulsion? L'avez-vous perdue en épuisant une énergie limitée? Vous êtes-vous fatigué à faire des choses qui pour vous ne présentent pas de véritable intérêt? Ou bien n'avez-vous pas encore trouvé ce qui vous intéresse réellement?

— Voyez-vous, lorsque j'ai terminé mes études, j'étais très intéressé par les réformes sociales et je m'y suis consacré avec ardeur pendant plusieurs années. Puis je

me suis rendu compte de la futilité de la chose, que j'ai abandonnée au profit de l'éducation. Je me suis vraiment consacré à l'éducation pendant de longues années, et rien d'autre ne comptait pour moi. Mais je finis par abandonner cela aussi, car tout devenait confus. J'étais ambitieux, non pas pour moi-même, mais je voulais que ce travail réussisse. Mais ceux avec lesquels je travaillais se querellaient sans cesse, ils étaient jaloux et animés par une ambition personnelle.

L'ambition est une chose étrange. Vous dites que vous n'étiez pas ambitieux pour vous-même, mais pour votre travail. Y a-t-il une différence entre les ambitions personnelles et les ambitions soi-disant impersonnelles? Vous ne trouveriez pas futile ou personnel de vous identifier à une idéologie et de travailler pour elle ambitieusement ; vous considéreriez que cette ambition est justifiée, n'est-ce pas? Mais l'est-elle vraiment? Car en fait, vous avez seulement substitué un terme à un autre, vous avez remplacé « personnel » par « impersonnel ». Mais l'impulsion, la motivation restent identiques. A la place de « je », vous avez mis les mots « travail », « système », « pays », « Dieu », mais c'est toujours de vous qu'il s'agit. L'ambition est toujours présente, impitoyable, jalouse, redoutable. Est-ce parce que le travail que vous faisiez n'a jamais abouti que vous l'avez abandonné? Mais, dans le cas contraire, auriez-vous continué?

— Je ne crois pas qu'il en ait été ainsi. Ce travail était en fait relativement réussi, comme peut l'être n'importe quel travail auquel on consacre du temps, de l'énergie et de l'intelligence. Si je l'ai abandonné, c'est qu'il ne menait nulle part. Il permettait un soulagement temporaire, mais ne débouchait en aucun cas sur un changement fondamental et durable.

Lorsque vous travailliez, vous aviez toute votre énergie. Que s'est-il donc passé? Qu'est-il arrivé à cette poussée, à cette flamme? Est-ce là le problème?

— Oui, je crois que le problème est là. J'ai toujours été habité par cette flamme, mais elle a aujourd'hui disparu.

Est-elle assoupie, ou a-t-elle été consumée par un mauvais usage qui n'a laissé que les cendres? Peut-être n'avez-vous pas découvert votre véritable intérêt. Éprouvez-vous de la frustration? Êtes-vous marié?

— Non, je n'ai pas l'impression d'être frustré, et je n'éprouve pas non plus le besoin d'une famille ou de la présence de quelqu'un en particulier. D'un point de vue pécuniaire, je me satisfais de peu. J'ai toujours été attiré par la religion au sens profond du terme, mais je suppose que dans ce domaine aussi j'ai voulu « réussir ».

Si vous n'éprouvez pas de frustration, pourquoi n'êtes-vous pas heureux du simple fait d'être en vie?

— Les années passent, et je ne veux pas végéter, pourrir sur place.

Prenons le problème différemment. Par quoi êtes-vous intéressé? Non pas ce qui « devrait » vous intéresser, mais ce qui vous intéresse réellement.

— Je ne pourrais le dire.

Ne vous semble-t-il pas intéressant de le savoir?

— Mais comment le pourrais-je?

Croyez-vous qu'il y ait une méthode, une façon de découvrir ce qui vous intéresse? Il est particulièrement important de trouver vous-même dans quelle direction vont vos intérêts. Jusqu'à présent vous avez essayé un certain nombre de choses, auxquelles vous avez consacré votre énergie et votre intelligence, mais cela ne vous a pas entièrement satisfait. Ou bien vous vous êtes épuisé à faire des choses qui pour vous

n'avaient pas vraiment d'intérêt, ou bien votre véritable intérêt est toujours assoupi, dans l'attente d'un réveil. Qu'en pensez-vous?

— Encore une fois, je ne sais pas. Ne pouvez-vous m'aider?

N'avez-vous pas envie de découvrir vous-même le fond du problème? Si vous vous êtes épuisé, le problème requiert une certaine forme d'approche ; mais si votre feu couve sous les cendres, il est important de le ranimer. De quel cas s'agit-il? N'éprouvez-vous point l'envie de découvrir vous-même ce qu'il en est, sans que je vous dise quoi que ce soit? La vérité de ce qui est constitue sa propre action. Si vous êtes complètement épuisé, c'est alors une question de guérison, de reconstitution, de mise en jachère créative. Cette mise en jachère créative résulte du mouvement de la mise en culture et des semailles ; c'est une inaction en vue d'une action totale dans le futur. Il se peut aussi que votre intérêt véritable ne soit pas encore révélé. Écoutez attentivement et essayez de découvrir la vérité. Si l'intention de découvrir ce qu'il en est est présente, la vérité sera découverte, non pas par une recherche constante, mais en étant clair et appliqué dans votre intention. Vous verrez alors que pendant les heures de veille il y a une attention constante qui vous permet de recevoir les moindres signes qui émanent de cet intérêt latent, et que les rêves jouent également leur rôle. En d'autres termes, c'est l'intention qui met en branle le mécanisme de la découverte.
- Mais comment savoir si tel ou tel intérêt est authentique? J'ai eu jusqu'à présent plusieurs centres d'intérêts et tous se sont dissipés. Comment puis-je savoir si ce que je vais peut-être reconnaître comme mon véritable intérêt ne va pas également s'éteindre?

Il n'y a naturellement aucune garantie. Mais étant donné que vous avez conscience de cette perte d'intérêt, il y aura une attention accrue afin de découvrir le réel. Si je peux m'exprimer ainsi, vous ne recherchez pas votre véritable intérêt, mais en étant dans un état d'attention passive, votre véritable intérêt apparaîtra de lui-même. Si vous essayez de découvrir quel est votre véritable intérêt, il vous faudra en choisir un entre tous, vous évaluerez, vous calculerez, vous jugerez. Ce procédé renforce l'opposition, toutes vos énergies s'épuisent à vous demander si vous avez bien choisi, et ainsi de suite. Alors que, dans le cas d'une attention passive, lorsque vous ne faites aucun effort pour trouver, le mouvement de l'intérêt se dessine clairement dans cette attention. Faites-en l'expérience et vous verrez.

— Si je ne me précipite pas, je crois que je commence à percevoir mon véritable intérêt. Je ressens une animation vitale, un nouvel élan.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 11 'L'interêt'

L'éducation et l'intégration

C'était une très belle soirée. Le soleil se couchait derrière d'énormes nuages noirs contre lesquels d'immenses palmiers graciles se détachaient. Le fleuve s'était empourpré et les lointaines collines étaient embrasées par le soleil couchant. Le temps était orageux mais le ciel, en direction des montagnes, était d'un bleu très clair. Le bétail s'en retournait des champs, conduit par un petit garçon. Il ne devait pas avoir plus de dix ou douze ans et bien qu'il ait été seul toute la journée, il chantait à tue-tête et donnait de temps en temps un léger coup de badine aux bêtes qui s'écartaient du chemin ou qui étaient trop lentes. Il souriait et son visage sombre s'éclairait. Il s'arrêta par curiosité, et avec un empressement hautain, il se mit à poser des questions. C'était un petit campagnard qui n'avait pas reçu d'éducation ; il ne saurait jamais lire et écrire, mais il savait déjà ce que c'était que de rester tout seul. Il ne savait pas qu'il était seul ; cela ne lui était sans doute jamais venu à l'idée, et cela ne lui pesait pas non plus. Il était seul et satisfait, tout simplement. Il n'était pas satisfait pour une raison quelconque, il était content, voilà tout. Être satisfait de quelque chose, c'est en fait être mécontent. Rechercher le contentement qui dépend de la relation, c'est avoir peur. Le contentement qui dépend de la relation n'est qu'une forme de gratification. Car le contentement est par essence un état de non-dépendance. La dépendance suscite toujours le conflit et l'opposition. Le contentement ne peut être éprouvé que dans la liberté. La liberté est et doit être au commencement, ce n'est pas une fin, un but à atteindre. On ne peut envisager une liberté future. La liberté future n'a aucune réalité, ce n'est qu'une idée. C'est ce qui est qui constitue la réalité ; et c'est par la conscience passive de ce qui est que l'on parvient au contentement.

Ce professeur déclara qu'il avait de nombreuses années d'enseignement derrière lui, depuis qu'il avait terminé ses études, et qu'il avait de nombreux élèves dans l'établissement d'État où il exerçait ses fonctions. Il fabriquait des étudiants capables de réussir leurs examens, ce qui était conforme au désir des parents et du gouvernement. Naturellement, il y avait parfois des garçons exceptionnels à qui l'on accordait des facilités, des bourses d'étude et ainsi de suite mais dans l'ensemble, la majorité des élèves était indifférente, ennuyeuse, paresseuse et à certains égards malveillante. Il y avait bien sûr ceux qui réussissaient à faire quelque chose en quelque domaine que ce soit mais très peu d'entre eux avaient la flamme de la création. Pendant toutes les années où il avait enseigné, rares avaient été les sujets exceptionnels. De temps à autre, l'un d'entre eux émergeait, et il avait peut-être la qualité du génie, mais en général il était vite étouffé par son entourage. En tant que professeur étudiant la question des enfants exceptionnels, il avait énormément voyagé et en était arrivé partout aux mêmes conclusions. Il était maintenant sur le point de quitter le corps enseignant, car après tant d'années la situation l'attristait énormément. Aussi bien que l'on puisse éduquer les enfants, ils se révélaient dans l'ensemble parfaitement stupides. Certains étaient habiles ou très assurés et parvenaient à des positions élevées, mais derrière l'écran de leur prestige et de leur domination ils étaient aussi futiles et anxieux que les autres.

— Le système d'éducation actuel est un échec, il a produit deux guerres et une effarante misère. Apprendre à lire, à écrire et acquérir diverses techniques, ce à quoi on parvient en utilisant la mémoire, n'est évidemment pas suffisant, car cela a donné lieu à d'indicibles souffrances. Quelle est, à votre avis, la finalité de l'éducation?

N'est-ce pas de donner naissance à un individu complet? Et si c'est là le « but » de l'éducation, il nous faut alors établir très nettement si l'individu est au service de la société, ou si la société existe pour l'individu. Si la société a besoin de l'individu et l'utilise à ses propres fins, elle ne se préoccupe pas de cultiver un être humain complet ; ce qu'elle veut, c'est une machine efficace, un citoyen respectable et adapté, et cela ne requiert qu'une intégration très superficielle. Aussi longtemps que l'individu obéira et acceptera de se laisser entièrement conditionner, la société saura l'utiliser et lui consacrera du temps et de l'argent. Mais si la société est au service de l'individu, elle doit alors aider à le libérer de l'influence de son propre conditionnement. Elle doit l'éduquer en vue de faire de lui un être humain complet.

— Que voulez-vous dire par être humain complet? Pour répondre à cette question, il faut la prendre négativement, par des moyens détournés. On ne peut tenir compte de son aspect positif.

— Je ne comprends pas.

Si nous définissons de façon positive ce que c'est qu'un individu complet, nous créons un modèle, un moule, un exemple que nous essayons d'imiter. Et n'est-ce pas un signe de désagrégation que d'imiter un modèle? Si nous reproduisons un exemple donné, peut-il y avoir intégration? L'imitation est de toute évidence un processus de désagrégation, et n'est-ce pas là ce qui se produit dans le monde? Nous sommes tous en train de devenir de parfaits magnétophones ; nous répétons ce que la soi-disant religion nous enseigne, ou en tout cas ce que le dernier leader a déclaré en matière de politique, d'économie ou de religion. Nous adhérons à des idéologies et nous allons à des meetings politiques de masse. Il y a le plaisir du sport de masse, l'adoration de masse, l'hypnose de masse. Est-ce un signe d'intégration? Le fait de se conformer n'est pas l'intégration, n'est-ce pas?

— Cela nous renvoie à la question très importante de la discipline. Êtes-vous contre la discipline?

Qu'entendez-vous par discipline?

— Il existe différentes formes de discipline ; la discipline scolaire, la discipline du citoyen, la discipline du parti, les disciplines sociales et religieuses, et enfin la discipline que l'on s'impose à soi-même. La discipline peut être établie en fonction d'une autorité intérieure ou extérieure.

La discipline, fondamentalement, implique une certaine forme de conformisme, n'est-ce pas? C'est se conformer à un idéal, à une autorité, c'est aussi une façon de cultiver la résistance, ce qui donne nécessairement lieu à l'opposition. La résistance est opposition. La discipline est un processus d'isolement, qu'il s'agisse de l'isolement d'un groupe particulier, ou l'isolement de la résistance individuelle. L'imitation est une forme de résistance, n'est-il pas vrai?

— Voulez-vous dire par là que la discipline détruit l'intégration? Qu'arriverait-il, à l'école, si la discipline n'existait pas?

N'est-il pas important de comprendre la signification essentielle de la discipline, plutôt que de tirer des conclusions ou de citer des exemples? Nous essayons de déterminer quels sont les facteurs de la désagrégation, ou ce qui fait obstacle à l'intégration. La discipline, au sens de conformisme, résistance, opposition, conflit, n'est-elle pas l'un des facteurs de la désagrégation? Pourquoi nous conformons-nous? Ce n'est pas seulement pour des raisons de sécurité physique, mais aussi pour des questions de confort psychologique et de prudence. Consciemment ou inconsciemment, la peur de l'insécurité engendre le conformisme intérieur et extérieur. Nous avons tous besoin d'un certain degré de sécurité physique ; mais c'est la crainte de l'insécurité psychologique qui rend la sécurité physique impossible, sauf pour un très petit nombre.

La peur est à la base de toute discipline ; peur de ne pas réussir, d'être puni, de ne pas gagner, et ainsi de suite. La discipline est imitation, refoulement, résistance et que cela soit conscient ou inconscient, c'est le résultat de la peur. La peur n'est-elle pas l'un des facteurs de la désagrégation?

— Mais par quoi remplaceriez-vous la discipline? Sans elle, le chaos serait encore pire qu'il n'est. Une certaine forme de discipline n'est-elle pas nécessaire a l'action?

Comprendre le faux en tant que faux, voir le vrai dans le faux et voir le vrai en tant que vrai, c'est ainsi que débute l'intelligence. Ce n'est pas une question de remplacement. On ne remplace pas la peur par autre chose, et si pourtant vous le faites, la peur demeure. Vous pourrez peut-être réussir à l'enfouir ou à la fuir, mais elle sera toujours là. C'est l'élimination de la peur, et non le fait de lui trouver un substitut, qui est important. La discipline, sous quelque forme qu'elle revête, ne pourra jamais libérer de la peur. La peur doit être observée, étudiée et comprise. La peur n'est pas une abstraction. Mais elle n'existe qu'en relation avec quelque chose et c'est cette relation qu'il faut comprendre. Comprendre n'est ni résister ni opposer. La discipline n'est-elle donc pas, dans son sens le plus large et le plus profond, un facteur de désagrégation? La peur n'est-elle pas, avec le refoulement et l'imitation qui en résultent, un élément très puissant de désagrégation?

— Mais comment se libérer de la peur? Dans une classe remplie d'élèves, s'il n'y a pas une certaine forme de discipline - ou si vous préférez, de peur - comment faire respecter l'ordre?

En ayant des classes où les élèves sont moins nombreux, et en appliquant des méthodes d'éducation adéquates. Ce qui, bien sûr, est impossible aussi longtemps que l'État ne sera intéressé que par la production de citoyens de série. L'État préfère l'éducation de masse, les dirigeants ne veulent pas encourager le mécontentement, car leur position serait vite intenable. L'État contrôle l'éducation, il intervient dans le conditionnement de la personne humaine en vue de ses propres desseins ; et la façon la plus facile d'y parvenir c'est d'utiliser la peur, la discipline, le système de sanction et de récompense. Et se libérer de la peur est une autre question ; il faut comprendre le processus de la peur et ne pas y résister, le refouler ou le sublimer.

Le problème de la désagrégation est très complexe, ainsi d'ailleurs que les autres problèmes humains. Le conflit n'est-il pas lui aussi un facteur de désagrégation?

— Mais le conflit est nécessaire, car sans lui ce serait la stagnation. S'il n'était pas besoin de lutter, il n'y aurait pas de progrès, pas d'avancement, pas de culture. Sans l'effort, et le conflit, nous serions encore sauvages.

Et peut-être le sommes-nous encore. Pourquoi tirons-nous immanquablement des conclusions ou nous opposons-nous dès qu'on suggère quelque chose de nouveau? Nous sommes de toute évidence des sauvages lorsque nous massacrons des millions d'individus au nom d'une cause quelconque, ou pour notre pays. Le fait de tuer un autre homme est le summum de la sauvagerie. Mais revenons à notre conversation. Le conflit n'est-il pas signe de désagrégation?

— Que voulez-vous dire par conflit?

Le conflit sous toute ses formes: entre le mari et la femme, entre deux groupes dont les idées s'opposent, entre ce qui est et la tradition, entre ce qui est et l'idéal, le ce qui devrait être, le futur. Le conflit est une lutte intérieure et extérieure. A présent, il y a conflit à tous les niveaux de notre existence, au niveau conscient comme au niveau inconscient. Notre vie n'est qu'une suite de conflits, un champ de bataille - et pour quelle raison? Cette lutte nous aide-t-elle à comprendre? Puis-je vous comprendre si je suis en conflit avec vous? la compréhension n'intervient qu'à partir d'un certain degré de paix. La création ne peut avoir lieu que dans la paix, dans le bonheur

et non dans la lutte et le conflit. Notre lutte concerne sans cesse ce qui est et ce qui devrait être, la thèse et l'antithèse. Nous avons admis une fois pour toutes que ce conflit était inévitable, et c'est cet inévitable qui constitue la norme, la vérité - même s'il peut s'avérer faux. Ce qui est peut-il être transformé par le conflit avec son contraire? Je suis ceci, et en luttant pour devenir cela, c'est-à-dire le contraire, ai-je modifié ceci? Le contraire, l'antithèse, n'est-il pas une projection modifiée de ce qui est? Le contraire ne contient-il pas nécessairement les éléments de son propre contraire? La comparaison permet-elle de comprendre ce qui est? Toute forme de conclusion au sujet de ce qui est ne fait-elle pas obstacle à la compréhension de ce qui est? Si vous voulez comprendre quelque chose, ne devez-vous pas tout d'abord l'observer, l'étudier? Mais pouvez-vous l'étudier si vous avez le moindre préjugé en faveur ou contre cette chose? Pour comprendre votre fils, ne devez-vous point l'étudier, plutôt que vous identifier à lui ou le condamner? En fait, si vous êtes en conflit avec votre fils, c'est que vous ne le comprenez pas. Comment le conflit peut-il alors être nécessaire à la compréhension?

— N'existe-t-il pas une autre forme de conflit, celui par exemple de devoir apprendre à faire quelque chose, d'acquérir une technique? L'on peut avoir une vision intuitive d'une chose, mais il faut la rendre manifeste, et pour y parvenir il y a une sorte de lutte, qui requiert beaucoup d'efforts et de douleurs.

C'est exact, jusqu'à un certain point. Mais la création elle-même n'est-elle pas le moyen? Le moyen n'est pas dissocié de la fin, et la fin est en fonction des moyens. L'expression est en fonction de la création ; le style est en fonction de ce que vous avez à dire. Si vous avez effectivement quelque chose à dire, c'est cette chose elle-même qui créera son propre style. Mais si l'on n'est qu'un technicien, il n'y a pas de problème d'importance.

Le conflit débouche-t-il sur la compréhension, dans un quelconque domaine? N'y a-t-il pas une suite continuelle de conflits dans l'effort, le désir d'être, de devenir, que cela soit positif ou négatif? La cause du conflit ne devient-elle pas l'effet, qui à son tour devient cause? Il n'est pas de fin ou conflit tant qu'il n'y a pas compréhension de ce qui est. Ce qui est ne peut jamais être compris au travers de l'écran des idées, on doit s'en approcher avec une optique nouvelle. Et comme ce qui est n'est jamais figé, l'esprit ne doit pas être limité par le savoir, l'idéologie, la croyance, la conclusion. De par sa nature même, le conflit sépare, comme toute forme d'opposition. Et l'exclusion, la séparation, n'engendrent-ils pas la désagrégation? Toute forme de pouvoir, qu'il soit individuel ou d'État, toute tentative en vue de devenir plus ou de devenir moins, rentrent dans le processus de désagrégation. Les idées, les croyances, les systèmes de pensée séparent et excluent. L'effort, le conflit ne peuvent en aucune circonstance être facteurs de compréhension et ils sont de ce fait des éléments de désagrégation pour l'individu comme pour la société.

— Mais alors, qu'est-ce que l'intégration? Je comprends plus ou moins ce que sont les facteurs de la désagrégation, mais ce n'est qu'une négation. On ne parvient pas à l'intégration par la négation. Je peux savoir ce qui est faux, sans que cela me fasse pour autant connaître ce qui est juste.

Lorsque le faux est considéré en tant que faux, le vrai manifestement, est. Lorsqu'on a pleine conscience des facteurs de la dégénération, non pas au niveau verbal mais profondément, ne peut-on dire qu'il y a intégration? L'intégration est-elle figée, n'est-elle que quelque chose à obtenir pour n'en avoir plus besoin? Il n'est pas possible d'arriver à l'intégration. Cette arrivée est une mort. Ce n'est pas un but, une fin, mais un état d'être ; c'est une chose vivante et comment une chose vivante pourrait-elle être un but, un dessein? Le désir d'être intégré ne diffère en rien des autres désirs, et tout désir est une source de conflits. L'intégration n'est possible que lors-

qu'il n'y a plus de conflit. L'intégration est un état d'attention complète. Or cette attention totale ne peut avoir lieu s'il y a effort, conflit, résistance, concentration. La concentration est une fixation, c'est aussi un procédé de séparation, d'exclusion, et l'attention totale est impossible lorsqu'il y a rejet. Rejeter c'est rétrécir, et ce qui est étroit ne peut jamais avoir conscience de ce qui est total. L'attention complète et totale est impossible lorsque existent la condamnation, la justification ou l'identification, ou lorsque l'esprit est encombré de conclusions, de spéculations et de théories. La liberté apparaît seulement quand nous avons compris l'obstacle et l'avons dépassé. Pour celui qui est en prison, la liberté est une abstraction, mais la vigilance passive dévoile les obstacles, et quand nous sommes libérés de ceux-ci, la liberté entre en existence.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 12 'L'éducation et l'intégration'

La chasteté

Le riz mûrissait, prenait une teinte verte et dorée, sous le soleil couchant. Les longs sillons étroits étaient remplis d'eau, qui reflétait la lumière assombrie du couchant. Les rizières étaient entourées de palmiers parmi lesquels on voyait de petites maisons, sombres et isolées. Le chemin serpentait paresseusement entre les rizières et les palmiers. C'était un chemin très musical: un garçon jouait de la flûte, la rizière à ses pieds. Une impression de bonne santé et de propreté émanait de lui, de son corps délicat et bien proportionné. Il ne portait qu'un linge immaculé autour des reins, le soleil couchant éclairait son visage et ses yeux souriaient. Il faisait ses gammes et lorsqu'il en avait assez de cet exercice, il jouait quelque chose. Il y prenait vraiment plaisir, et son plaisir était communicatif. Bien que je fusse assis assez près de lui, il ne cessa pas un seul instant de jouer. La lumière du couchant, la mer verte et dorée de la rizière, le soleil au travers des palmiers, et ce jeune garçon qui jouait de la flûte, tout cela conférait à la soirée un charme très particulier. Le garçon cessa de jouer et vint s'asseoir à mes côtés ; aucun de nous ne prononça un mot, mais son sourire avait quelque chose de céleste. Sa mère l'appela d'une petite maison cachée dans les palmiers, il ne répondit pas immédiatement, mais au troisième appel il se leva, sourit et s'en fut. Un peu plus loin, le long du chemin, une petite fille chantait en s'accompagnant d'un instrument à cordes, et elle avait une assez jolie voix. Quelque part dans la rizière quelqu'un reprit la chanson d'une riche voix de gorge, et la petite fille s'arrêta et écouta la voix mâle qui chantait. Il faisait presque nuit. Les étoiles du soir commençaient à scintiller, et les grenouilles lançaient leurs appels.

Comme nous voulons posséder tout à la fois, la noix de coco, la femme et le paradis! Nous voulons monopoliser, et il semble que les choses acquièrent plus de valeur lorsqu'on les possède. Lorsque nous disons « c'est à moi », le tableau en devient plus beau, plus estimable, on dirait qu'il exprime plus de délicatesse, qu'il est plus profond et plus riche de sens. Il y a une curieuse forme de violence dans la possession. Dès que l'on dit « c'est à moi », la chose en question devient quelque chose à quoi l'on tient, que l'on défend et il y a dans cet acte même une résistance qui suscite la violence. La violence est toujours à la recherche du succès ; la violence est la réussite du moi. Réussir, c'est toujours échouer. Arriver est une mort et le voyage est éternel. Triompher, être victorieux dans cet univers, c'est perdre la vie. Et avec quelle obstination nous poursuivons un but! Mais le but est éternel, tout comme l'est le conflit qu'implique sa poursuite. Le conflit est un triomphe constant, et ce que l'on a conquis doit être sans cesse reconquis. Le vainqueur vit dans la peur, et dans les affres de la possession. Le vaincu, qui désire ardemment la victoire, perd ce qu'il a gagné et devient ainsi semblable au vainqueur. Lorsque notre bol est vide, notre vie est immortelle.

Ils étaient jeunes mariés mais n'avaient pas encore d'enfants. Ils semblaient si jeunes, tellement éloignés du monde des affaires, tellement timides. Ils désiraient discuter tranquillement, sans se presser et sans avoir l'impression qu'ils faisaient attendre les autres. Ils formaient un couple charmant, mais il y avait une certaine tension dans leurs regards ; ils souriaient facilement mais l'on devinait une certaine anxiété sous le sourire. Ils semblaient frais et dispos, mais on percevait une certaine lutte intérieure. L'amour est une chose étrange qui se flétrit si vite, la flamme est si rapidement étouffée par la fumée! Cette flamme n'est ni vôtre ni mienne, elle est tout simplement flamme, claire et suffisante ; elle n'est ni personnelle ni impersonnelle, et

n'appartient ni à hier ni à demain. Elle a une chaleur qui guérit et un parfum qui n'est jamais identique. On ne peut la posséder, la monopoliser ni la tenir dans sa main. Si elle est retenue, elle brûle et détruit, et la fumée envahit notre être, de sorte qu'il ne reste plus de place pour la flamme.

Il disait qu'ils étaient mariés depuis deux ans, et qu'ils vivaient tranquillement aux alentours d'une ville assez importante. Ils avaient une petite ferme, dix ou quinze hectares de riz et de fruits et un peu de bétail. Il était intéressé par l'amélioration de la race et elle travaillait de temps à autre dans un hôpital. Leurs journées étaient bien remplies, mais ce n'était pas l'hyper-occupation de la fuite. Ils n'avaient jamais essayé de fuir devant quoi que ce soit - sauf devant certaines de leurs relations, qui étaient très conservateurs et plutôt ennuyeux. Ils s'étaient mariés en dépit de l'opposition de leurs familles et ils vivaient par leurs propres moyens, n'étant que très peu aidés. Avant leur mariage, ils avaient beaucoup parlé et décidé de ne pas avoir d'enfants.

Pourquoi?

— Nous avions tous deux conscience de l'effroyable désastre du monde actuel, et donner naissance à de nouveaux bébés nous semblait une sorte de crime. Les enfants deviendraient presque inévitablement de simples bureaucrates, ou les esclaves d'une quelconque forme de système économico-religieux. L'environnement les rendrait stupides, ou bien habiles et cyniques. D'ailleurs, nous n'avions pas les moyens pécuniaires de les élever correctement.

Qu'entendez-vous par correctement?

— Pour élever correctement des enfants, il ne faut pas seulement les envoyer à l'école ici, mais aussi à l'étranger. Il faut cultiver leur intelligence, leur sens de la valeur et de la beauté, et les aider à prendre la vie sous sa forme la plus noble et la plus heureuse, afin qu'ils puissent trouver la paix en eux-mêmes. Et naturellement il faut aussi leur apprendre certaines techniques qui ne détruiraient pas leur âme en faisant d'eux des machines. En outre, sachant combien nous sommes nous-mêmes stupides, nous avons tous deux jugé qu'il n'était pas nécessaire de transmettre à nos enfants nos propres réactions et nos conditionnements. Nous l'avons pas voulu donner naissance à des exemplaires de nous-mêmes modifiés.

Vous voulez dire que vous avez tous deux pensé tout cela avec toute cette logique brutale avant votre mariage? Vous avez jeté les bases d'un bon contrat. Mais peut-il être rempli aussi facilement qu'il fut formulé? La vie est un peu plus complexe qu'un accord verbal, n'est-ce pas?

— C'est ce que nous sommes en train de découvrir. Aucun de nous n'a parlé de tout ceci à quiconque avant ou depuis notre mariage et c'est là l'une de nos difficultés. Nous ne connaissions personne avec qui nous aurions pu parler en toute liberté. Car la plupart des gens plus âgés prennent un plaisir insolent à nous désapprouver ou à nous donner de petites tapes d'encouragement dans le dos. Nous avions entendu l'une de vos causeries et nous avons tous les deux eu envie de venir parler avec vous de notre problème. Il faut vous dire aussi qu'avant notre mariage, nous avons fait le vœu de n'avoir jamais de relations sexuelles l'un avec l'autre. Mais encore une fois, pourquoi?

— Nous sommes tous deux de tempérament religieux et nous voulions mener une vie spirituelle. Depuis mon enfance j'aspire à me détacher de ce monde, de mener la vie d'un sannyasi. J'avais pour habitude de lire énormément de livres religieux qui ne firent que raffermir mon désir. En fait, j'ai porté la robe safran pendant presque un an.

Et vous aussi?

— Je ne suis pas aussi douée ni cultivée que lui, mais j'ai aussi de forts éléments religieux dans mon passé. Mon grand-père avait un bon métier, mais il quitta sa femme et ses enfants pour devenir sannyasi et mon père voudrait lui aussi faire la même chose. Jusqu'à présent, ma mère a réussi à le retenir, mais un jour il finira par partir et j'ai moi-même cette envie de mener une vie religieuse.

Mais alors, puis-je vous demander pourquoi vous être mariés?

— Nous voulions avoir la compagnie l'un de l'autre, répondit-il, nous nous aimons et nous avions quelque chose en commun. Nous avons ressenti cela dès le début de notre vie commune, et il n'y avait pas de raison pour ne pas nous marier officiellement. Nous avons pensé à vivre ensemble sans nous marier et sans avoir de rapports sexuels, mais cela n'aurait créé que des ennuis supplémentaires. Après notre mariage, tout alla très bien pendant environ un an, mais notre envie l'un de l'autre se fit bientôt intolérable. Pour finir, c'était tellement insupportable que je préférais m'en aller. J'étais incapable de travailler, incapable de penser à autre chose et je faisais des rêves impétueux. Je devins taciturne et irritable, bien qu'il n'y eût jamais entre nous de mots déplaisants. Nous nous aimions et étions incapables de nous faire mal avec des mots et des actes, mais nous vœuumions l'un pour l'autre comme le soleil de midi, et nous avons fini par décider de venir en parler avec vous. Je suis littéralement incapable de continuer à respecter le vœu que nous avons fait. Vous ne pouvez pas savoir ce que nous avons souffert. Et vous?

— Quelle femme n'a pas envie d'avoir un enfant de l'homme qu'elle aime? J'ignorais que j'étais capable d'un tel amour, et j'ai eu moi aussi mes jours de torture et mes nuits de douleur. Je suis devenue hystérique, je pleurais à la moindre chose, et à certaines époques du mois, c'était un véritable cauchemar. J'espérais que quelque chose se produirait, mais même si nous en parlions, cela ne servait à rien. Ensuite, on construisit un hôpital près de chez nous, et on me demanda d'aller y travailler et je vœuntée de fuir tout cela. Mais cela ne servit à rien. Le voir si près de moi chaque jour... Elle pleurait maintenant, de tout son cœur. Et c'est pour cela que nous sommes venus vous voir. Que dites-vous de tout cela?

Est-ce mener une vie religieuse que de se punir? La mortification du corps ou de l'esprit est-elle signe de compréhension? La torture de soi-même permet-elle d'accéder à la réalité? La chasteté est-elle refus? Pensez-vous que vous irez loin par la renonciation? Et croyez-vous que vous trouverez la paix dans le conflit? Le moyen n'est-il pas infiniment plus important que la fin? Il est possible que la fin soit, mais le moyen est. Le présent, ce qui est doit être compris et non pas étouffé par des déterminations, des idéaux ou d'habiles rationalisations. La douleur est un chemin qui ne conduit pas au bonheur. Cette chose que l'on nomme passion doit être comprise et non refoulée ou sublimée, et il ne sert à rien de lui trouver un substitut. Quoi que vous fassiez, quoi que vous inventiez, cela ne fera que renforcer ce qui n'a été ni compris ni aimé. Aimer ce que l'on appelle la passion, c'est la comprendre. Aimer, c'est être en communion directe ; et il n'est pas possible d'aimer quelque chose qui vous irrite, si vous avez des idées ou des conclusions à ce sujet. Comment pourriez-vous comprendre et aimer la passion si vous avez précisément fait un vœu contre elle? Le vœu est une forme de résistance. Et ce contre quoi vous résistez finit toujours par avoir raison de vous. La vérité ne se conquiert pas et ne se prend pas d'assaut ; elle vous glissera entre les doigts si vous tentez de la saisir. La vérité vient silencieusement, sans que vous le sachiez. Ce que vous connaissez n'est pas la vérité, ce n'est qu'une idée, un symbole. L'ombre n'est pas le réel.

Votre problème, semble-t-il, est davantage d'arriver à la compréhension de vous-mêmes qu'à la destruction de vous-mêmes. Détruire est relativement facile. Vous avez un modèle d'action qui vous conduira, espérez-vous, à la vérité. Ce modèle est tou-

jours de votre propre fabrication, qui est en fonction de votre propre conditionnement, de même que le but vers lequel vous tendez. Vous fabriquez le modèle, puis vous faites le vœu de le réaliser. Ce n'est là qu'une ultime forme de fuite devant vous-mêmes. Vous n'êtes ni ce modèle d'autoprojection ni son processus. Vous êtes ce que vous êtes réellement, le désir et le besoin effréné. Et si vous souhaitez véritablement transcender cela et en être libéré, vous devez tout d'abord l'avoir compris, sans le condamner ni l'accepter ; mais c'est un art qui n'est possible que par le biais de l'attention mêlée de profonde passivité.

— J'ai lu certaines de vos causeries et je peux suivre ce que vous dites. Mais en fait, que nous conseillez-vous de faire?

Il s'agit de votre vie, de votre souffrance, de votre bonheur, comment quelqu'un d'autre oserait-il vous dire ce qu'il faut faire et ne pas faire? Les autres ne vous l'ont-ils pas déjà dit? Les autres sont le passé, la tradition, le conditionnement dont vous faites également partie. Vous avez écouté les autres, vous-même, et vous n'êtes pas sortis de cette conjoncture malheureuse ; et vous recherchez encore l'avis des autres, qui n'est que votre propre avis? Vous écouterez, mais vous n'accepterez que ce qui est plaisant, en rejetant ce qui est douloureux, et chacun de ces procédés est un lien. Avoir fait vœu de chasteté, c'est le début de la souffrance, comme l'aurait été le fait de donner libre cours à la passion. Ce qui importe, c'est de comprendre le processus total de cet idéal, le fait de faire un vœu, la discipline, la douleur, qui sont tous des moyens profonds d'échapper à la pauvreté intérieure, à la douleur de cette insuffisance interne, à la solitude. La totalité de ce processus est vous-mêmes.

— Et au sujet des enfants?

Encore une fois, il n'est pas possible de répondre en termes de « oui » ou de « non ». La recherche d'une réponse par le biais de l'esprit ne conduit nulle part. Nous nous servons des enfants comme pions dans le jeu de notre vanité, et nous accumulons la souffrance ; nous les utilisons comme un autre moyen d'échapper à nous-mêmes. Lorsque les enfants ne sont pas des moyens, ils ont alors une signification qui n'est pas celle que vous, ou la société ou l'État pourraient leur donner. La chasteté n'est pas du domaine de l'esprit ; la chasteté est la nature même de l'amour. Sans l'amour, quoi que vous fassiez, la chasteté n'existe pas. Mais si l'amour est là, votre question trouvera réponse.

Ils restèrent dans la pièce, complètement silencieux, pendant longtemps. Les mots et les gestes avaient touché à leur fin.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 13 'La chasteté'

La peur de la mort

Sur la terre rouge qui bordait la maison, on voyait une multitude de fleurs en forme de trompettes aux cœurs dorés. Leurs larges pétales mauves avaient un parfum délicat. Elles seraient balayées pendant la journée, mais dans l'obscurité de la nuit elles jonchaient la terre rouge. La vigne vierge était touffue, et les feuilles dentelées brillaient dans le soleil matinal. Quelques enfants écrasèrent les fleurs sans s'en rendre compte, et un homme pressé de monter dans sa voiture ne les vit même pas. Un passant en ramassa une, la huma et l'emporta avec lui avant de la jeter un peu plus loin. Une femme, sans doute une servante, sortit de la maison, ramassa une fleur et la mit dans ses cheveux. Comme ces fleurs étaient belles, et comme elles se fanaient vite sous le soleil!

— J'ai toujours été habité par une sorte de peur. Enfant, j'étais très timide, craintif et sensible et j'ai peur maintenant de la vieillesse et de la mort. Je sais bien que nous mourrons tous, mais aucune sorte de raisonnement ne parvient à calmer cette peur. Je me suis inscrit à la Société de Recherche psychique, j'ai assisté à quelques séances et j'ai lu ce que les grands maîtres avaient déclaré au sujet de la mort ; mais cette peur est toujours là. J'ai même essayé la psychanalyse, mais sans résultats. Cette peur est devenue un véritable problème. Je me réveille au milieu de la nuit en proie à des cauchemars qui sont tous liés à la mort d'une façon ou d'une autre. J'ai très curieusement peur de la violence et de la mort. La guerre fut pour moi quelque chose d'épouvantable et aujourd'hui, je suis réellement très troublé. Ce n'est pas une névrose, mais je me rends compte que cela pourrait le devenir. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour maîtriser cette peur ; j'ai essayé d'y échapper, mais au terme de ma fuite je n'ai pu m'en défaire. J'ai écouté quelques conférences assez stupides sur la réincarnation, et j'ai même étudié les littératures hindoues ou bouddhistes qui s'y rapportent. Mais tout cela est resté très insatisfaisant, en ce qui me concerne. Ce n'est pas superficiellement que j'ai peur de la mort, mais à un niveau extrêmement profond.

Comment appréhendez-vous le futur, le lendemain, la mort? Essayez-vous de découvrir la vérité, ou bien cherchez-vous à vous rassurer, avec de réconfortantes assertions de continuité ou d'annihilation? Recherchez-vous la vérité, ou une réponse rassurante?

— Quand vous parlez ainsi, je ne sais vraiment plus de quoi j'ai peur ; mais cette peur est pourtant toujours là et c'est un problème urgent.

Quel est votre problème? Voulez-vous être libéré de cette peur, ou voulez-vous connaître la vérité au sujet de la mort?

— Qu'entendez-vous par la vérité au sujet de la mort?

La mort est un fait inévitable, quoi que vous fassiez, elle est irrévocable, définitive et vraie. Mais voulez-vous savoir la vérité sur ce qui est au-delà de la mort?

— D'après tout ce que j'ai étudié et d'après les quelques matérialisations que j'ai observées au cours des séances, il est évident qu'il existe une certaine forme de continuité après la mort. La pensée continue d'une certaine manière, comme vous l'avez dit vous-même. Comme dans la retransmission musicale, les mots et les images ont besoin d'un récepteur, la pensée qui se poursuit après la mort a elle aussi besoin d'un instrument par lequel s'exprimer. Il se peut que cet instrument soit un médium, il se peut aussi que la pensée s'incarne sous une autre forme. Tout cela est relativement

clair, on peut en faire l'expérience et le comprendre. Mais en dépit du fait que j'ai étudié cette question très sérieusement, cette peur sans fond subsiste et je crois vraiment qu'elle est liée à la mort.

La mort est inévitable. On peut mettre un terme à la continuité, ou au contraire l'entretenir et la faire durer. Ce qui a de la continuité ne peut jamais se renouveler, ne peut jamais être nouveau, et ne peut jamais comprendre l'inconnu. La continuité est durée et le perpétuel n'est pas l'intemporel. Au travers du temps, de la durée, il ne peut être d'éternité. Il faut qu'il y ait une fin pour que le nouveau soit. Le nouveau n'est pas dans la continuation de la pensée. La pensée est un mouvement continu dans le temps, et ce mouvement ne peut enfermer en lui-même un état d'être qui ne soit pas lié au temps. Le temps n'est pas seulement chronologique, mais c'est la pensée en tant que mouvement du passé qui traverse le présent et va vers le futur. C'est le mouvement de la mémoire, du mot, de l'image, du symbole, de l'enregistrement et de la répétition. La pensée, la mémoire sont incessantes par le biais du mot et de la répétition. La fin de la pensée permet d'accéder à ce qui est nouveau ; la mort de la pensée, c'est la vie éternelle. Tout doit constamment cesser pour que soit le nouveau. Ce qui est nouveau n'est pas continu, et le nouveau ne peut être pris dans le champ du temps. Le nouveau n'est que dans la mort au moment. La mort doit être chaque jour pour que l'inconnu soit. C'est la fin qui est le commencement, mais la peur empêche que cette fin soit atteinte.

— Je sais que je ressens cette peur, sans savoir ce qu'il y a derrière.

Qu'entendez-vous par peur? Qu'est-ce que la peur? La peur n'est pas une abstraction, elle n'existe pas de façon indépendante, isolément. Elle entre en existence lorsqu'elle est liée à quelque chose, et seulement dans ce cas-là. C'est dans le processus des relations humaines que la peur s'exprime. C'est uniquement au niveau de la relation que la peur existe. Mais de quoi avez-vous donc peur? Vous dites que vous avez peur de la mort. Qu'entendons-nous par la mort? Bien que nous ayons des théories, des suppositions et qu'on puisse observer certains faits, la mort nous est pourtant inconnue. Quoi que nous sachions d'elle, la mort ne peut être ramenée dans le champ du connu. Nous tendons la main pour la saisir mais cela est impossible. L'association est, elle, du domaine du connu, et l'inconnu ne peut être transformé en objet familier, l'habitude ne peut s'en saisir et cela donne naissance à la peur.

Se peut-il que le connu, l'esprit, puisse un jour comprendre ou contenir l'inconnu? La main qui se tend ne peut se refermer que sur le connaissable, sans jamais atteindre l'inconnaissable. Désirer l'expérience c'est donner une continuité à la pensée, donner encore plus de force au passé et favoriser le connu. Vous voulez faire l'expérience de la mort, n'est-ce pas? Tout en étant vivant, vous voulez savoir ce qu'est la mort. Mais savez-vous au moins ce qu'est la vie? Que connaissez-vous de la vie sinon les conflits, la confusion, l'antagonisme, les joies et les douleurs qui passent. Mais qu'est-ce que la vie? La lutte et la douleur sont-elles la vie? Dans cet état que nous appelons la vie, nous voulons faire l'expérience de quelque chose qui n'est pas du domaine de notre conscience. Ce sont ces douleurs, ces luttes, cette haine contenue dans la joie, que nous nommons la vie ; et nous voulons faire l'expérience de quelque chose qui est le contraire de ce que nous nommons la vie. Le contraire est la continuité de ce qui est, tout au plus modifiée. Mais la mort n'est pas le contraire de la vie. La mort, c'est l'inconnu. Le connaissable souhaite ardemment faire l'expérience de la mort, de l'inconnu ; mais quoi qu'il fasse cela est impossible et c'est ainsi que s'installe la peur. Êtes-vous d'accord?

— Vous venez de le dire très clairement. Si, tout en étant vivant, je pouvais savoir ce qu'est la mort ou en faire l'expérience, ma peur cesserait sans doute.

Et comme vous ne pouvez pas faire l'expérience de la mort, vous en avez peur. Mais le conscient peut-il expérimenter cet état qui précisément ne peut pas entrer en existence par le biais du conscient? Ce qui peut être expérimenté est la projection du conscient, du connu. Le connu peut uniquement faire l'expérience du connu car l'expérience est toujours du domaine du connu et il ne peut faire l'expérience de ce qui est au-delà. Faire l'expérience est entièrement différent de l'expérience elle-même. Faire une expérience n'est pas du domaine de l'expérimentateur ; mais tandis que le fait de faire l'expérience s'efface, l'expérimentateur et l'expérience entrent en existence et le fait de faire l'expérience est alors du domaine du connu. Celui qui sait, celui qui fait l'expérience, désire ardemment cet état d'expérimentation, cet inconnu, mais comme celui qui sait, celui qui fait l'expérience, ne peut accéder à cet état d'expérimentation, il est envahi par la peur. Il est la peur, il n'est pas séparé d'elle. Celui qui fait l'expérience de la peur ne peut pas observer cette peur, car il est cette peur, l'instrument qui l'exprime.

— Que voulez-vous dire par peur? Je sais que j'ai peur de la mort. Je n'ai pas l'impression d'être cette peur, mais j'ai peur de quelque chose. Je le ressens et je suis séparé de cette peur. La peur est une sensation distincte du « moi » qui la regarde et qui l'analyse. Je suis l'observateur et la peur est l'observée. Comment l'observateur et l'observé peuvent-ils ne faire qu'un?

Vous dites que vous êtes l'observateur et que la peur est l'observée. Mais en est-il ainsi? Êtes-vous une entité séparée de vos qualités propres? N'êtes-vous pas semblable à vos qualités? N'êtes-vous pas vos pensées, vos émotions et ainsi de suite? Vous n'êtes pas séparé de vos qualités, de vos pensées. Vous êtes vos pensées. C'est la pensée qui crée le « vous », cette entité que l'on croit séparée ; sans la pensée, le penseur n'est pas. Se rendant compte de son côté transitoire, la pensée fait du penseur un être permanent, durable ; et le penseur devient alors l'expérimentateur, l'analyseur, l'observateur séparé du transitoire. Nous sommes tous à la recherche d'une sorte de permanence, et comme c'est plutôt la non-permanence qui se dégage de nous, la pensée crée le penseur qui, lui, est censé être permanent. Le penseur se met alors à édifier d'autres formes de permanences, différentes et plus élevées: l'âme, l'atman, la partie supérieure de l'être et ainsi de suite. La pensée est le fondement sur lequel repose cette structure. Mais c'est là une autre question. Nous nous occupons de la peur. Qu'est-ce que la peur? Essayons de le découvrir.

Vous dites que vous avez peur de la mort. Comme vous ne pouvez pas en faire l'expérience, vous en avez peur. La mort est l'inconnu, et l'inconnu nous effraye. C'est bien cela? Mais pouvez-vous être effrayé par ce que vous ne connaissez pas? Si quelque chose vous est totalement inconnu, comment en avoir peur? Ce qui nous fait peur, en fait, ce n'est pas l'inconnu, ni la mort, mais la perte du connu, car elle peut être douloureuse ou nous priver de notre plaisir, de notre satisfaction. C'est le connu qui suscite la peur, et non l'inconnu. Comment le pourrait-il? Il ne se mesure pas en termes de plaisir ou de douleur: c'est l'inconnu.

La peur n'existe pas en soi, elle n'apparaît qu'en relation avec quelque chose. Ce qui finalement vous fait peur, c'est le connu dans son rapport avec la mort, n'est-ce pas? Vous vous accrochez au connu, à une expérience et vous avez peur de ce qui pourrait être le futur. Mais le « ce qui pourrait être », le futur, n'est qu'une simple réaction, une spéculation, le contraire de ce qui est. C'est bien cela?

— Oui, il semble qu'il en soit ainsi.

Et savez-vous ce qui est? Le comprenez-vous? Avez-vous ouvert le placard du connu pour regarder ce qu'il renferme? N'êtes-vous pas également effrayé par ce que vous risquez d'y découvrir? Avez-vous jamais songé à examiner le connu, et tout ce que vous possédez?

— Non, je n'y ai jamais songé. J'ai toujours considéré le connu tel qu'il se présentait et quant au passé, je l'ai accepté comme on le fait du soleil ou de la pluie. Je n'y ai jamais réfléchi ; car on n'en a guère conscience, comme on n'a pas tellement conscience du fait d'avoir une ombre. Mais maintenant que vous soulevez la question, je suppose que j'ai également peur de découvrir ce qu'il peut y avoir là-derrière.

Est-ce que nous n'avons pas, pour la plupart, peur de regarder en nous-mêmes? Nous pourrions découvrir des choses désagréables, aussi nous préférons ne pas regarder et ignorer ce qui est. Nous avons peur non seulement de ce que peut receler le futur mais aussi de ce qu'il peut y avoir dans le présent. Nous avons peur de nous connaître tels que nous sommes et c'est ce refus de ce qui est qui nous fait craindre ce qui pourrait être. Nous appréhendons le soi-disant connu dans la peur, et nous procédons de la même façon pour l'inconnu, la mort. Le fait d'éviter ce qui est est un désir de gratification. Nous recherchons la sécurité, et ne cessons de demander qu'on ne nous dérange pas. Et c'est ce désir de n'être pas dérangés qui nous fait éviter ce qui est et craindre ce qui pourrait être. La peur est l'ignorance de ce qui est, et notre vie se passe dans un état de peur continuel.

— Mais comment se libérer de cette peur?

Pour se libérer de quelque chose, il faut d'abord comprendre. Est-ce la peur, ou simplement le désir de ne rien voir? C'est ce désir de ne rien voir qui provoque la peur, et lorsque vous refusez de comprendre l'entière signification de ce qui est, la peur fonctionne comme moyen préventif. Il est possible de mener une vie très satisfaisante en évitant délibérément de vous interroger sur ce qui est et nombreux sont ceux qui le font. Mais ils ne sont pas heureux, pas plus que ne le sont ceux qui se divertissent en étudiant ce qui est de façon superficielle. Seuls ceux dont la recherche est sérieuse peuvent avoir conscience du bonheur ; eux seuls connaîtront la libération de cette peur.

— Mais comment faire pour comprendre ce qui est?

Ce qui est doit être vu dans le miroir de la relation, du rapport avec toutes choses. Ce qui est ne peut se comprendre dans le retrait, l'isolement ; cela ne sera pas compris si l'interprète, le traducteur conteste ou adhère. Ce qui est ne peut se comprendre qu'à partir du moment où l'esprit est totalement passif, lorsqu'il ne travaille pas sur ce qui est.

— Cette conscience passive n'est-elle pas extrêmement difficile?

Elle l'est en effet, et le demeure aussi longtemps que la pensée subsiste.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 14 'La peur de la mort'

La fusion du penseur et de ses pensées

C'était un petit bassin, d'une très grande beauté. On y accédait par quelques marches et l'herbe recouvrait ses rives. Il était entouré de palmiers hauts et minces et un petit temple blanc s'élevait à l'autre bout. Ce temple avait été bien construit et était fort bien entretenu. Il était remarquablement propre et à cette heure-là, le soleil était depuis longtemps derrière la palmeraie, il n'y avait plus personne, pas même le prêtre, qui s'occupait du temple avec beaucoup de vénération. Ce joli petit temple conférait une atmosphère paisible à la pièce d'eau ; tout était tranquille, les oiseaux eux-mêmes se taisaient. La brise légère qui passait dans les palmiers s'apaisait peu à peu et quelques nuages flottaient dans le ciel, radieux dans le soleil couchant. Un serpent nageait dans la pièce d'eau, apparaissant et disparaissant au milieu des feuilles de lotus. L'eau était très claire sous les lotus roses et violets. Leur parfum délicat se répandait sur l'eau et sur les rives d'herbe verte. Plus rien ne bougeait maintenant, et le côté enchanteur de cet endroit semblait remplir la terre. Que ces fleurs étaient belles! Complètement immobiles, deux ou trois d'entre elles commençaient à se fermer pour la nuit, rejetant l'obscurité. Le serpent avait traversé l'étang, rejoint la rive et il était maintenant tout proche ; ses yeux semblaient de petites perles noires et brillantes et sa langue fourchue dansait devant lui comme une petite flamme, ouvrant la voie que le serpent suivait.

La spéculation et l'imagination font obstacle à la vérité. L'esprit qui se livre à la spéculation ignore la beauté de ce qui est ; il est pris dans le filet de ses propres images et de ses propres mots. Aussi loin qu'il puisse s'égarer dans la construction de ses images, il reste dans l'ombre de sa propre structure et ne peut jamais voir au-delà. L'esprit sensible n'est pas l'esprit imaginatif. La faculté de créer des images limite l'esprit et un tel esprit est lié au passé, aux souvenirs, ce qui le rend terne et plat. Seul l'esprit tranquille est sensible. L'accumulation sous toutes ses formes est un fardeau ; comment l'esprit peut-il être libre s'il est encombré d'un tel poids? Seul l'esprit libre est sensible ; l'ouverture est l'impondérable, l'implicite, l'inconnu. L'imagination et la spéculation empêchent l'ouverture, la sensibilité.

Il avait passé de nombreuses années, déclara-t-il, à la recherche de la vérité. Il avait fait partie de l'entourage de nombreux professeurs, de nombreux gourous et tout en poursuivant son pèlerinage, il s'était arrêté ici pour se renseigner. Bronzé par le soleil et rendu mince par ses pérégrinations, c'était un ascète qui avait renoncé au monde et avait quitté son lointain pays. Par la pratique de certaines disciplines il avait, avec beaucoup de difficultés, appris à se concentrer et avait dominé ses principaux appétits. Lettré, avec des citations toutes prêtes, il était entraîné à la discussion et prompt dans ses conclusions. Il avait appris le sanscrit, et ses phrases sonores lui étaient faciles. Tout cela lui conférait une certaine vivacité d'esprit ; mais l'esprit que l'on rend vif n'est plus ni mobile ni libre.

Pour comprendre, pour découvrir, l'esprit ne doit-il pas avant tout être libre? Un esprit discipliné, refoulé, peut-il être libre? La liberté n'est pas le but final ; elle doit au contraire être au commencement de toute chose. Un esprit discipliné, contrôlé, n'est libre qu'à l'intérieur de ses propres limites ; et cela n'est pas la liberté. La discipline aboutit à la conformité, qui elle-même conduit au connu, et le connu n'est jamais libre. La discipline et sa peur correspondent à l'avidité de la réussite.

— Je commence à comprendre qu'il y a quelque chose de tout à fait faux dans ces disciplines. Et bien que j'aie passé plusieurs années à essayer de former mon esprit selon certains modèles, je n'ai pas l'impression d'obtenir des résultats.

Si l'imitation est le moyen, la fin est nécessairement la copie. Les moyens sont la fin, n'est-ce pas? Si l'esprit est modelé au départ, il sera également conditionné à l'arrivée, et comment un esprit conditionné peut-il être libre? Le moyen est la fin, ce ne sont pas deux processus séparés. C'est une illusion de croire qu'avec un mauvais moyen on peut obtenir la vérité. Lorsque le moyen est le refoulement, la fin ne peut être qu'un produit de la peur.

— J'ai vaguement l'impression que les disciplines que je pratique sont inadéquates, même si je continue à le faire. Elles ne sont plus maintenant qu'une habitude inconsciente. Depuis l'enfance, l'éducation que j'ai reçue tend vers la conformité, et la discipline est devenue presque instinctive chez moi depuis que je porte cette robe. La plupart des livres que j'ai lus et tous les gourous que j'ai connus préconisent la maîtrise sous une forme ou sous une autre, et vous ne pouvez pas imaginer combien je m'y suis appliqué. Et c'est pourquoi ce que vous dites ressemble un peu pour moi à un blasphème ; c'est véritablement un choc pour moi, mais en même temps c'est très vrai. Toutes ces années ont-elles été perdues?

Elles l'auraient été si vos pratiques d'alors avaient nui à votre compréhension, à la réceptivité de la vérité, c'est-à-dire, si ces obstacles n'avaient pas été attentivement observés et profondément compris. Nous sommes tellement retranchés dans nos propres tentatives de faire semblant que la plupart d'entre nous n'osent pas le regarder ou même regarder au-delà. C'est dans l'impulsion à comprendre que réside le début de la liberté. Quel est donc votre problème?

— Je cherche la vérité et j'ai utilisé à cette fin différentes pratiques et disciplines. Mon instinct le plus profond me pousse à chercher et à découvrir et rien d'autre ne m'intéresse.

Commençons très près pour aller très loin. Qu'entendez-vous par chercher? Est-ce la vérité que vous cherchez? Mais peut-elle être trouvée en cherchant? Pour chercher la vérité, vous devez d'abord savoir ce qu'elle renferme. La recherche implique une préconnaissance, quelque chose qui a déjà été vécu ou su, n'est-ce pas? La vérité est-elle quelque chose que l'on peut connaître, réunir et conserver? La prémonition de la vérité est une projection du passé et n'est plus de ce fait la vérité, mais un simple souvenir, n'est-il pas vrai? La recherche implique un processus tourné vers l'intérieur ou vers l'extérieur, n'est-ce pas? Et l'esprit ne doit-il pas être parfaitement immobile pour que la réalité soit? La recherche constitue un effort pour obtenir davantage ou moins, c'est une forme d'acquisition négative ou positive, et aussi longtemps que l'esprit est la concentration, le lieu de l'effort et du conflit, comment peut-il être immobile? Comment l'esprit pourrait-il être immobile dans l'effort? On peut le rendre immobile par la crainte, mais ce qui a été fait peut aussi être défait.

— Mais une certaine forme d'effort n'est-elle pas indispensable?

Nous y viendrons. Occupons-nous pour l'instant de la vérité de la recherche. Pour qu'il y ait recherche, il faut qu'il y ait chercheur, une entité séparée de ce qu'il recherche. Et se peut-il qu'existe une telle entité séparée? Le penseur, l'expérimentateur, est-il différent ou séparé de ses pensées et de ses expériences? Si nous ne considérons pas ce problème dans sa totalité, la méditation n'a aucun sens. Il nous faut comprendre l'esprit, le processus du soi. Quel est cet esprit qui cherche, qui choisit, qui a peur, qui conteste et admet? Qu'est-ce que la pensée?

— Je n'ai jamais envisagé le problème en ces termes, et je suis maintenant perplexe ; mais continuez, je vous en prie.

La pensée est sensation, n'est-ce pas? Par le contact et la perception, il y a sensation, et d'elle naît le désir, désir de ceci et non de cela. Le désir est le début de l'identification, le « mien » et le « non-mien ». La pensée est la sensation verbalisée ; la réponse de la mémoire, le mot, l'expérience, l'image. La pensée est transitoire, changeante, elle n'est pas permanente et elle recherche la permanence. C'est pourquoi la pensée a créé le penseur qui devient alors le symbole de la permanence. Il prend le rôle du censeur, du guide, du contrôleur, de celui qui façonne la pensée. Cette entité illusoirement permanente est le produit de la pensée, du transitoire. Cette entité est la pensée, sans la pensée elle n'existerait pas. Le penseur est constitué de qualités distinctives qui sont inséparables de lui-même. Le contrôleur est le contrôlé ; il triche dans le jeu qu'il joue par rapport à lui-même. Tant que le faux n'est pas perçu en tant que faux, la vérité ne peut pas être.

— Mais alors qui est donc celui qui voit, celui qui fait l'expérience, cette entité qui déclare « je comprends »?

Aussi longtemps que celui qui expérimente se souvient de l'expérience, la vérité n'est pas. Car la vérité n'est pas quelque chose dont on se souvient, qu'on emmagasine, qu'on enregistre et qu'on produit ensuite. Ce qui s'accumule n'est pas la vérité. C'est le désir de faire l'expérience qui crée l'expérimentateur qui à son tour accumule et se souvient. Le désir suscite la séparation entre le penseur et ses pensées ; le désir de devenir, d'expérimenter, d'être plus ou d'être moins, suscite la division entre l'expérience et celui qui la fait. La prise de conscience de cette conséquence du désir s'apparente à la connaissance de soi. Et la connaissance de soi est le début de la méditation.

— Comment peut-il y avoir fusion entre le penseur et ses idées?

Cela ne peut pas avoir lieu par l'action de la volonté, ni par la discipline, ni par l'effort sous quelque forme qu'il soit, ni par la maîtrise ou la concentration, ni par rien de semblable. L'utilisation d'un moyen implique qu'un agent l'accomplisse, n'est-ce pas? Et aussi longtemps qu'il y aura un acteur, il y aura division. La fusion ne peut avoir lieu qu'à partir du moment où l'esprit est parfaitement immobile sans avoir essayé de l'être. Et cette immobilité existe non pas quand le penseur n'existe plus mais quand la pensée n'existe plus. Il faut se libérer de la réponse du conditionnement, c'est-à-dire de la pensée. Un problème est résolu quand l'idée, la conclusion ont cessé d'être. La conclusion, l'idée, la pensée, sont agitation de l'esprit. Comment pourrait-il y avoir compréhension lorsque l'esprit est agité? Le sérieux doit être tempéré par la promptitude de la spontanéité. Vous découvrirez, si vous avez entendu ce qui a été dit, que la vérité apparaît lorsque vous ne l'attendez pas. Si je peux me permettre de vous le conseiller, soyez ouvert, sensible, ayez une conscience totale de ce qui est d'un moment à l'autre. Ne vous entourez pas d'un mur de pensée indestructible. La félicité de la vérité apparaît lorsque l'esprit n'est pas aux prises avec ses propres activités et ses luttes.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 15 'La fusion du penseur et de ses pensées'

La poursuite du pouvoir

La vache était sur le point d'accoucher, et les deux ou trois personnes qui s'occupaient habituellement de la traire, de la nourrir et d'assurer sa propreté étaient à ses côtés. Elle les regardait, et si l'une d'entre elles s'éloignait pour une quelconque raison, elle appelait doucement. C'était un moment critique et elle voulait que tous ses amis soient là ; ils étaient venus et elle était contente mais la douleur se faisait plus pressante. Le petit veau qui naquit était splendide, une belle génisse. La vache se mit debout et commença à tourner et à retourner autour du nouveau-né, le poussant de temps en temps, et nous repoussant nous-mêmes en signe de joie. Elle continua ce manège un certain temps puis s'arrêta, fatiguée. Nous aidâmes le petit veau à téter, mais la mère était trop excitée. Elle finit par se calmer, et ne voulut plus nous laisser partir. L'une des dames s'assit sur le sol et la vache se coucha et posa sa tête sur ses genoux. Elle avait soudain perdu tout intérêt pour son veau, et ses amis lui semblaient plus importants. Il avait fait très froid, mais le soleil venait enfin d'apparaître derrière les collines et la température se réchauffait.

C'était un membre du gouvernement, et il avait modestement conscience de son importance. Il parla de sa responsabilité devant son peuple et il expliqua combien son parti était supérieur et plus efficace que l'opposition, comment ils essayaient de mettre un terme à la corruption et au marché noir mais combien il était difficile de trouver des gens à la fois efficaces et incorruptibles, et constata combien il était facile pour les profanes de critiquer le gouvernement et de le tenir responsable pour ce qui n'était pas réalisé. Il continua en disant que les gens de son âge devraient prendre les choses avec plus de légèreté ; mais la plupart étaient avides de pouvoir, même les incapables. Il déclara encore qu'au fond, nous étions tous malheureux et ne pensions qu'à nous, même si certains d'entre nous réussissaient à dissimuler cette absence de bonheur et cette soif de pouvoir. A quoi était donc due cette soif de pouvoir?

Qu'entendons-nous par pouvoir? Chaque individu et chaque groupe recherchent le pouvoir: pouvoir personnel, ou pour un parti, ou pour une idéologie. Mais le parti ou l'idéologie ne sont que le prolongement de soi-même. L'ascète cherche le pouvoir dans l'abnégation, et la mère au travers de son enfant. Il y a le pouvoir de l'efficacité et sa nature impitoyable, et le pouvoir de la machine entre les mains de quelqu'un autre, l'exploitation qu'exerce celui qui est rusé sur celui qui est stupide, le pouvoir de l'argent, le pouvoir du nom et du mot, et le pouvoir de l'esprit sur la matière. Nous voulons tous une certaine forme de pouvoir, que ce soit sur nous-mêmes ou sur les autres. Ce besoin de pouvoir suscite une certaine forme de bonheur, une gratification qui n'est pas trop transitoire. Mais le pouvoir du renoncement n'est pas différent du pouvoir de la richesse. C'est le désir intense de la satisfaction, du bonheur, qui nous pousse à rechercher le pouvoir. Et qu'il en faut peu pour nous satisfaire! C'est la facilité avec laquelle nous atteignons une certaine forme de satisfaction qui nous aveugle. Toute forme de gratification finit par nous aveugler. Pourquoi recherchons-nous ce pouvoir?

— J'imagine que c'est en premier lieu parce que cela nous procure un bien-être physique, une position sociale et la respectabilité selon des normes établies.

Cette recherche du pouvoir n'est-elle qu'à un seul niveau de notre être? N'est-ce pas une quête intérieure en même temps qu'extérieure? Pourquoi? Pourquoi avons-nous le culte de l'autorité, qu'elle provienne d'un livre, d'une personne, de l'État ou

d'une croyance? Pourquoi ce besoin de s'accrocher à quelqu'un ou à une idée? Il fut un temps où nous étions dominés par l'autorité du prêtre, et c'est maintenant l'autorité de l'expert, du spécialiste. N'avez-vous pas remarqué de quelle façon vous traitez celui qui porte un titre, qui a une position, le chef d'entreprise? Le pouvoir sous une certaine forme semble dominer notre vie: le pouvoir de l'un sur plusieurs, l'utilisation de l'un par l'autre, ou l'usage mutuel.

— Que voulez-vous dire par l'utilisation de l'autre?

N'est-ce pas assez simple? Nous nous servons les uns des autres pour notre satisfaction mutuelle. La structure de la société actuelle, qui est notre relation les uns avec les autres, repose sur le besoin et l'utilisation. Vous avez besoin des votes pour accéder au pouvoir ; vous utilisez les gens pour obtenir ce que vous voulez et ils ont besoin de ce que vous promettez. La femme a besoin de l'homme et l'homme de la femme. Nos relations actuelles sont basées sur le besoin et l'utilisation. La violence est inhérente à ce type de relation, et c'est pourquoi la violence est la base de notre société. Aussi longtemps que la structure sociale reposera sur le besoin et l'utilisation mutuels, elle ne pourra qu'être violente et en rupture continuelle. Et aussi longtemps que j'utilise quelqu'un d'autre pour ma satisfaction personnelle, ou pour réaliser une idéologie à laquelle je me suis identifié, il ne peut en résulter que la peur, la méfiance et l'opposition. La relation devient alors un processus d'auto-isolement et de désagrégation. Tout cela est douloureusement évident dans la vie de l'individu et dans le monde des affaires.

— Mais il n'est pas possible de vivre sans besoin réciproque!

J'ai besoin du facteur, mais si je l'utilise pour satisfaire quelque besoin intérieur, le besoin social devient alors nécessité psychologique et la relation a subi un changement radical. C'est ce besoin psychologique et cet usage de l'autre qui donnent lieu à la violence et à la douleur. Le besoin psychologique suscite la quête du pouvoir et le pouvoir est alors utilisé comme gratification aux différents niveaux de notre être. L'homme qui est ambitieux, qu'il s'agisse de lui ou de son parti, ou qui veut réaliser un idéal est de toute évidence un facteur de désagrégation sociale.

— L'ambition n'est-elle pas inévitable?

Elle n'est inévitable que dans la mesure où il n'y a pas de transformation radicale chez l'individu. Pourquoi la considérer comme inévitable? La cruauté de l'homme pour l'homme est-elle inévitable? Ne souhaitez-vous pas y mettre un terme? Le fait de l'accepter comme étant inévitable n'indique-t-il pas un total manque de réflexion?

— Si vous n'êtes pas cruel envers les autres, ce sont eux qui le seront envers vous, il faut donc avoir le dessus.

Chaque individu, chaque groupe et chaque idéologie essaie d'avoir le dessus et entretient ainsi la cruauté et la violence. Il ne peut y avoir création qu'en la paix. Mais où est la paix dans l'utilisation réciproque? Parler de la paix est un profond mensonge tant que notre relation avec une ou plusieurs personnes repose sur le besoin et l'utilisation, car cela ne peut déboucher que sur le pouvoir et la domination. Le pouvoir de l'idée et le pouvoir de l'épée sont semblables: tous deux sont destructeurs. L'idée et la croyance dressent l'homme contre l'homme, tout comme l'épée. L'idée et la croyance sont véritablement des antithèses de l'amour.

— Mais alors pourquoi sommes-nous consciemment ou inconsciemment, dévorés par ce désir de pouvoir?

La recherche du pouvoir n'est-elle pas l'une des façons les plus respectables et les plus reconnues de nous fuir nous-mêmes, de fuir ce qui est? Nous essayons tous d'échapper à notre propre insuffisance, à notre pauvreté intérieure, à la solitude, à

l'isolement. Le quotidien est déplaisant, mais la fuite est parée de séductions très tentantes. Imaginez ce qui aurait lieu si vous étiez sur le point d'être dépouillé de votre pouvoir, de votre position, de votre fortune si difficilement amassée. Vous vous y opposeriez, n'est-ce pas? Vous estimez que vous êtes essentiel au bien-être de la société, et c'est pourquoi vous résisteriez avec violence, ou à l'aide d'une argumentation rationnelle et adroite. Si vous étiez capable, délibérément, de repousser toutes vos nombreuses et différentes acquisitions, cela ferait de vous un rien du tout, n'est-ce pas?

— Oui, je suppose - et ce serait très déprimant. Je ne veux certainement pas n'être rien.

Ce qui explique tout le spectacle extérieur dépourvu de contenu, privé de cette inaliénable richesse intérieure. Vous avez besoin de ce spectacle extérieur, et les autres aussi, et c'est de ce conflit que naissent la haine et la peur, la violence et la décadence. Vous êtes, avec votre idéologie, aussi insuffisant que l'opposition, et vous vous détruisez mutuellement au nom de la paix, du bien-être social, de l'emploi bien réparti, ou au nom de Dieu. Et comme presque tout le monde souhaite ardemment avoir le dessus, nous avons construit une société de violence, ou règnent conflits et inimitiés.

— Mais comment faire disparaître tout cela?

En refusant l'ambition, l'avidité du pouvoir, du renom, de la position sociale, et en étant ce que vous êtes, c'est-à-dire très simplement, personne. La pensée négative est l'une des formes les plus élevées de l'intelligence.

— Ce ne sont pas mes efforts comme individu qui mettront un terme à la violence et à la cruauté qui régissent le monde. Et ne faudra-t-il pas infiniment de temps pour que tous les individus changent?

L'autre, c'est vous. Cette question émane du désir d'éviter votre propre transformation, n'est-ce pas? Car ce que vous dites, en fait, c'est « à quoi bon changer, moi, si tous les autres restent semblables »? Or il faut commencer très près si l'on veut aller très loin. Mais vous ne voulez pas vraiment que les choses changent ; vous préférez qu'elles continuent telles qu'elles sont, surtout si vous avez le dessus, et c'est pourquoi vous prétendez qu'il faudra un temps infini pour transformer le monde par le biais de la transformation individuelle. Le monde, c'est vous. Vous êtes le problème, le problème n'est pas séparé de vous, le monde est une projection de vous-même. Mais le monde ne pourra pas être transformé tant que vous ne le serez pas. Le bonheur réside dans la transformation et non dans l'acquisition.

— Je suis modérément heureux. Il y a naturellement beaucoup de choses en moi que je n'aime pas, mais je n'ai ni le temps ni le goût de m'en occuper.

Un nouvel ordre social ne pourra être institué que par un homme heureux ; mais celui qui s'identifie à une idéologie ou à une croyance ou qui se perd dans une activité sociale ou individuelle n'est pas heureux. Le bonheur n'est pas une fin en soi. Il vient de la compréhension de ce qui est. Ce n'est que quand l'esprit est libéré de ses propres projections qu'il peut y avoir le bonheur. Le bonheur que l'on achète n'est qu'une gratification ; et le bonheur qui résulte de l'action, du pouvoir, n'est qu'une sensation qui comme toute sensation s'estompe rapidement et demande à être remplacée par une autre. Aussi longtemps que l'on envisage le bonheur en termes d'accumulation, le résultat ne peut être que mécontentement, conflit et souffrance. Le bonheur n'est pas la souvenance, c'est cet état qui entre en existence avec la vérité, toujours nouvelle, jamais continuelle.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 16 'La poursuite du pouvoir'

Ce qui vous démoralise

Il avait une petite activité et un très maigre salaire. Il vint avec sa femme qui voulait discuter de leur problème. Ils étaient tous deux encore jeunes et, bien qu'ils aient été mariés depuis quelques années, ils n'avaient pas d'enfants. Mais le problème n'était pas là. Son salaire suffisait à peine à assurer leur existence en ces temps difficiles, mais sans enfants, ils réussissaient à survivre. Personne ne sait ce que réserve l'avenir, bien que cela puisse parfois être difficilement pire que le présent. Il ne semblait pas avoir envie de parler, mais sa femme fit remarquer que c'était nécessaire. Il paraissait qu'elle l'avait entraîné presque de force, car il était venu contre sa volonté. Mais quoi qu'il en soit, il était là et elle était contente. Il ne parlait pas facilement, dit-il, car il n'avait jamais parlé de lui à personne qu'à sa femme. Il avait peu d'amis, et il ne se confiait pas à eux, car ils n'auraient pas compris. Tout en parlant, il se dégelait un peu, et sa femme l'écoutait avec anxiété. Il précisa que le problème ne venait pas de son travail, qui était relativement intéressant et qui les nourrissait tant bien que mal. C'étaient des gens simples, sans prétention, qui avaient tous deux été à l'université. Elle se mit enfin à parler de leur problème. Elle dit que depuis environ deux ans, son mari donnait l'impression d'avoir perdu tout intérêt dans la vie. Il faisait son travail, et c'était à peu près tout. Il partait le matin et rentrait le soir, et ses employeurs n'avaient pas à se plaindre de lui.

— Mon travail est une routine qui ne demande pas trop d'attention. Cela m'intéresse, mais c'est pourtant une tension pour moi. Je n'ai pas de difficulté au bureau ou avec ceux avec qui je travaille, mais c'est une difficulté intérieure. Comme l'a dit ma femme, j'ai perdu tout intérêt dans la vie, et je me demande ce qui ne va pas chez moi.

— Il a toujours été enthousiaste, sensible et très affectueux, mais depuis un an ou deux, il est devenu déprimé et indifférent à tout. Il a toujours été très aimant avec moi, mais maintenant notre vie est très triste. On dirait qu'il lui est égal que je sois là ou non, et il est devenu très douloureux de vivre sous le même toit. Ce n'est pas qu'il manque de gentillesse ou quelque chose de ce genre, mais il est devenu apathique et totalement indifférent. Est-ce lié au fait de ne pas avoir d'enfants?

— Je ne pense pas, dit-il. Notre relation physique est normale, tout compte fait. Nul mariage n'est parfait, et nous avons des hauts et des bas, mais je ne crois pas que cette dépression provienne d'une incompatibilité sexuelle. Bien que ma femme et moi n'ayons pas eu d'échanges charnels depuis un certain temps, du fait de ma dépression, je n'ai pas l'impression que cela ait un rapport avec le fait de n'avoir pas d'enfants.

Pourquoi dites-vous cela?

— Avant que cette dépression ne m'envahisse, ma femme et moi avons appris que nous ne pourrions pas avoir d'enfants. Cela ne m'a jamais dérangé, bien qu'elle en pleure parfois. Elle veut des enfants, mais il semble que l'un de nous soit incapable d'en avoir. J'ai suggéré plusieurs choses qui pourraient lui permettre d'avoir un enfant, mais elle ne veut pas en entendre parler. Elle veut un enfant de moi ou pas d'enfant du tout, et tout cela la contrarie beaucoup. Car après tout, sans le fruit, l'arbre n'est qu'un élément décoratif. Nous avons passé des nuits entières à parler de tout ceci, et voilà. Je me rends compte que dans la vie, on ne peut tout avoir, et je suis à peu près certain que ce n'est pas la question des enfants qui a provoqué cette dépression.

Est-ce lié à la tristesse de votre femme, à son sentiment de frustration?

— Voyez-vous, mon mari et moi avons été au fond du problème. Je suis plus que triste de n'avoir pas d'enfants, et je prie Dieu d'en avoir un jour. Mon mari veut que je sois heureuse, naturellement, mais sa dépression n'a pas de rapport avec ma tristesse. Si nous avions un enfant maintenant, je serais au comble du bonheur, mais ce ne serait pour lui qu'une distraction, comme il en va, je suppose, pour la plupart des hommes. Cette dépression s'est insinuée en lui depuis deux ans comme un mal insidieux. Il avait l'habitude de me parler de tout, des oiseaux, de son travail, de ses ambitions, de sa tendresse et de son amour pour moi ; il m'ouvrait véritablement son cœur. Mais aujourd'hui son cœur est refermé et son esprit est ailleurs, très loin. Je lui ai parlé, mais cela n'a servi à rien.

Avez-vous essayé de vous séparer pendant quelque temps, pour voir ce que cela donnait?

— Oui, je suis retournée dans ma famille pendant environ six mois et nous nous sommes écrit, mais cela n'a fait aucune différence. Cela a tout au plus empiré les choses. Il faisait sa cuisine, sortait très peu, ne voyait plus ses amis, et se renfermait de plus en plus sur lui-même. Il n'avait de toute façon jamais été très enclin aux mondanités. Mais même après cette séparation, il n'eut aucun élan.

Avez-vous l'impression que cette dépression est une couverture, une attitude, une fuite devant un désir intérieur non réalisé?

— Je crains de ne pas comprendre ce que vous voulez dire.

Il se peut que vous ayez le désir intense de quelque chose qui a besoin d'être réalisé, et comme ce désir est constant vous tentez peut-être d'échapper par la dépression à la douleur qu'il suscite.

— Je n'ai jamais songé à cela, ce genre d'idée ne m'est jamais venu à l'esprit. Comment le savoir?

Pourquoi cela ne vous est-il jamais venu à l'esprit? Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous étiez déprimé? Ne voulez-vous pas le savoir?

— C'est étrange, mais je ne me suis jamais demandé quelle était la cause de cette stupide dépression. Je ne me suis jamais posé la question.

Et maintenant que vous la posez, quelle est votre réponse?

— Je ne crois pas en avoir. Mais c'est un choc de constater à quel point je suis déprimé. Je n'ai jamais été ainsi. Je suis effaré par mon propre état.

Il est bon, après tout, de savoir dans quel état l'on est. C'est au moins un début. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi cette dépression, cette léthargie ; vous l'avez simplement acceptée et vous l'avez laissée progresser, n'est-ce pas? Voulez-vous savoir ce qui vous a rendu ainsi, ou bien êtes-vous résigné à votre état actuel?

— Je crois malheureusement qu'il a accepté cet état sans essayer de lutter.

Vous voulez dépasser cet état, n'est-ce pas? Préférez-vous parler sans que votre femme soit là?

— Mais non. Il n'est rien que je ne puisse dire devant elle. Je sais que ce n'est pas une absence ou un excès de relations sexuelles qui a donné lieu à cet état, et il n'y a pas non plus d'autre femme. Il serait impossible que j'aie une autre femme. Et ce n'est pas le fait de ne pas avoir d'enfants.

Vous peignez, ou vous écrivez?

— J'ai toujours voulu écrire, mais je n'ai jamais peint. Il me venait des idées au cours de mes promenades, mais maintenant cela aussi a disparu.

Pourquoi n'essayez-vous pas de mettre quelque chose sur le papier? Il est sans importance que cela semble stupide, vous n'avez pas à le montrer à qui que ce soit. Pourquoi ne pas essayer d'écrire quelque chose?

Mais revenons à nos moutons. Voulez-vous découvrir ce qui a provoqué cette dépression, ou voulez-vous rester tel que vous êtes?

— Je voudrais partir seul quelque part, renoncer à tout et trouver un peu de bonheur.

C'est là ce que vous voulez faire? Alors pourquoi ne pas le faire? Hésitez-vous par rapport à votre femme?

— Tel que je suis, je ne sers à rien à ma femme ; je ne suis qu'un raté.

Vous pensez que vous trouverez le bonheur en vous retranchant de la vie, en vous isolant? Ne vous êtes-vous pas assez isolé? Renoncer dans le but de découvrir n'est pas renoncer ; ce n'est qu'un habile marché, un échange, une façon calculée d'obtenir quelque chose. Vous abandonnez ceci contre cela. La renonciation en vue d'obtenir quelque chose équivaut à se soumettre afin d'obtenir de plus grands gains. Mais peut-on trouver le bonheur dans l'isolement, dans la dissociation? La vie n'est-elle pas l'association, le combat, la communion? Vous pouvez vous retirer d'une association afin de trouver le bonheur dans une autre, mais vous ne pouvez pas vous retrancher de tous les contacts. Même en état d'isolement complet, vous êtes en contact avec vos pensées, avec vous-même. Le suicide est la forme absolue de l'isolement.

— Je ne veux naturellement pas me suicider. Je veux vivre, mais je ne veux pas continuer à être ce que je suis.

En êtes-vous si sûr? Voyez-vous, il est évident que quelque chose vous déprime, et vous voulez vous en éloigner pour vous isoler davantage. S'enfuir devant ce qui est, c'est vouloir s'isoler. Vous souhaitez vous isoler, peut-être temporairement, en espérant trouver le bonheur. Mais vous vous êtes déjà isolé, et de façon assez totale. Un isolement encore plus grand, que vous nommez renonciation, ne serait qu'une forme de retrait encore plus marquée devant la vie. Et pouvez-vous trouver le bonheur dans un isolement de plus en plus profond? C'est la nature du moi que de s'isoler, et sa qualité distinctive est l'exclusivité. Être exclusif, c'est renoncer afin de gagner davantage. Plus vous refusez l'association, et plus grands sont les conflits, la résistance. Rien ne peut exister dans l'isolement. Aussi douloureuse que puisse être la relation, elle doit être patiemment et totalement comprise. C'est le conflit qui engendre la dépression. L'effort fait dans le but de devenir quelque chose n'apporte que des problèmes, conscients ou inconscients. Vous ne pouvez pas être déprimé sans raison surtout si, comme vous l'avez dit, vous étiez auparavant vif et enthousiaste. Vous n'avez pas toujours été déprimé. Quelle est la raison de ce changement?

— Vous semblez le savoir, ne pouvez-vous le lui dire?

Je pourrais, mais à quoi cela servirait-il? Il serait en accord ou en désaccord, selon son humeur et son plaisir. N'est-il pas plus important qu'il le découvre lui-même? N'est-il pas essentiel qu'il découvre tout le processus et en perçoive la vérité? La vérité ne se communique pas. Il doit être capable de la recevoir, et nul ne peut l'y préparer. Ce n'est pas de l'indifférence de ma part ; mais il doit l'appréhender avec un esprit ouvert, librement et sans que l'on s'y attende.

Qu'est-ce qui vous déprime? Ne devriez-vous pas le savoir? Ce sont le conflit et la résistance qui créent la dépression. Nous croyons qu'à force de lutter nous finirons par comprendre, et qu'à force de compétition nous deviendrons vifs d'esprit. Il est vrai que la lutte favorise la vivacité, mais ce qui est aiguisé peut s'émousser très vite ; ce qui sert continuellement s'use rapidement. Nous considérons que le conflit est in-

évitable et la structure de notre pensée et de nos actes s'organise à partir de cette inévitabilité. Mais le conflit est-il inévitable? N'y a-t-il pas une autre façon de vivre? Il en existe une si nous pouvons comprendre le processus et la signification du conflit.

Mais vous, pourquoi vous êtes-vous déprimé?

— Pourquoi je me suis déprimé?

Se peut-il que vous soyez déprimé si vous ne voulez pas être déprimé? Cet accord peut être conscient ou au contraire caché. Mais pourquoi vous êtes-vous permis de vous laisser déprimer? Existe-t-il en vous un conflit profondément enfoui?

— Si tel est le cas, je n'en ai nulle conscience. Mais ne souhaitez-vous pas le savoir? N'avez-vous pas envie de comprendre?

— Je commence à entrevoir ce que vous voulez dire, dit-elle, mais je ne suis pas en mesure d'aider mon mari en lui révélant la cause de sa dépression, car je ne suis pas tout à fait sûre de la connaître.

Que vous compreniez ou non la raison de cette dépression, serait-ce vraiment l'aider que de la lui expliquer verbalement? N'est-il pas essentiel pour lui de la découvrir seul? Essayez de comprendre combien cela est important, je vous en prie, et vous ne serez plus impatiente ou anxieuse. Il est possible d'aider quel-qu'un, mais c'est pourtant tout seul que celui-ci devra entreprendre le voyage de la découverte. La vie n'est pas facile ; elle est même très complexe mais nous devons l'appréhender simplement. Nous sommes le problème ; le problème n'est pas dans ce que nous appelons la vie. Et nous ne pouvons comprendre le problème, c'est-à-dire nous-mêmes, que si nous savons comment l'aborder.

— Mais alors que faire?

Vous avez dû écouter tout ce qui a été dit ; si tel est vraiment le cas, vous verrez que seule la vérité apporte la liberté. Ne vous inquiétez pas, je vous en prie, mais laissez la graine prendre racine.

Quelques semaines plus tard, tous deux revinrent. Ils souriaient, et leurs yeux étaient pleins d'espoir.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 17 'Ce qui vous démoralise'

Le karma

Le silence ne se cultive pas, ne se provoque pas délibérément. Il ne se recherche pas, et n'est pas un élément de réflexion ou de méditation. Cultiver délibérément le silence, c'est comme la jouissance d'un plaisir que l'on a longtemps attendu ; le désir de rendre l'esprit silencieux n'est qu'une recherche de sensation. Un tel silence n'est qu'une forme de résistance, un isolement qui conduit à la décadence. Le silence qu'on achète est une marchandise pleine du bruit de l'activité. Le silence provient de l'absence de désir. Le désir est rapide, adroit et profond. Le souvenir interrompt la portée du silence, et l'esprit qui est pris dans l'expérience ne peut être silencieux. Le temps, ce mouvement venu d'hier qui pénètre aujourd'hui et demain, n'est pas le silence. C'est quand cesse ce mouvement qu'apparaît le silence, et ce n'est qu'alors que l'innommé entre en existence.

— Je suis venu pour parler avec vous du karma. J'ai bien sûr certaines opinions à ce sujet, mais j'aimerais surtout connaître les vôtres.

L'opinion n'est pas la vérité, et pour la trouver nous devons laisser de côté nos opinions. Il existe un nombre incalculable d'opinions, mais la vérité ne peut se ranger dans aucune catégorie. Pour comprendre la vérité, toutes les idées, les conclusions, les opinions doivent être rejetées comme les feuilles mortes qui tombent d'un arbre. La vérité ne se trouve pas dans les livres, ni dans le savoir ou l'expérience. Si vous cherchez des opinions, vous n'en trouverez pas ici.

— Mais nous pouvons cependant parler du karma et tenter de saisir sa signification, n'est-ce pas?

Cela est naturellement très différent. Mais pour comprendre, les opinions et les conclusions doivent cesser.

— Pourquoi tellement insister sur ce point? Pouvez-vous comprendre quelque chose si vous vous êtes déjà fait une opinion à ce sujet, ou si vous répétez les conclusions tirées par quelqu'un d'autre? Pour découvrir la vérité, ne devons-nous pas aborder la question avec une sorte de virginité, sans que notre esprit soit obscurci de préjugés? Qu'est-ce qui est plus important, être libéré des conclusions et des préjugés ou bien spéculer sur une quelconque abstraction? N'est-il pas plus important de découvrir la vérité plutôt que d'ergoter sur la définition de la vérité? Une opinion relative à ce qu'est la vérité n'est pas la vérité. N'est-il pas important de découvrir la vérité au niveau du karma? Voir le faux en tant que faux, c'est le début de la compréhension, n'est-ce pas? Alors comment pouvons-nous distinguer le vrai ou le faux si nos esprits se cantonnent dans la tradition, les mots et les explications? Si l'esprit est enchaîné à une croyance, comment peut-il aller au loin? Pour entreprendre de lointains voyages, l'esprit doit être libre. La liberté ne s'obtient pas au prix de longs efforts, elle doit être au contraire au début du voyage.

— Je voudrais savoir ce que représente pour vous le karma.

Très bien, faisons ensemble le voyage de la découverte. Répéter simplement les mots d'un autre n'a aucun sens. Cela équivaut à mettre un disque. La répétition ou l'imitation ne débouche pas sur la liberté. Qu'entendez-vous par karma?

— C'est un mot sanscrit qui signifie faire, être, agir, etc. Le karma c'est l'action, et l'action est le produit du passé. L'action ne peut pas être sans le conditionnement de l'arrière-plan. Par le biais de séries d'expérience, du conditionnement et du savoir,

l'arrière-plan de la tradition se constitue, non seulement pendant la vie actuelle de l'individu ou du groupe, mais au travers de nombreuses incarnations. L'action et l'interaction constantes entre l'arrière-plan, c'est-à-dire le « moi », et la société, la vie, constituent le karma. Et le karma lie l'esprit, le « moi ». Ce que j'ai fait durant ma vie passée, ou tout simplement hier, me retient et me modèle, m'apportant douleur ou plaisir dans le présent. Il y a le karma collectif ou karma de groupe, ainsi que celui de l'individu. Tous deux sont enchaînés au processus de cause et d'effet. Selon ce que j'ai fait dans le passé, il y aura la douleur ou la joie, la punition ou la récompense.

Vous dites que l'action est le produit du passé. Ce genre d'action n'est pas action mais plutôt réaction, n'est-ce pas? Le conditionnement, l'arrière-plan passé réagissent à des stimuli. Cette réaction est la réponse de la mémoire, ce qui n'est pas l'action, mais le karma. Ne cherchons pas pour l'instant à établir ce qu'est l'action. Le karma est la réaction qui est provoquée par certaines causes et qui produit certains résultats. Le karma c'est cette série de causes et d'effets. Et le processus temporel n'est-il pas par essence le karma? Aussi longtemps qu'un passé existe, existent aussi le présent et le futur. Aujourd'hui et demain sont les produits d'hier. C'est hier conjointement à aujourd'hui qui forment demain. Le karma, tel qu'on le comprend habituellement, est un processus de compensation.

— Comme vous le dites, le karma est un processus temporel, et l'esprit résulte du temps. Seuls quelques privilégiés peuvent échapper aux griffes du temps. Tous les autres sont limités par le temps. Ce que nous avons fait dans le passé, en bien ou en mal, détermine ce que nous sommes dans le présent.

L'arrière-plan, le passé, est-il un état statique? N'est-il pas soumis à des modifications constantes? Vous n'êtes pas semblable aujourd'hui à ce que vous étiez hier ; il y a un changement continuel, physiologique et psychologique, qui s'effectue chaque jour, n'est-ce pas?

— Bien entendu.

L'esprit n'est donc pas figé dans un état. Nos pensées sont transitions et changent constamment ; elles constituent la réponse de l'arrière-plan, du passé. Si j'ai été élevé dans une certaine classe sociale, dans une culture bien définie, je répondrai aux provocations, aux stimuli, selon mon conditionnement. Et pour la plupart d'entre nous, ce conditionnement est si profondément enraciné que la réponse est presque toujours en fonction du modèle. Nos pensées sont la réponse de l'arrière-plan. Nous sommes cet arrière-plan. Ce conditionnement n'est ni séparé ni différent de nous. C'est en changeant l'arrière-plan que nos pensées changeront.

— Mais cependant le penseur est totalement différent de l'arrière-plan, n'est-ce pas?

— Croyez-vous? Le penseur n'est-il pas le produit de ses pensées? N'est-il pas composé de ses pensées? Existe-t-il une entité séparée, un penseur distant de ses pensées? La pensée n'a-t-elle pas créé le penseur, en lui assurant la permanence au sein de l'impermanence des idées? Le penseur est le refuge de la pensée, et le penseur se situe lui-même à différents niveaux de la permanence.

— Je constate qu'il en est ainsi ; mais je suis plutôt effaré de réaliser le nombre de stratagèmes qu'utilise la pensée.

La pensée est la réponse de l'arrière-plan, de la mémoire ; la mémoire quant à elle est le savoir, le résultat de l'expérience. Et cette mémoire, au travers d'une expérience plus vaste et de réponses plus nombreuses, devient plus solide, plus grande, plus aiguisée et enfin plus efficace. On peut substituer une forme de conditionnement à une autre, mais c'est toujours un conditionnement. Et la réponse de ce conditionnement n'est-elle pas le karma? La réponse de la mémoire est appelée action mais n'est en fait

qu'une réaction ; cette « action » donne naissance à une nouvelle réaction, et c'est ainsi que se constitue la série des soi-disant causes et effets. Mais la cause n'est-elle pas également effet? Ni la cause ni l'effet ne sont statiques. Aujourd'hui est l'effet d'hier et est également la cause de demain. C'est ce qui fut la cause qui devient l'effet, et l'effet la cause. Ils s'interpénètrent. Il n'est pas de moment où la cause ne soit pas aussi l'effet. Seul ce qui spécialise est figé dans sa cause et donc dans son effet. Le gland ne peut rien devenir d'autre que le chêne. Il entre de la mort dans la spécialisation ; mais l'homme n'est pas une entité qui se différencie, il peut être ce qu'il veut être. Il peut briser son conditionnement - et il doit le faire, s'il veut découvrir le réel. Vous devez cesser d'être un soi-disant Brahmane pour bien comprendre Dieu.

Le karma est le processus du temps, le passé qui traverse le présent et va dans le futur, et cette chaîne est la forme de la pensée. La pensée résulte du temps et ce que l'on ne peut mesurer, l'intemporel, ne peut être qu'à partir du moment où le processus de la pensée s'est arrêté. L'immobilité de l'esprit ne peut être provoquée, pas plus qu'on ne peut l'obtenir par la discipline ou une pratique quelconque. Si l'on rend l'esprit immobile, on n'obtient qu'une autoprojection, une réponse de la mémoire. L'esprit ne connaît la sérénité qu'à partir du moment où il comprend son propre conditionnement et où il a une conscience lucide et non sélective de ses propres réponses au niveau de la pensée et du sentiment. Cette rupture de la chaîne du karma n'est pas une question de temps ; car ce n'est pas par le canal du temps que s'exprime l'intemporel.

Le karma doit être appréhendé comme un processus total et non simplement en tant que phénomène du passé. Le passé est le temps, comme le sont le présent et le futur. Le passé est le temps, le mot, l'idée. Lorsque le mot, le nom, l'association, l'expérience ne sont plus, l'esprit est enfin immobile, non seulement au niveau des couches supérieures, mais totalement, intégralement.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 18 'Le karma'

L'individu et l'idéal

— Ici, en Inde, notre vie est plus ou moins bouleversée ; nous essayons d'en faire à nouveau quelque chose, mais sans savoir par où commencer. Je comprends l'importance des actions de masse, mais aussi ses dangers. J'ai poursuivi un idéal de non-violence, mais du sang a été versé et la souffrance existe. Depuis la Partition, ce pays a du sang sur les mains et nous sommes en train de constituer des forces armées. Nous parlons de non-violence et nous nous préparons à la guerre. J'ai l'esprit aussi confus que les leaders politiques. En prison, je lisais beaucoup, mais cela ne m'a pas aidé à clarifier ma position. Pourrions-nous procéder par ordre et approfondir une chose après l'autre? Tout d'abord, vous insistez beaucoup sur l'individu. Mais l'action collective n'est-elle pas nécessaire?

L'individu est essentiellement le collectif, et la société est la création de l'individu. L'individu et la société sont étroitement liés, n'est-ce pas? On ne peut les séparer. C'est l'individu qui crée la structure de la société et c'est la société ou l'environnement social qui modèle l'individu. Mais bien que l'environnement conditionne l'individu, ce dernier peut toujours se libérer, échapper à son arrière-plan. C'est l'individu qui fabrique cet environnement dont il devient précisément l'esclave ; mais il est également en son pouvoir de le rejeter et de créer un autre environnement social qui n'appauvrisse ni son esprit ni son âme. L'individu est important en ce sens qu'il a la possibilité de se libérer du conditionnement et de comprendre la réalité et c'est cela seul qui est important. L'individualisme qui met toute son âpreté dans son propre conditionnement ne pourra bâtir qu'une société fondée sur la violence et l'antagonisme. L'individu n'existe qu'au travers d'une relation, sinon il n'est rien. Et c'est le manque de compréhension de cette relation qui suscite le conflit et la confusion. Si l'individu ne comprend pas sa relation aux autres, à la propriété, aux idées et aux croyances, le simple fait de plaquer sur lui un modèle collectif ou de n'importe quel type va à l'encontre du but recherché. Une soi-disant action de masse sera nécessaire pour susciter une nouvelle structure ; mais cette nouvelle structure est en fait l'invention de quelques-uns et la masse est hypnotisée par les slogans les plus récents et les promesses d'une nouvelle utopie. La masse reste identique à ce qu'elle était auparavant mais elle a maintenant de nouveaux dirigeants, de nouvelles formules, de nouveaux prêtres et de nouvelles doctrines. La masse est constituée par vous et par moi, elle se compose d'individus. La masse, en fait, n'existe pas. C'est un terme commode sur lequel jouent l'exploiteur et le politicien. La majorité est poussée à l'action, à la guerre, par une minorité. Et cette minorité représente les désirs et les impulsions de la majorité. C'est la transformation de l'individu qui est essentielle, mais cette transformation ne se pose pas en termes de structures. Les structures conditionnent toujours et l'être conditionné est sans cesse en conflit avec lui-même et, partant, avec la société. Il est relativement facile de remplacer une forme de conditionnement par une autre. Par contre, si l'individu parvient à se libérer de toutes les formes de conditionnement, c'est totalement différent.

— Tout cela demande une réflexion profonde et attentive, mais je crois que je commence à comprendre. Vous mettez l'accent sur l'individu, mais celui-ci, dans la société, n'est pas une puissance séparée et antagoniste. Mais passons au second point. J'ai toujours travaillé au nom d'un idéal, et je ne comprends pas votre désaccord. Pourriez-vous me l'expliquer?

Notre morale actuelle est fondée sur le passé ou le futur, sur le traditionnel ou sur ce qui devrait être. Ce qui devrait être, c'est l'idéal en opposition à ce qui a été, le conflit entre le futur et le passé. La non-violence est l'idéal, ce qui devrait être, et ce qui a été est la violence. Le ce qui a été est une projection du ce qui devrait être ; l'idéal est une fabrication maison, c'est la projection de son propre contraire, le réel. L'antithèse est une expansion de la thèse, et le contraire renferme les éléments de son propre contraire. Étant violent, l'esprit projette ce qui lui est opposé, c'est-à-dire l'idéal de la non-violence. On dit que l'idéal permet de triompher de ce qui lui est opposé, mais en est-il bien ainsi? L'idéal n'est-il pas une façon d'éviter, de fuir ce qui a été ou ce qui est? Le conflit entre le réel et l'idéal est de toute évidence un moyen de retarder la compréhension du réel, et ce conflit ne sert qu'à introduire un autre problème dont la fonction est de masquer le problème immédiat. Avoir un idéal, c'est se donner un moyen merveilleux et très respectable d'échapper au maintenant, au réel. L'idéal de la non-violence, comme l'utopie collective, est fictif. L'idéal, la notion de ce qui devrait être, nous permet de masquer et d'éviter ce qui est. La poursuite d'un idéal est une recherche de récompense. Vous pouvez fort bien fuir les récompenses de ce monde parce que cela vous semble stupide et primitif, mais votre poursuite d'un idéal est elle aussi, à un autre niveau, une recherche de gratification, ce qui est tout aussi stupide. L'idéal est une compensation, un état fictif invoqué par l'esprit. L'esprit qui est violent, séparateur, et ne se préoccupe que de lui-même, projette une gratification compensative, cette fiction qu'il nomme l'idéal, l'utopie, le futur, et cherche vainement à l'atteindre. C'est précisément cette quête qui suscite le conflit, mais elle permet aussi d'ajourner agréablement le réel. L'idéal, ce qui devrait être, n'aide en rien à comprendre ce qui est, mais empêche au contraire la compréhension.

— Voulez-vous dire par là que nos dirigeants et nos professeurs ont eu tort de soutenir la notion d'idéal et de la répandre?

Qu'en pensez-vous?

— Si j'ai bien compris ce que vous dites...

Je vous en prie, la question n'est pas de comprendre ce qu'un autre peut dire, mais de découvrir ce qui est vrai. La vérité n'est pas une opinion ; la vérité ne dépend pas d'un leader ou d'un professeur. Le poids des opinions fait obstacle à la perception de la vérité. De deux choses l'une, ou bien l'idéal est une fiction de fabrication maison qui contient son propre contraire, ou bien il ne l'est pas. C'est l'un ou l'autre. Et cela ne dépend pas d'un quelconque professeur, c'est vous-même qui devez découvrir la vérité à ce sujet.

— Si l'idéal est illusoire, c'est une révolution par rapport à tout ce que je pense. Ainsi, selon vous, notre poursuite d'un idéal est totalement vaine?

C'est une lutte inutile, une supercherie vis-à-vis de soi-même forte plaisante, ne trouvez-vous pas?

— C'est assez ennuyeux, mais je suis bien obligé de reconnaître qu'il en est ainsi. Nous avons tellement l'habitude de considérer les choses comme établies que nous ne nous sommes jamais autorisés à regarder attentivement ce qui est dans notre main. Nous nous sommes menti à nous-mêmes et ce que vous venez de dire bouleverse complètement la structure de mes pensées et de mes actes. Ce sera une révolution dans l'éducation, et dans notre façon de vivre et de travailler. Je crois que je commence à voir ce qu'implique un esprit libéré de la notion d'idéal, du ce qui devrait être. Pour un tel esprit, l'action a une signification fort différente de celle que nous lui accordons aujourd'hui. L'action compensative n'est pas l'action, mais seulement une réaction - et nous nous vantons d'agir!... Mais sans l'idéal, comment s'occuper du réel, ou bien de ce qui a été?

La compréhension du réel n'est possible qu'à partir du moment où l'idéal, ce qui devrait être, est retiré de l'esprit, c'est-à-dire quand le faux est perçu en tant que faux. Ce qui devrait être est également ce qui ne devrait pas être. Aussi longtemps que l'esprit appréhendera le réel en le compensant négativement ou positivement, il ne pourra y avoir compréhension du réel.

Car pour le comprendre il faut être en communion directe avec lui, votre rapport au réel ne peut avoir lieu au travers de l'écran de l'idéal, ou à travers celui du passé, de la tradition, de l'expérience. Le seul véritable problème c'est de se libérer de la mauvaise forme d'approche. Ce qui nous ramène à la compréhension des processus du conditionnement, et donc, finalement, de l'esprit. Le problème, c'est l'esprit lui-même et non les problèmes qu'il engendre. Résoudre les problèmes créés par l'esprit, c'est seulement concilier les effets, ce qui ne peut déboucher que sur une confusion et une illusion plus grandes.

— Mais comment comprendre l'esprit?

Il en va de l'esprit comme de la vie - non pas la vie idéale, mais la vie véritable faite de douleur et de plaisir, de fausseté et de clarté, de vanité et d'humilité affectée. Pour comprendre l'esprit, il faut avoir conscience du désir et de la peur.

— Attendez, cela devient un peu trop compliqué pour moi. Comment dois-je faire pour comprendre le fonctionnement de mon esprit?

Pour connaître l'esprit, ne faut-il pas d'abord avoir conscience de ses activités? L'esprit n'est qu'expérience, non seulement l'expérience actuelle mais également l'expérience accumulée. L'esprit est le passé dans sa réponse au présent, ce qui donne lieu au futur. C'est la totalité du processus mental qu'il faut comprendre.

— Mais par où commencer?

Par le seul commencement possible: la relation. La vie est relations ; être, c'est être en relations. Ce n'est que dans le miroir de la relation que l'esprit peut être compris, et vous devez commencer par vous regarder dans ce miroir.

— Vous voulez dire ma relation avec ma femme, avec mon voisin, etc.? N'est-ce pas là un processus très limité?

Ce qui peut sembler petit, limité, révèle pourtant l'insondable si l'on s'en approche directement. C'est comme un entonnoir, l'étroit débouche sur le très large. Lorsqu'on l'observe avec une attention passive, ce qui est limité rend compte de l'illimité. Tout comme à sa source la rivière est si petite qu'on la remarque à peine.

— Je dois donc commencer par moi-même et par mon entourage immédiat?

Exactement. Une relation n'est jamais petite ni étroite. Qu'elle implique une personne ou plusieurs, la relation est un processus complexe, que vous pouvez appréhender d'une façon mesquine ou au contraire librement et franchement. Encore une fois, l'approche dépend de l'état d'esprit. Si vous ne commencez pas par vous-même, par quoi commencerez-vous? Car même si vous débutez par une activité périphérique, vous êtes en relation avec elle, et l'esprit est en son centre. Que vous commenciez par ce qui est proche ou par ce qui est loin, c'est vous qui êtes là. Sans la compréhension de vous-même, tout ce que vous pourrez faire sera lié à la confusion et à la douleur. Le début est la fin.

— J'ai erré très loin de par le monde, j'ai vu et j'ai fait nombre de choses, j'ai souffert et j'ai ri comme tant d'autres avant moi, et il m'a pourtant fallu retourner à moi-même. Je suis comme ce sannyasi qui partit à la recherche de la vérité. Il passa de nombreuses années à aller d'un maître à un autre, et chacun d'eux lui désigna un chemin différent. Très las, il finit par revenir chez lui, et c'est dans sa propre maison qu'il

trouva le joyau! Notre folie m'apparaît enfin, à nous qui parcourons le monde en quête de cette félicité qui ne se peut trouver qu'en nos propres cœurs lorsque l'esprit est purgé de ses activités. Vous avez parfaitement raison. Je retourne à mon point de départ. Je commence par ce que je suis.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 19 'L'individu et l'idéal'

Vivre c'est être vulnérable, se renfermer c'est mourir

La tempête avait détruit les récoltes et l'eau inondait les terres. Le train roulait péniblement et de chaque côté de la voie on voyait des arbres arrachés, des maisons sans toits et des champs totalement déserts. Cet ouragan avait fait des ravages sur des kilomètres, anéantissant des espèces vivantes et la terre aride s'étendait tristement sous le ciel.

Nous ne sommes jamais seuls ; nous sommes entourés par les gens et par nos propres pensées. Et même quand les gens sont loin, nous voyons les choses à travers l'écran de nos pensées. Très rares sont les moments où la pensée ne fonctionne pas. Nous ignorons ce que c'est que d'être seuls, de n'être plus soumis aux associations, à la continuité, aux mots et aux images. Nous sommes solitaires, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être seul. La douleur de la solitude remplit nos cœurs et l'esprit recouvre tout par la peur. La solitude, cet isolement profond, est l'ombre qui assombrit nos vies. Nous faisons n'importe quoi pour y échapper, et plongeons tête première dans toutes les formes de fuite, mais elle nous poursuit et ne nous quitte pas. L'isolement caractérise notre forme de vie ; il est rare que nous soyons en fusion avec quelqu'un, car au fond de nous-mêmes nous sommes brisés, déchirés et à vif. Nous ne sommes ni complets ni entiers et il n'est possible d'être en fusion avec quelqu'un qu'à partir du moment où l'intégration intérieure a eu lieu. Nous avons peur de la solitude car elle nous révèle notre incapacité et la pauvreté intérieure de notre être ; mais c'est la solitude qui cicatrise la plaie béante de l'isolement. L'esprit isole, sépare et interdit la communion. On ne peut rendre l'esprit complet ; cela n'est pas possible car cette tentative est en elle-même un processus d'isolement, cela fait partie de cette solitude que rien ne peut masquer. L'esprit est le produit de la multitude et ce qui a été assemblé n'est jamais seul. La solitude n'est pas un produit de la pensée. C'est seulement quand la pensée est totalement immobile que le solitaire peut rejoindre la solitude.

La maison était assez éloignée de la route, et le jardin était rempli de fleurs. La matinée était fraîche et le ciel très bleu. Le soleil matinal était agréable et dans l'ombre du jardin encaissé, le bruit de la circulation, les appels des marchands, et le trot des chevaux sur la route semblaient très lointains. Une chèvre s'était aventurée dans le jardin et se mit à brouter les fleurs en remuant la queue jusqu'à ce que le jardinier vienne la chasser.

Elle dit qu'elle se sentait perturbée et qu'elle ne voulait pas être dérangée de la sorte. Elle voulait éviter le douloureux état de l'incertitude. Pourquoi redoutait-elle tellement de se laisser déranger?

Qu'entendez-vous par être dérangée? Et pourquoi le redoutez-vous?

— Je veux qu'on me laisse tranquille, je veux être seule. Même le fait d'être avec vous me dérange. Et bien que je vous aie vu deux ou trois fois seulement, je ressens très fortement cette crainte d'être dérangée par vous. Je veux découvrir pourquoi je suis habitée par cette peur de n'être pas intérieurement assurée. Je veux être calme et en paix avec moi-même, mais je suis toujours troublée par une chose ou une autre. J'avais réussi à atteindre une sorte de tranquillité, mais un ami m'a emmenée à l'une de vos conférences et maintenant, c'est curieux, je suis assez bouleversée. Je croyais que vous consolideriez ma tranquillité, mais vous l'avez au contraire presque ébran-

lée. Je ne voulais pas venir, car je savais que j'allais être ridicule, mais je suis venue quand même.

Pourquoi insister tellement sur le fait d'être en paix? Et pourquoi en faire un problème? Le fait de réclamer la paix n'est-il pas en soi un conflit? Permettez-moi de vous demander ce que vous voulez au juste. Si vous voulez qu'on vous laisse tranquille, et que rien ne vienne troubler votre paix intérieure, pourquoi alors vous laisser atteindre? Il est tout à fait possible de fermer toutes les portes et les fenêtres de son être, de s'isoler et de vivre en reclus. C'est ce que désirent la plupart des gens. Certains recherchent délibérément l'isolement, et d'autres, à cause de leurs désirs et de leurs actes, tout à la fois cachés et évidents, finissent par susciter cette exclusion. Ceux qui sont sincères glorifient hypocritement leurs idéaux et leurs vertus, qui ne sont qu'une défense, et ceux qui sont irréfléchis finissent par sombrer dans l'isolement à cause de la pression économique et des influences sociales. Nous cherchons presque tous à nous entourer de murs afin d'être invulnérables, mais il y a malheureusement toujours une brèche par où s'infiltre la vie.

— J'ai réussi jusqu'à présent à écarter la plupart des choses qui me dérangeaient, mais depuis une semaine ou deux, et à cause de vous, j'ai été plus troublée que jamais. Pouvez-vous me dire pourquoi il en est ainsi?

Pourquoi voulez-vous connaître la cause de cet état? Parce que, de toute évidence, en connaissant la cause vous espérez faire disparaître les effets. Vous ne voulez pas savoir pourquoi vous avez ce genre de trouble, vous voulez seulement éviter les perturbations que cela implique, n'est-ce pas?

— Je veux simplement qu'on me laisse en paix, qu'on ne vienne pas me déranger. Pourquoi suis-je toujours perturbée?

Vous avez passé votre vie à vous défendre, n'est-ce pas? Ce qui vous intéresse, au fond, c'est de découvrir comment fermer toutes les ouvertures et non pas de savoir comment vivre sans la peur et sans la dépendance. D'après ce que vous avez dit et ce que vous n'avez pas dit, il apparaît clairement que vous avez essayé d'assurer votre vie contre toutes les formes de perturbations intérieures ; vous vous êtes fermée à toute relation susceptible d'être douloureuse. Vous avez réussi relativement bien à vous protéger de tout choc, à vivre en fermant portes et fenêtres. Certains réussissent dans cette voie, qui poussée à l'extrême conduit à l'asile. D'autres échouent et deviennent amers et cyniques. D'autres encore deviennent riches d'objets ou de savoir, ce qui est leur forme de protection. La plupart des gens, y compris les personnes soi-disant religieuses, désirent une paix immuable, un état dans lequel tous les conflits se terminent. Il y a aussi ceux qui proclament que le conflit est la seule véritable expression de la vie, et le conflit est leur bouclier.

Pensez-vous vraiment trouver la paix en cherchant la sécurité derrière le mur de vos peurs et de vos espoirs? Vous vous êtes retranchée toute votre vie, car vous voulez être en sécurité entre les murs d'une relation limitée que vous pouvez dominer. N'est-ce pas là votre problème? Étant dépendante, vous voulez posséder ce dont vous dépendez. Toutes les relations que vous ne pouvez dominer vous font peur, et c'est pourquoi vous les évitez. N'en est-il pas ainsi?

— C'est une façon plutôt brutale de nommer les choses, mais c'est peut-être ça.

Si vous pouviez dominer la cause de votre perturbation actuelle, vous seriez en paix. Mais comme vous ne le pouvez pas, vous êtes très inquiète. Nous voulons tous dominer quand nous ne comprenons pas, nous voulons posséder ou être possédés lorsque paraît la peur de nous-mêmes. C'est le fait de n'être pas sûrs de nous qui engendre le sentiment de supériorité, l'exclusion et l'isolement.

Puis-je vous demander ce qui vous fait peur? Est-ce le fait d'être seule, d'être rejetée, d'être rendue incertaine?

— Toute ma vie, voyez-vous, j'ai vécu pour les autres, ou du moins je l'ai cru. J'ai poursuivi un idéal, et l'on m'a toujours félicitée de la qualité de mon travail. J'ai mené une vie d'abnégation, sans sécurité, sans enfants, sans foyer. Mes sœurs ont fait de bons mariages et ont une position sociale, et mes frères aînés ont une fonction élevée dans le gouvernement. Lorsque je leur rends visite, j'ai l'impression d'avoir gâché ma vie. Je suis devenue amère et je regrette tout ce que je n'ai pas eu. Je ne supporte plus mon travail, il ne me rend plus heureuse, et j'ai laissé ma place à d'autres. J'ai tourné le dos à tout cela. Comme vous l'avez fait remarquer, je me suis endurcie dans mon autoprotection. Je me suis fixée sur mon jeune frère, qui n'est pas riche et qui se définit comme étant à la recherche de Dieu. J'ai tenté de parvenir à une sécurité intérieure, mais c'est une lutte épuisante et longue. C'est mon jeune frère qui m'a conduite à l'une de vos conférences, et l'édifice que j'avais eu tant de mal à construire commence à vaciller. Je voudrais ne vous avoir jamais connu, mais je ne peux pas tout recommencer, connaître à nouveau toutes ces souffrances et cette anxiété. Vous ne pouvez pas savoir combien il a été douloureux pour moi de voir mes frères et sœurs avoir une position sociale, du prestige et de l'argent. Mais la question n'est pas là. Je me suis coupée d'eux et je les vois rarement. Comme vous l'avez dit, j'ai fini par fermer la porte devant toute relation, sauf une ou deux, mais pour mon malheur vous êtes venu dans cette ville, et maintenant tout est ouvert en grand, toutes les vieilles douleurs sont ravivées et je suis très malheureuse. Que dois-je faire?

Plus nous nous défendons, plus nous sommes attaqués, plus nous cherchons la sécurité et moins nous la trouvons. Plus nous réclamons la paix, plus le conflit s'étend, et plus nous demandons moins nous obtenons. Vous avez tenté de vous rendre invulnérable, inébranlable ; vous vous êtes rendue intérieurement hors d'atteinte, sauf pour une ou deux personnes et vous avez fermé toutes les portes devant la vie. C'est un suicide au ralenti. Et pourquoi tout cela? Vous êtes-vous jamais posé la question? Ne voulez-vous pas en connaître la réponse? Si vous êtes venue ici, c'est soit pour découvrir comment fermer encore davantage de portes, soit pour trouver le moyen de les rouvrir, pour être vulnérable face à la vie. Laquelle de ces deux possibilité voulez-vous - non pas en tant que choix, mais en tant que chose naturelle et spontanée?

— Je me rends bien compte qu'il est impossible de fermer toutes les portes, car il y a toujours une brèche. Et je comprends mon attitude, je constate que c'est ma propre peur de l'incertitude qui a suscité la dépendance et la domination. Il était bien sûr impossible que je puisse dominer toutes les situations, quelle qu'en soit mon envie, et c'est pourquoi j'ai limité mes relations à une ou deux personnes, sachant qu'ainsi je pourrais les dominer et les garder. Je vois tout cela très clairement. Mais comment faire pour m'ouvrir à nouveau, et être libre sans cette peur de l'insécurité intérieure?

Avez-vous conscience de la nécessité d'être ouverte et vulnérable? Si cette vérité ne vous semble pas essentielle, vous recommencerez sans doute à vous entourer de murs. Voir le vrai dans le faux est le début de la sagesse, et voir le faux en tant que faux est la forme la plus élevée de la compréhension. Comprendre que ce que vous avez fait pendant des années ne peut déboucher que sur la douleur et la lutte permanentes - mais expérimenter véritablement cette vérité, au-delà d'une acceptation purement verbale - est la seule façon de mettre un terme à ce comportement. Vous ne pouvez pas vous ouvrir volontairement ; ce n'est pas par l'action de la volonté que vous deviendrez vulnérable. Le désir même d'être vulnérable suscite sa propre résistance. Ce n'est qu'en comprenant le faux en tant que faux qu'il sera possible de s'en libérer. Soyez passivement attentive à votre comportement habituel ; ayez-en une conscience dénuée de résistance, regardez-le passivement, comme vous regarderiez

un enfant, sans le plaisir ou l'aversion de l'identification. L'attention passive est en soi une libération par rapport à l'autodéfense, au fait de refermer les portes. Vivre, c'est être vulnérable, et se renfermer c'est mourir.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 20 'Vivre c'est être vulnérable, se renfermer c'est mourir'

Le désespoir et l'espoir

Quelqu'un jouait une mélodie rythmée et joyeuse sur un petit tambour et un instrument à anche se joignit bientôt au concert ; leur musique retentissait dans l'air. Le tambour dominait mais suivait pourtant l'autre instrument, qui s'interrompait parfois tandis que le petit tambour résonnait, clair et précis, puis la flûte reprenait son chant. L'aube était encore bien loin, les oiseaux se taisaient et la musique seule remplissait le silence. Il y avait un mariage dans le petit village. Les soirées précédentes avaient été très gaies ; les chants et les rires s'étaient prolongés fort tard dans la nuit et les invités se réveillaient maintenant au son de la musique. Les branches dépouillées des arbres commençaient à se découper sur le ciel pâle ; les étoiles disparaissaient l'une après l'autre et la musique s'était tue. On entendait les cris et les appels des enfants et les querelles bruyantes autour du seul poste d'eau du village. On ne voyait pas encore le soleil à l'horizon, mais la journée avait commencé.

Elle parlait facilement, sans avoir à chercher ses mots. Bien qu'elle soit encore jeune, elle avait quelque chose de triste ; son sourire était tendu et semblait lié à quelque souvenir lointain. Elle avait été mariée sans avoir eu d'enfants et son mari venait de mourir. Cela n'avait été ni l'un de ces mariages arrangé par avance, ni un mariage de raison. Elle ne voulait pas utiliser le mot « amour », car il était dans tous les livres et sur toutes les lèvres, mais leur relation avait été extraordinaire. Du jour de leur mariage jusqu'à la mort de son mari, il n'y avait jamais eu entre eux le moindre mot désagréable, ni un geste d'impatience, et ils ne s'étaient jamais séparés, même pour une seule journée. Ils s'étaient fondus l'un dans l'autre et tout le reste - les enfants, l'argent, le travail, la société - était devenu secondaire. Cette fusion ne procédait pas d'un sentimentalisme romantique, et n'avait pas non plus été imaginée après sa mort, elle avait été dès le premier jour une réalité indiscutable. Leur joie n'était pas liée au désir, mais à quelque chose qui allait bien au-delà de la relation physique. Et puis brutalement, deux mois plus tôt, il avait eu un accident mortel. L'autobus prit un tournant trop rapidement, et ce fut l'accident.

— Et maintenant, je suis désespérée. J'ai essayé de me suicider, mais quelque chose m'en empêche. Pour oublier, pour ne plus souffrir, j'ai vraiment tout tenté, sauf peut-être de me jeter dans la rivière, et je n'ai pas eu une seule nuit de sommeil en deux mois. Je suis dans le noir absolu, c'est une crise que je ne peux ni dominer ni comprendre, et je suis tout à fait perdue.

Elle couvrit son visage de ses mains et reprit:

— Ce n'est pas un genre de désespoir auquel on peut remédier ou qu'on peut effacer. Avec sa mort, tous mes espoirs se sont écroulés. Les gens m'ont dit que j'allais oublier et me remarier, ou faire autre chose. Mais même si je pouvais oublier, la flamme est éteinte ; on ne peut pas la remplacer, et je n'en veux pas d'autre. Nous vivons et nous mourons avec de l'espoir, mais moi, je n'en ai pas. Je n'ai pas d'espoir, c'est pourquoi je ne suis pas amère. Je suis dans les ténèbres du désespoir, et je ne veux pas de lumière. Ma vie est comme une mort dans la vie, et je ne veux la sympathie de personne, ni l'amour ni la pitié. Je veux rester dans mes ténèbres, sans rien sentir, sans aucun souvenir.

Êtes-vous venue pour cela, pour vous déprimer davantage, pour que l'on vous confirme dans votre désespoir? Est-ce là ce que vous recherchez? Si tel est le cas, vous serez satisfaite. Le désir est aussi souple et aussi vif que l'espoir ; il saura s'adapter à

n'importe quoi, se modeler selon les circonstances et élever les murailles qui feront obstacle à la lumière. C'est son propre désespoir qui le ravit. C'est le désir qui suscite les propres images de ce qu'il va adorer. Si vous désirez vivre dans les ténèbres, vous y réussirez. Est-ce pour cela que vous êtes venue, pour être confirmée dans votre propre désir?

— C'est un ami qui m'a parlé de vous et je suis venue impulsivement. Si j'avais pris la peine de réfléchir, je ne serais probablement pas là. Mais j'ai toujours suivi mes impulsions, et je n'ai jamais eu à le regretter. Si vous me demandez pourquoi je suis venue, tout ce que je peux répondre c'est que je n'en sais rien. J'imagine que nous avons tous besoin d'un peu d'espoir, on ne peut pas rester éternellement dans les ténèbres.

Ce qui a été en fusion ne peut être séparé, ce qui est intégré ne peut être détruit. Si la fusion est véritable, la mort ne peut rien séparer. L'intégration ne se fait pas avec quelqu'un d'autre, mais avec soi-même et elle est intérieure. La fusion des différentes entités intérieures atteint à la plénitude avec quelqu'un d'autre, mais atteindre la perfection avec quelqu'un d'autre c'est aussi renoncer à sa propre plénitude intérieure. L'entité intégrée ne peut être rendue complète par quelqu'un d'autre, car dès lors que l'individu est complet, il ne pourra avoir que des rapports complets. Une relation ne peut faire un être complet de quelqu'un qui ne l'est pas. C'est se leurrer de penser que quelqu'un d'autre peut nous rendre complets.

— Et pourtant il faisait de moi un être complet. Et j'en appréciais la beauté et la joie.

Mais cela s'est terminé. Tout ce qui est incomplet se termine toujours. La fusion avec l'autre peut toujours être rompue, elle finit toujours par cesser. L'intégration doit toujours se faire de soi à soi et ce n'est qu'alors que la fusion est indestructible. La façon de parvenir à l'intégration relève du processus de la pensée négative, qui est le stade le plus élevé de la compréhension. Recherchez-vous l'intégration?

— J'ignore ce que je cherche, mais j'aimerais comprendre le processus de l'espoir, étant donné le rôle important que cela semble tenir dans notre vie. Quand mon mari vivait, je ne pensais jamais au futur, à l'espoir ou au bonheur ; le lendemain n'existait pas pour moi. Je vivais tout simplement, et sans penser à rien.

Parce que vous étiez heureuse. Mais c'est maintenant le fait d'être malheureuse et mécontente qui crée le futur, l'espoir ou son contraire, le désespoir et le découragement. C'est étrange, n'est-ce pas? Lorsque l'on est heureux, le temps n'existe pas, hier et demain n'ont aucune réalité. On ne pense nullement au passé ou au futur. Mais le chagrin engendre l'espoir et le désespoir.

— Nous naissons avec l'espoir et nous gardons cet espoir jusqu'à la mort.

Oui, c'est exactement ainsi, ou plutôt nous naissons avec la douleur et c'est l'espoir qui nous conduit à la mort. Qu'entendez-vous par espoir?

— L'espoir c'est demain, c'est le futur, c'est l'envie d'être heureux, l'envie d'un meilleur présent, et l'envie d'être nous-mêmes meilleurs. C'est le désir d'avoir un plus bel intérieur, un meilleur piano ou une radio plus puissante. C'est le rêve d'un mieux-être social, d'un monde meilleur, et toutes les choses de cet ordre.

L'espoir est-il seulement lié au futur? N'y a-t-il pas également de l'espoir dans ce qui a été, dans l'emprise du passé? L'espoir est dans les deux mouvements de la pensée, celui qui va en avant et celui qui va en arrière. Car l'espoir fait partie du processus du temps, n'est-ce pas? L'espoir c'est en fait le désir de la continuation de ce qui a été agréable, de ce qui peut être amélioré, et son contraire, c'est le découragement, le désespoir. Nous oscillons entre l'espoir et le désespoir. Nous disons que c'est l'espoir qui nous fait vivre, mais l'espoir est dans le passé ou, plus fréquemment, dans le fu-

tur. Le futur, c'est l'espoir de tous les politiciens, de tous les réformistes et les révolutionnaires, de tous ceux qui cherchent la vertu et ce que nous appelons Dieu. Est-ce véritablement l'espoir qui nous fait vivre? Est-ce vivre que de laisser le passé ou le futur nous dominer? La vie est-elle seulement le mouvement du passé vers le futur? Est-ce vivre que de ne penser qu'au lendemain? C'est parce que le lendemain est devenu si important qu'existent le désespoir et la désolation. Car si le futur est omnipotent et que vous vivez pour lui et par lui, le passé est alors un élément de désespoir. Vous sacrifiez aujourd'hui dans l'espoir du lendemain. Mais le bonheur ne se trouve que dans le maintenant. Seuls ceux qui sont malheureux meublent leurs vies avec l'inquiétude du lendemain, ce qu'ils nomment l'espoir. Vivre heureux, c'est vivre sans espoir. L'homme d'espoir n'est pas heureux car il connaît le désespoir. Et l'état de désolation suscite l'espoir ou le ressentiment, le désespoir ou l'idée d'un futur magnifique.

— Faut-il en déduire que nous devons vivre sans espoir?

N'existe-t-il pas un état où n'entrent ni l'espoir ni le désespoir, mais seulement le bonheur extrême? Quand vous vous estimiez heureuse, vous n'espériez pas, n'est-ce pas?

— Je vois ce que vous voulez dire. Je n'espérais pas parce que mon mari était à mes côtés et que j'étais heureuse de vivre au jour le jour. Mais maintenant qu'il n'est plus là, je... C'est seulement quand nous sommes heureux que nous sommes libérés de l'espoir. Mais lorsque nous sommes malheureux, malades, opprimés et exploités, le lendemain devient important. Et si ce lendemain est impossible, alors nous sommes dans les ténèbres les plus profondes, et désespérés. Mais comment faire pour maintenir cet état de bonheur?

Il faut d'abord voir la vérité de ce qui touche à l'espoir et au désespoir, comprendre comment vous avez été retenue par le faux, par l'illusion de l'espoir et finalement par le désespoir. Soyez passivement attentive à ce processus - ce qui n'est pas aussi facile que cela semble. Vous demandez comment faire pour maintenir cet état de bonheur. Mais cette question elle-même ne procède-t-elle pas essentiellement de l'espoir? Vous souhaitez regagner ce que vous avez perdu, ou le posséder à nouveau par un quelconque moyen. Cette question témoigne d'un désir d'obtenir, de devenir, d'arriver , ne pensez-vous pas? Lorsque vous avez un objectif, un dessein en vue, il y a l'espoir, et c'est pourquoi vous êtes à nouveau prise dans votre propre chagrin. Il en va de l'espoir comme du futur, mais le bonheur n'est jamais une question de temps. Lorsque le bonheur était là, vous ne vous êtes jamais demandé comment le perpétuer, car si vous l'aviez fait, vous auriez déjà connu le malheur.

— Vous voulez dire que ce problème ne se pose qu'à partir du moment où nous avons du chagrin et des conflits? Mais lorsque nous sommes malheureux nous voulons que cela cesse et c'est bien naturel.

Mais le désir de trouver une issue suscite tout au plus un autre problème. Car en ne comprenant pas le problème de départ, vous en créez de nombreux autres. Votre problème c'est le chagrin et pour le comprendre vous devez être libérée de tous les autres problèmes. Le chagrin est l'unique problème qui vous occupe. Ne vous compliquez pas les choses en y ajoutant un autre problème qui consiste à savoir comment faire cesser ce chagrin. C'est l'esprit qui cherche un espoir, une réponse au problème, une issue. Si vous réussissez à percevoir la fausseté de cette démarche, vous serez alors en contact direct avec le problème. C'est cette relation directe avec le problème qui provoque la crise, celle que nous tentons précisément d'éviter. Mais ce n'est que dans l'intensité et l'ampleur de la crise que le problème peut toucher à sa fin.

— Depuis cet accident atroce, j'ai l'impression que je dois me perdre dans mon propre désespoir, entretenir ma propre désolation ; mais cela s'est pourtant révélé ir-

réalisable. Maintenant il me semble plutôt que je dois y faire face sans peur, et surtout sans ce sentiment de déloyauté envers mon mari. Parce que voulez-vous, j'avais l'impression tout au fond de moi que d'une certaine façon je lui serais infidèle en étant à nouveau heureuse. Mais je sens que mon fardeau s'allège et que j'éprouve un bonheur qui n'est pas lié au temps.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 21 'Le désespoir et l'espoir'

L'esprit et le connu

La vie se déroulait comme à l'accoutumée autour du seul point d'eau du village. L'eau coulait lentement et des femmes faisaient la queue en attendant leur tour. Trois d'entre elles se querellaient bruyamment et amèrement ; elles étaient totalement absorbées par leur colère et ne prêtaient aucune attention aux autres femmes, qui d'ailleurs ne se préoccupaient pas d'elles non plus. Cela était sans doute un rituel quotidien, qui comme tous les rituels devait être stimulant et elles appréciaient beaucoup cette stimulation. Une vieille femme en aida une plus jeune à soulever un gros pot en cuivre brillant. La jeune femme avait un morceau d'étoffe qu'elle posait sur sa tête afin de supporter le poids du récipient, qu'elle retenait d'une main légère. Elle avait une démarche remarquable et une grande dignité émanait d'elle. Une petite fille arriva brusquement, glissa son broc sous la fontaine et l'emporta sans dire un mot. D'autres femmes allaient et venaient, mais la querelle ne cessait pas et semblait au contraire vouloir ne jamais finir. Mais les trois femmes arrêtèrent brusquement de se quereller, remplirent leurs cruches d'eau et s'en furent comme si de rien n'était. Le soleil était maintenant plus fort, et de la fumée s'échappait des chaumières du village. Le premier repas du jour était en train de cuire. Comme tout était soudain paisible! A l'exception des corbeaux, tout était silencieux. Dès que la bruyante querelle se fut apaisée, on entendit le bruit de la mer au-delà des maisons, des jardins et des palmeraies.

Comme des machines, nous exécutons nos tâches quotidiennes. Que l'esprit est avide de se plier à un mode de vie, et comme il s'y accroche férocement! L'esprit est maintenu par l'idée comme par un clou, et vit autour de l'idée, satellite ayant sa propre existence. L'esprit n'est jamais libre, ni souple car il est toujours ancré à quelque chose ; il ne peut se déplacer que dans le rayon, étroit ou large, de son propre centre. Et il n'ose pas s'éloigner de ce centre, car s'il le fait la peur l'envahit. La peur n'est pas liée à l'inconnu, mais à la perte du connu. L'inconnu n'incite pas à la peur, alors que la dépendance du connu y pousse. La peur est toujours liée au désir, le désir du plus ou du moins. L'esprit, qui ne cesse de tisser ses modèles, fabrique le temps. Et c'est avec le temps qu'apparaissent la peur, l'espoir et la mort. L'espoir conduit à la mort.

C'était un révolutionnaire qui voulait détruire toutes les structures sociales et tout recommencer. Il avait passionnément milité pour l'extrême gauche, se consacrant à la révolution prolétarienne, mais cela avait échoué. N'oublions pas ce qui s'est passé dans le pays où cette fameuse révolution eut lieu. La dictature, avec son armée et sa police a inévitablement et très rapidement donné naissance à de nouvelles distinctions de classe, et ce qui avait été une magnifique promesse n'a pas abouti. Il voulait une révolution plus profonde et plus étendue, qui repartirait de zéro, faisant en sorte d'éviter tous les pièges et les erreurs de la précédente. Qu'entendez-vous par révolution?

— Un changement radical de la présente structure sociale, avec ou sans effusion de sang, selon un plan bien établi. Pour être efficace, il doit être soigneusement pensé, chaque détail doit être prévu et scrupuleusement organisé. Une telle révolution est notre seul espoir, il n'y a pas d'autre moyen de sortir de ce chaos.

Mais n'obtiendrez-vous pas les mêmes résultats une nouvelle fois - la contrainte et ses agents?

— Cela peut être un premier résultat, mais nous le dépasserons. Nous constituerons un groupe spécial, distinct du gouvernement, qui aura pour mission de le guider en lui évitant certaines erreurs.

Vous voulez une révolution qui réponde à un modèle, et vous avez l'espoir du lendemain, pour lequel vous êtes prêt à vous sacrifier et à sacrifier d'autres que vous. Une révolution fondamentale peut-elle reposer sur une idée? Les idées ne peuvent que susciter d'autres idées, d'autres résistances et d'autres refoulements. C'est la croyance qui engendre l'antagonisme ; une croyance en révèle d'autres et l'hostilité et le conflit apparaissent alors. La paix n'est pas l'uniformité des croyances. L'idée ou l'opinion suscitent invariablement l'opposition, que ceux qui ont le pouvoir tentent toujours d'étouffer. Une révolution qui repose sur une idée donne naissance à une contre-révolution, et le révolutionnaire passe alors sa vie à se battre contre d'autres révolutionnaires, le mieux organisé finissant par liquider le plus faible. C'est ce schéma que vous allez reproduire, n'est-ce pas? Ne pourrions-nous plutôt essayer de parler du sens profond de la révolution?

— Si cela ne débouche pas sur un but précis, cela n'a pas grand intérêt. Il faut construire une nouvelle société et la seule façon d'y parvenir c'est de préparer soigneusement la révolution. Voyons quand même ce que vous voulez dire, même si je pense que cela ne modifiera en rien mes opinions. Vous allez sans doute dire la même chose que Bouddha, le Christ et d'autres maîtres religieux, et à quoi cela a-t-il servi? Plus de deux mille ans passés à répéter que nous devons être bons, et pendant ce temps-là, voyez le beau gâchis qu'ont fait les capitalistes!

Une société qui repose sur l'idée, qui reproduit un modèle particulier, engendre la violence et se désagrège sans cesse. Une société édifiée selon un modèle particulier ne fonctionne que dans le cadre étroit de la projection de ses propres convictions. La société, le groupe, ne sont jamais en situation révolutionnaire, seul l'individu peut l'être. Mais si celui-ci veut faire la révolution selon un plan préétabli, une conclusion prévue d'avance, il ne fait que se conformer à un idéal, ou un espoir d'autoprojection. Il met en pratique ses propres réponses conditionnées, peut-être modifiées, mais tout autant limitées. Une révolution limitée n'est pas une révolution, comme la réforme, ce n'est qu'une régression. Une révolution basée sur l'idée, les déductions et les conclusions, n'est rien d'autre que la continuité modifiée de l'ancienne structure. Si nous voulons une révolution fondamentale et durable, il nous faut comprendre l'esprit et l'idée.

— Quel contenu donnez-vous à l'idée? Voulez-vous dire le savoir?

L'idée est la projection de l'esprit ; l'idée est le produit de l'expérience, et l'expérience est le savoir. L'expérience est toujours interprétée selon le conditionnement conscient ou inconscient de l'esprit. L'esprit est expérience, l'esprit est idée ; l'esprit n'est pas distinct de la qualité de la pensée. Le savoir, que l'on accumule et qui accumule, constitue le processus de l'esprit. L'esprit est expérience, mémoire, idée, c'est la totalité du processus de la réponse. Tant que nous ne comprendrons pas le mécanisme de l'esprit, de la conscience, il ne pourra pas y avoir une transformation fondamentale de l'homme et de ses relations au monde, c'est-à-dire de la société.

— Cela revient-il à dire que l'esprit en tant que savoir est le véritable ennemi de la révolution, et qu'il est incapable de produire le nouveau plan qui permettra d'accéder au nouvel État? Si vous pensez que l'esprit, étant donné qu'il est encore lié au passé, ne peut absolument pas comprendre ce qui est nouveau, et que quoi qu'il puisse préparer ou créer, ce ne sera jamais qu'un produit des anciennes structures, alors dans ce cas comment peut-il y avoir le moindre changement?

Voyons un peu. L'esprit est maintenu dans un modèle. Son existence même est le cadre à l'intérieur duquel il fonctionne et se meut. Le modèle fait référence au passé ou au futur, c'est l'espoir et le désespoir, la confusion et l'utopie, ce qui a été et ce qui devrait être. Nous connaissons parfaitement bien toutes ces notions. Vous dites vouloir briser l'ancien schéma, pour le remplacer par un « nouveau », qui n'est en fait qu'une modification du premier. Vous l'appelez nouveau parce que cela répond à vos besoins, mais c'est bien de l'ancien qu'il s'agit. Le schéma soi-disant nouveau plonge ses racines dans l'ancien: l'avarice, l'envie, la violence, la haine, le pouvoir, le rejet. Et à partir de ces matériaux, vous voulez édifier un monde nouveau. Ce n'est pas possible. Vous pouvez vous mentir à vous-même et tromper les autres, mais tant que l'ancien modèle ne sera pas totalement détruit, il ne pourra y avoir de transformation radicale. Et même si vous pensez le contraire, ce n'est pas vous qui représentez l'espoir du monde. Le fait de briser les modèles, les anciens comme les soi-disant nouveaux, est de la plus haute importance si le but à atteindre est de mettre un terme à ce chaos. C'est pourquoi il est tellement important de comprendre le mécanisme de l'esprit. L'esprit ne fonctionne que dans le champ du connu, de l'expérience, qu'il soit conscient ou inconscient, collectif ou superficiel. Peut-il exister une action qui n'ait pas de modèle? Jusqu'à présent, nous n'avons considéré l'action que dans son rapport avec le modèle, et une telle action est toujours une approximation de ce qui a été ou de ce qui devrait être. L'action a toujours été un compromis par rapport à l'espoir et à la crainte, au passé et au futur.

— Si l'action n'est pas un mouvement du passé vers le futur, ou entre le passé et le futur, quelle autre forme d'action peut-il y avoir? Vous ne conseillez pas l'inaction, tout de même!

Le monde serait sans doute bien meilleur si chacun de nous avait conscience de la véritable inaction, ce qui n'est pas le contraire de l'action. Mais c'est une autre histoire. Est-il possible que l'esprit n'ait pas de modèle, qu'il soit libéré du mouvement du désir qui va d'avant en arrière? C'est effectivement possible. Une telle action s'appelle vivre dans le présent. Vivre, c'est être sans espoir, c'est ne pas se préoccuper du lendemain ; ce qu'il ne faut pas confondre avec le désespoir ou l'indifférence. Mais nous ne vivons pas, nous sommes toujours à la poursuite de la mort, du passé ou du futur. La plus formidable des révolutions, c'est la vie. La vie n'a pas de modèles, mais la mort en a: le passé ou le futur, ce qui a été ou l'utopie. Vous vivez pour l'utopie et ce faisant vous sollicitez la mort et non la vie.

— Tout cela est bien joli mais ne nous mène nulle part. Où est votre révolution? Où est l'action? Où est la nouvelle façon de vivre?

Tout cela n'est pas contenu dans la mort mais dans la vie. Vous êtes à la poursuite d'un idéal, d'un espoir et c'est cela que vous appelez l'action, la révolution. Votre idéal, votre espoir, c'est la projection que fait l'esprit pour s'éloigner de ce qui est. L'esprit, étant le produit du passé, a trouvé en lui-même un nouveau type de modèle, et c'est cela que vous appelez révolution. Votre nouvelle vie n'est jamais que l'ancienne revêtue d'habits neufs. Le passé et le futur ne renferment pas la vie ; ils ont le souvenir de la vie et l'espoir de la vie, mais la vie n'est pas en eux. L'action de l'esprit n'est pas la vie, car l'esprit peut seulement agir dans le cadre de la mort, et la révolution basée sur la mort ne suscite que davantage de destruction, de misère et de ténèbres.

— J'ai l'impression d'être vide, c'est comme si j'étais nu. Peut-être que spirituellement c'est bon pour moi, cette légèreté d'esprit et de cœur, mais par contre ce n'est pas recommandé en termes d'action révolutionnaire collective.

Extrait du livre :

Le conformisme et la liberté

La tempête avait commencé tôt le matin par des éclairs et des coups de tonnerre, et il tombait maintenant une pluie fine et régulière ; il avait plu toute la journée et la terre rouge absorbait cette pluie. Le bétail s'était réfugié sous un grand arbre, là où était également un petit temple blanc. Le tronc de l'arbre semblait énorme, dans le champ vert qui l'entourait. Il y avait une ligne de chemin de fer de l'autre côté du champ, et les trains peinaient sur la légère pente, lançant un coup de sifflet triomphal lorsqu'ils l'avaient franchie. Si l'on marchait le long de la voie, on voyait de temps à autre un gros cobra aux anneaux magnifiques, coupé en deux par un train. Les oiseaux s'occupaient bien vite des restes et très rapidement il ne restait plus trace du serpent.

Il faut beaucoup d'intelligence pour vivre seul ; et vivre seul tout en restant malléable est très difficile. Vivre seul, sans refermer sur soi les murs de la gratification, demande une extrême vigilance, car la vie solitaire encourage la paresse, et les habitudes réconfortantes qui sont très difficiles à perdre. La vie solitaire favorise l'isolement et seuls les sages peuvent vivre seuls sans que cela se retourne contre eux ou contre les autres. La sagesse est solitaire, mais le chemin solitaire ne conduit pas à la sagesse. L'isolement c'est la mort et l'on ne trouve pas la sagesse dans le retrait. Aucun chemin ne conduit à la sagesse, car tous les chemins séparent, excluent. De par leur nature même, les chemins ne peuvent conduire qu'à l'isolement, même si cet isolement est appelé l'unité, l'entier, l'un et ainsi de suite. Un chemin est quelque chose qui exclut, le moyen exclut également et la fin est semblable au moyen. Le moyen n'est pas séparé de la fin, du ce qui devrait être. La sagesse vient de la compréhension de notre relation à un champ, à un passant, à une pensée qui passe. Se refermer sur soi-même, s'isoler dans un but de recherche, c'est mettre d'ores et déjà un terme à toute découverte. La relation débouche sur une solitude qui n'est pas l'isolement. Il faut qu'existe la solitude, non pas celle de l'esprit qui se ferme, mais celle de la liberté. L'homme complet est seul, et l'homme inachevé recherche l'isolement.

Elle avait été écrivain, et ses livres avaient eu une large audience. Elle dit qu'il lui avait fallu de nombreuses années avant de pouvoir venir en Inde, car lorsqu'elle s'était mise en route elle n'avait pas la moindre idée de sa destination, et c'est seulement après toutes ces années que cela lui était devenu évident. Son mari et toute sa famille s'intéressaient aux questions religieuses, de façon très approfondie, mais elle avait cependant décidé de les quitter, et elle était venue dans l'espoir de trouver un peu de paix. Elle ne connaissait absolument personne dans ce pays lorsqu'elle arriva, et la première année fut très pénible. Elle se rendit tout d'abord dans un ashram dont elle avait entendu parler. Le gourou qui le dirigeait était un doux vieillard qui avait eu certaines expériences religieuses sur lesquelles il vivait maintenant et qui répétait sans cesse des formules en sanscrit que ses disciples comprenaient. Elle fut bien accueillie dans cette retraite et il lui sembla facile de s'adapter à ses règles. Elle y resta plusieurs mois mais ne trouva pas la paix et elle annonça son départ. Les disciples furent horrifiés qu'elle puisse seulement envisager de quitter un tel maître. Mais elle partit quand même. Elle se rendit ensuite dans un autre ashram, dans les montagnes, et y resta un certain temps, tout d'abord très heureuse car l'endroit était magnifique, parmi les arbres, les torrents et la vie naturelle. La discipline était assez stricte mais elle n'en fut pas gênée ; mais là encore il s'agissait de morts-vivants. Les disciples avaient le culte d'un savoir mort, d'une tradition fossilisée et d'un maître momifié.

Lorsqu'elle partit, ils furent tout aussi choqués et la menacèrent d'affres spirituelles. Elle se rendit alors dans une retraite fort connue où l'on répétait différentes assertions religieuses tout en pratiquant régulièrement des méditations imposées, mais elle découvrit bientôt qu'elle était prise au piège et que cela la détruisait. Ni le maître ni les disciples ne voulaient la liberté, bien qu'ils ne cessent d'en parler. Leur seule préoccupation était d'entretenir le centre et de garder des disciples au nom du gourou. Elle partit à nouveau pour aller ailleurs, où la même histoire se répéta à quelques détails près.

— Je vous assure que j'ai été dans la plupart des ashrams sérieux, et tous ne pensent qu'à vous garder, à vous broyer afin que vous entriez dans le système de pensée qu'ils appellent la vérité. Pourquoi veulent-ils tous que l'on se conforme à une discipline particulière, à un mode de vie établi par le maître? Comment se fait-il qu'ils n'accordent jamais cette liberté qu'ils promettent tous?

Le conformisme est satisfaisant, il confère la sécurité au disciple et le pouvoir au disciple comme au maître. Le conformisme renforce l'autorité, qu'elle soit séculière ou religieuse, et engendre l'ennui, qu'ils appellent la paix. Si l'on veut éviter de souffrir par le biais d'une certaine forme de résistance, pourquoi ne pas suivre ce chemin, même s'il est un peu douloureux? Le conformisme anesthésie l'esprit en conflit. Nous souhaitons qu'on nous rende apathiques, insensibles ; nous essayons de nous fermer à la laideur et ce faisant nous ne voyons pas non plus la beauté. Se conformer à l'autorité des morts ou des vivants procure une intense satisfaction. Le maître sait et vous ne savez pas. Il serait idiot d'essayer de comprendre par vous-même puisque le maître sait, et c'est ainsi que vous devenez son esclave, car l'esclavage vaut mieux que la confusion. Le maître et l'esclave profitent de leur exploitation mutuelle. Vous n'allez pas dans un ashram pour y trouver la liberté, n'est-ce pas? Vous y allez pour vous faire consoler, pour mener une vie renfermée de discipline et de croyance, pour adorer et être adorée à votre tour - tout ce qu'on appelle la recherche de la vérité. Ils ne peuvent offrir la liberté, car ce serait travailler à leur propre perte. La liberté ne se trouve dans aucune retraite, dans aucun système ni aucune croyance, ni dans le conformisme et la peur que l'on appelle discipline. Les disciplines ne peuvent apporter la liberté, elles peuvent la promettre mais l'espoir n'est pas la liberté. L'imitation comme moyen de parvenir à la liberté est très exactement le déni de la liberté, car les moyens sont la fin ; le fait de copier ne peut produire que d'autres copies et non pas la liberté. Mais nous aimons nous faire des illusions, et c'est pour cela que la contrainte ou la promesse de la récompense existent sous des formes variées et subtiles, l'espoir est le déni de la vie.

— J'évite maintenant les ashrams comme la peste. J'y suis allée pour trouver la paix et on ne m'a offert que des contraintes, des doctrines autoritaires et de vaines promesses. Comme nous acceptons facilement les promesses du gourou! Quels aveugles nous sommes! Moi du moins, après toutes ces années, je n'ai plus aucun désir de rechercher leurs récompenses promises. Physiquement, comme vous le voyez, je suis épuisée, car j'ai été assez folle pour appliquer leurs formules à la lettre. Dans l'une de ces retraites, où le maître est en train d'accéder à la célébrité, lorsque je leur ai dit que j'allais vous voir, ils levèrent les bras au ciel et certains avaient même des larmes dans les yeux. Ce fut vraiment le comble! Je suis ici parce que je veux vous parler de quelque chose qui me tient à cœur. J'en ai glissé un mot à l'un des maîtres et il me répondit que je devais contrôler ma pensée. Voilà. La douleur de la solitude m'est insupportable. Je ne parle pas de la solitude physique, que j'apprécie, mais de la profonde douleur intérieure d'être seule. Que puis-je y faire? Comment faire face à ce vide?

Le fait de demander votre route fait de vous un disciple. A cause de cette douleur de la solitude, vous demandez de l'aide, et le simple fait de chercher un conseil ouvre la porte à la contrainte, l'imitation et la peur. Le « comment » n'a pas la moindre importance, essayons de comprendre la nature de cette douleur plutôt que de tenter de la vaincre, de l'éviter ou de la dépasser. Tant qu'il n'y aura pas compréhension totale de cette douleur due à la solitude, un combat incessant empêchera toute paix et tout repos. Et que nous en ayons conscience ou non, la plupart d'entre nous nous essaient par la violence ou la subtilité d'échapper à cette peur. Cette douleur est reliée au passé, et non à ce qui est. Il faut prendre conscience de ce qui est, non pas verbalement, ni théoriquement, mais par l'expérience directe. Et comment découvrir ce qui est réellement si vous l'appréhendez avec un sentiment de douleur ou de crainte? Pour le comprendre, ne devez-vous pas l'aborder librement, dépouillée de tout le savoir passé qui l'entoure? Votre esprit ne doit-il pas être renouvelé, libéré des souvenirs et des réponses habituelles? Je vous en prie, ne demandez pas comment l'esprit peut se libérer afin de percevoir ce qui est nouveau, mais écoutez la vérité contenue en cela: Seule la vérité libère, et non pas votre désir d'être libre. Le désir et l'effort de se libérer sont en soi des obstacles à la libération.

Pour comprendre ce qui est nouveau, l'esprit, avec toutes ses conclusions et ses protections, ne doit-il pas cesser toutes ses activités? Ne doit-il pas être immobile, sans chercher un moyen de fuir cette solitude, ni d'y remédier? Ne faut-il pas plutôt observer cette douleur de la solitude, ainsi que ses mouvements de désespoir et d'espoir? Est-ce que ce ne sont pas précisément ces mouvements qui suscitent la solitude et la peur qu'elle inspire? Car l'activité même de l'esprit n'est-elle pas un processus d'isolement, de résistance? Toute forme de relation mentale ne débouche-t-elle pas sur la séparation et le retrait? L'expérience elle-même n'est-elle pas un processus d'auto-isolement? De sorte que le problème n'est pas la douleur de la solitude mais bien l'esprit qui projette ce problème. La compréhension de l'esprit est le début de la liberté. La liberté n'est pas une chose du futur, elle est au point de départ. L'activité de l'esprit ne peut être comprise que dans le processus de réponse devant toutes les formes de stimulation. La provocation et la réponse constituent la relation à tous les niveaux. Toutes les formes d'accumulation, qu'il s'agisse du savoir, de l'expérience, de la croyance, font obstacle à la liberté. Et ce n'est que dans la liberté que la vérité peut être.

— Mais l'effort n'est-il pas nécessaire pour parvenir à la compréhension?

Avons-nous jamais compris quelque chose dans la lutte, le conflit? La compréhension n'intervient-elle pas lorsque l'esprit est parfaitement immobile, lorsque l'action de l'effort a cessé? L'esprit que l'on rend tranquille n'est pas immobile, c'est un esprit mort, insensible. Le désir détruit la beauté du silence.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 23 'Le conformisme et la liberté'

Le temps et la continuité

La lumière du soir se reflétait sur l'eau, et la masse sombre des arbres se découpait sur le soleil couchant. Un autocar très chargé passa, suivi par une grosse voiture qui transportait des gens très élégants. Un enfant jouait au cerceau. Un femme qui portait un lourd fardeau s'arrêta pour l'équilibrer puis reprit son chemin d'un pas las. Un garçon à bicyclette qui semblait pressé de rentrer chez lui, lança au passage un salut à quelqu'un. Quelques femmes apparurent et disparurent, un homme s'arrêta pour allumer une cigarette, lança l'allumette dans l'eau, regarda autour de lui et continua sa route. Personne ne semblait prêter attention à l'eau ni aux arbres sombres qui se détachaient sur le ciel. Une jeune fille parlait à un bébé qu'elle tenait dans ses bras et tentait de l'amuser en lui montrant les eaux sombres et miroitantes. Des taches de lumière commençaient à apparaître aux fenêtres des maisons et l'étoile du soir naviguait dans le ciel.

Il est une forme de tristesse dont nous avons fort peu conscience. Nous connaissons la douleur et la souffrance de nos luttes et de nos confusions personnelles ; nous connaissons la futilité et l'amertume de la frustration, nous connaissons aussi la plénitude de la joie et son côté transitoire. Nous percevons très bien nos propres peines mais nous n'avons aucune conscience de la tristesse des autres. Comment le pourrions-nous enfermés comme nous le sommes dans nos infortunes et nos ennuis personnels? Nos cœurs las et déprimés nous empêchent de percevoir la lassitude d'autrui. La tristesse est tellement exclusive, c'est un facteur d'isolement et de destruction. Que le sourire s'efface rapidement! Toutes choses semblent se terminer dans la douleur, cet ultime isolement.

Elle était très cultivée, compétente et directe. Elle avait étudié les sciences et la religion et s'était intéressée de très près à la psychologie. Bien que très jeune, elle avait été mariée - et avait, précisa-t-elle, connu les problèmes classiques de la vie conjugale. Elle avait maintenant repris sa liberté et elle désirait profondément dépasser le conditionnement habituel, en même temps que les limites de l'esprit. Ses études lui avaient permis d'entrevoir des possibilités allant bien au-delà de l'accumulation consciente et collective du passé. Elle avait assisté à plusieurs conférences et causeries, expliqua-t-elle, et en avait retiré l'impression que tous les grands maîtres étaient agis par une même source. Elle avait écouté avec beaucoup d'attention et en avait tiré beaucoup de bénéfices et elle venait maintenant parler du problème du temps et de l'inépuisable.

— Quelle est cette source au-delà du temps, cet état d'être qui n'est pas contenu dans le raisonnement de l'esprit? Qu'est-ce que l'intemporel, cette créativité dont vous parlez?

Est-il possible d'avoir conscience de l'intemporel? Quels critères permettent de le reconnaître, d'en prendre conscience? Comment le reconnaîtriez-vous? Comment le mesureriez-vous?

— On ne peut le juger qu'à ses effets.

Mais le fait de juger est d'essence temporelle, et les effets de l'intemporel peuvent-ils se mesurer dans le temps? La seule façon de permettre l'intemporel, c'est peut-être de comprendre ce que représente exactement le temps pour nous. Mais peut-on parler de l'intemporel? Même si nous en avons tous deux conscience, pouvons-nous en

parler pour autant? Nous y réussirons peut-être, mais notre expérience ne sera pas l'intemporel. Car on ne peut parler de l'intemporel et en rendre compte qu'en utilisant des moyens temporels. Or les mots sont inadéquats et le temps ne permettra jamais de comprendre l'intemporel. Il faut que le temps soit aboli pour que soit l'état d'intemporalité. Essayons donc tout d'abord de déterminer ce qu'est pour nous le temps.

— Il y a trois sortes de temps: le temps comme devenir, le temps comme distance et le temps comme mouvement.

Le temps est psychologique autant que chronologique. Le temps comme devenir, c'est le petit qui devient grand ; le char à bœufs qui évolue jusqu'à l'avion à réaction, le nourrisson qui devient l'homme. L'espace extra-terrestre est en perpétuel devenir, et il en va de même pour la terre. C'est là quelque chose d'évident, qu'il serait absurde de nier. Mais le temps comme distance est un phénomène plus complexe.

— On sait qu'un être humain peut être en deux endroits à la fois - rester plusieurs heures au même endroit tout en étant, dans le même temps, quelques minutes ailleurs.

La pensée peut vagabonder effectivement fort loin tandis que le penseur demeure au même endroit.

— Ce n'est pas à ce phénomène que je fais allusion. Il a été reconnu qu'une personne, une entité physique, pouvait être simultanément en deux endroits bien séparés. Mais revenons à la question du temps.

Hier qui se sert d'aujourd'hui comme d'un accès au lendemain, le passé qui pénètre par le présent dans le futur, tout cela ne forme qu'un seul mouvement du temps et non trois mouvements distincts. Nous connaissons le temps comme phénomène chronologique, comme évolution et devenir. Il y a la graine qui croît et devient arbre, et il y a aussi le processus du devenir psychologique. L'évolution est relativement compréhensible, nous la laisserons de côté pour l'instant. Le devenir psychologique implique la notion de temps. Je suis ceci et je deviendrai cela, en utilisant le temps comme moyen, comme passage d'un état à l'autre. Ce qui a été devient ce qui sera. Nous connaissons fort bien ce processus. Donc la pensée est temporelle, la pensée qui a été et celle qui sera, le ce qui est et l'idéal. La pensée est une production du temps et sans le processus de la pensée, le temps n'existerait pas. C'est l'esprit qui fabrique le temps, il est le temps.

— C'est parfaitement exact. C'est l'esprit qui fait le temps et c'est lui qui s'en sert. Hors du processus mental, le temps n'existe pas. Mais peut-on aller au-delà de l'esprit? Existe-t-il un état qui ne soit pas mental?

Essayons de découvrir ensemble si un tel état existe. L'amour est-il de l'ordre de la pensée? Il nous arrive de penser à quelqu'un que nous aimons, lorsque l'autre est absent, nous pensons à lui, ou nous avons une image de lui, une photo. C'est la séparation qui suscite la pensée.

— Voulez-vous dire qu'en cas d'unicité temporelle la pensée cesse et fait place à l'amour?

L'unicité implique également la dualité, mais là n'est pas la question. L'amour est-il un processus de la pensée? La pensée procède du temps ; et l'amour est-il lié au temps? La pensée est limitée par le temps et vous vous demandez s'il est possible de se libérer de la qualité contraignante du temps.

— Cela doit être possible, car autrement il ne peut y avoir création. La création est impossible tant que fonctionne le processus de continuité. La création, c'est le nou-

veau, la vision nouvelle, l'invention, la découverte, la nouvelle formulation et non pas la continuation de ce qui était préalablement.

La continuité est la mort de la création.

— Mais comment mettre un terme à cette continuité?

Qu'entendons-nous pas continuité? De quoi est-elle faite? Qu'est-ce qui lie les moments entre eux, comme le fil les perles d'un collier? L'instant est neuf, mais ce nouveau est absorbé par l'ancien et c'est ainsi que se forme la chaîne de la continuité. Le nouveau peut-il vraiment exister en tant que tel, ou s'agit-il tout au plus de la récognition du nouveau par l'ancien? Si le nouveau est reconnu par l'ancien, est-il encore le nouveau? L'ancien ne peut reconnaître que sa projection propre ; il prétend que c'est le nouveau mais c'est faux. Le nouveau n'est pas reconnaissable ; c'est un état de non-récognition, de non-association, dans lequel toute identification est impossible. L'ancien s'assure la continuité avec ses propres projections, mais il ne peut percevoir le nouveau. Le nouveau peut être traduit en termes anciens mais ne peut cœxister avec lui. Faire l'expérience du nouveau n'est possible qu'en l'absence de l'ancien. L'expérience et la façon dont on l'exprime font partie du monde de la pensée, de l'idée. C'est la pensée qui traduit le nouveau dans le langage de l'ancien. C'est l'ancien qui fournit la continuité ; l'ancien est la mémoire, le mot qui tous deux sont d'essence temporelle.

— Mais comment mettre un terme à la mémoire? Est-ce possible?

Est-ce possible? Celui qui désire mettre un terme à la mémoire est également celui qui la fabrique, il n'est pas distinct de la mémoire. N'en est-il pas ainsi?

— Si, car celui qui fait l'effort est issu de la mémoire, de la pensée. La pensée est le produit du passé, conscient ou inconscient. Mais alors que faire?

Écoutez, je vous en prie, et vous ferez naturellement, sans effort, ce qui doit être fait. Le désir est pensée ; c'est le désir qui forge les chaînes de la mémoire. Le désir est effort, c'est l'action de la volonté. Le désir accumule. L'accumulation est une forme de continuité. Stocker l'expérience, le savoir, le pouvoir ou bien des objets suscite la continuité, et refuser ces mêmes choses c'est pratiquer une continuation négative. La continuation, qu'elle soit négative ou positive, est la même. Le lieu de l'accumulation est le désir, le désir du plus ou du moins. Et le centre en est le soi, qui se situe à différents niveaux selon le conditionnement subi. Toute activité de ce centre ne peut que susciter une continuité plus étendue du soi. Tout mouvement de l'esprit est lié au temps et interdit toute création. L'intemporel n'est pas dans la qualité liée au temps de la mémoire. L'intemporel ne se mesure pas avec la mémoire, avec l'expérience. Et l'innommé apparaît seulement lorsque l'expérience, le savoir, a totalement cessé. Seule la vérité libère l'esprit de ses propres chaînes.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 24 'Le temps et la continuité'

La famille et le désir de sécurité

Quelle vilaine chose que d'être satisfait de soi! Le contentement est une chose et la satisfaction une autre. La satisfaction rend l'esprit ennuyeux et le cœur las, elle conduit à la superstition et à la paresse et émousse totalement la sensibilité. Ce sont ceux qui recherchent les satisfactions et ceux qui les ont qui créent la confusion et la douleur. Ce sont eux qui permettent l'existence du village malodorant et de la ville bruyante. Ils élèvent des temples à une image taillée et exécutent des rituels qui les satisfont. Ils encouragent la guerre et les divisions de classes. Ils multiplient à tout jamais les moyens de gratification ; l'argent, la politique, le pouvoir et les organisations religieuses sont leur fait. Ils encombrent la terre entière du poids de leur respectabilité et de ses récriminations.

Avez-vous décidé qui vous alliez épouser ou bien vos parents vont-ils s'en occuper?

— Ce sera probablement mes parents et sans doute que c'est mieux ainsi.

Puis-je vous demander pourquoi?

— Dans les autres pays, garçons et filles tombent amoureux l'un de l'autre. C'est peut-être très bien au début, mais les disputes et la souffrance apparaissent bien vite, ainsi que les scènes et les réconciliations, le plaisir machinal et la vie routinière. Les mariages arrangés par nos parents, dans notre pays, finissent de la même façon, et deviennent vite routiniers, de sorte qu'il n'y a pas une grande différence entre les deux systèmes. Tous deux sont assez atroces, mais qu'y faire? Car après tout, il faut bien se marier, on ne peut rester célibataire toute sa vie. C'est très triste, mais le fait d'avoir un mari donne au moins une certaine sécurité et les enfants sont une source de joie. Et on ne peut pas avoir l'un sans l'autre.

Mais à quoi vont servir toutes vos années d'études?

— C'est agréable d'avoir des diplômes, pour s'amuser, mais les enfants et le travail ménager prennent vraiment tout notre temps.

A quoi vous a donc servi votre soi-disant éducation? Pourquoi avoir perdu tant d'années, d'argent et d'énergie pour finir dans une cuisine? Vous n'avez pas l'intention d'enseigner ou d'avoir une activité après votre mariage?

— Seulement si j'ai le temps. Car si l'on n'est pas riche, il n'est pas possible d'avoir des domestiques et des choses de ce genre. J'ai bien peur que ma vie professionnelle ne se termine avec mon mariage - et je veux me marier. Êtes-vous contre le mariage?

Le mariage est-il pour vous une institution qui permet de fonder une famille? Mais la famille n'est-elle pas une cellule qui s'oppose à la société? N'est-ce pas un centre à partir duquel toute activité rayonne, une relation exclusive qui domine toutes les autres formes de relation? N'est-ce pas une activité refermée sur elle-même qui suscite la division, la séparation, et les notions de faible et de fort, de grands et de petits? La famille comme système paraît résister à l'ensemble ; chaque famille s'oppose aux autres familles, aux autres groupes. La famille et sa propriété ne sont-elles pas l'une des causes de la guerre?

— Si vous êtes contre la famille, vous devez être partisan de la collectivisation de l'homme et de la femme qui fait de leurs enfants la propriété de l'État?

Ne tirez pas de conclusions hâtives, je vous en prie. Penser en termes de formules et de systèmes ne peut que susciter l'opposition et la dispute. Vous avez votre système, et tel autre aura le sien. Les deux systèmes s'affrontent et cherchent à s'annuler, tandis que le problème demeure.

— Mais si vous êtes opposé à la famille, avec quoi êtes-vous d'accord?

Pourquoi poser la question en ces termes? N'est-il pas stupide, devant un problème, de prendre parti selon ses propres préjugés? Ne vaut-il pas mieux comprendre le problème au lieu de faire intervenir l'opposition et l'hostilité, ce qui ne fait que multiplier les problèmes?

La famille telle qu'elle apparaît aujourd'hui est une cellule où la relation est limitée, fermée sur elle-même et exclusive. Les réformistes et les soi-disant révolutionnaires ont tenté de venir à bout de cet esprit de famille exclusif qui est à l'origine de toutes les formes d'activités antisociales. Mais c'est un élément central de stabilité qui en tant que tel s'oppose à l'insécurité et la structure sociale du monde actuel ne peut exister sans cette sécurité. La famille n'est pas seulement une chose qui peut s'obtenir par la contrainte. Toute forme de contrainte, à quelque niveau que cela soit, est un refus de l'amour. Le révolutionnaire qui applique une idéologie n'est pas révolutionnaire. Il ne propose qu'un substitut, une autre forme de sécurité, un nouvel espoir. Et l'espoir est une mort. L'amour seul peut donner corps à une véritable révolution ou à une transformation radicale des relations humaines, et l'amour n'est pas de l'ordre de l'esprit. La pensée peut élaborer et exprimer de magnifiques structures d'espoir, mais la pensée ne peut déboucher que sur d'autres conflits, la confusion et la souffrance. L'amour apparaît lorsque l'esprit, avec ses ruses et son repli sur lui-même, n'est plus.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 25 'La famille et le désir de sécurité'

Le « je »

— La méditation est pour moi quelque chose de très important ; je médite régulièrement deux fois par jour depuis plus de vingt-cinq ans. Au début, c'était très difficile, je ne parvenais pas à contrôler mes idées et tout m'était sujet de distraction. Mais progressivement j'ai réussi à écarter tout cela. J'ai canalisé mon temps et mon énergie en vue de mon but final. J'ai consulté différents maîtres et j'ai suivi plusieurs méthodes de méditation mais, curieusement, aucune d'elles ne m'a pleinement satisfait - satisfaction n'est peut-être pas le terme qui convient. Toutes mènent à un certain point, selon la méthode utilisée, et j'ai toujours eu l'impression de n'être plus que la confirmation d'un système, ce qui n'était pas mon but. Mais toutes ces expériences m'ont permis de dominer parfaitement mes pensées et je contrôle également fort bien mes émotions. J'ai fait des exercices de respiration afin de parvenir à la tranquillité du corps et de l'esprit. J'ai répété les mots sacrés et j'ai observé de longues périodes de jeûne. D'un point de vue moral, je suis scrupuleusement intègre, et les choses de ce monde ne m'attirent pas. Mais après toutes ces années de lutte et d'efforts, de discipline et de refus, je ne trouve pourtant pas la paix, la félicité dont parle le Très Grand. En de rares occasions, j'ai connu quelques moments extraordinaires de véritable extase, j'ai eu l'intuition de la promesse d'une « autre chose ». Mais il semble que je ne peux pas dépasser l'illusion de mon propre esprit, et j'en reste éternellement prisonnier. Un nuage de désespoir et de perturbation m'environne et la douleur s'accentue.

Nous étions assis sur les berges d'un large fleuve, très près de l'eau. La ville était au-dessus du fleuve, à quelque distance de là. Un jeune garçon chantait sur l'autre rive. Derrière nous, le soleil se couchait et des ombres denses se dessinaient sur l'eau. C'était une soirée magnifique et tranquille, tous les nuages étaient à l'est et le fleuve profond semblait à peine couler. Il ne percevait absolument rien de cette beauté, tant il était absorbé par son problème. Nous étions silencieux et il avait fermé les yeux. Son visage sévère était calme mais la lutte intérieure qui l'habitait était intense. Une volée d'oiseaux vint se poser sur la berge du fleuve, et leurs cris durent être entendus au loin car d'autres oiseaux trouvèrent bientôt le fleuve et les rejoignirent. Un silence intemporel recouvrait la terre.

Et pendant toutes ces années, avez-vous jamais cessé de poursuivre le but recherché? La volonté et l'effort ne sont-ils pas les éléments qui constituent le « je », et le processus du temps peut-il déboucher sur l'éternité?

— Je n'ai jamais consciemment cessé de poursuivre ce que mon cœur et mon être tout entier recherchaient profondément. Je n'ose pas le faire, car dans ce cas je recevoir des instructions positives que vous n'écoutez pas.

L'étoile du soir se reflétait dans le fleuve paisible.

Il revint de bonne heure le lendemain matin. Le soleil commençait tout juste à apparaître au-dessus de la cime des arbres, et il y avait encore un léger brouillard sur le fleuve. Un bateau aux larges voiles, lourdement chargé de bois, descendait lentement le fleuve, et à l'exception de l'homme de barre, tout l'équipage dormait en différents endroits du bateau. Tout était tranquille et les activités humaines de chaque jour n'avaient pas encore commencé le long du fleuve.

— En dépit de mon anxiété, des signes extérieurs d'impatience que j'ai manifestés, j'ai dû être intérieurement fort attentif à ce que vous avez dit hier car en me réveillant

ce matin j'ai éprouvé un certain sentiment de liberté et cette clarté qui accompagne la compréhension. J'ai médité comme d'habitude pendant une heure avant le lever du soleil et je commence à me demander si mon esprit n'est pas prisonnier d'un certain nombre d'illusions qui croissent sans cesse. Pourrions-nous reprendre les choses où nous les avons laissées?

Il n'est pas possible de reprendre les choses à l'endroit même où nous les avons laissées, mais nous pouvons considérer notre problème d'un œil neuf. L'esprit, intérieurement et extérieurement, est sans cesse en activité et reçoit sans arrêt des informations, des impressions. Pris dans le filet de ses souvenirs et de ses réactions, c'est un ensemble de désirs nombreux et de conflits. Il ne fonctionne que dans le champ temporel et dans ce champ se trouvent la contradiction, l'opposition de la volonté et du désir, c'est-à-dire l'effort. Cette activité psychologique du « Je », du « Moi » et du « Mien » doit cesser, car ce genre d'activité est génératrice de problèmes et suscite des formes diverses d'agitation et de désordre. Mais tout effort destiné à faire cesser cette activité ne débouche que sur davantage d'activité et d'agitation.

— C'est exact, je l'ai remarqué. Plus l'on essaie de rendre l'esprit tranquille, plus l'on suscite de résistance, et c'est à briser cette résistance que l'on consacre nos efforts. C'est un cercle vicieux.

Si vous avez conscience que c'est un cercle vicieux et que vous comprenez que vous, vous ne pouvez pas le rompre, le simple fait de comprendre cela mettra un terme à l'existence du censeur, de l'observateur.

— Il semble que ce soit la chose la plus difficile à faire: supprimer l'observateur. J'ai essayé, mais jusqu'à présent je n'y ai pas réussi. Comment doit-on s'y prendre?

N'êtes-vous pas encore en train de penser en termes de « je » et de « non-je »? Ne maintenez-vous pas ainsi ce dualisme à l'intérieur de l'esprit par l'intermédiaire du mot, et de la répétition constante de l'expérience et de l'habitude? Car après tout, le penseur et sa pensée ne constituent pas deux processus différents, mais nous faisons en sorte qu'il en soit ainsi afin de parvenir au but recherché. Le censeur est engendré par le désir. Notre problème n'est pas de savoir comment supprimer le censeur, mais plutôt de comprendre le désir.

— Il doit exister une entité capable de compréhension, un état séparé et distinct de l'ignorance.

L'entité qui déclare « je comprends » est toujours prise dans le champ de l'esprit ; c'est encore l'observateur, le censeur, ne croyez-vous pas?

— Si, naturellement. Mais je ne vois pas comment cet observateur peut être effacé. D'ailleurs, peut-il l'être réellement?

Nous allons le voir. Nous disions qu'il était essentiel de comprendre le désir. Le désir peut se diviser - et car je ne me laisse ni persuader ni dominer facilement Ma vie a été difficile, mais je suis suffisamment efficace pour avoir réussi à me faire une bonne situation. Mais mon problème n'est pas là. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce conflit intérieur que je ne parviens pas à maîtriser. Il m'arrive souvent de me réveiller en pleine nuit après un cauchemar et le conflit ne semble pas me laisser un moment de répit. Cela envahit mes occupations de tous les jours et très souvent cela se manifeste également dans mes relations les plus intimes.

Qu'entendez-vous par conflit? De quelle nature est-il?

— Extérieurement, je suis un homme très occupé, et mon travail requiert de la concentration et de l'attention. Lorsque mon esprit est occupé de la sorte, mes conflits intérieurs sont oubliés ; mais dès que mon travail me laisse un moment de calme, tout réapparaît. Ces conflits ne sont pas tous au même niveau et sont de na-

ture différente. Je veux réussir dans mon travail, arriver au sommet de ma profession, avoir beaucoup d'argent et des choses de ce genre et je sais que c'est possible. Et en même temps, j'ai conscience de la stupidité d'une telle ambition. J'aime les bonnes choses de la vie et d'un autre côté je veux mener une vie simple et presque ascétique. Je hais un certain nombre de personnes, tout en voulant oublier et pardonner. Je peux continuer à vous donner des exemples mais je suis sûr que vous comprenez la nature de mon conflit. Je suis par nature quelqu'un de très paisible et pourtant je me mets facilement en colère. Je suis en très bonne santé - ce qui est peut-être une malchance, du moins dans mon cas, car extérieurement je donne l'apparence d'être calme et posé, mais je suis en fait troublé et perturbé par mes conflits intérieurs. J'ai largement dépassé la trentaine et je voudrais vraiment sortir de la confusion de mes propres désirs. Et un autre de mes problèmes, voyez-vous, c'est que je trouve presque impossible de parler de tout cela à quelqu'un. C'est la première fois depuis de nombreuses années que je m'extériorise un peu. Je ne suis pas renfermé, mais je déteste parler de moi et je ne pourrais certainement pas le faire avec un quelconque psychologue. Compte tenu de tout cela, pouvez-vous me dire s'il m'est possible d'espérer une certaine forme de sérénité intérieure?

Plutôt que d'essayer d'éliminer le conflit, voyons si nous pouvons comprendre cette somme de désirs. Notre problème est davantage de voir la nature du désir que de tenter d'éliminer le conflit. Car c'est le désir qui provoque le conflit. Le désir est stimulé par l'association et le souvenir, et la mémoire fait partie du désir. C'est le souvenir de l'agréable et du désagréable qui nourrit le désir et qui le morcelle en désirs opposés et conflictuels. L'esprit s'identifie à l'agréable en l'opposant au désagréable, et c'est en choisissant entre la douleur et le plaisir que l'esprit isole le désir, en le divisant en différentes catégories de quêtes et de valeurs.

— Et bien qu'il y ait nombre de désirs opposés et conflictuels, tous les désirs ne font qu'un. C'est bien cela?

Il en est effectivement ainsi, n'est-il pas vrai? Et il est très important de comprendre cela, car sinon le conflit entre les désirs qui s'opposent ne peut prendre fin. La dualité du désir, qui est une création de l'esprit, est une illusion. Il n'y a pas de dualité dans le désir, tout au plus existe-t-il différents types de désir. La seule véritable dualité, c'est celle du temps et de l'éternité. Notre propos est donc de reconnaître le caractère imaginaire de la dualité du désir. Le désir se subdivise en vouloir et en non-vouloir, mais le fait d'éviter l'un et de poursuivre l'autre fait toujours partie du processus fait, on découvre que le désir et les nombreux et divers conflits qui l'accompagnent n'existent plus.

— Cela permet-il d'accéder à une vie plus calme et plus pleine?

Certainement pas au début. Il est probable que cela suscitera de nouvelles perturbations et qu'il faudra envisager un réajustement. Mais plus l'on pénètre profondément dans le problème complexe du désir et du conflit, plus il devient simple.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 26 'Le « je »'

La nature du désir

TEXTE

Extrait du livre :
CSV Tome 2, note 27 'La nature du désir'

Le but de la vie

La route devant la maison descendait jusqu'à la mer, en serpentant entre nombre de petites boutiques, de grandes maisons, de garages, de temples et en passant même devant un jardin poussiéreux et abandonné. Lorsqu'elle atteignait enfin la mer, cette route devenait une grande rue très passante, avec des taxis, des autobus bruyants et tous les autres bruits d'une ville moderne. Une avenue paisible et ombragée que surplombaient d'immenses arbres partait de cette grande rue, mais le matin et le soir elle était remplie de voitures qui allaient dans des clubs chics, avec des terrains de golf et de merveilleux jardins. Comme je marchais dans cette avenue, je remarquai plusieurs sortes de mendiants allongés sur le trottoir, qui ne faisaient pas de bruit et qui ne tendaient même pas la main aux passants. Une fillette d'environ dix ans était couchée par terre, sa tête reposant sur une boîte en fer, et les yeux grands ouverts. Elle était sale, ses cheveux étaient emmêlés mais elle me rendit mon sourire. Un peu plus loin, une petite fille d'à peine trois ans s'avança vers moi avec la main tendue et un sourire enchanteur. Sa mère était derrière un arbre, non loin de là, et la surveillait. Je pris la main qu'elle me tendait et nous fîmes quelques pas ensemble en direction de sa mère. Comme je n'avais pas de monnaie, je revins le lendemain avec une pièce mais la petite fille n'en voulut pas, elle voulait seulement jouer. Nous avons donc joué tous les deux et j'ai donné la pièce à sa mère. Et à chaque fois que je passe par cette avenue, je revois cette petite fille, qui est toujours là avec son sourire extraordinaire et ses yeux vifs.

Un mendiant était assis devant l'entrée d'un club très à la mode. Il était recouvert d'une toile de sac répugnante et ses cheveux emmêlés étaient très poussiéreux. Parfois, quand je passais par là, il était couché par terre, la tête dans la poussière, son corps nu sous la toile de sac ; il arrivait aussi qu'il soit assis, parfaitement immobile, regardant sans voir les arbres massifs au-dessus de lui. Il y eut un soir une joyeuse réception dans ce club. Toutes les lumières étaient allumées et des voitures étincelantes remplies de gens très gais s'arrêtaient et klaxonnaient. On entendait une musique légère qui venait du club, et qui résonnait dans l'air du soir. L'entrée était gardée par des policiers et des gens s'étaient groupés pour regarder les personnages bien vêtus et bien nourris descendre de voiture. Le mendiant s'était détourné de tout cela. Quelqu'un lui offrit quelque chose à manger et quelqu'un d'autre une cigarette, mais il refusa silencieusement d'accepter quoi que ce soit, sans faire le moindre mouvement. Il était en train de mourir lentement, jour après jour, sous le regard des passants.

Les arbres formaient une masse imposante contre le ciel assombri, avec des contours fantastiques. Leurs feuilles étaient très petites mais leurs branches semblaient énormes et cela leur conférait une majesté moyen ou un autre? Sans l'humilité, la réalité ne peut pas être.

— Mais je ne cherche, en venant ici, qu'à découvrir le vrai but de la vie.

Est-il possible de vous faire remarquer que vous êtes pris par une idée et que cela devient une fixation. Nous devrions toujours faire attention à cela. Votre désir de découvrir la finalité de la vie vous a fait lire nombre de philosophes et consulter de nombreux maîtres. Certains disent ceci, certains disent cela et vous, vous voulez connaître la vérité. Mais de quelle vérité s'agit-il? Voulez-vous savoir si ce qu'ils disent est vrai, ou bien découvrir la vérité par rapport à vos propres préoccupations?

— Lorsque vous posez une question directe comme celle-là, j'hésite à vous répondre. Il y a des gens qui ont étudié et fait des expériences, plus et mieux que je ne le ferai jamais, et ce serait une absurde prétention de ma part de rejeter ce qu'ils disent, car cela pourrait m'aider à découvrir la signification de la vie. Mais chacun d'eux parle selon sa propre expérience et sa compréhension des choses, et parfois ils se contredisent. Le marxiste dit une chose et le religieux dit tout à fait le contraire. Je vous en prie, aidez-moi à découvrir la vérité de tout cela.

Voir le faux en tant que faux, le vrai dans le faux, et le vrai en tant que vrai, n'est pas chose facile. Pour que la perception soit claire, il faut être libéré du désir, qui déforme l'esprit et le conditionne. Vous êtes tellement impatient de découvrir la véritable signification de la vie que cette impatience même fait obstacle à la compréhension de votre propre recherche. Vous voulez connaître la vérité au sujet de ce que vous avez lu et de ce que les maîtres ont dit, n'est-ce pas?

— Oui, c'est exactement cela.

Alors, dans ce cas, il doit vous être possible de découvrir par vous-même ce qui est vrai dans toutes ces déclarations. Votre esprit doit être capable de perception directe ; sinon il se perdra dans la jungle des idées, des opinions et des croyances. Si votre esprit n'est pas en mesure de voir ce qui est vrai, vous serez semblable à la feuille qui tourbillonne. Car ce qui est important, ce ne sont pas les conclusions et les assertions des autres, quels qu'ils soient, mais que vous ayez l'intuition de ce qui est vrai. N'est-ce pas le plus important?

— Si, bien sûr, mais comment avoir ce don?

La compréhension n'est pas un don réservé à quelques-uns, elle est accessible à tous ceux qui sont sérieusement engagés dans la connaissance d'eux-mêmes. La comparaison ne suscite pas la compréhension, elle n'est qu'une forme de distraction, comme le jugement est une fuite. Pour que soit la vérité, l'esprit doit être libéré des comparaisons et des évaluations. Car l'esprit n'est pas immobile lorsqu'il compare et qu'il évalue, il est occupé. Un esprit occupé est incapable d'avoir une perception simple et claire.

— Faudrait-il alors que je me dépouille de toutes les valeurs que j'ai édifiées, de tout le savoir que j'ai réuni?

L'esprit ne doit-il pas être libre pour pouvoir découvrir? Le savoir, l'information - les conclusions et les expériences de soi-même et des autres, ce lourd fardeau de souvenirs - engendrent-ils la liberté? Et la liberté peut-elle exister tant qu'existera le censeur qui juge, condamne et compare? L'esprit n'est jamais immobile s'il doit sans cesse acquérir et calculer. Et l'immobilité de l'esprit n'est-elle pas une condition essentielle pour que la vérité soit?

— Si, je m'en rends compte ; mais n'en demandez-apparut sur la route. Chaque partie de la roue cerclée de fer touchait lentement le sol dur. L'homme qui le conduisait dormait, mais les boeufs connaissaient le chemin ; ils passèrent sans hâte et furent eux aussi bientôt absorbés par l'obscurité. Tout était maintenant parfaitement immobile et silencieux. L'étoile du soir était au-dessus des collines et allait bientôt disparaître. Un hibou lançait son appel au loin, et le monde des insectes de la nuit qui nous entourait était plein de vie et d'activité, sans pour autant que cela trouble la tranquillité du silence. Tout était contenu dans cette paix, les étoiles, le hibou solitaire, les myriades d'insectes. Si l'on tentait de l'écouter, on ne l'entendait plus, mais si on s'y joignait, on en devenait partie intégrante. L'observateur ne peut jamais être inclus dans cette paix, car il est celui qui regarde de l'extérieur sans en faire partie. L'observateur ne peut faire qu'une expérience, mais il n'est jamais cette expérience, cette chose en soi.

Il avait voyagé dans le monde entier, parlait plusieurs langues et avait été professeur et diplomate. Dans sa jeunesse, il avait été à Oxford et comme il avait mené sa carrière avec acharnement, il avait pris sa retraite plus tôt que de coutume. Il connaissait très bien la musique orientale mais préférait pourtant celle de son propre pays. Il avait étudié les différentes religions et le bouddhisme l'avait particulièrement impressionné. Mais cependant, déclara-t-il, si on les dépouille de leurs superstitions, de leurs dogmes et de leurs rituels, toutes les religions disent exactement la même chose. Certains rituels étaient d'une grande beauté mais l'argent et le mythe avaient repris à leur compte la plupart des religions et lui-même s'était libéré des rituels et enrôlements dogmatiques. Il s'était également intéressé à la télépathie et à l'hypnose et connaissait fort bien les phénomènes d'extra-lucidité, mais il n'avait jamais considéré tout cela comme une fin en soi. Il était possible de développer à l'extrême des facultés d'observation, de parvenir à un contrôle plus grand sur la matière, et ainsi de suite, mais il lui semblait que ces choses-là étaient primitives et évidentes. Il avait pris certaines drogues, y compris celles qui étaient à la dernière mode, et cela lui avait procuré pour un temps une intensité de perception devant l'expérience, au-delà des sensations superficielles habituelles. Mais il n'avait pas accordé beaucoup d'importance à ces expériences, car elles n'étaient en aucune façon révélatrices de cette signification essentielle qui était selon lui bien au-delà de toutes les choses éphémères.

— J'ai expérimenté diverses formes de méditation, dit-il, et pendant une année entière j'ai cessé toute activité pour rester seul et méditer. J'ai lu à plusieurs reprises ce que vous avez dit de la méditation et cela m'a profondément frappé. Depuis l'enfance, le seul mot de « méditation », ou son équivalent sanscrit, m'a toujours fait un très curieux effet. J'ai toujours trouvé une beauté extraordinaire et une joie profonde dans le fait de méditer, et c'est l'une des rares choses qui m'aient entièrement comblé dans la vie - même si un tel mot est impropre à rendre la profondeur de la méditation. Ce plaisir ne m'a pas quitté, il s'est approfondi et élargi au cours des années et ce que vous avez dit sur la méditation m'a ouvert la porte de nouveaux paradis. Je n'ai pas l'intention de vous parler à nouveau de la méditation car j'ai lu la presque totalité de ce que vous avez pu dire sur le sujet, mais si vous le permettez j'aimerais parler avec vous d'un événement très récent.

Il s'arrêta un moment et reprit:

— D'après ce que je vous ai dit, vous pouvez vous rendre compte que je ne suis pas le genre d'homme à Est-ce un personnage vivant, ou le souvenir de quelque chose qui est apparu et a disparu?

— J'ai presque peur de répondre à cette question. Ne croyez pas que je sois sentimental, je vous en prie, mais cette expérience représente beaucoup de choses pour moi. Et, bien que je sois venu ici pour en parler avec vous et pour découvrir la vérité au sujet de cette expérience, je m'avise que j'hésite maintenant et que je ne tiens pas réellement à aller plus loin. Mais il le faut. Eh bien, c'est parfois une figure vivante, mais le plus souvent c'est le souvenir d'une expérience passée.

Vous voyez combien il est important d'avoir conscience de ce qui est et non de se laisser prendre au piège de ce que l'on voudrait que cela soit. Il est facile de créer une illusion et de vivre en elle. Examinons les choses avec soin. Vivre dans le passé, même si c'est agréable, même si c'est moral, interdit de faire l'expérience de ce qui est. Ce qui est est toujours nouveau et l'esprit trouve très difficile de ne pas vivre dans les mille et un hiers. Et du fait que vous vous accrochez à ce souvenir, l'expérience vivante est niée. Le passé a une fin, et le vivant est éternel. Le souvenir de ce personnage vous enchante, vous inspire, vous donne un sentiment de libération ; c'est ce qui est mort qui donne vie au vivant. La plupart d'entre nous ignorent ce qu'est la vie car nous vivons avec les morts.

Puis-je vous faire remarquer que la crainte de perdre quelque chose de très précieux a commencé à se manifester en vous. La peur a pris possession de vous. Cette simple expérience a déjà donné naissance à plusieurs problèmes: la notion d'acquisition, la peur, le fardeau de l'expérience, et le vide de votre être propre. Si l'esprit pouvait se libérer de tout désir d'acquisition, l'expérience aurait un contenu tout différent, et la peur disparaîtrait totalement. La peur n'est qu'une ombre et non une chose en soi.

— Je commence à comprendre comment j'ai procédé. Je ne me cherche pas d'excuses, mais l'expérience était tellement intense que mon désir de la conserver lui était proportionnellement lié. Qu'il est difficile de ne pas se laisser prendre au piège par une expérience émotionnelle profonde! Le souvenir de l'expérience est aussi puissant que l'expérience elle-même.

Il est très difficile de démêler ce qui appartient à la mémoire de ce qui est de l'ordre de l'expérience, n'est-ce pas? A quel moment l'expérience devient-elle mémoire, la chose du passé? Où se situe cette subtile différence? Est-ce une question de temps? Le temps est aboli par l'expérience. Toute expérience devient un mouvement tourné vers le passé, et le présent, l'état de l'expérience, se dirige imperceptiblement vers le passé. Toute expérience, dans la seconde qui la suit, est devenue un souvenir, une chose du passé. Nous connaissons tous ce processus, et il semble inévitable. Mais l'est-il réellement?

— Je bois vos paroles avec délectation et je suis plus qu'heureux que vous parliez de cela, car j'ai conscience de n'être moi-même qu'une série de souvenirs, à tous les niveaux de mon être. Je suis mémoire. Est-il possible d'être, d'exister dans l'état de l'expérience, c'est en fait cette question que vous posez, n'est-ce pas?

Les mots ont pour chacun de nous un contenu subtil, et si nous pouvions dépasser ne serait-ce qu'un instant toutes ces références et les réactions qu'elles suscitent, nous parviendrions peut-être à la vérité. Pour la plupart d'entre nous, l'expérience rejoint toujours la mémoire. Pourquoi? N'est-ce pas la constante activité de l'esprit que d'absorber et de rejeter ou de nier? Ne tient-il pas à conserver ce qui est agréable, moral, sensé Vous avez étudié le bouddhisme et selon vos propres termes, c'est la religion qui vous a le plus impressionné, ce qui veut dire que le processus de conditionnement était en place. C'est peut-être ce conditionnement qui a projeté ce personnage, même si l'esprit conscient était occupé par quelque chose d'entièrement différent. En outre, votre esprit a été aiguisé et rendu sensible par votre genre de vie, et par la discussion que vous aviez avec vos amis, et peut-être que vous avez « vu » la pensée revêtue d'une forme bouddhiste comme un autre aurait pu la « voir » sous une forme chrétienne. Mais que cela ait ou non été une autoprojection n'est pas d'une importance capitale, ne pensez-vous pas?

— Peut-être que non, mais cela m'a permis de comprendre bien des choses.

Vraiment? Cela ne vous a pourtant pas révélé le fonctionnement de votre propre esprit, et vous êtes devenu prisonnier de cette expérience. Une expérience n'a de sens qu'à partir du moment où elle débouche sur la connaissance de soi, ce qui est le seul facteur d'intégration et de libération. Et sans cette connaissance l'expérience est un poids mort qui engendre toutes sortes d'illusions.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 28 'Le but de la vie'

La valeur d'une expérience

TEXTE

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 29 'La valeur d'une expérience'

L'amour en question

Un petit canard remontait le large canal comme un voilier, seul et gonflé de sa propre importance. Le canal serpentait dans la ville et continuait dans la campagne. On ne voyait pas d'autres canards, mis celui-ci faisait du bruit pour quatre. Ceux qui l'entendirent n'y prêtèrent pas attention mais le canard ne s'en émut pas. Il n'avait pas peur et il avait l'impression d'être quelqu'un de très important sur ce canal. Il lui appartenait. Au sortir de la ville, la campagne était agréable, verts pâturages et vaches noires et blanches bien grasses. Les nuages étaient groupés sur l'horizon et le ciel semblait bas, très proche de la terre, avec cette lumière que seule cette partie du monde semble posséder. Le paysage était aussi plat que la main et la route ne montait que pour passer les ponts qui enjambaient les canaux. C'était une soirée délicieuse. Le soleil se couchait sur la mer du Nord et les nuages furent soudain de la couleur du soleil couchant. De grandes traînées de lumière, bleue et rose, traversaient le ciel.

Elle était l'épouse d'un homme très connu, qui avait un rôle très important dans le gouvernement, et qui était presque au sommet. Bien vêtue et d'allure calme, il se dégageait d'elle cette étrange impression de pouvoir et de richesse, cette assurance de ceux qui ont une longue habitude d'être obéis et d'obtenir ce qu'ils veulent. A deux ou trois choses qu'elle dit, il était évident que son mari était le cerveau de leur couple et qu'elle en avait les commandes. Ils avaient réussi ensemble leur ascension sociale, mais au moment même où ils allaient pouvoir accéder à une position suprêmement élevée et encore plus puissante, il était tombé très gravement malade. A ce point de son récit elle put à peine continuer et ses larmes coulèrent. Elle était arrivée avec une assurance souriante qui s'était rapidement effacée. Elle s'adossa à son fauteuil et resta quelques instants silencieuse avant de reprendre son récit.

— J'ai lu quelques-unes de vos causeries et j'y ai même assisté une ou deux fois. Au moment où je vous écoutais, ce que vous disiez représentait énormément de choses. Mais toutes ces choses s'enfuient rapidement et aujourd'hui que j'ai un très gros problème, j'ai pensé à venir vous voir. Je suis sûre que vous comprenez ce qui s'est passé. Mon mari est très malade, et tout ce pourquoi nous avons vécu et travaillé est en train de s'écrouler. Le parti et tout cela continuera, mais... Bien qu'il y ait nombre d'infirmiers et de docteurs, je me suis occupée moi-même de lui et, depuis des mois je ne dors presque pas. Je pense et repense sans cesse à tout ceci, et je suis malade d'anxiété. Nous n'avons pas d'enfants, comme vous le savez, et nous étions tout l'un pour l'autre. Et maintenant...

Voulez-vous vraiment parler sérieusement et aller au fond des choses?

— Je me sens si perturbée et si désespérée que je ne crois pas être capable de penser sérieusement, mais il faut que je parvienne à voir clair en moi.

Est-ce votre mari que vous aimez, ou bien ce qu'il est possible d'obtenir à travers lui?

— J'aime... Elle était trop interloquée pour continuer.

Ne croyez pas que ma question soit brutale, je vous en prie. Mais il vous faudra répondre à cette question, sinon la douleur ne cessera pas. C'est en découvrant la vérité de cette question que l'on découvrira peut-être ce qu'est l'amour.

— Dans l'état où je suis, je suis incapable de réflexion.

Mais cette mise en question de l'amour ne vous est-elle pas venue à l'esprit?

— Si, peut-être, mais très brièvement ; j'avais toujours tellement de choses à faire avant qu'il soit malade. Et maintenant, bien sûr, toute pensée est douloureuse. L'ai-je aimé à cause de sa situation et du pouvoir qu'il représentait, ou bien l'ai-je aimé tout simplement? Pour l'instant, je suis trop troublée et mon cerveau refuse de fonctionner. Si vous le permettez, j'aimerais revenir, peut-être quand j'aurai accepté l'inévitable.

Je me permettrai de vous faire remarquer que l'acceptation est elle aussi une forme de mort.

Plusieurs mois passèrent et elle revint. Les journaux avaient beaucoup parlé de sa disparition et maintenant il était lui aussi oublié. Sa mort avait laissé des traces sur le visage de sa femme, et bientôt l'amertume et la colère apparurent dans son discours.

— Je n'ai parlé de tout cela à personne, expliqua-t-elle, j'ai simplement abandonné toutes mes activités passées et je me suis retirée à la campagne. Cela fut terrible et j'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de vous en parler un peu. Toute ma vie j'ai été terriblement ambitieuse et avant mon mariage j'avais déjà toute une série de bonnes œuvres. Après mon mariage, et surtout à cause de mon mari, j'abandonnai les petites chamailleries des bonnes œuvres pour me lancer à corps perdu dans la politique. C'était un champ d'action et de lutte beaucoup plus vaste et je n'ai pas cessé un seul instant d'y trouver du plaisir, j'ai adoré les hauts et les bas de la politique, les intrigues et les jalousies. Mon mari était un homme très brillant, à sa façon discrète, et avec mon ambition dévorante nous allions sans cesse plus haut. Comme nous n'avions pas d'enfants, je consacrai tout mon temps et toute mon énergie à favoriser la carrière de mon mari. Nous avons magnifiquement travaillé ensemble, en nous complétant d'une façon extraordinaire. Tout allait comme nous l'avions prévu, mais j'avais toujours une sorte de crainte que cela n'aille trop bien. Et puis un jour, il y a deux ans, comme mon mari se faisait examiner pour un problème mineur, le docteur lui dit qu'il avait une grosseur qu'il fallait immédiatement analyser. C'était un cancer. Nous avons réussi à garder le secret pendant quelques temps ; mais il y a six mois tout a recommencé, et ce fut vraiment une épreuve terrible. La dernière fois que je suis venue vous voir, j'étais trop désespérée et trop mal en point pour pouvoir penser mais aujourd'hui je pourrai peut-être avoir une vision plus claire? Votre question m'a dérangée à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Vous vous souvenez peut-être que vous m'avez demandé si j'aimais mon mari ou si j'aimais ce qu'il me procurait. J'y ai beaucoup pensé depuis, mais n'est-ce pas un problème trop complexe pour qu'on puisse y répondre par soi-même?

Peut-être. Mais tant que l'on ne saura pas ce qu'est l'amour, il y aura toujours la douleur et les désenchantements. Il est difficile de découvrir où s'arrête l'amour et où commence la confusion, n'est-ce pas?

— Vous me demandez si mon amour pour mon mari n'était pas mêlé à mon amour du pouvoir et de la réussite. Est-ce que j'ai aimé mon mari parce qu'il m'a donné les moyens de réaliser mes ambitions? C'est en grande partie vrai, mais je l'ai aussi aimé pour lui- même. L'amour est un mélange de tant de choses.

Peut-on parler d'amour lorsque l'on s'identifie totalement à quelqu'un d'autre? Et cette identification n'est-elle pas une façon détournée de se donner de l'importance? Est-ce l'amour quand existe la douleur de la solitude, la douleur d'être privée des choses qui semblaient donner un sens à la vie? Être coupé des moyens de se réaliser, de toutes ces choses pour lesquelles le moi vivait, c'est le déni de l'orgueil et cela suscite le désenchantement, l'amertume et la douleur de l'isolement. Et ce serait cela l'amour?

— Vous essayez de me faire comprendre, n'est-ce pas, que je n'ai jamais aimé mon mari? Et je me trouve monstrueuse quand vous présentez les choses de cette façon. Mais il n'y a pas d'autre façon de les présenter, n'est-ce pas? Je n'avais jamais pensé à tout cela, et ce n'est qu'au moment où le coup m'atteignit que je connus la véritable douleur. J'étais naturellement très triste de n'avoir pas eu d'enfants, mais le fait d'avoir mon mari et son travail arrangeait bien les choses. Je suppose qu'ils ont tenu la place d'un enfant. Il y a quelque chose de terrifiant dans la mort. Je me retrouve soudain toute seule, sans but auquel me consacrer, mise à l'écart et oubliée. Je comprends maintenant la vérité de ce que vous dites, mais si vous m'aviez dit cela deux ou trois ans plus tôt, je ne vous aurais pas écouté. Je me demande d'ailleurs si même aujourd'hui je vous ai écouté, ou si je n'ai cherché que des raisons de me justifier? Pourrais-je revenir vous parler?

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 30 'L'amour en question'

La véritable fonction de l'enseignant

Les banians et les tamariniers surplombaient la petite vallée, toute verte et pleine de vie après les pluies. Le soleil était fort accablant, mais à l'ombre il faisait agréablement frais. Les ombres étaient marquées, et les arbres centenaires se détachaient avec élégance contre le ciel bleu. Il y avait un nombre incroyable d'oiseaux dans cette vallée, tous d'une espèce différente, qui venaient tous sur les arbres et qui disparaissaient rapidement dans leur feuillage. Il ne pleuvrait sans doute plus pendant plusieurs mois et la campagne était verte et paisible, les puits étaient pleins et il y avait à nouveau de l'espoir dans le pays. Les villes dépravées étaient bien au-delà des collines, mais les villages voisins étaient d'une saleté repoussante et leurs habitants mouraient de faim. Le gouvernement ne savait faire que des promesses et les villageois semblaient s'en moquer. Ils étaient entourés de beauté et de joie, mais ils ne les voyaient pas plus que leurs propres richesses intérieures. Au milieu de tant de beauté, les gens étaient vides et ternes.

C'était un instituteur qui avait un maigre salaire et une grande famille, mais qui aimait son métier. Il dit qu'il avait beaucoup de mal à joindre les deux bouts mais qu'il y réussissait malgré tout et que la pauvreté n'était pas un facteur de déséquilibre. Bien que la nourriture ne soit pas abondante, cela suffisait pourtant et comme ses propres enfants allaient gratuitement dans l'école où il enseignait, ils réussissaient à s'en sortir. Il possédait fort bien son sujet et il en enseignait à d'autres également, disant que n'importe quel instituteur pouvait faire cela s'il avait la moindre intelligence. Il souligna à nouveau le grand intérêt qu'il portait à l'éducation.

— Quelle est la fonction de l'enseignant? demanda-t-il.

N'est-il que celui qui transmet l'information et le savoir?

— Il faut qu'il soit au moins cela. Dans toute société donnée, les garçons et les filles doivent pouvoir gagner leur vie selon leurs capacités et tout est à l'avenant. Il entre dans les fonctions du maître de transmettre le savoir à l'élève afin que celui-ci trouve du travail en temps voulu et qu'il puisse également, éventuellement, aider à construire une meilleure structure sociale. L'étudiant doit être préparé à faire face à la vie.

Sans aucun doute, mais ne sommes-nous pas en train d'essayer de formuler ce qu'est la fonction du maître?

N'est-elle rien d'autre que de préparer l'élève à une carrière réussie? L'enseignant n'a-t-il pas une fonction plus large et plus vaste?

— Si, bien sûr. Tout d'abord, il donne l'exemple. C'est par sa façon de vivre, par sa conduite et son attitude qu'il inspire et qu'il influence l'étudiant.

Est-ce la fonction de l'enseignement que d'être un exemple pour l'étudiant? N'avons-nous pas déjà suffisamment d'exemples avec les héros, les leaders, sans avoir besoin d'en rajouter sur notre liste? L'exemple est-il un principe éducatif? La fonction de l'éducateur n'est-elle pas plutôt d'aider l'étudiant à être libre et créateur? Et peut-il y avoir liberté dans le fait d'imiter, de se conformer, que cela soit intérieur ou extérieur? Lorsque l'on incite l'étudiant à suivre un exemple, n'introduit-on pas la peur, sous une forme profonde et subtile? Si l'enseignant devient l'exemple, n'est-ce pas précisément cet exemple qui va modeler et déformer la vie de l'étudiant ; et n'est-ce

pas là favoriser l'éternel conflit entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être? N'est-ce pas la fonction de l'enseignant d'aider l'étudiant à découvrir ce qu'il est réellement?

— Mais le professeur doit guider l'étudiant vers une vie meilleure et plus noble.

Pour guider, il faut avoir la connaissance. Pensez- vous que vous la possédiez? Que savez-vous au juste? Vous ne savez que ce que vous avez appris à travers l'écran de vos préjugés et ce qui constitue en fait votre conditionnement en tant qu'hindou, chrétien ou communiste. Et ce genre d'orientation ne peut déboucher que sur une souffrance plus grande et davantage de sang versé, comme cela apparaît clairement dans le monde entier. La véritable fonction de l'enseignant n'est-elle pas d'aider l'étudiant à se libérer intelligemment de toutes les influences qui le conditionnent, afin qu'il soit capable d'appréhender la vie totalement et pleinement, sans la peur, sans l'agressivité du mécontentement? Le mécontentement est un signe d'intelligence et non pas l'apaisement facile de ce mécontentement. Le mécontentement qui veut acquérir est bien vite apaisé, car il fonctionne sur les bases bien établies de l'action en vue d'acquérir. La fonction du maître n'est-elle pas de dissiper l'illusion réconfortante que procurent les guides, les exemples et les leaders?

— Mais le professeur peut au moins inspirer l'étudiant à atteindre de plus grandes choses.

Là encore, ne pensez-vous pas que votre approche soit incorrecte? Si, en tant que professeur vous transmettez des idées et des sentiments à l'étudiant, n'est-ce pas une façon de le rendre psychologiquement dépendant de vous? Si vous êtes le modèle, n'est-ce pas l'obliger à vous considérer comme un chef ou un idéal, et à le faire dépendre de vous? Or la dépendance suscite la peur, et la peur appauvrit l'intelligence.

— Mais si le maître ne doit ni inspirer, ni servir d'exemple, ni guider, alors au nom du ciel quelle est sa fonction?

Et si vous n'étiez rien de tout cela, que seriez-vous? Quelle est votre relation à l'étudiant? Votre relation à vos élèves était basée sur l'idée de ce qui devait être bon pour eux, sur ce qu'ils devaient faire pour devenir ceci ou cela. Vous étiez le maître devant son élève ; vous aviez une action sur lui et vous l'influenciez en fonction de votre propre conditionnement de sorte que, consciemment ou inconsciemment, vous le façonniez à votre propre image. Mais si vous cessez toute action sur lui, il acquiert alors sa propre importance, ce qui veut dire qu'il vous faut le comprendre et non insister sur la nécessité qu'il y a pour lui de vous comprendre, vous ou vos idéaux, qui sont de toute façon faux. Vous avez alors à vous occuper de ce qui est et non de ce qui devrait être.

Car si l'enseignant considère véritablement chaque étudiant comme un individu unique et qu'il ne peut donc le comparer à nul autre, il n'applique alors plus de système ou de méthode. Sa seule préoccupation consiste à « aider » l'étudiant à comprendre les influences qui déterminent son conditionnement extérieur et intérieur et à lui permettre ainsi de faire face intelligemment, sans peur, au processus complexe de la vie sans ajouter d'autres problèmes à ceux qui existent déjà.

— Mais n'est-ce pas demander au maître un travail qui le dépasse largement?

Si vous n'êtes pas capable de faire cela, pourquoi alors enseigner? Votre question n'a de sens que si le fait d'enseigner est pour vous un métier comme un autre, car j'ai le sentiment que rien n'est impossible au véritable éducateur.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 31 'La véritable fonction de l'enseignant'

La réussite de vos enfants

C'était une soirée magnifique. Le soleil embrasait le sommet des collines, et quatre piverts se baignaient dans le sable du sentier qui traversait la vallée. Ils ramenaient le sable sous eux à l'aide de leurs longs becs, battant des ailes tandis qu'ils s'enfonçaient plus profondément dans le sable, et ils reprenaient le manège, secouant vigoureusement leurs aigrettes. Ils s'appelaient les uns les autres et leur plaisir était complet. Afin de ne pas les déranger, nous quittâmes le sentier pour marcher sur l'herbe drue et encore humide des pluies récentes et soudain, à quelques mètres de nous, nous vîmes un gros serpent, jaunâtre et puissant. Sa tête était luisante, colorée et cruelle. Il était trop absorbé par les oiseaux pour se laisser distraire, ses yeux fixes les regardant sans le moindre mouvement et sa langue noire et fourchue avait seule un mouvement incessant. Presque imperceptiblement, il s'approchait des oiseaux, son corps écailleux absolument silencieux entre les brins d'herbes. C'était un cobra et il évoquait immédiatement la mort. Aussi beau que dangereux, il scintillait dans la lumière du soir et avait sans doute récemment mué. Les oiseaux s'envolèrent brusquement en criant et nous fûmes alors témoins de quelque chose d'extraordinaire: un cobra qui se détend. Il avait été tellement tendu, tellement avide d'agir qu'il semblait maintenant presque sans vie, comme faisant partie du sol - mais toujours fatal en une seule seconde. Il se déplaçait fort agilement et ne releva la tête qu'au léger bruit que nous fîmes ; et cela fut suivi d'une curieuse immobilité, l'immobilité de la peur et de la mort.

C'était une dame âgée aux cheveux blancs, petite et bien conservée. Bien que ses propos soient posés, son allure, sa démarche, ses gestes et sa façon de tenir sa tête, témoignaient d'une profonde agressivité que sa voix ne parvenait pas non plus à masquer. Elle avait une nombreuse famille de plusieurs enfants et comme son mari était mort depuis assez longtemps, il lui avait fallu les élever toute seule. L'un de ses fils, déclara-t-elle avec une fierté évidente, était un docteur fort connu ayant une clientèle considérable. C'était également un bon chirurgien. L'une de ses filles avait brillamment réussi dans la politique et parvenait à ses fins sans rencontrer trop de difficultés. Elle dit cela avec le genre de sourire qui implique « vous savez comment sont les femmes ». Elle continua en déclarant que cette « femme politique » avait également des aspirations spirituelles.

Qu'entendez-vous par aspirations spirituelles?

— Elle veut diriger un groupe religieux ou philosophique.

Exercer un pouvoir sur les autres au travers d'une organisation est certainement néfaste, n'est-ce pas? C'est ce que font tous les politiciens, qu'ils fassent ou non de la politique. On peut le cacher sous des termes agréables et menteurs, mais le désir du pouvoir n'est-il pas toujours mauvais?

Elle écoutait, mais ne comprenait pas ce qui était dit. Il était écrit sur son visage qu'elle était préoccupée par quelque chose et que cela se révélerait bientôt. Elle continua à énumérer les activités de ses autres enfants, qui étaient tous en bonne santé et qui réussissaient parfaitement dans la vie, sauf celui qu'elle aimait vraiment.

— Qu'est-ce que le chagrin? demanda-t-elle soudain. Il me semble que c'est quelque chose qui ne m'a jamais quittée. Bien que tous mes enfants, sauf un, soient satisfaits et aient réussi, le chagrin a toujours été présent dans ma vie. Je ne peux pas le nommer avec précision, mais il me poursuit sans cesse et je reste souvent éveillée la

nuit à me demander ce qu'il en est. Et puis je m'inquiète aussi pour mon plus jeune fils. C'est un raté. Tout ce qu'il touche s'écroule ; son mariage, ses relations avec ses frères et sœurs et avec ses amis. Il n'a presque jamais travaillé et lorsqu'il réussit à trouver un emploi, il se passe quelque chose et on le renvoie. On dirait qu'il est incapable de recevoir de l'aide. Je m'inquiète à son sujet, et bien qu'il me soit un chagrin supplémentaire, je ne crois pas qu'il en soit la raison profonde. Qu'est-ce que le chagrin? J'ai connu l'anxiété, la déception et la douleur physique, mais cette tristesse diffuse est bien au-delà de tout cela, et je n'ai pas réussi à la comprendre. Pourrions-nous en parler?

Vous êtes très fière de vos enfants, et surtout de leur réussite, n'est-ce pas?

— Comme n'importe quel parent, dans la mesure où, à l'exception du dernier, ils ont tous bien tourné. Ils sont riches et heureux. Mais pourquoi cette question?

Cela a peut-être un rapport avec votre tristesse. Êtes-vous sûre que cela n'a rien à voir avec la réussite de vos enfants?

— Naturellement. Je suis au contraire très heureuse qu'il en soit ainsi.

Quelle est selon vous la raison de votre chagrin? Peut-on vous demander si la mort de votre mari vous a beaucoup affectée? Et continue-t-elle de le faire?

— Ce fut un choc affreux et je me sentis très seule après sa mort, mais j'ai vite oublié ma solitude et mon chagrin car je devais m'occuper des enfants et je n'eus plus alors le temps de penser à moi.

Pensez-vous que le temps efface la solitude et le chagrin? Ne sont-ils pas toujours là, enfouis dans les strates les plus profondes de votre esprit, même si vous les avez oubliés? Ne se pourrait-il pas que cela soit la cause de votre tristesse actuelle et consciente?

— La mort de mon mari, comme je vous l'ai dit, me toucha profondément mais d'une certaine façon il fallait s'y attendre, et je l'ai acceptée tout en pleurant beaucoup. Avant de me marier, j'ai vu mourir mon père et quelques années plus tard, ma mère. Mais je ne me suis jamais intéressée aux religions officielles, et toutes ces histoires pour expliquer la mort et l'au-delà ne m'ont jamais préoccupée. La mort est inévitable et nous devons l'accepter en faisant le moins de bruit possible.

C'est peut-être la façon dont vous considérez la mort, mais peut-on se raisonner aussi facilement au sujet de la solitude? La mort est du domaine du lendemain, à quoi il nous faudra faire face, peut-être, en temps voulu. Mais la solitude n'est-elle pas toujours présente? Vous pouvez l'expulser délibérément, mais elle est toujours derrière la porte. Ne devriez-vous pas faire rentrer la solitude pour pouvoir la regarder?

— Je ne sais pas. La solitude est très déplaisante, et je doute fort de pouvoir solliciter et rechercher cet horrible sentiment. Cela fait très peur.

Ne devez-vous pas tenter de la comprendre parfaitement, puisque c'est peut-être la cause de votre chagrin?

— Mais comment pourrais-je la comprendre alors que c'est elle qui provoque ma douleur?

La solitude ne provoque pas la douleur, mais l'idée de la solitude suscite la peur. Vous n'avez jamais fait l'expérience de la solitude, car vous l'avez toujours considérée avec appréhension et terreur, et avec le désir de l'éloigner ou de trouver un moyen de la maîtriser. Et c'est pourquoi vous l'avez évitée, n'est-ce pas? Vous n'êtes jamais entrée en contact direct avec elle. Afin d'éloigner de vous cette solitude, vous avez fui dans les activités et la réussite de vos enfants. Leur réussite est devenue la vôtre. Mais derrière ce culte de la réussite, n'y a-t-il pas une inquiétude plus profonde?

— Comment le savez-vous?

Cette chose dans laquelle vous fuyez - la radio, les activités sociales, un certain type de dogme, le soi-disant amour, et ainsi de suite - devient omnipotente et vous est aussi nécessaire que la boisson pour l'alcoolique. Il est possible de se perdre dans le culte du succès, ou dans le culte d'une image, ou dans un quelconque idéal. Mais tous les idéaux sont illusoires et c'est le fait même de se perdre en quelque chose qui est générateur d'angoisse. Permettez-moi de vous faire remarquer que la réussite de vos enfants a été pour vous une source de douleur, car vous êtes ainsi plus étroitement préoccupée d'eux et de vous-même. En dépit de votre admiration pour leur réussite et des applaudissements qu'ils ont reçus du public, n'y a-t-il pas derrière tout cela un sentiment de honte, de dégoût, de déception? Pardonnez-moi de vous demander cela, mais n'êtes-vous pas profondément affligée par leur réussite?

— Vous savez, en fait, je n'ai jamais osé reconnaître, même à mes propres yeux, la nature de cette affliction. Mais c'est bien ainsi que vous le dites.

Voulez-vous aller plus loin?

— Maintenant, bien sûr, j'ai très envie d'aller plus loin. Car voyez-vous, j'ai toujours eu l'esprit religieux, même si je ne pratique aucune religion. J'ai lu ici et là des articles religieux, mais je n'ai jamais fait partie d'aucune organisation religieuse. Car cela me semblait trop lointain et pas assez personnel. Mais parallèlement à ma vie mondaine, j'ai toujours ressenti un vague appel religieux et lorsque j'ai eu mes enfants, cet appel se transforma en l'espoir que l'un de mes enfants serait attiré par la religion. Et pas un ne le fut. Ils sont devenus riches et matérialistes, sauf le dernier qui est un mélange de tout. Mais au fond, ils sont tous médiocres et c'est cela qui est douloureux. Ils sont entièrement absorbés par les choses matérielles. Tout cela semble si superficiel et si stupide, mais je ne leur en ai pas parlé, d'ailleurs si je le faisais ils ne comprendraient pas de quoi je parle. Je croyais que l'un d'entre eux au moins serait différent, et je suis horrifiée par leur médiocrité et par la mienne propre. C'est cela, je pense, qui provoque mon chagrin. Comment faire pour que cesse cet état stupide?

En soi ou en l'autre? C'est seulement en soi-même que l'on peut briser la médiocrité, et c'est alors qu'une différente relation s'engagera peut-être avec les autres. Savoir que l'on est un être médiocre, c'est déjà le début du changement, n'est-ce pas? Mais l'esprit mesquin qui prend conscience de lui-même, tente frénétiquement de changer, de s'améliorer, et ce désir même est médiocre. Tout désir d'auto-amélioration est mesquin. Lorsque l'esprit sait qu'il est médiocre et qu'il ne fait rien à ce sujet, alors la médiocrité est rompue.

— Que voulez-vous dire par « ne rien faire »? Si un esprit étroit et mesquin, prenant conscience

qu'il est étroit et mesquin, fait un effort pour se modifier, ne restera-t-il pas quand même étroit et mesquin? L'effort en vue d'un changement provient d'une pensée étroite et mesquine, et cet effort a nécessairement les mêmes caractéristiques.

— Je vois. Mais alors, que faire?

Toute action de l'esprit est petite, limitée. L'esprit doit cesser d'agir, et ce n'est qu'alors que la médiocrité touchera à sa fin.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 32 'La réussite de vos enfants'

Le besoin de chercher

Deux oiseaux jaunes et verts à longue queue avaient l'habitude de venir chaque matin dans ce jardin et de se poser sur une certaine branche, jouant et s'appelant l'un l'autre. Ils étaient magnifiques et ne semblaient jamais se fatiguer de leurs jeux et de leurs vols. C'était un jardin protégé et beaucoup d'autres oiseaux y venaient également. Deux jeunes mangoustes, rapides et brillantes, leur pelage d'un jaune roux étincelant au soleil, jouaient à se poursuivre sur le petit mur d'enceinte puis, en passant par un trou, elles entraient dans le jardin. Mais qu'elles étaient prudentes et observatrices même au plus fort de leurs jeux, ne s'éloignant pas du mur, leurs yeux rouges toujours en alerte et attentifs. De temps à autre, une vieille mangouste, confortablement grasse, venait lentement dans le jardin en passant par le même trou. Ce devait être le père ou la mère des deux autres, car un jour elles vinrent toutes trois ensemble. Elles entrèrent l'une après l'autre dans le jardin, après être passées par le trou, traversèrent la pelouse l'une derrière l'autre et disparurent dans les fourrés.

— Pourquoi cherchons-nous, demanda P. Quel est le but de notre quête? Que cette recherche perpétuelle est donc lassante! Ne prend-elle jamais fin?

— Nous cherchons ce que vous voulons trouver, répondit M., et après avoir trouvé ce que nous cherchions, nous partons à la recherche d'autre chose. Si cette recherche n'existait pas, toute vie s'achèverait, stagnerait et n'aurait plus de sens.

— « Cherche et tu trouveras », cita R. Nous trouvons ce que nous voulons trouver, ce que nous désirons consciemment ou inconsciemment. Nous ne nous sommes jamais interrogés sur ce désir constant de chercher. Nous avons toujours été à la recherche de quelque chose et il semble qu'il en sera toujours ainsi.

— Ce désir est inévitable, déclara L. Vous pourriez aussi bien demander pourquoi nous respirons ou pourquoi les cheveux poussent. Le besoin de chercher est aussi inévitable que le jour ou la nuit.

Lorsque vous déclarez de façon si définitive que le besoin de chercher est inévitable, cela empêche de découvrir la vérité sur ce point, n'est-ce pas? Lorsque vous considérez que quelque chose est définitif, déterminé, est-ce que toute question ne devient pas inutile?

— Mais il existe certaines lois fixées une fois pour toutes, comme la loi de la gravité, et il est plus sage de les accepter que de se briser en vain les dents sur elles, répondit L.

Nous acceptons les dogmes et les croyances pour diverses raisons psychologiques, et au travers du processus du temps ce que nous avions accepté de la sorte devient « inévitable », quelque chose de soi-disant nécessaire à l'homme.

— Mais si L. considère que le besoin de chercher est inévitable, il continuera à chercher et ce n'est pas un problème dans son cas, dit M.

Le savant, le politicien rusé, le malheureux, le malade, tous cherchent à leur façon et changent de temps à autre l'objet de leur quête. Nous cherchons tous mais nous ne nous sommes jamais demandé, semble-t-il, pourquoi nous cherchions. Ne parlons pas de l'objet de notre recherche, qu'il soit noble ou ignoble, mais essayons plutôt de découvrir, n'est-ce pas, ce que nous recherchons. Pourquoi ce besoin, cette compulsion éternelle? Est-ce inévitable? Cela doit-il continuer indéfiniment?

— Mais si nous ne cherchons pas, demanda Y., n'allons-nous pas devenir paresseux et stagner?

Le conflit sous une forme ou sous une autre passe pour être inhérent à la vie et sans lui nous avons l'impression que la vie n'aurait plus de sens. Pour la plupart d'entre nous, la cessation du combat équivaut à la mort. La recherche implique la lutte, le conflit, et ce processus est-il essentiel et vital pour l'homme, ou bien existe-t-il une autre « façon » de vivre dans laquelle n'entreraient pas la recherche et la lutte? Pourquoi cherchons-nous et que cherchons-nous?

— Je cherche des façons et des moyens d'assurer non pas ma propre survie, mais celle de mon pays, dit L.

Existe-t-il une telle différence entre la survie nationale et la survie individuelle? L'individu s'identifie à la nation, ou à une forme particulière de société et veut ensuite que cette nation ou cette société survive. La survie de telle ou telle nation est également celle de l'individu. L'individu ne cherche-t-il pas toujours à survivre, à avoir une continuité, en s'identifiant à quelque chose de plus grand ou de plus noble que lui?

— N'y a-t-il pas un moment où nous sommes soudain délivrés de cette recherche, de cette lutte, demanda M.

— Ce moment peut fort bien résulter de la lassitude, répondit R., et n'être qu'une brève pause avant que nous ne plongions à nouveau dans le cercle vicieux de la recherche et de la peur.

— Ou peut-être ce moment est-il hors du temps, dit M.

Ce moment en question est-il hors du temps, ou n'est-il qu'un temps de repos avant de recommencer à chercher? Pourquoi cherchons-nous, et est-il possible que cette recherche se termine? A moins que nous ne découvrions par nous-même pourquoi nous cherchons et nous luttons, l'état qui verra la fin de cette recherche sera à jamais une illusion, sans la moindre signification.

— N'y a-t-il pas de différence entre les divers objets de notre quête? demanda B.

Il y a naturellement des différences, mais dans toute recherche le besoin est fondamentalement identique, n'est-ce pas? Que nous cherchions la survie individuelle ou celle d'une nation ; que nous allions voir un maître, un gourou, un sauveur ; que nous suivions une discipline particulière ou que nous trouvions d'autres moyens de nous rendre meilleurs, est-ce que chacun de nous, à sa propre manière limitée ou approfondie, ne cherche pas une certaine forme de satisfaction, de continuité et de permanence? De sorte que maintenant la question n'est plus que cherchons-nous, mais pourquoi cherchons-nous? Et est-il possible que cette recherche se termine, non pas dans la frustration et la contrainte, ou parce que l'on a fini par trouver, mais parce que le besoin profond a cessé d'exister?

— Nous sommes prisonniers de cette habitude de toujours chercher, et je suppose qu'elle dérive de notre insatisfaction, dit B.

Étant mécontents et insatisfaits, nous recherchons le contentement et la satisfaction. Aussi longtemps qu'existera ce besoin d'être satisfait, de réaliser, il y aura la quête et la lutte. Car le besoin de réaliser est toujours suivi de l'ombre de la peur, n'est-ce pas?

— Comment échapper à la peur? demanda B. Vous voulez vous réaliser sans l'aiguillon de la peur,

mais existe-t-il réellement une réalisation durable? C'est ce désir d'accomplissement en lui-même qui est la cause de la frustration et de la peur. Et ce n'est qu'au moment où apparaît le sens profond de la réalisation que le désir peut disparaître. Le de-

venir et l'être sont deux états totalement différents, et l'on ne peut passer de l'un à l'autre ; mais il faut que le devenir cesse pour que l'être soit.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 33 'Le besoin de chercher'

Écouter

La pleine lune se levait sur le fleuve ; une légère brume lui donnait une couleur rouge et de la fumée montait des cheminées des villages, car il faisait froid. Il n'y avait pas une ride sur le fleuve ; le courant très fort et très profond était comme caché au fond de l'eau. Les hirondelles volaient bas, et quelques pointes d'ailes effleurèrent l'eau, troublant à peine la surface paisible. L'étoile du soir apparaissait au-dessus du minaret, très loin au-delà du fleuve, dans la ville lointaine et surpeuplée. Les perroquets revenaient pour être à nouveau près des humains ; et leur vol n'était jamais droit, comme à l'accoutumée. Ils plongeaient avec un cri pour picorer une graine et reprenaient leur vol latéralement, finissant toujours par se diriger vers un arbre feuillu, où ils se rassemblaient par centaines. Puis ils s'envolaient à nouveau vers un arbre offrant encore davantage de protection, et avec la nuit le silence apparaissait. La lune était maintenant bien au-dessus de la cime des arbres et traçait un chemin d'argent sur les eaux tranquilles.

— Je suis persuadé qu'il est très important d'écouter, mais je me demande si je vous ai jamais réellement écouté, déclara-t-il. Pour une raison ou pour une autre, je dois faire un effort pour écouter.

Est-ce écouter que de faire un effort pour y parvenir? Cet effort n'est-il pas en soi une distraction qui empêche d'écouter? Avez-vous besoin de faire un effort lorsque vous écoutez quelque chose qui vous enchante? Il est évident que cet effort afin d'écouter est une forme de contrainte. Et la contrainte est résistance, n'est-ce pas? Et de la résistance naissent les problèmes, dont l'un est le fait d'écouter. Mais le fait d'écouter n'est jamais un problème en soi.

— Mais pour moi, c'en est un. Je veux écouter correctement car je sais que ce que vous dites est de la plus haute importance, mais je ne peux en dépasser le contenu verbal.

Je me permettrai de vous faire remarquer que vous n'écoutez pas non plus ce qui est dit en ce moment. Vous avez fait un problème du fait d'écouter, et c'est ce problème qui vous empêche d'écouter. Tout ce que nous touchons devient un problème, d'une chose découlent beaucoup d'autres choses. Mais si nous percevons cela, n'est-il pas possible que cela n'engendre plus de problèmes?

— Ce serait merveilleux, mais comment parvenir à cet état de bonheur?

Encore une fois, voyez-vous, la question du « comment », la manière d'accéder à un certain état, suscite à nouveau un autre problème. Or nous essayons de voir comment il serait possible de ne pas créer d'autres problèmes. La première chose à souligner, c'est que vous devez avoir conscience de la façon dont l'esprit fabrique le problème. Vous voulez atteindre un état d'écoute parfaite, en d'autres termes, vous n'écoutez pas, mais vous voulez arriver à cet état et il faut du temps et de l'intérêt pour arriver à ce stade ou à n'importe quel autre. C'est le besoin de temps et d'intérêt qui est générateur de problèmes. Vous n'avez pas simplement conscience de ne pas écouter. Lorsque vous en avez conscience, ce simple fait de ne pas écouter suscite sa propre action ; c'est la vérité de ce fait qui est agissante et non pas vous qui agissez sur le fait. Mais vous voulez avoir une action, changer cela, cultiver son contraire, donner naissance à l'état auquel vous aspirez et ainsi de suite. C'est l'effort que vous faites pour agir sur ce fait donné qui suscite le problème, tandis que percevoir la véri-

té de ce même fait engendre sa propre action libératrice. Vous n'êtes pas conscient de la vérité, pas plus que vous ne voyez le faux tel qu'il est, tant que votre esprit est occupé d'une façon ou d'une autre par l'effort, la comparaison, la justification ou la condamnation.

— C'est fort possible, mais avec tous les conflits et les contradictions que nous connaissons intérieurement, je continue de penser qu'il est presque impossible d'écouter.

Écouter est en soi un acte complet. Cet acte porte en lui-même sa propre liberté. Mais cherchez-vous à écouter, ou bien à apaiser votre tumulte intérieur? Si vous écoutiez vraiment, en ce sens que vous seriez conscient de vos conflits et de vos contradictions sans tenter de les faire entrer dans une forme de pensée particulière, cela suffirait peut-être à les faire cesser. C'est que voyez-vous, nous essayons sans cesse d'être ceci ou cela, d'atteindre à un état particulier, de s'accaparer un certain type d'expérience et d'en éviter d'autres, de sorte que l'esprit est sans cesse pris par quelque chose et n'est jamais dans l'état de silence nécessaire à l'écoute du bruit de ses propres luttes. Essayez d'être simple, et de ne pas tenter de devenir quelque chose ou de figer une expérience.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 34 'Écouter'

Le feu du mécontentement

Il avait beaucoup plu pendant plusieurs jours et les ruisseaux étaient en crue et bruyants. D'aspect boueux et noirâtres, ils venaient de chaque ru rejoindre un ruisseau plus large qui traversait la vallée et tout cela finissait par se jeter dans le fleuve qui à son tour rejoignait la mer à quelques kilomètres de là. Le fleuve, rapide et houleux, traversait la campagne et les vergers. Ce fleuve n'était jamais à sec, même en été, quand bien même tous les cours d'eau qui l'alimentaient offraient au regard leurs rochers nus et le sable sec. Le fleuve coulait maintenant plus rapidement qu'un homme pouvait marcher, et sur les deux rives étaient assemblés des gens qui regardaient les eaux boueuses. Cela n'arrivait pas si souvent. Les spectateurs étaient excités, leurs yeux brillaient, car c'était extraordinaire de contempler les eaux tourbillonnantes. La ville au bord de la mer pourrait en souffrir, car le fleuve pouvait fort bien inonder rives, champs et plantations et endommager les maisons. Mais là, sous le petit pont solitaire, les eaux sombres faisaient entendre leur chant. Il y avait quelques pêcheurs, qui sans doute n'attrapaient pas grand-chose car le courant était trop fort, entraînant dans sa course tous les détritus en provenance des petits ruisseaux voisins. Il se remit à pleuvoir mais tous restèrent pour regarder, prenant leur plaisir de choses simples.

— J'ai toujours cherché quelque chose, dit-elle. Et j'ai lu tellement de livres sur tant de sujets. J'étais catholique, mais j'ai quitté cette Église pour une autre, que j'ai également quittée pour adhérer à une société religieuse. Dernièrement, j'ai lu la philosophie orientale, les enseignements de Bouddha, et en outre je me suis fait psychanalyser, mais même cela n'a pas mis un terme à ma quête, et me voilà maintenant en train de vous parler. J'ai failli me rendre en Inde afin de trouver un Maître, mais les circonstances m'en ont empêchée.

Elle continua en disant qu'elle était mariée et avait deux enfants, vifs et intelligents, qui étaient au collège. Elle n'avait aucune inquiétude à leur sujet, car ils se débrouillaient fort bien tout seuls. Elle n'avait plus le moindre intérêt social. Elle avait très sérieusement essayé de méditer mais cela ne l'avait menée nulle part et son esprit était aussi frivole et vagabond qu'auparavant.

— Ce que vous dites de la méditation et de la prière est tellement différent de ce que j'ai pu lire ou penser, que cela me laisse très perplexe, ajouta-t-elle. Mais en dépit de toute cette confusion déprimante, je veux réellement connaître la vérité et comprendre son mystère.

Mais croyez-vous que c'est en cherchant la vérité que vous la découvrirez? Les soi-disant chercheurs trouvent-ils jamais la vérité? Vous n'avez jamais approfondi ce besoin de chercher, n'est-ce pas? Et pourtant vous continuez à chercher, allant d'une chose à l'autre dans l'espoir de trouver ce que vous cherchez, ce que vous appelez la vérité et dont vous faites un mystère.

— Mais quel mal y a-t-il à rechercher ce que je veux? Je l'ai toujours fait et le plus souvent, d'ailleurs, je l'ai obtenu.

C'est possible. Mais croyez-vous qu'on puisse collectionner la vérité comme des tableaux ou de l'argent? Croyez-vous que cela soit encore une décoration pour flatter la vanité? Ou bien l'esprit qui est tourné vers l'acquisition doit-il entièrement cesser son activité pour que la vérité soit?

— Je veux bien admettre que je mets trop d'ardeur à la chercher.

Mais pas du tout. Vous trouverez ce que vous cherchez avec tant d'ardeur, mais ce ne sera pas le réel.

— Mais que suis-je censée faire, en ce cas? Me coucher et végéter?

Vous faites des conclusions hâtives, n'est-ce pas? N'est-il pas important de découvrir pourquoi vous cherchez?

— Mais je sais pourquoi je cherche! C'est que je suis profondément mécontente de tout, même des choses que j'ai pu découvrir. Cette douleur du mécontentement est intermittente. Je crois que j'ai enfin trouvé quelque chose, et puis cela disparaît et je suis de nouveau envahie par la douleur du mécontentement. J'ai essayé de dépasser cela de toutes les façons possibles, mais cela doit être trop profond en moi et il faut que je trouve autre chose - la vérité, ou quoi que ce soit d'autre - afin d'être en paix et contente.

Ne devriez-vous pas être heureuse de n'avoir pas réussi à étouffer ce feu du mécontentement? Votre problème était de résoudre le mécontentement, n'est-ce pas? Vous avez cherché le contentement et par bonheur vous ne l'avez pas trouvé, car le trouver c'est stagner et végéter.

— Oui, c'est sans doute cela que je cherche: fuir ce mécontentement dévorant.

La plupart des gens sont mécontents, n'est-ce pas? Mais ils trouvent la satisfaction dans les choses faciles de la vie, que cela soit l'alpinisme ou la réalisation d'une quelconque ambition. La nervosité due au mécontentement est superficiellement détournée au profit d'une réalisation qui satisfait. Si nous sommes ébranlés dans notre contentement, nous trouvons rapidement des façons de maîtriser la douleur du mécontentement, et nous préférons rester à la surface des choses plutôt que d'analyser les profondeurs du mécontentement.

— Comment aller explorer ces profondeurs du mécontentement?

Votre question révèle que vous désirez encore échapper au mécontentement, n'est-ce pas? Vivre avec cette douleur, sans essayer de la fuir ou de la modifier, c'est descendre dans les profondeurs de l'insatisfaction. Aussi longtemps que nous essaierons d'arriver quelque part, ou d'être quelque chose, il y aura nécessairement la douleur du conflit ; et après avoir provoqué la douleur, nous voulons naturellement la fuir ; et c'est cette fuite qui nous jette dans toutes sortes d'activités. Intégrer le mécontentement, le laisser être en tant que tel et en faire partie intégrante, sans que l'observateur l'oblige à la satisfaction routinière ou l'accepte comme inévitable, c'est permettre que l'unique et l'incomparable soient.

— Je vois ce que vous voulez dire, mais j'ai tant et tant lutté contre le mécontentement que je trouve maintenant très difficile de le considérer comme un élément essentiel.

Plus vous luttez contre une habitude, plus vous la renforcez. L'habitude est une chose morte, ne luttez pas contre elle, ne lui résistez pas. Mais en percevant la vérité du mécontentement, le passé perdra sa signification. Bien que cela soit douloureux, c'est quelque chose de merveilleux que d'être insatisfait sans éteindre cette flamme par le savoir, la tradition, l'espoir, la réalisation. Nous nous perdons dans les mystères de la réalisation de l'homme, dans le mystère de l'Église ou dans celui de l'avion à réaction. Tout cela est superficiel, vide, et mène à la destruction et à la souffrance. Il est un mystère qui est au-delà des capacités et des pouvoirs de l'esprit. Il est impossible de chercher à le découvrir ou de le solliciter. Il doit apparaître sans que vous le recherchiez, et avec lui vient une bénédiction pour l'homme.

Extrait du livre :

Une expérience de béatitude

Il faisait très chaud et très humide. Beaucoup de gens étaient allongés sur l'herbe, dans les jardins publics, ou assis sur des bancs à l'ombre des grands arbres. Ils buvaient des boissons glacées et tentaient avidement d'aspirer un peu d'air frais. Le ciel était gris, il n'y avait pas un souffle d'air, et les fumées de cette grande ville industrielle polluaient l'atmosphère.

Il devait faire bon être à la campagne car c'était juste le moment où le printemps devenait l'été. Quelques arbres avaient encore des feuilles qui poussaient, et tout au long de la route qui suivait le fleuve large et brillant, toutes sortes de fleurs étaient écloses. Au fond des bois, il y avait ce silence particulier dans lequel on peut presque entendre naître les choses, et les montagnes aux vallées profondes, étaient bleues et odorantes. Mais, ici, dans la ville!...

L'imagination pervertit la perception de ce qui est, mais cela ne nous empêche pas d'être très fiers de notre imagination et de nos spéculations. L'esprit spéculatif, avec ses pensées intriquées est incapable d'une transformation fondamentale. Ce n'est pas un esprit révolutionnaire. Il s'est revêtu une fois pour toutes du ce qui devrait être et suit les modèles de ses propres projections limitées et fermées. Le bien n'est pas dans ce qui devrait être, il réside dans la compréhension de ce qui est. L'imagination interdit la perception de ce qui est, comme la comparaison. L'esprit doit déposer toute imagination et toute spéculation pour que le réel soit.

Il était très jeune, mais avait déjà fondé une famille et c'était un homme d'affaires assez connu. Il semblait très inquiet et très mal en point et avait de toute évidence quelque chose à dire.

— Il y a quelque temps, j'ai fait l'expérience la plus remarquable qui soit, et comme je n'en ai encore jamais parlé à personne, je me demande si je pourrai vous l'expliquer. Je l'espère car je ne peux pas aller voir quelqu'un d'autre. C'était une expérience tout à fait extraordinaire, mais c'est maintenant terminé et je n'en garde que le souvenir. Peut-être pouvez-vous m'aider à retrouver cette impression extraordinaire. Je vais vous dire, le plus exactement possible, ce qui s'est passé. J'ai déjà lu des choses de ce genre, mais ce n'étaient que des mots vides qui ne touchaient que mes sens. Et ce qui m'est arrivé était au-delà de l'imagination et du désir et maintenant je l'ai perdu. Je vous en prie, aidez-moi à le retrouver. Il s'arrêta un moment puis reprit:

— Un matin, je me suis réveillé de bonne heure, la ville dormait encore, ses rumeurs n'avaient pas encore débuté. J'ai senti qu'il fallait que je sorte, et je m'habillai rapidement et sortis dans la rue. Le laitier n'avait pas même encore commencé sa tournée. C'était le début du printemps, le ciel était bleu pâle. J'avais l'impression qu'il fallait que j'aille dans le jardin public, à quelques centaines de mètres de là. Dès que je quittai le seuil de ma porte, j'eus une étrange impression de légèreté, comme si je marchais sur l'air. L'immeuble d'en face, une monotone série d'appartements, avait perdu toute sa laideur, les briques qui le composaient semblaient vivantes et gaies. Et chaque objet qu'ordinairement je n'aurais pas remarqué semblait soudain extraordinaire et très curieusement, tout semblait faire partie de moi. Rien n'était loin de moi ; en fait le « Moi » n'existait pas en tant qu'observateur, que celui qui perçoit, si vous voyez ce que je veux dire. Il n'y avait pas de « Moi » distinct de cet arbre, ou de ce papier dans le caniveau, ou des oiseaux qui s'interpellaient. C'était un état de conscience que je n'avais encore jamais connu.

— Tandis que je me rendais dans ce parc, reprit-il, je vis une boutique de fleuriste. J'étais passé devant des centaines de fois, jetant à chaque fois un bref coup d'œil aux fleurs. Mais ce matin-là, je me suis arrêté. La vitrine était givrée à cause de la chaleur et de l'humidité qui venaient de l'intérieur, mais cela ne m'empêcha pas de regarder les différentes sortes de fleurs. Et alors que je les regardais, je me mis à sourire et à rire avec une joie que je n'avais encore jamais ressentie. Ces fleurs me parlaient, et je leur parlais aussi. J'étais parmi elles, et elles faisaient partie de moi. En disant cela, je peux vous donner l'impression que j'étais en pleine crise d'hystérie et que je n'avais plus ma tête à moi. Mais il n'en était rien. Je m'étais habillé très soigneusement, en ayant conscience de mettre du linge propre, de regarder ma montre, de lire le nom des boutiques, y compris celui de mon propre tailleur, et de déchiffrer le titre des livres dans les vitrines des librairies. Tout était vivant et j'avais avec toutes choses une relation d'amour. J'étais le parfum de ces fleurs, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de « moi » pour les sentir, vous comprenez? Il n'y avait pas de séparation entre elles et moi. Cette boutique de fleurs était incroyablement remplie de vie et de couleurs, et toute cette beauté devait être saisissante car le temps et sa mémoire avaient cessé. J'ai dû rester là plus de vingt minutes, mais je vous assure que je n'avais pas la notion du temps. Je ne pouvais pas m'arracher à ces fleurs. Le monde de la lutte, de la douleur et de la souffrance était là tout en n'étant pas là. Car voyez-vous, dans cet état-là les mots n'ont aucun sens. Les mots décrivent, séparent, comparent, mais dans l'état où j'étais les mots ne pouvaient pas être. Ce n'était pas le « je » qui faisait l'expérience car il n'existait rien d'autre que cet état, cette expérience. Le temps s'était arrêté, il n'y avait plus ni passé ni futur, ni présent. Il n'y avait plus que - les mots sont incapables de décrire cela, tant pis, cela ne fait rien. Il y avait une Présence - non, ce n'est pas le mot qui convient. C'était comme si la terre, avec tout ce qui la constituait intérieurement et extérieurement, passait soudain par un stade de bénédiction et que moi, en me rendant au jardin, j'en fasse partie. Et comme je m'approchais de ce jardin, je fus totalement émerveillé par la beauté de ces arbres familiers. Du jaune pâle au vert presque noir, les feuilles dansaient de vie. Chacune m'apparaissait séparément, et chacune renfermait toute la richesse du monde. J'avais conscience que mon cœur battait très vite. Ma condition cardiaque est excellente, mais je pouvais à peine respirer en entrant dans le jardin et je crus que j'allais m'évanouir. Je m'assis sur un banc et je me mis à pleurer. Le silence était difficilement supportable, mais ce silence purifiait toutes choses de la douleur et de la souffrance. Alors que je m'engageais plus profondément dans le jardin, j'eus l'impression d'entendre de la musique. Je fus surpris, étant donné qu'il n'y avait pas de maisons à proximité et que personne ne viendrait avec un transistor si tôt le matin. La musique faisait partie du tout. Toute la bonté, toute la compassion étaient dans ce jardin public, et Dieu y était aussi.

— Je ne suis pas un théologien, ni quelqu'un de religieux, reprit-il. Je n'ai été à l'église qu'une douzaine de fois, et cela n'a jamais rien voulu dire pour moi. Je ne peux supporter ces bêtises que l'on vous fait avaler dans les églises. Mais dans ce jardin public, il y avait un Être, si l'on peut utiliser ce mot, dans lequel toutes les choses vivaient et avaient leur être propre. Mes jambes tremblaient et je dus m'asseoir à nouveau, m'appuyant à un arbre. Le tronc de l'arbre était vivant, tout comme moi, et je faisais partie de cet arbre, partie de cet Être, partie du monde. Je crois que je me suis évanoui. Tout cela avait été trop violent pour moi: les couleurs vivantes et éclatantes, les feuilles, les rochers, les fleurs, l'incroyable beauté de toutes choses. Et par-dessus tout cela, il y avait cette bénédiction de...

— Lorsque je revins à moi, le soleil était levé. Il me faut d'habitude vingt minutes pour aller au jardin, mais cette fois, j'étais parti de chez moi depuis environ deux heures. Il me semblait que je n'aurais pas la force physique de rentrer, et je restais assis à récupérer mes forces sans oser penser. Comme je reprenais lentement le chemin

du retour, je gardais en moi l'intégralité de cette expérience. Cela dura deux jours et s'évanouit aussi brutalement que cela était venu. Et c'est alors que commença mon calvaire. Je ne mis pas les pieds à mon bureau pendant une semaine. Je voulais retrouver le vécu de cette étrange expérience, et vivre à nouveau et pour toujours dans ce monde de béatitude. Tout cela eut lieu il y a deux ans. J'ai sérieusement songé à tout quitter et à partir dans un coin quelconque du monde, mais je sais au fond de moi que ce n'est pas ainsi que je pourrai retrouver cette expérience. Ni dans un monastère, ni dans une église éclairée de cierges, qui tous deux ne s'occupent que de la mort et des ténèbres. J'envisageai de me rendre en Inde, mais j'écartai ce projet. J'essayai ensuite une certaine drogue qui rendait les choses plus éclatantes et des choses de ce genre, mais ce genre d'opium n'est pas ce que je cherche. Ce n'est qu'un vulgaire moyen de parvenir à l'expérience, c'est un artifice qui n'est pas la réalité.

— Et voilà, conclut-il. Je donnerais n'importe quoi, ma vie et tout ce que je possède, pour pénétrer à nouveau dans cet univers. Que dois-je faire?

Cette expérience, voyez-vous, est venue sans que vous l'appeliez. Vous ne l'avez pas cherchée. Aussi longtemps que vous la rechercherez, vous ne la trouverez jamais. C'est le désir même de retrouver cet état extatique qui vous empêche de faire une nouvelle expérience de la béatitude. Vous voyez ce qui a lieu: vous avez eu une expérience et vous vivez depuis avec le poids mort du souvenir d'hier. C'est ce qui a été qui fait obstacle à ce qui est.

— Voulez-vous dire que je doive écarter et oublier tout ce qui a été et continuer à mener ma petite vie minable, chaque jour plus affamé intérieurement?

Si vous ne regardez pas en arrière et ne demandez pas davantage que vous n'avez, ce qui est très difficile, alors peut-être que cette chose que vous ne pouvez pas contrôler aura à nouveau une action. L'avidité, même relative au sublime, suscite la douleur. Et l'envie du plus ouvre la porte au temps. Cette béatitude ne peut s'acheter avec des sacrifices, avec la vertu ou avec de la drogue. Ce n'est ni une récompense, ni un résultat. Elle vient à son heure, et il ne faut pas la chercher.

— Mais cette expérience a-t-elle été réelle, est-elle venue d'en haut?

Nous cherchons toujours la confirmation de l'autre, pour nous assurer de ce qui a été et nous y trouvons une protection. Se faire assurer ou confirmer dans ce qui a été, même si c'était le réel, c'est renforcer l'idéal et appeler l'illusion. Introduire dans le présent ce qui est passé, que cela soit présent ou agréable, c'est faire obstacle au réel. La réalité n'a pas de continuité. Elle est d'un moment à l'autre, intemporelle et sans mesure.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 36 'Une expérience de béatitude'

Le politicien qui voulait bien faire

Il avait plu pendant la nuit, et la terre odorante était encore mouillée. Le sentier qui partait du fleuve menait à des arbres centenaires et à des manguiers. C'était un sentier qui avait été suivi par des milliers de pèlerins, car depuis plus de vingt siècles il était de tradition pour tous les bons pèlerins de prendre ce chemin. Mais ce n'était pas encore l'époque des pèlerinages et ce matin-là, seuls les villageois l'empruntaient. Dans leurs vêtements de couleurs vives, le soleil dans le dos et chargés de bottes de foin, de légumes ou de fagots qu'ils portaient sur la tête, ils étaient d'une grande beauté. Ils marchaient avec grâce et dignité, discutant en riant des affaires du village. Des deux côtés du sentier, s'étendaient à perte de vue des champs verts de blé d'hiver, avec de larges carrés de pois et d'autres légumes pour le marché. C'était une matinée très agréable, le ciel était clair et bleu et il y avait comme une bénédiction sur ce pays. La terre semblait vivante, féconde, riche et sacrée. Il ne s'agissait pas de la sacralité des choses faites par l'homme, des temples, des prêtres et des livres. C'était la beauté de la paix totale et du silence total, dans laquelle on était baigné et les arbres, l'herbe et le puissant taureau en faisaient partie. Les enfants qui jouaient dans la poussière en avaient conscience, sans pourtant la connaître. Ce n'était pas une beauté passagère, elle était là, simplement, sans qu'il y ait ni début ni fin.

C'était un homme politique qui voulait bien faire. Il avait l'impression de différer de ses collègues, dit-il, car il était véritablement concerné par le bien-être du peuple, ses besoins, sa santé et son évolution. Il était ambitieux, naturellement, mais qui ne l'était pas? L'ambition l'aidait à être plus actif, car sans elle il serait paresseux, incapable de faire du bien aux autres. Il voulait devenir ministre et faisait tout pour cela, comptant bien qu'à sa nomination il veillerait à l'exécution de ses idées. Il avait parcouru le monde, visitant de nombreux pays pour étudier la structure des différents gouvernements et après avoir longuement réfléchi il avait mis au point un plan dont son pays pourrait bénéficier.

— Mais je ne sais si je pourrai le faire passer, dit-il

avec une évidente consternation. Car voyez-vous, je n'ai pas été bien du tout, ces temps derniers. Les docteurs m'ont dit que je ne devais pas me fatiguer et qu'il faudrait peut-être m'opérer. Mais je ne parviens pas à accepter cette situation.

Puis-je vous demander pourquoi?

— Je refuse d'accepter l'éventualité d'être toute ma vie un infirme et de ne plus pouvoir faire ce que j'ai envie de faire. Je sais bien, au moins théoriquement, que je ne peux pas garder le même rythme indéfiniment, mais si je m'interromps, mon plan ne verra peut-être jamais le jour. Il faut aussi tenir compte du fait que je ne suis pas seul à être ambitieux et que de ce point de vue, c'est vraiment la jungle. J'ai assisté à plusieurs de vos réunions et cela m'a donné l'idée de venir parler avec vous.

Votre problème, d'après vous, est-il un problème de frustration? Il y a cette éventualité de longue maladie, avec la perte de popularité et d'action que cela implique et cela vous paraît inacceptable, car votre vie serait complètement vide si vous ne réussissez à accomplir vos projets. C'est bien cela?

— Je suis, comme je l'ai dit, aussi ambitieux que tout un chacun, mais je veux également faire œuvre humanitaire. Par ailleurs, je suis malade et je refuse cette maladie, ce qui crée un profond conflit en moi et je me rends compte que cela intensifie ma

maladie. J'ai également une autre peur, qui ne concerne pas ma famille car tous sont à l'abri matériellement, mais je n'ai jamais été capable de nommer cette peur, même à moi-même.

Vous voulez parler de la peur de la mort?

— Oui, c'est sans doute cela, ou c'est plutôt la peur de ne pas pouvoir mener à bien ce que j'ai décidé de réaliser. C'est sans doute là ma crainte la plus profonde et je ne sais pas comment la calmer.

Cette maladie vous interdira-t-elle toute activité politique?

— Vous savez ce que c'est. Si je ne suis pas au centre des choses, on m'oubliera et mes projets n'aboutiront pas. Cela signifie que je serai virtuellement obligé de me retirer et j'y répugne énormément.

De sorte que vous avez le choix entre accepter volontairement et de bonne grâce le fait de vous retirer, ou bien continuer avec autant de bonne grâce votre activité politique, tout en sachant la gravité de votre maladie. Dans les deux cas, la maladie peut fort bien anéantir vos ambitions. La vie n'est-elle pas étrange? Puis-je vous suggérer d'accepter l'inévitable sans amertume? Car avec le cynisme ou l'amertume, votre esprit fera empirer votre mal.

— J'ai tout à fait conscience de tout ceci mais je ne peux pas pour autant accepter - et encore moins de bon cœur, comme vous me le conseillez - ma condition physique. Je pourrais peut-être continuer à avoir certaines de mes activités politiques, mais ce n'est pas suffisant.

Croyez-vous que la réussite de vos ambitions de bien faire soit pour vous la seule façon de vivre, et que ce soit seulement par vous et par l'application de vos théories que votre pays sera sauvé? Vous êtes le centre de toute cette soi-disant œuvre humanitaire, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas vraiment intéressé par le bien du peuple, mais par le bien tel qu'il sera exprimé par vous. C'est vous qui comptez, et non le bien du peuple. Vous vous êtes tellement identifié à vos théories et au soi-disant bonheur du peuple que vous confondez votre propre réalisation avec son bien-être. Vos théories sont peut-être excellentes et elles peuvent même, par un heureux hasard, être bénéfiques pour le peuple. Mais vous tenez surtout à ce que l'on identifie votre nom à ce bien-être. La vie est étrange. La maladie vous a envahi et vous frustre dans la réalisation de votre nom et de votre importance. Et c'est cela qui crée le conflit en vous, et non pas la crainte que le peuple ne soit aidé. Car si vous l'aimiez vraiment au lieu de vous payer de mots, cela aurait son effet propre et spontané qui serait d'une importance significative. Mais vous n'aimez pas le peuple, il est seulement l'outil de vos ambitions et de votre vanité. Faire le bien n'est jamais qu'une façon de vous glorifier. J'espère que le fait que je vous dise tout cela ne vous dérange pas?

— Je suis au contraire très heureux que vous ayez exprimé si clairement ce qui est tout au fond de moi. Cela m'a fait du bien. D'une certaine façon, j'avais senti tout cela mais je ne m'étais jamais autorisé à le regarder directement. Il est bon de se l'entendre dire de façon aussi nette, et j'espère être maintenant en mesure de comprendre mon conflit et de l'apaiser. Je verrai bien ce qui se passera, mais je me sens déjà légèrement dégagé de mes angoisses et de mes craintes. Mais la mort, qu'en est-il de la mort?

Ce problème est plus complexe et demande une profonde intuition, n'est-ce pas? Vous pouvez rationaliser au sujet de la mort, dire que tout est mortel, et que la feuille verte du printemps est chassée par le vent de l'automne, et ainsi de suite. Vous pouvez raisonner et trouver des explications à la mort, ou essayer de maîtriser par la volonté la peur de la mort, ou trouver une croyance qui se substitue à cette peur. Mais tout ceci est encore l'action de l'esprit. Et la soi-disant intuition relative à la vérité de

la réincarnation, ou la vie après la mort, n'est peut-être rien d'autre qu'un désir de survie. Mais tous ces raisonnements, ces intuitions, ces explications, font partie du domaine de la pensée, n'est-ce pas? Toutes sont des activités de l'esprit en vue de triompher de la peur de la mort. Mais la peur de la mort ne se laisse pas si facilement vaincre. Le désir de l'individu de se survivre au travers de la nation, de la famille, du nom et des idées, ou au travers des croyances, procède toujours de son propre désir de continuité, n'est-ce pas? Et c'est ce besoin, avec ses espoirs et ses résistances complexes, qui doit cesser volontairement, sans effort et de bon gré. Il nous faut mourir chaque jour aux souvenirs, aux expériences, au savoir et aux espoirs. L'accumulation des plaisirs et du repentir, la réunion des vertus doit cesser d'instant en instant. Ce ne sont pas là des mots, mais la déclaration d'une réalité. Ce qui continue ne peut jamais connaître la béatitude de l'inconnu. Ne pas accumuler, mais mourir chaque jour, chaque minute, c'est être intemporel. Mais aussi longtemps qu'existera le besoin de réaliser et ses conflits propres, il y aura toujours cette peur de la mort.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 37 'Le politicien qui voulait bien faire'

La compétition

Les singes étaient sur la route et parmi eux un tout petit singe jouait avec sa queue, mais sa mère le surveillait. Ils savaient tous très bien que quelqu'un était là, à une distance respectable. Les mâles adultes étaient carrés, lourds et assez méchants et la plupart des autres singes les évitaient. Tous mangeaient des espèces de baies qui étaient tombées d'un grand arbre aux feuilles épaisses. Les pluies récentes avaient grossi les rivières et le ruisseau bouillonnait sous le petit pont étroit.

Les singes évitaient l'eau ainsi que les flaques sur la route et lorsqu'une voiture apparut en éclaboussant de la boue sur son passage, ils s'enfuirent en quelques instants, la mère emportant son petit avec elle. Certains montèrent aux arbres et d'autres se cachèrent dans les fossés qui bordaient la route mais il ne leur fallut que quelques secondes pour reprendre possession du terrain dès que la voiture eut disparu. Ils s'étaient maintenant habitués à la présence humaine. Ils étaient aussi agités que l'esprit de l'homme, et prêts à toutes sortes de farces.

Les rizières de part et d'autre de la route faisaient une tache verte, tendre et brillante, sous le soleil chaud et sur les collines bleues qui entouraient les champs, les bruants volaient paresseusement. Un long serpent brunâtre était sorti de l'eau pour venir se mettre au soleil. Un martin-pêcheur d'un bleu vif s'était posé sur le pont et se préparait à faire un nouveau plongeon. C'était une matinée très agréable, pas trop chaude, et les palmiers solitaires disséminés dans les champs de riz révélaient bien des choses. Il y avait une communion, une sorte de chant, entre les rizières vertes et les collines bleues. Le temps semblait s'écouler si rapidement. Dans le ciel bleu, les milans tournoyaient et venaient de temps à autre se poser sur une branche pour lisser leur plumage, avant de reprendre leur vol concentrique. Il y avait aussi des aigles au cou blanc et au corps d'un brun doré. Entre les brins de l'herbe toute nouvelle, de grosses fourmis rouges, qui allaient dans une direction à toute vitesse, s'arrêtaient brusquement et repartaient tout aussi vite dans une autre direction. La vie était si riche, si abondante - et imperceptible, ce qui était peut-être ce que recherchaient toutes ces créatures vivantes, petites ou grandes. Un jeune bœuf qui portait des clochettes autour du cou tirait un petit chariot très délicatement fait, ses deux grandes roues reliées par une mince barre de fer sur laquelle était fixée une petite planchette de bois. Un homme était assis dessus, fier de son attelage et de son bœuf rapide. Le bœuf, puissant tout en étant élancé, lui donnait de l'importance, tout le monde le regarderait, comme le faisaient d'ailleurs les villageois, ils s'arrêtaient, regardaient d'un œil admiratif, faisaient quelques commentaires et continuaient leur route. Comme l'homme était fier, et qu'il se redressait, regardant droit devant lui! L'orgueil, qu'il concerne de petites choses ou de grandes réalisations, est toujours le même. C'est ce que nous faisons et ce que nous possédons qui nous donne de l'importance et du prestige. Mais l'homme lui-même, en tant qu'être total, semble n'avoir que très peu de signification.

Il vint accompagné de deux de ses amis. Ils avaient tous des diplômes et une bonne situation, dirent-ils, ils étaient mariés et avaient des enfants. En bref, ils étaient heureux de vivre en même temps qu'ils ressentaient une certaine perturbation.

— Si vous permettez, dit-il, j'aimerais vous poser une question pour débuter l'entretien. Ce n'est pas une question inutile, car elle est relative à quelque chose qui me

préoccupe depuis que je vous ai entendu, il y a quelques jours. Vous avez dit, entre autres choses, que la compétition et l'ambition étaient des besoins destructifs que l'homme devait comprendre pour s'en libérer, s'il désire vraiment vivre dans une société en paix. Mais la lutte et le conflit ne font-ils pas partie intégrante de l'existence?

La société telle qu'elle est actuellement repose sur l'ambition et le conflit et nous considérons presque tous que c'est là un fait inévitable. L'individu est conditionné en vue d'accepter cette inévitabilité, et par l'éducation, par diverses formes de contraintes intérieures et extérieures, on l'oblige à être compétitif. S'il veut s'intégrer dans cette société, il doit accepter ses règles, autrement tout lui est extrêmement difficile. Et nous semblons tous penser qu'il est nécessaire de s'adapter à cette société. Mais pourquoi le serait-ce?

— Mais parce que sinon, nous serions écrasés.

Je me demande si c'est cela qui se passerait si nous pouvions voir le problème dans toute sa signification? Nous ne vivrions peut-être pas selon les modèles établis, mais ce serait une vie heureuse et créative, avec une perspective totalement différente. Mais l'on ne peut atteindre un tel stade si nous considérons que les structures sociales actuelles sont inévitables. Mais revenons-en à votre question: l'ambition, la compétition et le conflit font-ils inévitablement et de toute éternité partie de notre vie? Il est évident que c'est ce que vous pensez. Et c'est de là que nous partirons. Pourquoi pensez-vous que cette façon de vivre dans la compétition soit la seule valable?

— Je suis ambitieux et enclin à la compétition comme tous ceux qui m'entourent. C'est un fait qui parfois m'est agréable et parfois douloureux, mais je l'accepte sans y résister car je ne connais pas d'autre façon de vivre ; et même si j'en connaissais, je suppose que j'aurais peur de les mettre en pratique. J'ai de nombreuses responsabilités et je m'inquiéterais beaucoup de l'avenir de mes enfants si je rompais avec les façons de vivre et de penser habituelles.

Vous avez peut-être des responsabilités, mais n'avez-vous pas aussi celle de permettre qu'un monde paisible voie enfin le jour? Or il ne peut y avoir de paix, ni de bonheur durable pour l'homme tant que nous - c est-à-dire l'individu, le groupe et la nation - considérons que cette expérience fondée sur la compétition est inévitable. L'esprit de concurrence, l'ambition, impliquent des conflits intérieurs et extérieurs, n'est-ce pas? Un homme ambitieux n'est pas un homme paisible, même s'il parle de paix et de fraternité. Le politicien ne pourra jamais apporter la paix au monde, pas plus que ceux qui se réclament d'une croyance organisée, car tous ont été conditionnés à admettre l'existence d'un monde de leaders, de sauveurs, de guides et d'exemples. Et lorsque vous suivez les directives de quelqu'un, c'est la réalisation de votre propre ambition que vous cherchez, que cela soit dans le domaine pratique ou dans le domaine des idées, le monde soi-disant spirituel. L'esprit de concurrence et l'ambition sont synonymes de conflit, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, mais que peut-on y faire? Nous sommes pris dans les filets de la compétition, et comment en sortir? Et d'ailleurs même si nous réussissions à en sortir, quelle assurance aurions-nous que l'homme serait en paix avec son semblable? A moins que nous ne voyions tous la vérité de la chose au même moment, le fait qu'un ou deux d'entre nous perçoivent cette vérité ne présente aucune valeur.

Vous désirez savoir comment sortir de ce réseau de conflit, de réalisation et de frustration. Le simple fait que vous demandiez « comment » signifie que vous voulez avoir l'assurance que votre tentative ne sera pas vaine. C'est encore la réussite que vous cherchez, mais à un niveau différent. Vous ne comprenez pas que toute ambition, tout désir de réussir en quoi que ce soit, est générateur de conflit intérieur et ex-

térieur. Le « comment » est le chemin de l'ambition et du conflit et c'est cette question elle-même qui vous empêche de voir la vérité du problème. Le « comment » est l'échelle de la réussite. Mais ne pensons pas pour l'instant en termes de succès ou d'échecs, essayons plutôt de voir les choses de façon à éliminer le conflit. Est-il évident que sans le conflit, la stagnation est inévitable? Ce qui, par contre, paraît certain, c'est que la paix apparaît non pas grâce aux protections, aux sanctions et aux garanties, mais seulement lorsque vous n'êtes plus là - vous, c'est-à-dire le plus puissant facteur de conflits, avec vos ambitions et vos frustrations.

Quant à ce que vous avez dit par ailleurs, à savoir que tous devraient découvrir la vérité en même temps, c'est de toute évidence impossible. Mais cela vous est possible à vous. Et si cela a lieu, cette vérité que vous aurez perçue et qui apporte la liberté aura son action propre et son influence sur les autres. Tout doit commencer par vous, car vous êtes le monde entier, tout comme l'autre est vous.

L'ambition suscite la médiocrité de cœur et d'esprit. L'ambition est superficielle, car elle cherche éternellement un résultat. Celui qui veut devenir un saint, un homme politique à succès, ou un grand patron, ne pense qu'à sa réussite personnelle. Qu'il soit identifié à une idée, un pays, un système religieux ou économique, le besoin de réussir renforce l'ego, le moi, dont la structure même est la fragilité, la superficialité et la limitation. Il est assez facile de comprendre tout cela, n'est-ce pas?

— C'est peut-être facile pour vous, en effet, mais le conflit procure à la plupart d'entre nous le sentiment d'exister et d'être vivants. Sans l'ambition et la compétition, nos vies seraient inutiles et monotones.

Et comme vous tenez tant à cette façon de vivre conflictuelle et compétitive, vos enfants et vos petits-enfants continueront à engendrer l'antagonisme, l'envie et la guerre. Ni vous ni eux ne connaîtrez la paix.

Ayant été conditionné à cette forme d'existence traditionnelle, vous ne trouvez rien d'autre à faire qu'à la transmettre telle quelle à vos enfants. Et le monde continue à fonctionner tout aussi douloureusement.

— Nous voulons changer, mais... Il prit conscience de sa propre futilité et cessa de parler.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 38 'La compétition'

La méditation - l'effort - la conscience

La mer apparaissait derrière les montagnes, à l'est de la vallée, et une rivière qui partait du centre de la vallée allait paresseusement se jeter dans la mer. Cette rivière avait un fort débit tout au long de l'année et ne perdait rien de sa beauté en traversant une grande ville. Les gens de cette ville utilisaient cette rivière à de nombreux effets - ils y péchaient, s'y baignaient, buvaient son eau, y faisaient aboutir leurs égouts et c'est là également que l'on jetait les déchets d'une usine. Mais la rivière se débarrassait de toutes la saleté des hommes et ses eaux étaient à nouveau claires et bleues dès qu'elle sortait de la ville.

Une large route longeait la rivière, qui conduisait à des plantations de thé dans les montagnes. Elle épousait les méandres de la rivière et parfois aussi s'en écartait, mais jamais de très loin. A un certain moment la route montait ainsi que la rivière, les plantations étaient plus grandes et l'on voyait ici et là des usines de séchage et de préparation de thé. Les propriétés étaient très vastes et la rivière se perdait en chutes d'eau bruyantes. Le matin, on pouvait voir des femmes habillées de couleurs vives, le corps penché en avant, la peau tannée par le soleil très violent, cueillir délicatement les feuilles de thé dans les massifs. Il fallait que tout soit ramassé avant une certaine heure de la matinée et transporté à l'usine la plus proche avant que le soleil ne soit trop brûlant. Car à cette altitude-là, le soleil était intense et dangereux et bien qu'elles y soient habituées, certaines femmes avaient recouvert leurs têtes avec une partie de leurs robes. Elles étaient joyeuses, adroites et rapides dans leur travail et cette partie de leur activité serait bientôt terminée pour la journée. Mais la plupart d'entre elles étaient mariées et mères de familles et il leur faudrait encore faire la cuisine et s'occuper des enfants. Elles étaient syndiquées et les planteurs les traitaient correctement, car il aurait été désastreux pour eux qu'elles fassent grève et permettent à la récolte de thé d'atteindre sa taille normale, c'est-à-dire soit perdue.

La route continuait à monter, et l'air devenait beaucoup plus froid. A deux mille quatre cent mètres d'altitude, il n'y avait plus de plantations de thé, mais des hommes travaillaient la terre et cultivaient nombre de choses qui étaient vendues dans les villes du bord de mer. De là-haut, on avait une vue magnifique sur les forêts, les plaines et sur la rivière qui semblait d'argent. Suivant un autre chemin à la descente, la route traversait des rizières vertes et brillantes et des forêts profondes. Il y avait beaucoup de palmiers et de manguiers et des fleurs partout. Les gens étaient joyeux et tout au long de la route, ils vendaient toutes sortes de choses, depuis les colifichets jusqu'à des fruits bien mûrs. Ils semblaient paresseux et décontractés, et n'avaient pas l'air de manquer de nourriture, à l'inverse des habitants des régions plus basses, où la vie était dure, les ressources maigres et la population trop dense.

C'était un sannyasi, un moine qui n'appartenait à aucun ordre particulier et qui parlait de lui comme d'une tierce personne. Alors qu'il était encore jeune, il avait renoncé aux choses de ce monde, et avait parcouru le pays en tous sens, allant voir quelques-uns des plus fameux maîtres religieux pour leur parler et suivre leurs étranges disciplines et rituels. Il avait jeûné des jours et des jours, avait vécu tout seul dans les montagnes et fait la plupart des choses qu'un sannyasi était censé faire. Il s'était détérioré physiquement par de trop ascétiques pratiques et bien que cela fût ancien, son corps en gardait les traces. Puis un jour il avait décidé d'abandonner tout cela, les rituels et la discipline, car il lui semblait que c'était inutile et dénué de sens,

et il s'était rendu dans un lointain village de la montagne où il avait passé nombre d'années en contemplation profonde. Il s'était alors passé ce qui a lieu habituellement, ajouta-t-il en souriant, il était devenu célèbre à son tour et il avait un grand nombre de disciples auxquels il enseignait des choses simples. Il avait lu l'ancienne littérature sanscrite, mais avait délaissé cela aussi. Et, bien qu'il soit nécessaire de décrire brièvement ce qu'avait été sa vie, ajouta-t-il, ce n'était pas la raison de sa venue.

— Au-delà de toute vertu, du sacrifice et de l'aide désintéressée, on trouve la méditation, déclara-t-il. Sans la méditation, le savoir et l'action ne sont qu'un lourd fardeau sans grande signification, mais peu savent ce qu'est la méditation. Si vous le voulez, nous allons en parler. Par la méditation, l'expérience de celui qui vous parle fut d'atteindre différents états de conscience ; il a vécu les expériences que tout être humain élevé connaît un jour ou l'autre, les visions qui donnent forme à Krishna, au Christ, à Bouddha. Ce sont les résultats de notre pensée et de notre éducation et de ce que l'on peut appeler notre culture. Il existe des visions, des expériences et des puissances de diverses sortes. Mais malheureusement, la plupart de ceux qui cherchent sont pris dans les filets de leurs propres pensées et désirs, même ceux qui détiennent une très grande partie de la vérité. Possédant le pouvoir d'apaiser et le don de la parole, ils deviennent les prisonniers de leurs propres capacités et de leurs expériences. Celui qui vous parle est lui-même passé par ces dangers et il a tenté de les comprendre et de les dépasser au mieux de ses possibilités - espérons-le du moins. Mais qu'est-ce donc que la méditation ?

Il est évident que si l'on s'interroge sur la méditation, l'effort et celui qui fait l'effort doivent être compris. Les bons efforts débouchent sur une chose et les mauvais sur une autre, mais tous deux sont contraignants, n'est-ce pas ?

— On dit que vous n'avez pas lu les Upanishads ni aucune littérature sacrée mais vous parlez comme quelqu'un qui a lu et qui sait.

Il est exact que je n'ai rien lu de tout cela, mais ce n'est pas important. Les bons efforts sont aussi contraignants que les mauvais et c'est cette servitude qui doit être comprise et brisée. C'est par la méditation que l'on brise toutes les chaînes ; c'est un état de liberté mais non pas par rapport à quelque chose. Se libérer de quelque chose, ce n'est jamais que cultiver une résistance. Avoir conscience d'être libre n'est pas être libre. La conscience, c'est faire l'expérience de la liberté ou de l'esclavage, et cette conscience est également celui qui fait l'expérience, celui qui fait l'effort. La méditation, c'est briser celui qui fait l'expérience, ce qui ne peut se faire consciemment. Car si celui qui fait l'expérience est consciemment brisé, cela renforce la volonté, ce qui fait également partie de la conscience. Notre problème dès lors, concerne le processus entier de la conscience et non plus un seul de ses aspects, grand ou petit, dominateur ou subordonné.

— Ce que vous dites semble vrai. Les chemins de la conscience sont profonds, trompeurs et contradictoires. Et ce n'est que par l'observation impartiale et par l'étude attentive que ce fouillis peut être démêlé et que l'ordre peut être restauré.

Mais en fait, le démêleur est toujours là ; on peut l'appeler l'être supérieur, l'atman et ainsi de suite, mais il fait toujours partie de la conscience, c'est toujours lui qui fait l'effort et qui essaie éternellement de déboucher quelque part. L'effort est le désir. Un désir peut être dépassé par un autre désir, et ce désir par un autre et ainsi de suite. Le désir engendre la déception, l'illusion, la contradiction et les visions de l'espoir. Le désir omnipotent d'atteindre l'au-delà, ou la volonté d'atteindre à l'innommé, est toujours de l'ordre de la conscience et met en cause celui qui fait l'expérience du bien et du mal, l'expérimentateur qui attend, qui regarde, qui espère. La conscience n'est pas à un niveau particulier, mais c'est la totalité de notre être.

— Ce qui a été dit jusqu'à présent est excellent et véritable, mais peut-on savoir ce qui peut apporter la paix, l'immobilité à cette conscience?

Rien. L'esprit, de toute évidence, recherche sans cesse un résultat, une façon de réaliser quelque chose. L'esprit est un instrument qui a été assemblé, il a été fabriqué par le temps et il ne peut fonctionner qu'en termes de résultats, de réalisations, de ce qui peut être obtenu ou évité.

— Il en est ainsi. Il a été dit qu'aussi longtemps que l'esprit est actif, qu'il choisit, qu'il recherche, qu'il expérimente, il existe aussi celui qui fait l'effort et qui crée sa propre image, en l'appelant de noms différents, et c'est là le filet dans lequel la pensée est prise.

C'est la pensée elle-même qui fabrique le filet ; la pensée est le filet. La pensée est contraignante. Elle ne peut déboucher que sur l'immense étendue du temps, le champ dans lequel le savoir, l'action, la vertu, ont de l'importance. Quel que soit son degré de raffinement ou de simplification, la pensée ne peut pas détruire la pensée. La conscience comme sujet de l'expérience, comme observateur, en tant que celui qui choisit, ou que censeur, volonté, doit se terminer, volontairement et de bonne grâce, sans le moindre espoir de récompense. Le chercheur est aboli. C'est cela la méditation. La réalité ne se recherche pas ; elle apparaît quand le chercheur a disparu. L'esprit est le temps, et la pensée ne peut révéler l'incommensurable.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 39 'La méditation - l'effort - la conscience'

La psychanalyse et le problème humain

Les oiseaux et les chèvres étaient tous partis et c'était étrangement calme et loin de tout sous ce grand arbre aux vastes branches qui se dressait solitairement dans une immensité de champs, bien cultivés et très verts. Les collines étaient assez éloignées, sèches et rébarbatives sous le soleil de midi, mais sous cet arbre il faisait sombre, frais, et c'était agréable. Cet arbre, impressionnant de grandeur, avait une force et un équilibre imposants et sa situation solitaire lui conférait quelque chose d'essentiel et d'important. Il semblait dominer tout son entourage, même les collines lointaines. Les villageois avaient un culte pour lui. Contre son tronc immense, quelqu'un avait déposé une pierre sculptée et quelques fleurs d'un jaune brillant. Le soir, personne ne s'approchait de l'arbre ; sa solitude dégageait quelque chose de trop puissant et il valait mieux l'adorer dans la journée, lorsqu'il y avait des ombres profondes, des oiseaux piaillards et le son des voix humaines. Mais à cette heure les villageois étaient autour de leurs cabanes et tout était très paisible sous cet arbre. Le soleil ne pénétrait jamais à la base de l'arbre et les fleurs dureraient jusqu'au lendemain, jusqu'aux nouvelles offrandes. Un sentier étroit conduisait à cet arbre et se perdait ensuite dans le vert des champs. Les chèvres étaient soigneusement gardées en troupeaux le long de ce sentier jusqu'aux collines et là elles redevenaient sauvages, broutant tout ce qui était à leur portée. L'arbre n'atteignait sa pleine gloire que vers le soir. Comme le soleil se couchait derrière les collines, les champs devenaient d'un vert plus profond, et seule la cime de l'arbre bénéficiait des derniers rayons, dorés et translucides. Avec la tombée de la nuit, on aurait dit que l'arbre se retranchait de tout ce qui l'entourait et se refermait sur lui- même pour la nuit. Son mystère semblait s'épaissir et rejoindre le mystère de toutes choses.

Psychologue et psychanalyste, il exerçait depuis un certain nombre d'années et comptait beaucoup de guérisons à son actif. Il travaillait dans un hôpital et avait également son cabinet. Ses nombreux clients riches l'avaient lui aussi rendu riche, et il avait des voitures très chères, une maison de campagne et toutes les choses de ce genre. Il prenait son travail très au sérieux, car ce n'était pas pour lui une simple façon de gagner sa vie, et il utilisait diverses méthodes analytiques selon ses patients. Il avait étudié l'hypnose et s'en servait parfois.

— Il est très curieux de constater, dit-il, à quel point les gens parlent librement et facilement de leurs compulsions cachées alors qu'ils sont sous hypnose et j'en suis moi-même toujours surpris. J'ai essayé d'être très honnête, mais j'ai pleinement conscience des dangers de l'hypnotisme surtout lorsqu'il est pratiqué par des gens peu sérieux, qu'ils soient ou non médecins. L'hypnotisme est ou n'est peut-être pas un raccourci et je ne pense pas que cela soit justifié, à l'exception de quelques cas rebelles. Il faut longtemps pour soigner un malade, de longs mois en général, et c'est extrêmement fatiguant.

— Il y a quelque temps, reprit-il, une patiente que je traitais depuis assez longtemps vint me voir. Elle était loin d'être stupide, était cultivée et s'intéressait à beaucoup de choses. Et elle me déclara avec beaucoup d'excitation et un sourire que je n'avais plus vu depuis longtemps qu'un ami l'avait persuadée d'assister à l'une de vos conférences. Il apparut que, pendant la causerie, elle se sentit délivrée de ses dépressions, qui étaient de sérieuse nature. Elle me dit que la première fois elle avait été complètement désorientée. Les pensées et les mots étaient nouveaux pour elle et lui

semblaient contradictoires et elle ne voulut plus revenir ; mais son ami lui expliqua qu'il en était souvent ainsi et qu'elle devrait assister à plusieurs causeries avant de se décider. Elle assista finalement à toutes vos conférences et, comme je l'ai dit, elle en ressentit une libération. Ce que vous avez dit sembla toucher certains points de sa conscience, et sans faire le moindre effort pour se libérer de ses frustrations et de ses dépressions, elle réalisa qu'elles avaient disparu. Elles n'existaient plus, tout simplement. C'était il y a quelques mois. Je l'ai revue l'autre jour, et ses dépressions se sont vraiment dissipées. Elle est normale et heureuse, surtout dans son rapport à sa famille, et tout semble aller bien.

— Mais tout ceci n'est qu'un préliminaire, reprit-il. Car voyez-vous, grâce à cette patiente, j'ai lu certains de vos commentaires et ce dont je souhaite parler avec vous, c'est ceci : existe-t-il une façon ou une méthode par laquelle nous puissions aller rapidement aux racines de toute cette souffrance humaine? Nos techniques actuelles sont longues et nécessitent beaucoup d'investigations et de patience.

Puis-je vous demander ce que vous essayez de faire avec vos patients?

— Pour parler simplement, sans le jargon psychanalytique, nous essayons de les aider à résoudre leurs difficultés, leurs dépressions et toutes les choses de cet ordre, afin qu'ils puissent se réinsérer dans la société.

Pensez-vous qu'une réinsertion dans une société malade soit tellement souhaitable et nécessaire?

— La société est peut-être malade, mais il ne nous appartient pas de la réformer. Notre propos consiste à aider le patient à s'adapter à son entourage et à devenir un citoyen plus heureux et plus utile. Nous avons affaire à des cas anormaux et nous n'essayons pas de créer des gens extraordinaires. Je ne pense pas que cela soit notre rôle.

Pensez-vous que vous soyez séparé de votre fonction? Et puis-je me permettre de vous demander s'il n'entre pas également dans votre fonction d'aider à la création d'un ordre radicalement nouveau, d'un monde dont la guerre serait exclue, ainsi que l'antagonisme, le besoin de compétition et ainsi de suite? Tous ces besoins et ces contraintes ne suscitent-ils pas une structure sociale qui ne peut produire que des gens anormaux? Si l'on s'attache seulement à aider l'individu à se conformer au modèle social en place, dans ce pays ou dans un autre, est-ce que du même coup on ne renforce pas les causes mêmes de la frustration, de la souffrance et de la destruction?

— Il y a sans doute du vrai dans ce que vous dites, mais en tant qu'analystes, je ne pense pas que nous soyons déterminés à pénétrer si profondément les causes de la souffrance humaine.

Alors dans ce cas, voyez-vous, ce n'est pas le processus total du développement de l'homme qui vous intéresse, mais simplement un aspect particulier de sa conscience totale. Il peut être nécessaire d'apaiser certaines choses, mais sans la compréhension de la totalité du processus humain, nous pouvons provoquer d'autres formes de maladies. Et il est évident que ceci n'est pas une question qui appelle la discussion ou la spéculation. C'est un fait très clair qui doit être pris en considération par chacun de nous et non pas seulement par des spécialistes.

— Vous m'entraînez sur un terrain que je ne connais pas, et je me trouve un peu dépassé par tout cela. Je n'ai pensé que très vaguement à la question, en particulier à ce que nous essayons de faire avec nos patients en dehors de la procédure classique. Mais voyez-vous, la plupart d'entre nous n'ont ni le goût ni le temps de se pencher sur ce problème. Et pourtant c'est bien ce que nous devrions faire, si nous voulons nous libérer et aider nos malades à se libérer eux aussi de la douloureuse confusion de la civilisation occidentale actuelle.

La confusion et la douleur ne sont pas l'apanage de l'Occident, car tous les êtres humains sont dans la même situation. Le problème de l'individu est également le problème du monde, il ne s'agit pas de deux processus séparés. Ce qui nous occupe, de toute évidence, c'est le problème humain, que l'être humain soit occidental ou oriental, car ce n'est là qu'une division géographique arbitraire. La totalité de la conscience de l'homme est liée à Dieu, à la mort, à une façon de vivre juste et heureuse, aux enfants et à l'éducation, à la guerre et à la paix. Si nous ne comprenons pas tout cela, l'homme ne connaîtra jamais l'apaisement.

— Vous avez raison, naturellement, mais je crois que très peu d'entre nous sont capables d'une recherche aussi vaste et aussi profonde. Nous avons presque tous reçu une mauvaise forme d'éducation. Nous devenons des spécialistes, des techniciens, ce qui a peut-être une fonction, mais c'est également le début de notre fin. Que sa spécialité soit la cardiologie ou la pathologie, chaque spécialiste se construit son petit paradis, tout comme le prêtre, et même s'il lit parfois quelque chose qui ne touche pas directement à sa spécialité, il reste dans cette tour d'ivoire jusqu'à sa mort. Vous avez raison, mais c'est pourtant comme ça. Mais je voudrais à nouveau vous poser cette question : existe-t-il une méthode ou une technique grâce à laquelle nous pourrions aller directement à la racine de nos maux, et surtout ceux de nos malades, et qui permettrait ainsi de les effacer rapidement?

Mais encore une fois, pourquoi toujours penser en termes de méthodes et de techniques? Une méthode ou une technique peut-elle libérer l'homme, ou parviendra-t-elle tout au plus à le façonner en vue d'une fin déterminée? Et ce but précis, qui représente le contraire des anxiétés de l'homme, de ses peurs, de ses frustrations et des pressions qu'on exerce sur lui, est en soi le résultat de ces dernières. La réaction du contraire n'est pas une véritable action, ni dans le monde économique, ni dans le monde psychologique. En dehors des techniques et des méthodes, il existe peut-être un facteur qui pourra véritablement aider l'homme.

— Lequel?

C'est peut-être l'amour.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 40 'La psychanalyse et le problème humain'

Se purifier du passé

Une route bien entretenue conduisait au pied de la colline et là se transformait en sentier. Il y avait, sur cette colline, les ruines d'une très ancienne forteresse.

Des centaines d'années plus tôt, c'était un endroit formidable, une place forte de rochers gigantesques, avec de grandes salles aux fières colonnes et aux sols de mosaïque, des bains de marbre et de nombreuses pièces. Plus l'on s'approchait de cette citadelle et plus ses murs d'enceinte apparaissaient épais et élevés, et plus elle semblait inattaquable. Et pourtant elle fut conquise, détruite et reconstruite. Les murs extérieurs étaient composés d'énormes rochers empilés les uns sur les autres sans le moindre mortier pour les lier. Et à l'intérieur de la citadelle, on voyait un très vieux puits, très profond, auquel on accédait par des marches. Ces marches étaient lisses et glissantes et les parois du puits luisaient d'humidité. Tout cela n'était plus que ruines, mais la vue magnifique qu'on avait du sommet de la colline demeurait semblable à ce qu'elle avait été au cours des siècles. La mer étincelante apparaissait sur la gauche, en bordure de vastes plaines cernées de collines. A une moindre distance, on pouvait voir deux collines plus petites qui, en ces jours lointains, avaient elles aussi été des citadelles, mais en rien comparables à cette place forte élevée qui dominait plaines et collines voisines. C'était une matinée très agréable, et le vent de la mer faisait frissonner les fleurs aux couleurs vives, dans les ruines. Ces fleurs étaient très belles, leurs couleurs variées et profondes, et elles avaient poussé en des endroits extraordinaires, sur les rochers, dans les crevasses des murs et dans les cours intérieures. Depuis des siècles, sauvages et libres, elles étaient là et il semblait sacrilège de les piétiner, même si elles recouvraient le sentier. Elles étaient dans leur propre univers et nous étions étrangers, mais ce n'est pas ce sentiment qu'elles communiquaient.

La vue qu'on avait du haut de la colline n'était pas, à vrai dire, à vous couper le souffle, comme cela arrive parfois devant certains paysages grandioses qui, par leur majesté et leur silence, oblitèrent la conscience. Là, ce n'était pas le cas. Il y avait plutôt un enchantement paisible, fait de douceur et d'épanouissement. On pouvait vivre hors du temps, sans passé et sans futur, et en ne faisant qu'un avec cet univers de ravissement. Vous n'étiez plus alors un être humain, un étranger venu d'ailleurs, mais vous étiez ces collines, ces chèvres et ce chevrier. Vous étiez le ciel et la terre fleurie, mais non plus en tant qu'élément isolé, vous en faisiez partie intégrante. Et vous n'aviez pas conscience d'en faire partie, pas plus que les fleurs n'avaient cette conscience. Vous étiez ces champs riants, cette mer bleue et ce train là-bas, avec ses passagers. Il n'existait plus, celui qui en vous choisit, compare et recherche. Vous faisiez partie du tout.

Quelqu'un dit qu'il était tard et qu'il fallait rentrer. Nous reprîmes le sentier qui descendait de la colline, puis la route qui menait à la mer.

Nous étions assis sous un arbre, et il racontait comment, dans sa jeunesse et sa maturité, il avait travaillé en différents endroits d'Europe, au cours des deux guerres mondiales. Lors de la dernière, il n'avait pas de foyer, avait souvent eu très faim, et faillit plus d'une fois se faire abattre pour une raison ou pour une autre par chacune des armées en présence. Il avait passé beaucoup de nuits en prison, sans dormir et dans l'angoisse car il avait perdu son passeport au cours de ses pérégrinations et nul ne voulut jamais croire ce qu'il déclarait quant à sa nationalité. Il parlait plusieurs

langues, avait été ingénieur, puis avait été dans les affaires et maintenant il peignait. Il avait également un passeport, aujourd'hui, et sa propre maison, dit-il en souriant.

— Ils sont nombreux ceux qui, comme moi, ont été détruits puis sont revenus à la vie, reprit-il. Je ne le regrette pas, mais il me semble que d'une certaine façon j'ai perdu le contact de la vie, ou du moins avec ce que l'on appelle la vie. J'en ai fini avec les armées et les rois, les drapeaux et la politique. Tout cela a provoqué autant de désastres et de douleurs que notre religion officielle, qui a répandu plus de sang que toute autre. Même le monde musulman ne peut se comparer à nous pour l'horreur et la violence, et voilà que nous recommençons. Il fut un temps où j'étais très cynique, mais c'est terminé. Je vis seul, car ma femme et mon enfant sont morts pendant la guerre et n'importe quel pays, pour autant que son climat soit clément, peut faire mon affaire. Je n'ai pas vraiment de soucis, je vends une toile de temps à autre, et cela me suffit. J'ai parfois du mal à joindre les deux bouts, mais il se passe toujours quelque chose et comme je vis très simplement, je n'ai pas vraiment de problèmes d'argent. Ma nature profonde est celle d'un moine qui vivrait hors de la prison du monastère. Je vous dis tout cela non pas pour simplement parler de moi, mais afin de vous donner une idée de mon arrière-plan personnel, car en parlant de certaines choses avec vous je parviendrai peut-être à comprendre quelque chose qui pour moi est vital. Car rien d'autre ne m'intéresse, pas même mes peintures.

— Un jour, continua-t-il, je suis parti dans ces collines avec mon matériel de peinture, car j'avais vu là-bas quelque chose que je voulais peindre. Il était encore très tôt lorsque j'arrivai, et il y avait quelques nuages dans le ciel. De là où j'étais, je pouvais voir toute la vallée jusqu'à la mer. J'étais très heureux d'être seul, et je commençai à peindre. Je devais peindre depuis déjà assez longtemps, et j'étais vraiment content de ce que je faisais, sans efforts ni tension, lorsque je pris soudain conscience que quelque chose était en train de se passer dans ma tête, si je peux m'exprimer ainsi. J'étais tellement absorbé par ma peinture que je ne réalisai pas tout d'abord ce qui se passait, puis j'en eus brutalement conscience. Je fus soudain incapable de continuer à peindre et je restai tout à fait immobile. Après quelques secondes d'interruption, il reprit :

— Ne me prenez pas pour un fou, car je ne le suis pas, mais tandis que j'étais assis là, j'eus conscience d'une énergie extraordinairement créative. Ce n'était pas moi qui étais créatif, mais quelque chose en moi, et qui était également dans les fourmis et dans cet écureuil nerveux. Je crains de ne pas très bien m'exprimer, mais je suis sûr que vous comprenez ce que je veux dire. Ce n'était pas la créativité banale de n'importe qui écrivant un poème, ou de moi-même en train de peindre un vague tableau. Non. C'était simplement de la création, simple et pure, et les choses produites par la main de l'homme ou par son esprit étaient en marge de cette création, et n'avaient plus beaucoup de signification. Il me semblait que j'en étais baigné ; cela avait quelque chose de sacré, comme une bénédiction. Si je devais parler en termes religieux, je dirais que... Mais c'est inutile. Tous ces mots religieux ne peuvent plus sortir de ma bouche, car ils n'ont plus aucun sens pour moi. C'était l'essence même de la création, Dieu lui-même... Toujours ces mots ! Mais, enfin, croyez-moi, c'était quelque chose de sacré, non pas ce sacré de l'homme et des églises, l'encens et les hymnes, qui n'est qu'une absurdité infantile. Il y avait là quelque chose de non corrompu, d'inattendu, et mes larmes se mirent à couler. J'étais en train d'être lavé, débarrassé et purifié de mon passé. L'écureuil avait cessé de s'agiter pour trouver son prochain repas et le silence était particulièrement étonnant - ce n'était pas le silence de la nuit quand tout dort, mais un silence dans lequel toutes choses étaient éveillées.

— Je dus rester là, immobile, pendant très longtemps, car le soleil était à l'ouest. J'étais un peu courbatu, l'une de mes jambes s'était engourdie, et j'eus du mal à me

remettre debout. Je n'exagère pas, mais on aurait dit que le temps s'était arrêté - ou plutôt qu'il n'existait plus. Je n'avais pas de montre, mais il avait dû s'écouler plusieurs heures entre le moment où j'avais posé mon pinceau et celui où je me levai. Je n'étais pas dans un état d'énervement extrême, et je n'avais pas non plus perdu conscience comme on pourrait le penser. J'étais au contraire très attentif, ayant parfaitement conscience de tout ce qui se passait autour de moi. Ramassant mes affaires et les rangeant soigneusement dans mon sac, je partis et repris le chemin de ma maison dans cet état extraordinaire. Aucun des nombreux bruits de la petite ville ne put altérer mon état, qui se prolongea encore plusieurs heures. Lorsque je me réveillai le lendemain matin, tout avait disparu. Je regardai ma toile. Elle était bonne, mais rien de plus.

— Je suis désolé d'avoir parlé si longtemps, conclut-il. Mais je gardais tout cela en moi sans pouvoir en parler à quiconque, car si je l'avais fait, on aurait appelé un prêtre, ou on m'aurait conseillé d'aller voir un psychanalyste. Je ne cherche pas une explication, mais comment ce genre de choses se produit-il ? Quelles sont les circonstances qui doivent être réunies ?

Vous posez cette question parce que vous voulez que cette expérience ait lieu à nouveau, n'est-ce pas ?

— Je suppose que c'est le but caché de ma question, mais...

Tenons-nous-en à cela, je vous en prie. Ce qui est important n'est pas que cela ait eu lieu, mais que vous ne tentiez pas de le poursuivre. La voracité suscite l'arrogance et c'est l'humilité qui nous est nécessaire, or l'humilité ne se cultive pas. Et si vous tentez de le faire, il ne s'agit alors plus d'humilité mais d'une autre forme d'acquisition. Ce qui est important, ce n'est pas que vous ayez une autre expérience de ce genre, mais qu'il y ait l'innocence, la liberté devant le souvenir de l'expérience, bonne ou mauvaise, agréable ou douloureuse.

— Mon Dieu, mais vous me demandez d'oublier quelque chose qui est devenu pour moi de la plus extrême importance. Vous me demandez l'impossible. Je ne peux rien oublier, et d'ailleurs je ne le veux pas.

Oui, c'est là en effet qu'est la difficulté. Écoutez, je vous en prie, avec patience et attention. Que vous reste-t-il exactement ? Un souvenir mort. Pendant que cela avait lieu, c'était quelque chose de vivant et le « moi » ne venait pas en faire l'expérience, aucun souvenir ne s'accrochait à ce qui avait été. Votre esprit était alors dans cet état d'innocence, sans chercher, demander ou tenter de conserver. Il était libre. Mais voilà maintenant que vous recherchez ce passé mort pour vous y accrocher. Car il est bel et bien mort. C'est l'obstination mise à vous en souvenir qui l'a tué en créant du même coup le conflit de la dualité, c'est-à-dire le conflit entre ce qui a été et ce que vous espérez. Le conflit, c'est la mort, et vous vivez dans les ténèbres. Ce genre de chose se produit lorsque le moi est absent. Mais le souvenir qu'il en reste, le désir ardent d'en obtenir davantage, renforce le moi et fait obstacle à la réalité vivante.

— Mais comment pourrais-je effacer cet extraordinaire souvenir ?

Votre question témoigne encore une fois du désir de retrouver cet état, ne trouvez-vous pas ? Vous voulez effacer le souvenir de cet état afin de pouvoir l'expérimenter à nouveau, de sorte que l'envie demeure, quand bien même vous êtes prêt à oublier ce qui a été. Votre besoin de retrouver cet état extraordinaire est semblable à celui de l'homme qui s'adonne à la boisson ou à la toxicomanie. Le plus important n'est pas d'expérimenter à nouveau cette réalité, mais de comprendre le désir intense qui vous y pousse et de le faire disparaître, sans l'action de la volonté.

— Vous voulez dire que le fait même de me souvenir de cette expérience, et mon désir intense de la revivre sont précisément ce qui empêche que quelque chose de

semblable ou peut-être de différent ait lieu ? Dois-je donc ne rien faire, consciemment ou inconsciemment, pour provoquer cela ?

Si vous avez vraiment compris, c'est bien cela.

— Vous demandez quelque chose de presque impossible, mais on ne sait jamais.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 41 'Se purifier du passé'

L'autorité et la coopération

Elle avait été secrétaire d'un grand chef d'entreprise, expliqua-t-elle, et avait travaillé de nombreuses années avec lui. Elle avait dû être parfaitement efficace, cela apparaissait dans son maintien et son vocabulaire. Ayant mis quelque argent de côté, elle avait quitté son travail depuis deux ans car elle désirait aider l'humanité. Encore jeune et dynamique, elle voulait consacrer le reste de sa vie à quelque chose qui en vaille la peine, et elle avait étudié pour ce faire les diverses organisations existantes. Avant d'entreprendre ses études supérieures, elle avait reçu une éducation religieuse dans un couvent, mais ce qu'on lui avait appris là lui semblait maintenant partiel, dogmatique et fondé sur l'autoritarisme et elle ne pouvait naturellement pas envisager d'appartenir à une organisation de cet ordre. Après en avoir passé d'autres en revue, elle avait fini par en trouver une qui lui semblait être plus ouverte et avoir plus de portée que les autres et elle avait maintenant un rôle actif au sein même de cette organisation, où elle secondait l'un des dirigeants.

— J'ai enfin trouvé quelque chose qui donne une explication satisfaisante à tous les problèmes de l'existence, reprit-elle. Il y a, bien sûr, une certaine forme d'autorité chez les Vénérables, mais il n'est pas nécessaire d'y croire. Il se trouve que j'y crois, mais c'est un hasard. J'appartiens au groupe intérieur, et comme vous le savez, nous pratiquons certaines formes de méditation. Rares sont maintenant ceux qui sont admis à l'initiation maçonnique. Ils sont beaucoup plus prudents, de nos jours.

Puis-je vous demander pourquoi toutes ces explications?

— J'ai assisté à votre conférence l'autre jour, lorsqu'il a été dit que toute forme d'imitation était néfaste. J'ai assisté depuis à d'autres conférences et je suis naturellement troublée par ce que j'ai entendu. Car voyez- vous, travailler pour les francs-maçons ne veut pas nécessairement dire qu'on les imite, qu'on est un disciple. Il existe une autorité, une règle, mais c'est nous qui en avons besoin. Ils ne nous demandent pas obéissance, mais c'est nous qui la leur donnons, à eux ou à ceux qui les représentent.

Si, comme vous le dites, vous avez pris part aux causeries, ne trouvez-vous pas que ce que vous êtes en train de dire est plutôt infantile? Trouver refuge dans la Franc-Maçonnerie ou chez ses représentants, dont l'autorité doit reposer sur les notions de devoir et de plaisir qu'ils ont eux-mêmes choisies, est exactement la même chose que de trouver refuge dans l'autorité de l'Église, n'est-il pas vrai? On peut penser que l'un est ouvert et l'autre restrictif, mais tous deux sont de toute évidence contraignants. Lorsque nous sommes perturbés, nous cherchons un guide mais celui que nous trouvons est invariablement le produit même de notre propre confusion. Le leader est aussi perdu que son disciple qui, à cause de sa confusion et de sa souffrance, a élu ce leader. Le fait de suivre quelqu'un d'autre, de l'imiter, qu'il s'agisse d'un leader, d'un sauveur ou d'un franc- maçon, ne peut susciter la clarté ou le bonheur. Ce n'est que par la compréhension du processus de la confusion et de celui qui la fabrique que nous pouvons être libérés du conflit et de la douleur. Cela n'est-il pas évident?

— Pour vous peut-être, mais moi je ne comprends toujours pas. Nous avons besoin de travailler pour de justes causes et ceux qui les connaissent peuvent élaborer certains plans pour vous y aider, et c'est ce qu'ils font. Cela ne veut pas dire qu'on les suive aveuglément.

On ne peut pas suivre quelqu'un de façon éclairée. Le fait de suivre est nécessairement néfaste. L'autorité corrompt, qu'elle soit en haut lieu ou parmi les gens étourdis. L'étourdi ne deviendra jamais réfléchi en suivant quelqu'un d'autre, si grand et si noble soit-il.

— J'aime coopérer avec mes amis dans un travail qui a des retentissements dans le monde entier. Mais pour travailler ensemble, nous avons besoin de dépendre d'une certaine forme d'autorité.

Peut-on parler de coopération quand existe l'influence contraignante, qu'elle soit agréable ou désagréable, de l'autorité? Est-ce coopérer que de travailler selon un plan élaboré par quelqu'un d'autre? N'est-ce pas plutôt, consciemment ou inconsciemment, se conformer par peur, par désir de gratification et ainsi de suite? Et est-ce coopérer que se conformer? Lorsqu'on exerce sur vous une autorité, qu'elle soit bienveillante ou tyrannique, peut-on vraiment parler de coopération? Il semble plutôt que la coopération n'existe qu'à partir du moment où il n'y a que l'amour de quelque chose pour elle-même, sans la peur de la punition ou de l'échec, et sans désir dévorant de réussir ou d'être reconnu. La coopération n'est possible que lorsque nous sommes libérés de l'envie, du désir d'acquérir et de la soif du pouvoir personnel ou collectif, de la domination.

— N'êtes-vous pas trop rigoureux? Nous ne ferions jamais rien si nous attendions d'être libérés de toutes ces attitudes internes qui sont manifestement mauvaises.

Mais que faites-vous donc pour l'instant? Il doit y avoir un profond sérieux et une véritable révolution intérieure si nous voulons un monde différent. Il faut au moins que certains d'entre nous ne perpétuent pas, consciemment ou non, le conflit et la souffrance. L'ambition personnelle et l'ambition pour une collectivité doivent absolument cesser, car l'ambition sous toutes ses formes fait obstacle à l'amour.

— Tout ce que vous venez de dire me dérange énormément. Je souhaite pouvoir revenir quand je serai plus calme.

Elle revint quelques jours plus tard.

— Après vous avoir vu, je me suis isolée afin de repenser à tout cela objectivement et clairement, et j'ai passé plusieurs nuits sans sommeil. Mes amis me conseillèrent de ne pas trop me laisser troubler par ce que vous avez dit, mais j'étais troublée quand même et il me fallut régler certaines choses par moi-même. J'ai lu certaines de vos causeries avec plus d'attention, sans y mettre de résistance, et les choses commencent à être claires. C'est un point de non-retour et je n'en fais pas un drame. J'ai donné ma démission à cette organisation et à tout ce qu'elle représente. Mes amis, naturellement, en sont désolés et pensent que je reviendrai. Mais je ne le crois pas. J'ai fait cela parce que j'ai perçu la vérité de ce qui avait été dit. Nous verrons bien ce qui se passera maintenant.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 42 'L'autorité et la coopération'

La médiocrité

La tempête avait duré plusieurs jours, avec des vents très violents et des pluies torrentielles. La terre absorbait l'eau, et les arbres étaient lavés de la poussière de plusieurs étés. Il y avait plusieurs années qu'il n'avait pas vraiment plu dans cette région, mais ce déluge rattrapait largement la sécheresse, du moins tout le monde l'espérait-il, et il y avait quelque chose de joyeux dans le bruit de la pluie et des eaux qui ruisselaient. Il pleuvait encore quand nous allâmes nous coucher, et les gouttes de pluie faisaient un bruit sourd sur le toit. C'était comme une danse, très rythmée, et on entendait murmurer de nombreux ruisseaux. Et quelle matinée extraordinaire, le lendemain! Les nuages avaient disparu, et toutes les collines des alentours brillaient dans le soleil matinal ; elles aussi avaient été lavées et il flottait une sorte de bénédiction dans l'air. Rien ne bougeait encore, seul le sommet des collines était embrasé. Les bruits familiers du jour allaient commencer dans un moment, mais pour l'instant, il régnait une paix profonde dans la vallée, bien que les ruisseaux murmurent et qu'un coq ait déjà chanté dans le lointain. Toutes les couleurs avaient pris vie, tout était tellement éclatant, l'herbe nouvelle et cet arbre immense qui semblait dominer la vallée. Une nouvelle vie s'annonçait dans l'abondance, et les Dieux allaient recevoir leurs offrandes, généreusement et librement offertes. Les rizières seraient maintenant prêtes à donner du riz et il ne manquerait plus de fourrage pour les vaches et les chèvres. Les puits seraient enfin pleins, et les mariages pourraient avoir lieu dans la joie. La terre était rouge et tous allaient se réjouir.

— J'ai parfaitement conscience de mon état d'esprit, dit-il. J'ai reçu au collège une soi-disant éducation, et j'ai beaucoup lu. Politiquement, j'ai milité dans l'extrême gauche et j'en connais très bien la littérature. Le parti est devenu semblable à toutes les religions organisées. C'est ce qu'était et continue d'être le catholicisme, avec les excommunications, les menaces et les sanctions. J'ai placé quelque temps mes ambitions dans la politique, en ayant l'espoir d'un monde meilleur. Mais j'ai vite vu clair dans ce jeu, bien que j'eusse pu le mener plus loin. J'ai compris depuis longtemps qu'une véritable transformation ne passe pas par la politique. La politique et la religion ne se mélangent pas. Je sais qu'il est de bon ton de dire qu'il faut introduire la religion dans la politique, mais si nous faisons cela, ce n'est plus de la politique, ce n'est plus de la religion, cela devient de l'absurdité pure et simple. Dieu ne s'adresse pas à nous en termes de politique, mais nous créons notre propre Dieu dans les termes de notre conditionnement politique et économique. Mais je ne suis pas venu pour vous parler politique et vous avez tout à fait raison de refuser d'en discuter. Je suis venu vous parler de quelque chose qui me tourmente beaucoup. L'autre soir, vous avez parlé de la médiocrité. J'ai écouté, mais je n'ai pas pu assimiler, car j'étais trop perturbé. Mais tandis que vous parliez, ce mot de « médiocrité » me frappait de plus en plus. Je n'avais jamais pensé que je pouvais être quelqu'un de médiocre. Je ne prends pas ce mot dans son sens social et, comme vous l'avez souligné, il n'a rien à voir avec les différences de classes, qu'elles soient économiques ou sociales.

Bien entendu. La médiocrité est totalement en dehors du champ arbitraire des divisions sociales.

— Je l'ai bien compris. Et vous avez dit aussi, si je me souviens bien, que celui qui est authentiquement religieux est le seul véritable révolutionnaire et qu'une telle personne ne peut être médiocre. Je parle de la médiocrité de l'esprit, non de celle de la

position sociale. Ceux qui occupent les postes les plus élevés et qui ont la puissance et ceux qui ont des occupations merveilleusement intéressantes peuvent cependant être médiocres. Je n'ai pas une position élevée et mon travail n'est pas extraordinairement intéressant et j'ai conscience de mon état d'esprit. Il est médiocre. J'étudie les philosophies orientales et occidentales et je m'intéresse à beaucoup d'autres choses mais, malgré cela, mon esprit est des plus ordinaires. Il a une certaine capacité pour coordonner sa pensée, mais il est pourtant médiocre et non créatif.

Quel est donc le problème, alors?

— Tout d'abord, j'ai honte de l'état dans lequel je suis, honte de ma propre stupidité et je dis cela sans m'apitoyer sur moi-même. Tout au fond de moi, en dépit de toutes mes études, je sens que je ne suis pas créateur, au sens le plus profond de ce mot. Il doit être possible d'atteindre cette créativité dont vous avez parlé l'autre jour. Mais comment s'y prendre? Ou bien est-ce là une question trop directe?

Abordons le problème simplement. Qu'est-ce qui rend l'esprit et le cœur médiocres? On peut posséder un savoir encyclopédique, de grandes capacités et ainsi de suite ; mais au-delà de toutes ces acquisitions superficielles et de ces dons, qu'est-ce qui fait que l'esprit est profondément stupide? L'esprit peut-il être, à n'importe quel moment, autre que ce qu'il a toujours été?

— Je commence à comprendre que l'esprit, si habile et capable soit-il, peut également être stupide. On ne peut pas en faire autre chose, car il sera toujours ce qu'il est. Il peut être capable de raisonner à l'infini, de spéculer, de préparer et de calculer. Mais aussi malléable qu'il soit, il restera toujours dans le même champ. Je viens seulement de comprendre le sens de votre question. Vous demandez si l'esprit, qui est capable d'exploits tellement étonnants, peut se transcender par l'effort de sa propre volonté.

C'est l'une des questions qui se posent. Si, quels que soient ses aptitudes et ses dons, l'esprit est toujours médiocre, peut-il par sa propre volition parvenir jamais à se dépasser ? La seule condamnation de la médiocrité et de ses nombreux camouflages ne suffit pas à modifier ce fait. Et lorsque la condamnation cesse, ainsi que tout ce qu'elle implique, est-il possible de découvrir ce qui suscite cet état de médiocrité ? Nous avons compris le sens de ce mot, essayons de ne pas nous en écarter. L'un des facteurs de la médiocrité n'est-il pas le besoin de réaliser, d'obtenir un résultat, de réussir ? Et lorsque nous voulons devenir créatifs, nous voyons toujours les choses superficiellement, n'est-ce pas ? Je suis ceci, que je veux transformer en cela et je demande donc comment faire. Mais lorsque la créativité est quelque chose que l'on poursuit, un but que l'on veut réaliser, l'esprit l'a déjà réduite à ses propres dimensions. C'est ce processus que nous devons comprendre, et non pas essayer de faire de la médiocrité quelque chose d'autre.

— Est-ce à dire que tout effort de l'esprit pour changer ce qui est ne débouche que sur la continuation de lui-même sous une forme différente, et qu'il n'y a donc aucun changement ?

Il en est bien ainsi, n'est-ce pas ? L'esprit a créé son état actuel de par ses propres efforts, de par ses désirs et ses peurs, ses espoirs, ses joies et ses peines. Et toute tentative de sa part pour changer cet état reste forcément dans la même direction. Un esprit mesquin qui essaie de ne pas l'être demeure mesquin. Le problème, de toute évidence, c'est de faire cesser tous les efforts de l'esprit pour être quelque chose, en quelque direction que ce soit.

— Bien sûr. Mais cela n'implique pas la négation, un état de vacuité, n'est-ce pas ?

Si l'on entend seulement les mots sans saisir leur signification, sans en faire l'expérience directe, les conclusions que l'on tire ne sont pas justes.

— Donc, en résumé, il ne faut pas poursuivre la création. On ne peut non plus l'apprendre, la mettre en pratique ou la provoquer par une quelconque action, ou par la contrainte. Je suis persuadé de cette vérité. Si vous le permettez, je vais penser à voix haute et tenter de comprendre lentement les choses avec vous. Mon esprit, qui a honte de sa médiocrité, a maintenant pris conscience de la signification de la condamnation. Cette attitude condamnative est suscitée par le désir de changement. Mais ce désir de changement provient précisément de la médiocrité, de sorte que l'esprit reste semblable à lui-même et qu'il n'y a pas le moindre changement. Jusque-là, j'ai très bien compris.

Quel est l'état de l'esprit lorsqu'il ne tente pas de se modifier, de devenir quelque chose ?

— Il accepte ce qui est.

L'acceptation implique qu'il existe une entité capable d'accepter, n'est-ce pas ? Et cette acceptation n'est-elle pas elle aussi une forme d'effort en vue d'obtenir, de faire de nouvelles expériences ? De sorte que le conflit de la dualité est à nouveau posé, et nous retombons dans les mêmes problèmes, car c'est le conflit qui entraîne la médiocrité du cœur et de l'esprit. Nous ne sommes libérés de la médiocrité que lorsque apparaît cet état dans lequel tout conflit a cessé. Mais l'acceptation n'est qu'une forme de résignation. Ou bien accordez-vous un autre contenu à la notion d'acceptation?

— Je comprends les implications liées à l'acceptation, étant donné que vous m'avez fait approfondir sa signification. Mais quel est cet état d'esprit dans lequel n'entrent ni l'acceptation ni la condamnation?

Pourquoi le demander? C'est quelque chose qui reste à être découvert, et non à être simplement décrit.

— Je ne cherche pas une explication, pas plus que je ne fais de spéculation, mais est-il possible que l'esprit soit parfaitement immobile, sans le moindre mouvement, et qu'il soit en même temps inconscient de sa propre immobilité?

Le fait d'en avoir conscience ne suscite-t-il pas le conflit de la dualité?

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 43 'La médiocrité'

Enseignement positif et enseignement négatif

Le chemin était difficile et poussiéreux, et il descendait jusqu'à une petite ville. On voyait encore quelques arbres sur le flanc des collines, mais la plupart avaient été coupés pour fournir du bois de chauffage, et il fallait monter assez haut pour trouver de l'ombre. Mais sur les hauteurs, les arbres n'étaient plus ni rabougris ni mutilés par l'homme. Ils poussaient jusqu'au terme de leur croissance et avaient des branches épaisses et un feuillage normal. Les gens venaient couper une branche pour que leurs chèvres puissent en manger les feuilles et ensuite ils la découpaient en petit bois d'allumage. Il y avait de moins en moins de bois et il devenait nécessaire de monter plus haut dans les collines, pour trouver d'autres arbres à détruire. Les pluies n'étaient plus aussi fréquentes qu'elles l'avaient été, la population augmentait et il fallait bien vivre. Mais la famine était partout présente et les gens mettaient la même indifférence à vivre qu'à mourir. Il ne restait plus de bêtes sauvages, toutes avaient dû se réfugier dans les hauteurs. Quelques oiseaux fouillaient encore les broussailles, mais eux aussi semblaient épuisés et certains avaient des plumes brisées. Un geai noir et blanc piaillait d'une voix éraillée, en volant d'une branche à l'autre d'un arbre solitaire.

Il commençait à faire chaud et ce serait intenable à midi. Il y avait plusieurs années qu'il ne pleuvait pas assez. La terre était desséchée et craquelée, les quelques arbres encore debout étaient recouverts d'une poussière brunâtre et il n'y avait même pas de rosée matinale. Le soleil était toujours là, impitoyablement, jour après jour et mois après mois et l'incertaine saison des pluies était encore éloignée. Quelques chèvres gravissaient la colline, suivies par un garçonnet. Il fut surpris de découvrir qu'il n'était pas seul mais ne sourit pas et continua à s'occuper de son troupeau, le regard grave. C'était un endroit très solitaire, rempli du silence qui précède la canicule.

Deux femmes descendirent le sentier en portant des fagots sur leurs têtes. L'une était âgée et l'autre très jeune, et les poids qu'elles portaient semblaient très lourds. Chacune portait en équilibre sur sa tête un fagot de longues branches sèches liées par un sarment de vigne, et le tenait d'une main. Leurs corps se balançaient librement tandis qu'elles descendaient de la colline d'un pas vif et léger. Leurs pieds étaient nus, en dépit de l'aspect rocailleux du sentier. Mais cela ne semblait pas avoir d'importance car elles marchaient sans même regarder où elles posaient les pieds, guidées par un instinct sûr. Elles tenaient leurs têtes très droites, les yeux rouges et distants. Très maigres, leurs os saillaient, et les cheveux de la plus âgée étaient sales et emmêlés. Ceux de la plus jeune avaient dû être récemment lavés et huilés car on voyait encore des mèches propres et brillantes, mais elle aussi semblait épuisée et une grande lassitude émanait d'elle. Le temps ne devait pas être loin où elle jouait encore et chantait avec les autres enfants, mais cette époque était bien révolue. Sa vie, c'était maintenant de ramasser du bois dans les collines et il en serait ainsi jusqu'à sa mort, avec un bref répit de temps à autre, pour la naissance d'un enfant.

Nous descendîmes tous par ce sentier. La petite ville de campagne était à plusieurs kilomètres et c'est là qu'elles allaient vendre leurs fagots pour quelques pièces, sachant qu'elles devraient recommencer le lendemain. Leur bavardage était entrecoupé de longs temps de silence. La plus jeune dit soudain à sa mère qu'elle avait faim, et celle-ci lui répondit que leur destin était de naître dans la famine et de vivre et de

mourir en ayant faim. Elle constatait simplement un fait, car sa voix ne contenait nulle trace de reproche, de colère ou d'espoir. Nous continuâmes à suivre la pente de ce sentier rocailleux. Il n'y avait pas d'observateur qui les écoutait, les prenait en pitié et marchait derrière elles. Ce n'était pas son amour ou sa pitié qui lui permettait de faire partie d'elles : il était elles ; il avait cessé d'être et elles existaient. Elles n'étaient plus ces étrangères qu'il avait rencontrées sur la colline, elles faisaient partie intégrante de lui. C'étaient ses mains à lui qui maintenaient les fagots, et la sueur, la fatigue intense et le mauvaises odeurs n'étaient plus leurs caractéristiques propres, qu'on pouvait partager en s'affligeant. Le temps et l'espace n'existaient plus. Nous n'avions plus en tête la moindre idée, trop fatiguées pour penser. Et si d'aventure nous pensions encore, c'était à la façon dont le bois serait vendu, c'était à la nourriture, au repos, et à l'obligation de tout recommencer le lendemain. Nos pieds ne sentaient pas les cailloux du sentier et le soleil de plomb ne brûlait pas nos têtes. Nous étions toutes deux seules à descendre ce sentier familier, à nous arrêter comme d'habitude pour boire un peu d'eau au puits et à reprendre notre route en traversant le lit desséché d'un cours d'eau presque oublié.

— J'ai lu vos causeries et assisté à certaines de vos conférences, dit-il, et à mon sens ce que vous dites me paraît très négatif. Il est impossible de trouver là des conseils de vie constructifs et positifs. Cette façon de voir orientale est très destructive, d'ailleurs, regardez où cela a mené l'Orient. Votre attitude négative et surtout votre insistance à affirmer qu'il faut se libérer de toute pensée est pour nous Occidentaux très dangereuse et très trompeuse, car nous sommes par nature - et par nécessité - très actifs et très productifs. Ce que vous enseignez représente exactement le contraire de notre façon de vivre.

Peut-on faire remarquer que cette division des êtres en Orientaux et en Occidentaux ne relève que de l'arbitraire géographique? Elle n'a aucune signification réelle. Que nous vivions à l'est ou à l'ouest d'un certain point, que nous soyons bruns, noirs, blancs ou jaunes, nous sommes tous des êtres humains, en proie aux mêmes souffrances et aux mêmes espoirs, aux mêmes craintes et aux mêmes croyances. Les joies et les peines sont les mêmes ici que là-bas. Une pensée n'est pas orientale ou occidentale, c'est l'homme qui opère cette division selon son conditionnement. L'amour n'est pas géographique, qu'on le tienne pour sacré dans un continent et qu'on le méprise sur un autre. La division des êtres humains procède de buts d'exploitation économique. Ce qui ne veut pas dire que les individus n'aient pas des tempéraments différents, et ainsi de suite. Il existe une similitude en même temps qu'une différence. Tout ceci est psychologiquement exact, en même temps que très évident, ne trouvez-vous pas?

— Pour vous peut-être, mais notre culture, notre façon de vivre est totalement différente de celle de l'Orient. Notre savoir scientifique, qui s'est lentement développé depuis l'époque de la Grèce antique, est maintenant considérable. L'Orient et l'Occident évoluent de façon différente.

Si nous voyons les différences, nous devons voir également les similitudes. Les expressions extérieures peuvent varier et diffèrent effectivement, mais derrière ces manifestations extérieures, les besoins, les contraintes, les désirs et les craintes sont semblables. Ne nous laissons pas abuser par les mots. Ici comme là-bas l'homme souhaite la paix et l'abondance, et il souhaite également quelque chose de plus que le bonheur matériel. Les civilisations peuvent différer selon le climat, l'environnement, la nourriture et ainsi de suite, mais toutes les cultures humaines sont fondamentalement identiques. Toutes cherchent un idéal humanitaire et s'appliquent à fuir le mal, à être généreux, à n'être pas envieux, à pardonner, et ainsi de suite. Sans cette culture fondamentale, toute civilisation, qu'elle soit d'ici ou de là-bas, ne peut que se désinté-

grer ou être détruite. Les peuples prétendument arriérés pourront acquérir le savoir et assimiler rapidement le « savoir-faire » occidental. Eux aussi pourront devenir des seigneurs de la guerre, des généraux, des avocats, des policiers, des tyrans et avoir leurs propres camps de concentration et tout le reste. Mais rien de tout cela n'entre dans la notion de culture. L'amour de Dieu et la liberté de l'homme ne se trouvent pas si facilement et sans eux le bien-être matériel ne veut pas dire grand-chose.

— Sur ce point, vous avez raison, c'est sûr, mais

j'aimerais que vous considériez ce que j'ai dit au sujet de votre enseignement négatif. C'est quelque chose que j'aimerais être capable de comprendre. Et je vous demande d'excuser le côté direct de mes déclarations.

Qu'est-ce qui est négatif et qu'est-ce qui est positif? La plupart d'entre nous ont l'habitude d'être dirigés. Donner des ordres ou suivre ceux qu'on donne est considéré comme un enseignement positif. Être dirigé semble être positif, constructif et pour ceux qui ont été conditionnés à suivre aveuglément, la vérité contenue dans le fait que suivre est néfaste est perçue comme négative et destructrice. La vérité, c'est la négation, le refus du faux et non pas le contraire du faux. La vérité est totalement différente de ce qui peut être négatif ou positif, et l'esprit qui ne pense qu'en ces termes ne peut jamais la connaître.

— J'ai bien peur de ne rien comprendre. Pourriez- vous m'expliquer cela davantage?

Nous sommes habitués, voyez-vous, au fait d'être dirigés, et à l'autorité. Le besoin d'être guidés prend racine dans le besoin de sécurité, le besoin d'être protégés et aussi dans l'envie de réussir. C'est là un de nos besoins les plus profonds, n'est-ce pas?

— Oui, en effet, mais sans la protection et la sécurité, l'homme ne...

Attendez, il vaut mieux examiner les choses avant d'en tirer des conclusions. Dans notre besoin de sécurité, non seulement en tant qu'individus, mais également en tant que groupes, nations et races, n'avons- nous pas construit un monde dans lequel la guerre, à l'intérieur comme à l'extérieur d'une société particulière, est devenue la préoccupation majeure? - Je le sais, mon fils est mort dans une guerre à l'étranger.

La paix est un état d'esprit, lorsque ont cessé tous les désirs de sécurité. L'esprit-cœur qui recherche la sécurité est toujours dans l'ombre de la peur. Nous ne recherchons pas seulement la sécurité matérielle, mais surtout celle de l'intérieur, la sécurité psychologique et c'est ce désir intense d'obtenir la sécurité intérieure par la vertu, par la croyance, par la nation, qui donne naissance aux groupes et aux idées, limitatifs et conflictuels. Ce besoin de sécurité, et celui d'atteindre ce que l'on ambitionne, entraînent le fait d'accepter les directives, de suivre des exemples, d'avoir le culte de la réussite, de reconnaître l'autorité des leaders, des sauveurs, des francs-maçons, des gourous, et tout cela est regroupé sous l'appellation d'enseignement positif. Mais ce n'est en fait qu'un manque de réflexion et de l'imitation.

— Je comprends. Mais n'est-il pas possible de diriger ou d'être dirigé sans faire de soi ou de quelqu'un d'autre une autorité, un sauveur?

Nous essayons de comprendre le besoin d'être dirigé, n'est-ce pas? Quel est ce besoin? N'est-il pas le produit de la peur? Manquant de sécurité et étant conscients de notre instabilité, nous avons le besoin intense de quelque chose de sûr, de permanent. Et ce besoin est dicté par la peur. Au lieu de chercher à comprendre ce que c'est que la peur, nous ne pensons qu'à la fuir, et c'est cette fuite elle-même qui constitue la peur. On se réfugie dans le connu, c'est-à-dire les croyances, les rituels, le patriotisme, les formules rassurantes des maîtres religieux et des prêtres et ainsi de suite. Et cela à son tour suscite le conflit entre l'homme et son semblable, de sorte que le problème se

transmet de génération en génération. Si nous voulons résoudre ce problème, il nous faut le comprendre en profondeur, jusqu'aux racines. Et cet enseignement soi-disant positif, c'est-à-dire tout ce qu'il faut penser des religions et du communisme y compris, permet la continuité de la peur. C'est pourquoi l'enseignement positif est destructeur.

— Je crois que je commence à entrevoir votre approche, j'espère ne pas me tromper.

Ce n'est pas une approche personnelle et opiniâtre. Il n'existe pas d'approche individuelle de la vérité, pas plus qu'il en existe dans la découverte des faits scientifiques. L'idée que plusieurs chemins puissent conduire à la vérité, et que la vérité ait différents aspects est une pure fiction. C'est la pensée théorique de l'intolérant qui essaie d'être tolérant.

— Je vois qu'il nous faut être très prudents dans l'usage que nous faisons des mots. Mais si vous le permettez, j'aimerais que nous revenions à un point que j'ai soulevé tout à l'heure. Étant donné qu'on a appris à penser à la plupart d'entre nous - ou qu'on nous a appris ce qu'il fallait penser, pour parler comme vous - n'est-ce pas aller au-devant de davantage de confusion que de répéter sous différentes formes, comme vous le faites, que toute pensée est conditionnée et que nous devons dépasser la pensée?

Pour la plupart d'entre nous, la pensée est quelque chose d'extraordinairement important, n'est-ce pas? Cela a une certaine importance, c'est exact, mais la pensée ne pourra jamais découvrir ce qui ne fait pas partie de son propre champ. La pensée procède du connu et ne peut donc appréhender l'inconnu, l'inconnaissable. La pensée n'est-elle pas désir, désir de nécessites matérielles tout comme du but spirituel le plus élevé? Nous ne parlons pas de la pensée du savant qui travaille dans son laboratoire, ou de la pensée du mathématicien, ni de la pensée à ce niveau en général, mais de la pensée dans ses rapports avec notre vie quotidienne, dans nos contacts et nos réponses de tous les jours. Pour survivre, nous sommes obligés de penser. La pensée entre dans le processus de survie, celle de l'individu comme celle de la nation. La pensée, qui symbolise le désir sous sa forme la plus basse et sous sa forme la plus élevée, est nécessairement fermée sur elle-même et facteur de conditionnement.

— Compte tenu du contenu que vous donnez à « pensée », je suppose qu'il en est ainsi. Mais le savoir ne permet-il pas de détruire ce conditionnement?

Croyez-vous? Nous avons accumulé un savoir qui touche à tant d'aspects de la vie - la médecine, la guerre, la loi, les sciences - et nous avons aussi un certain savoir sur nous-mêmes, sur notre propre conscience. Et le fait que nous possédions ce très vaste ensemble d'informations nous libère-t-il si peu que ce soit de la souffrance, de la guerre, de la haine? Serons-nous libérés par davantage de savoir? On peut savoir parfaitement bien qu'aussi longtemps que l'individu, le groupe, ou la nation, sera ambitieux et recherchera le pouvoir, la guerre sera inévitable et cela ne nous empêche absolument pas de continuer à suivre les chemins qui mènent à la guerre. Ce centre d'où partent l'antagonisme, la haine, pourra-t-il être radicalement transformé par le savoir? L'amour n'est pas le contraire de la haine, et si le savoir réussit à transformer la haine en amour, ce n'est pas de l'amour. Cette manifestation suscitée par la pensée, par la volonté, ne concerne pas l'amour, mais elle est un autre moyen commode d'auto-protection.

— Ce n'est pas tout à fait clair pour moi.

La pensée est la réponse de la mémoire, la réponse de ce qui a été, n'est-ce pas? La mémoire est tradition, expérience, et sa réaction devant une expérience nouvelle est nécessairement liée au passé, de sorte que l'expérience est toujours un élément qui

renforce le passé. L'esprit est le produit du passé, du temps, et la pensée résulte des mille et un hiers. Lorsque la pensée cherche à se transformer, essayant d'être ou de ne pas être ceci ou cela, elle ne fait en fait que se perpétuer sous un nom différent. Étant le produit du connu, la pensée ne peut, en aucun cas, faire l'expérience de l'inconnu, et résultant du temps, elle ne peut pas non plus comprendre l'intemporel, l'éternel. La pensée doit cesser pour que la réalité soit.

Et nous avons tellement peur de perdre ce que nous croyons posséder que nous n'allons jamais au fond de tout cela. Nous nous regardons superficiellement et nous répétons des mots et des phrases qui n'ont pas grande signification. C'est pourquoi nous restons médiocres et nous donnons naissance à l'antagonisme aussi étourdiment que nous faisons des enfants.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 44 'Enseignement positif et enseignement négatif'

L'aide

Les rues étaient pleines de monde et les boutiques rengorgeaient d'objets. Nous étions dans les quartiers chics de la ville, mais il y avait dans ces rues des gens de tous les milieux, des riches et des pauvres, des ouvriers et des employés de bureau. Ces rues étaient par ailleurs très cosmopolites, et l'on voyait là des hommes et des femmes du monde entier, quelques-uns en costume national, mais la plupart habillés à l'européenne. Les voitures, vieilles et neuves, étaient légion et, par cette matinée de printemps, les chromes et le poli des voitures les plus chères resplendissaient et les gens avaient un visage souriant et ouvert. Les magasins aussi grouillaient de monde, et rares étaient ceux qui semblaient avoir remarqué le ciel bleu. Tous étaient attirés par les vitrines, les robes, les chaussures, les voitures dernier modèle et l'étalage de la nourriture. Il y avait des pigeons partout, passant entre les pieds des gens et entre les innombrables voitures. Une librairie présentait les derniers livres des plus grands auteurs. Les passants ne semblaient pas avoir le moindre souci, la guerre était loin, dans l'autre partie du monde. L'argent, la nourriture et le travail abondaient, et il y avait énormément de gaspillage. Les rues étaient encaissées comme des canyons entre les très hauts immeubles, et il n'y avait pas d'arbres. C'était une ville très bruyante dans laquelle on percevait l'étrange agitation d'un peuple qui possédait tout et pourtant n'avait rien.

Une immense église se dressait entre des boutiques de mode, et face à une énorme banque. Toutes deux étaient imposantes et semblaient nécessaires. Dans l'église, un prêtre en surplis et en étole faisait un sermon au sujet de Celui qui avait accepté de souffrir pour l'amour de l'homme. Les fidèles étaient agenouillés et priaient parmi les cierges, les statues et l'encens. Le prêtre psalmodiait et l'assistance lui répondait. Puis tous se relevèrent et sortirent dans les rues ensoleillées, entrant dans les magasins qui regorgeaient d'articles. L'église était maintenant silencieuse, seules quelques personnes y étaient encore, perdues dans leurs propres pensées. Les décorations, les vitraux aux magnifiques couleurs, la chaire, l'autel et les cierges - tout était conçu pour apaiser l'esprit de l'homme.

Peut-on trouver Dieu dans les églises, ou au fond de nos cœurs ? Le désir de réconfort suscite l'illusion, et c'est ce besoin qui permet de bâtir des églises, des temples et des mosquées. Nous nous perdons dans ces églises, ou dans l'illusion d'un État omnipotent, et la réalité passe à côté de nous. L'important devient un feu qui dévore tout. La vérité, ou ce que vous voudrez l'appeler, ne peut pas se découvrir par le biais de l'esprit. La pensée ne peut la rechercher, nul chemin n'y mène et la vérité ne s'acquiert pas grâce au culte, aux prières ou au sacrifice. Si nous recherchons le réconfort et la consolation, nous les trouverons d'une façon ou d'une autre, mais en même temps nous aurons davantage de souffrance et de douleur. Le désir de réconfort, de sécurité, a le pouvoir de créer toutes les formes d'illusion. Ce n'est qu'à partir du moment où l'esprit est parfaitement immobile qu'apparaît la possibilité de la venue du réel.

Nous formions un petit groupe et B. demanda s'il n'est pas indispensable d'être aidés si nous voulons comprendre un tant soit peu le délicat problème de la vie. Ne doit-il pas y avoir un guide, un être éclairé qui nous désigne le bon chemin?

— N'avons-nous pas été déjà assez loin dans cette voie, demanda S. Je ne veux plus chercher de gourou ou de maître à penser.

— Mais si vous ne voulez vraiment plus qu'on vous aide, pourquoi êtes-vous là ? demanda B. Voulez-vous dire que vous avez rejeté tout désir d'être guidé?

— Non, je ne crois pas y être parvenu, et j'aimerais beaucoup analyser ce besoin de chercher à être aidé ou guidé. Je ne vais plus voir les différents maîtres, anciens et modernes, comme on fait du shopping, c'est vrai. Mais cependant, j'ai encore besoin d'aide et j'aimerais savoir pourquoi. Et est-il possible qu'un jour je ne ressente plus ce besoin?

— En ce qui me concerne, je ne serais pas là si je ne m'attendais pas à une aide quelconque, déclara M. Il m'est déjà arrivé de recevoir de l'aide et c'est pourquoi je suis là. Quand bien même vous aurez démontré tout ce qu'il peut y avoir de nuisible dans le fait de suivre les enseignements de quelqu'un, vous m'avez pourtant énormément aidé et je continuerai à venir à vos conférences et causeries tant que cela me sera possible.

Sommes-nous en train d'essayer de démontrer si oui ou non nous avons été aidés ? Un docteur, le sourire d'un passant ou d'un enfant, une relation avec quelqu'un, une feuille poussée par le vent, une modification climatique, et même un maître, un gourou - tout cela peut aider. L'homme éveillé peut trouver de l'aide n'importe où, mais la plupart d'entre nous somnolent et ne connaissent qu'un certain maître ou un certain livre, et c'est là notre problème. Vous faites attention à ce que je dis, n'est-ce pas? Mais si quelqu'un d'autre vous dit la même chose, peut-être en des termes différents, vous ne l'entendez pas. Vous écoutez celui qui vous semble faire autorité, et vous vous fermez au discours des autres.

— Mais j'ai constaté que ce que vous disiez était toujours sensé, répondit M., c'est pourquoi je vous écoute attentivement. Ce que disent les autres est souvent très plat, très vague - ou peut-être est-ce moi qui suis ainsi. Mais le fait est que cela m'aide énormément de vous écouter, aussi pourquoi ne le ferais-je pas ? Même si tout le monde me répète que je ne fais que vous suivre, je continuerai à venir vous voir autant que cela sera possible.

Pourquoi sommes-nous ouverts à une certaine forme d'aide et fermés à toute autre ? Consciemment ou inconsciemment, vous pouvez m'accorder votre amour, votre compassion, vous pouvez m'aider à comprendre mon problème ; mais pourquoi suis-je tellement persuadé que l'aide ne peut venir que de vous, que vous êtes l'unique sauveur? Comment se fait-il que vous soyez ma seule référence, l'unique autorité en la matière? Je vous écoute, je suis attentif à tout ce que vous déclarez, mais je suis indifférent ou sourd à ce que peut dire un autre. Pourquoi ? N'est-ce pas là la question?

— Vous ne dites pas que nous ne devrions pas rechercher d'aide, dit L., mais vous nous demandez plutôt pourquoi nous accordons tant d'importance à celui qui nous aide, faisant dépendre de lui toute autorité. C'est bien cela?

Je vous demande également pourquoi vous cherchez de l'aide. Lorsque tel est le cas, quelle en est la motivation profonde ? Lorsque consciemment et délibérément, on décide de chercher de l'aide, que voulons-nous au juste, est-ce de l'aide, ou un moyen de fuir, ou encore une consolation ? Que cherchons-nous exactement?

— Il existe différentes formes d'aide, dit B. De l'employé de maison au chirurgien au faîte de sa carrière, du professeur de lycée au savant de réputation mondiale, tous représentent une certaine forme d'aide. Dans toute civilisation, il est nécessaire d'être aidé, non pas seulement au niveau ordinaire mais également d'être guidé par un maître spirituel éclairé qui peut ainsi aider l'homme à trouver l'ordre et la paix.

Essayons d'éviter les généralités et de déterminer ce que représente le fait d'être guidé, ou aidé, pour chacun d'entre nous. Cela ne nous permet-il pas de résoudre nos problèmes individuels, nos douleurs et nos souffrances ? Si vous êtes un maître spiri-

tuel, ou un docteur, je viens vous voir afin qu'on me désigne une heureuse façon de vivre, ou pour être guéri d'une quelconque maladie. Nous attendons de l'homme éclairé qu'il nous enseigne une façon de vivre, et nous cherchons auprès de l'homme instruit le savoir et l'information. Nous voulons réussir, nous voulons réaliser, nous voulons être heureux, et pour ce faire nous essayons de trouver un modèle de vie qui nous permettra d'atteindre ce que nous désirons, que ce soit sacré ou profane. Après avoir essayé beaucoup de choses, nous en venons à penser que la vérité est le but suprême, l'ultime forme de paix et de bonheur, et nous voulons la découvrir elle aussi. Et nous essayons à nouveau d'obtenir ce que nous désirons. Mais le désir peut-il jamais déboucher sur la réalité? Le désir, aussi noble soit-il, peut-il susciter autre chose que l'illusion? Et quand le désir entre en action, ne met-il pas en place la structure de l'autorité, de l'imitation et de la peur? C'est bien là le processus psychologique habituel, n'est-ce pas? Et s'agit-il en fait d'aide, ou bien d'auto-illusion?

— J'ai toutes les peines du monde à ne pas me laisser convaincre par ce que vous dites! s'exclama B. J'en comprends les raisons et le sens que cela aurait. Mais je sais aussi que vous m'avez aidé. Est-ce quelque chose que je peux nier?

Si quelqu'un vous a aidé et que vous lui reconnaissiez une autorité absolue, n'est-ce pas là une façon de faire obstacle à toute nouvelle aide éventuelle, non seulement en ce qui le concerne, mais aussi pour ce qui est de vous-même? L'aide n'est-elle pas partout autour de soi? Pourquoi ne la chercher que dans une direction? Et lorsque vous êtes si limité, si renfermé, quelle aide pouvez-vous recevoir? Par contre, lorsque vous êtes ouvert, vous êtes en état de percevoir l'aide infinie qui est en toutes choses, depuis le chant de l'oiseau jusqu'à l'appel de l'être humain, du brin d'herbe à l'immensité des cieux. Le poison et la corruption entrent en jeu lorsque vous considérez une seule personne comme l'autorité infaillible, votre guide, votre sauveur. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Je crois que je comprends ce que vous voulez dire, dit L., mais j'ai cependant un problème. Il y a de nombreuses années que je fais partie des suiveurs, de ceux qui cherchent un guide. Lorsque vous mettez à jour la véritable signification du besoin de suivre, intellectuellement, je suis d'accord, mais il reste une partie de moi qui s'oppose à cela. Croyez-vous que je puisse intégrer cette contradiction interne au point de n'avoir plus besoin de suivre quiconque?

Deux désirs qui s'opposent ne peuvent être intégrés, et si vous introduisez un troisième terme, à savoir le désir d'intégration, vous ne faites que compliquer le problème, sans le résoudre. Mais si vous comprenez réellement la signification du fait de demander de l'aide, de vous en remettre à une autorité, qu'il s'agisse de l'autorité de quelqu'un d'autre ou d'un modèle de vous-même que vous vous imposez, c'est cette compréhension qui, en soi, mettra fin à tout suivisme.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 45 'L'aide'

Le silence de l'esprit

Les sables blancs de la mer agréablement froide étaient très loin derrière la brume, mais ici il faisait insupportablement chaud, même sous les arbres ou à l'intérieur de la maison. Le ciel n'était même plus bleu, et le soleil semblait avoir absorbé la moindre particule d'humidité. Le vent léger qui venait de la mer était tombé et les montagnes au loin, claires et comme très proches, réfléchissaient les impitoyables rayons du soleil. Le chien, toujours en mouvement, gisait, haletant, comme si cette intolérable canicule allait faire éclater ses poumons. Il y aurait des journées de ce genre, claires, sèches et torrides pendant des semaines et des mois et les collines, que les pluies du printemps ne rendaient plus douces et vertes, étaient d'un brun brûlé, leur terre sèche et dure. Ces collines gardaient cependant leur beauté, scintillantes derrière les grands chênes et les herbes dorées, les roches arides des montagnes au-dessus d'elles.

Le sentier qui montait des collines aux montagnes les plus hautes était poussiéreux, rocailleux et raide. Pas le moindre cours d'eau, ni le moindre murmure d'eau courante. La chaleur, sur ces collines, était intense mais pourtant supportable à l'ombre d'un arbre, le long du lit desséché de la rivière, car une brise légère venait de la vallée. De cette hauteur, on voyait le bleu de la mer de plusieurs kilomètres. Tout était très tranquille, même les oiseaux se taisaient et le geai bleu querelleur s'était assoupi. Un cerf brun apparut sur le sentier, rapide et attentif, allant tout droit à la petite flaque d'eau dans le lit par ailleurs desséché de la rivière. Il se déplaçait tellement silencieusement sur les rochers, remuant ses grandes oreilles et surveillant attentivement tout mouvement dans les fourrés. Il but autant qu'il le put et se serait sans doute volontiers couché à l'ombre près de la flaque d'eau, mais il dut sentir cette présence humaine qu'il ne voyait pas, car il descendit avec difficulté le sentier et disparut. Et qu'il était difficile d'observer un coyote dans ces collines! Ils étaient de la couleur des rochers et faisaient de leur mieux pour ne pas être vus. Il fallait les fixer intensément, et même ainsi ils réussissaient à disparaître sans que vous puissiez les localiser à nouveau. Vous cherchiez et cherchiez en vain, nul mouvement ne les trahissait. Peut-être un coyote viendrait-il boire. Quelque temps auparavant, un incendie avait éclaté dans les collines et toutes les bêtes sauvages s'étaient enfuies. Mais certaines étaient revenues, De l'autre côté du sentier, une caille conduisait ses nouveau-nés, plus d'une douzaine, vers des buissons épais. Elle les encourageait doucement. Les petits ressemblaient à des boules de plumes d'un gris-jaune, petites choses fraîchement arrivées dans ce monde dangereux, mais vivantes et ravies. Puis, dans le buisson, plusieurs montèrent sur la mère, mais la plupart d'entre eux s'étaient nichés sous ses ailes protectrices, et tous se reposèrent des douleurs de la venue au monde.

Qu'est-ce qui nous lie les uns aux autres? Ce sont nos besoins. Ce ne sont ni le commerce ni les grandes industries, ni les banques ni les églises. Ce ne sont là que des idées et d'autres idées qui résultent de ces idées. Ce ne sont pas les idées qui nous lient. Nous pouvons être ensemble pour des questions pratiques de nécessité ou de commodité, ou à cause du danger, de la haine, ou de l'adoration, mais ce ne sont aucunes de ces choses qui nous lient vraiment. Nous devons nous dépouiller de tout cela, pour que nous soyons seuls. C'est dans cette solitude qu'est l'amour, et seul l'amour nous unit.

L'esprit préoccupé n'est jamais un esprit libre, qu'il soit préoccupé par le sublime ou par le trivial.

Il venait d'un pays lointain. Bien qu'il ait eu la poliomyélite, il pouvait marcher et conduire une voiture.

— Comme beaucoup d'autres, surtout ceux qui sont dans le même état que moi, j'ai appartenu à nombre d'églises et d'organisations religieuses, dit-il, mais aucune ne m'a donné satisfaction. Mais on cherche toujours. Je crois être réfléchi, mais mon problème, c'est l'envie. La plupart d'entre nous ont pour moteur l'ambition, la rapacité ou l'envie. Ce sont les pires ennemies de l'homme, et pourtant il semble qu'elles soient inhérentes à la nature humaine. J'ai essayé de résister à l'envie de diverses façons, mais en dépit de tous mes efforts, elle me reprend sans cesse. C'est un peu comme une toiture percée qui laisse passer l'eau et, avant de savoir où j'en suis, je me retrouve plus envieux que jamais. Vous avez peut-être répondu à cette question des douzaines de fois, mais s'il vous reste un peu de patience, j'aimerais vous demander comment faire pour s'extraire de ce tumulte de l'envie?

Vous avez dû remarquer que le désir de ne plus être envieux entraîne le conflit des contraires. Le désir ou la volonté de ne plus être ceci mais d'être cela suscite le conflit. Nous considérons habituellement que ce conflit fait partie des choses de la vie. Mais en est-il bien ainsi? Cette lutte éternelle entre ce qui est et ce qui devrait être est tenue pour noble et idéaliste. Mais le désir et la tentative de ne pas être envieux est identique au fait d'être envieux, n'est-ce pas? Si l'on comprend vraiment cela, le combat cesse entre les contraires ; le conflit de la dualité cesse. Ce n'est pas là quelque chose à quoi réfléchir quand vous rentrerez chez vous ; c'est un fait qu'il faut voir ici et maintenant et c'est cette perception qui est importante et non pas savoir comment se libérer de l'envie. Pour être libéré de l'envie, il ne faut pas être pris dans le conflit de son contraire, mais comprendre ce qui est. Et cette compréhension est impossible tant que l'esprit essaie de changer ce qui est.

— Le changement n'est-il pas nécessaire?

Le changement dépend-il de la volonté? La volonté n'est-elle pas la quintessence du désir? Ayant suscité l'envie, le désir cherche maintenant un état où n'est nulle envie ; tous deux sont produits par le désir. Le désir ne peut pas donner lieu à un changement fondamental.

— Mais qu'est-ce qui pourra le faire, alors?

La perception de la vérité de ce qui est. Aussi longtemps que l'esprit, ou le désir, cherche à se changer en passant de ceci à cela, tout changement est superficiel et médiocre. La pleine signification de ce fait doit être ressentie et comprise, et c'est seulement alors qu'il est possible qu'une transformation radicale ait lieu. Tant que l'esprit jugera, comparera, cherchera un résultat, le changement sera impossible, et seules auront lieu toutes ces luttes interminables que l'on nomme la vie.

— Ce que vous dites semble tellement vrai, et pourtant, au fur et à mesure que je vous écoute je sens que je suis repris par le désir de changer, d'atteindre un résultat et un but.

Plus on lutte contre une habitude, aussi profondes que soient ses racines, et plus on la renforce. Mais avoir conscience d'une habitude sans en choisir et en cultiver une autre, c'est y mettre un terme.

— Je dois donc rester silencieux devant ce qui est, sans l'accepter ni le rejeter. C'est une tâche terriblement ardue, mais je vois bien que c'est la seule qui mène à la liberté. Mais puis-je vous poser une autre question? Le corps n'a-t-il pas une incidence sur l'esprit et l'esprit, à son tour, une influence sur le corps? Du fait de ma ma-

ladie, j'ai eu plus spécialement l'occasion de le remarquer. Mes pensées sont remplies du souvenir de ce que j'étais - en bonne santé, fort, très agile - et de ce que j'espère devenir, par rapport à ce que je suis maintenant. Je crois que je suis incapable d'accepter mon état actuel. Que dois-je faire?

Cette éternelle comparaison du présent avec le passé et le futur crée la douleur et la détérioration de l'esprit, n'est-ce pas? Cela vous empêche de considérer le fait de votre état présent. Vous ne pouvez avoir d'action adéquate sur le présent que lorsque l'esprit n'est plus encombré du poids du passé et de l'espoir du futur. Dès lors que l'esprit est attentif au présent, sans faire de comparaison, apparaît alors la possibilité que d'autres choses aient lieu.

— Qu'entendez-vous par « d'autres choses »?

Lorsque l'esprit est préoccupé par ses propres douleurs, ses espoirs et ses craintes, il ne peut s'en libérer et rien d'autre ne peut avoir lieu. Le processus d'auto-enfermement de la pensée ne fait que mutiler davantage l'esprit, et le cercle vicieux est ainsi formé. La préoccupation rend l'esprit vulgaire, petit et superficiel. L'esprit préoccupé n'est jamais libre, et s'il se préoccupe de la liberté, cela n'engendrera pourtant que la médiocrité. L'esprit est mesquin lorsqu'il s'absorbe dans Dieu, dans l'État, dans la vertu ou dans son propre corps. Cette préoccupation du corps fait obstacle à l'adaptation au présent, et au bénéfice de la vitalité et du mouvement, si limité soit-il. Le moi, avec ses préoccupations, suscite ses propres douleurs et problèmes, qui ont une conséquence sur le corps. Et l'inquiétude devant les maux physiques renforce les problèmes du corps. Cela ne veut pas dire qu'il faut négliger sa santé. Mais se préoccuper de la santé, comme se préoccuper de la liberté, ou des idées ne fait que retrancher davantage l'esprit dans sa propre étroitesse. Il y a une énorme différence entre un esprit préoccupé et un esprit actif. L'esprit actif est silencieux, attentif et conscient, non sélectif.

— Au niveau conscient, il est sans doute très difficile d'admettre tout cela, mais l'inconscient doit assimiler ce que vous dites, c'est du moins ce que j'espère. Mais je voudrais vous poser encore une question. Voyez- vous, il y a des moments où mon esprit est silencieux mais c'est quand même très rare. Je me suis penché sur le problème de la méditation, et j'ai lu ce que vous avez dit sur la question, mais pendant longtemps je n'arrivais pas à supporter mon corps. Maintenant que je me suis accoutumée à mon propre corps, je pense qu'il est important de cultiver ce silence. Mais comment s'y prendre?

Le silence doit-il être cultivé, doit-on l'alimenter et le renforcer soigneusement? Et qui est celui qui le cultive? Diffère-t-il de la totalité de votre être? Y a-t-il silence, l'esprit est-il immobile, lorsqu'un désir domine tous les autres, ou bien lorsqu'il établit des résistances contre eux? Peut-on parler de silence lorsque l'esprit est discipliné, modelé, contrôlé? Tout cela n'implique- t-il pas un censeur, un soi-disant esprit supérieur qui contrôle, juge et choisit? Et une telle entité existe- t-elle? Dans l'affirmative, n'est-elle pas le produit de la pensée? La pensée se subdivise en éléments élevés et bas, éléments de permanence et de non-permanence, et ces divisions sont toujours le produit du passé, de la tradition, du temps. C'est grâce à ces divisions que l'esprit est en sécurité. La pensée et le désir recherchent maintenant la sécurité dans le silence et voudraient trouver une méthode ou un système qui permettent de l'obtenir. Au lieu des satisfactions matérielles, la pensée veut découvrir le plaisir du silence, et cela suscite le conflit entre ce qui est et ce qui devrait être. Le silence est incompatible avec le conflit, la répression, la résistance.

— Ne doit-on pas rechercher le silence?

Le silence ne sera pas tant qu'on le recherchera. Le silence de l'esprit immobile ne naît qu'à partir du moment où le chercheur et le désir n'existent plus. Sans chercher à y répondre, posez-vous cette question: la totalité de votre être peut-elle être silencieuse? La totalité de votre esprit, le conscient comme l'inconscient, peut-elle être immobile?

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 46 'Le silence de l'esprit'

Le contentement

L'avion était plein. Il survolait l'Atlantique à quelque six mille mètres d'altitude, au-dessus d'un épais tapis de nuages. Le ciel était d'un bleu intense, le soleil derrière nous et nous volions vers l'ouest. Les enfants s'étaient amusés à courir d'un bout à l'autre de l'avion puis s'étaient assoupis, fatigués. La nuit avait été longue, mais à l'exception des enfants, tout le monde était réveillé, fumait et buvait. Quelqu'un à l'avant parlait de ses affaires à quelqu'un d'autre, et une dame derrière lui énumérait d'un ton content tous les articles qu'elle avait achetés, spéculant sur les taxes qu'il lui faudrait payer. A la hauteur où nous étions, le vol était sans heurts et sans secousses, bien qu'il y ait des vents très violents au-dessus de nous. Les ailes de l'avion brillaient au soleil et les hélices tournaient avec une belle régularité, à une extraordinaire vitesse. Le vent nous poussait et nous volions à plus de cinq cents à l'heure.

Les deux hommes assis à l'avant parlaient d'une voix forte et il était difficile de ne pas entendre ce qu'ils disaient. C'étaient des hommes de haute taille et l'un d'eux avait le visage rouge et buriné. Il expliquait en quoi consistait la chasse à la baleine, combien c'était dangereux, combien cela rapportait, et comment les mers étaient parfois déchaînées. Certaines baleines pesaient des centaines de tonnes. Les mères et leurs baleineaux étaient censés avoir la vie sauve, de même qu'il était interdit de tuer plus d'un certain nombre de baleines dans un laps de temps donné. La manière de tuer ces mastodontes avait été apparemment mise au point de façon scientifique, chaque groupe de l'équipage ayant à faire un travail particulier, pour lequel il fallait subir un entraînement spécial. L'odeur qui régnait sur la baleinière était à la limite du supportable, mais on finissait par s'y habituer, comme à n'importe quoi d'autre. Et si tout se passait bien, cela représentait beaucoup d'argent. Il commença à expliquer l'étrange fascination contenue dans le fait de tuer, mais à ce moment-là, on servit des boissons et la conversation changea.

Les êtres humains aiment tuer, soit les autres humains, soit qu'il s'agisse d'un daim des forêts aux grands yeux inoffensifs, ou d'un tigre venant d'attaquer le bétail. On écrase délibérément un serpent sur la route, et dans les pièges posés, un loup ou un coyote se font toujours prendre. Des gens très bien vêtus et très gais s'en vont avec leurs précieux fusils tuer des oiseaux qui, l'instant d'avant, chantaient encore. Un jeune garçon tue un geai bleu caquetant avec un revolver à plomb et parmi ses aînés, nul n'a le moindre mot de pitié, et personne ne le gronde! tous, au contraire, le félicitent d'être si fin tireur. Tuer au nom du soi-disant sport, ou pour la nourriture, au nom de son pays ou de la paix - il n'y a pas grande différence entre tout cela. Toute justification est vaine. Il n'est qu'une règle absolue: ne jamais tuer. Pour l'Occidental, les animaux n'existent qu'en fonction de notre estomac, ou en vue du plaisir de tuer, ou simplement pour la fourrure qu'ils procurent. Et à l'Oriental, on enseigne depuis des siècles, à travers des générations, de ne pas tuer, d'avoir pitié et compassion envers les animaux. Ici les animaux n'ont pas d'âme, on peut les tuer impunément et là-bas, ils en ont une, alors réfléchissez et laissez votre cœur connaître l'amour. Manger la chair des animaux est considéré dans toute une partie du monde comme normal et naturel, l'Église et la publicité nous y encouragent. Et ailleurs il n'en est pas de même et les gens réfléchis et religieux n'en mangent jamais, la tradition et la culture s'y opposent. Mais cela aussi est en train de s'effondrer. En Occident, on a toujours tué au nom de Dieu et de la Patrie et il en est partout ainsi. La tuerie s'étend partout.

Presque du jour au lendemain, les anciennes cultures sont balayées et l'efficience, la cruauté et tous les moyens de destruction sont soigneusement alimentés et renforcés.

La paix ne dépend ni de l'homme politique ni de l'homme d'Église non plus que de l'avocat ou du policier. La paix est un état d'esprit indissolublement lié à l'amour.

Il gagnait péniblement sa vie, réussissant tout juste à joindre les deux bouts.

— Je ne suis pas venu vous parler de mon travail, dit-il. Il suffit à mes besoins et comme ceux-ci sont limités, j'arrive à m'en sortir. Comme je ne suis pas d'une ambition démesurée, je ne fais pas partie de ces loups qui se mangent entre eux. Un jour, je vis, en passant, une foule qui s'était réunie sous les arbres et je me suis arrêté pour écouter. Il y a deux ans de cela et ce que vous avez dit m'a beaucoup ébranlé. Je n'ai pas beaucoup d'instruction, mais j'ai lu vos commentaires, et me voilà devant vous. Auparavant, j'étais satisfait de ma vie, de mes pensées et des quelques vagues croyances que je pouvais avoir. Mais depuis ce dimanche matin où je vous ai entendu par hasard, plus rien ne me satisfait. Il ne s'agit pas tant de mon travail que d'un mécontentement qui s'applique à tout mon être. Avant, je prenais en pitié les mécontents. Ils avaient une si pauvre vie, rien ne pouvait les satisfaire - et j'ai maintenant rejoint leurs rangs. Il fut un temps où j'étais satisfait de ma vie, de mes amis et de ce que je faisais, mais aujourd'hui, je suis mécontent et malheureux.

Puis-je vous demander ce que vous voulez dire par « mécontent » ?

_ Avant de vous avoir entendu ce dimanche matin, j'étais un homme satisfait, ce qui devait sans doute être très ennuyeux pour les autres. Aujourd'hui, je comprends combien cela était stupide, et j'essaye d'être intelligent et attentif pour tout ce qui me concerne, je veux que cela produise un résultat et débouche sur quelque chose et ce besoin suscite naturellement le mécontentement. Si vous voulez, d'une certaine façon, avant j'étais endormi tandis que maintenant, je suis en train de me réveiller.

Vous réveillez-vous, ou bien êtes-vous en train d'essayer de vous rendormir par le désir de devenir quelque chose d'autre ? Vous dites que vous dormiez et que maintenant vous êtes éveillé, mais cet état d'éveil vous rend mécontent, vous déplaît, vous est finalement douloureux et pour échapper à cette douleur, vous essayez de vous modifier, de suivre un idéal et ainsi de suite. Et cette forme d'imitation vous renvoie au sommeil, n'est-il pas vrai ?

— Mais je ne peux pas retomber dans mon ancien état, et je veux vraiment être réveillé.

La façon dont l'esprit se ment à lui-même n'est-elle pas une chose curieuse ? L'esprit n'aime pas être dérangé, ni ébranlé sur ses vieux fondements, ni qu'on vienne secouer ses habitudes confortables de pensée et d'action. Lorsqu'il est dérangé, il cherche par tous les moyens d'établir de nouvelles limites et de nouveaux territoires où il pourra vivre en sécurité. C'est cette zone de sécurité que, pour la plupart, nous recherchons tous, et c'est le désir de sécurité, d'être à l'abri, qui finit par nous endormir. Les circonstances, un mot, un geste, une expérience, peuvent nous réveiller, nous déranger, mais nous ne pensons qu'à la façon de nous rendormir. Ceci nous arrive sans cesse, et ce n'est pas un état d'éveil. Ce qu'il nous faut comprendre, ce sont les moyens utilisés par l'esprit pour se rendormir. Qu'en pensez-vous ?

— Il doit exister tellement de façons grâce auxquelles l'esprit s'endort. Est-il possible de les connaître et de les éviter toutes ?

On peut en nommer quelques-unes. Mais cela ne réglerait pas le problème, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ?

Le simple fait de répertorier les moyens qu'utilise l'esprit pour s'endormir est en soi un autre moyen, tout au plus différent, de n'être pas dérangé, d'être en sécurité, Ce qui importe, c'est de rester éveillé et non de demander comment rester réveillé. La poursuite du « comment » découle du besoin de sécurité.

— Mais alors que faire ?

Rester avec son mécontentement sans vouloir l'apaiser. C'est ce désir de ne pas être dérangé qui doit être compris. Ce désir, qui revêt diverses formes, est en fait le désir de fuir ce qui est. Lorsque ce désir cesse sans qu'il y ait la moindre contrainte, consciente ou inconsciente - la douleur du mécontentement cesse elle aussi. C'est la comparaison entre ce qui est et ce qui devrait être qui est douloureuse. L'arrêt de la comparaison n'est pas l'état du contentement ; c'est un état de vigilance débarrassé des activités du moi.

— Tout cela est nouveau pour moi. Il me semble que vous donnez aux mots un sens différent mais la communication n'est possible que si nous donnons tous deux le même sens aux mêmes mots au même moment, non ?

La communication est la relation, n'est-ce pas ?

— Vous atteignez sans doute des significations plus vastes que celles que je suis pour l'instant capable de saisir. Je dois approfondir tout ceci et peut-être alors comprendrai-je.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 47 'Le contentement'

L'acteur

La route serpentait entre les collines basses, interminablement, kilomètre après kilomètre. Les rayons brûlants du soleil de l'après-midi tombaient sur les collines dorées, et il y avait des ombres profondes sous les arbres éparpillés, qui soulignaient leur solitude. Il n'y avait pas la moindre habitation sur des kilomètres à la ronde ; ici et là, quelques bêtes à cornes isolées, et très rarement une voiture qui apparaissait sur cette route lisse et bien entretenue. Le ciel était très bleu au nord et aveuglant à l'ouest. Le paysage était curieusement très vivant, en dépit de son aridité désertique, et de son éloignement des joies et des peines humaines. Il n'y avait pas d'oiseaux, et on ne voyait aucun animal sauvage à l'exception des quelques écureuils qui détalaient sur la route. Nulle trace d'eau n'était visible, sauf en deux ou trois points où se réunissait le bétail. Avec les pluies, les collines allaient verdir, se faire douces et accueillantes, mais pour l'instant elles n'évoquaient que dureté et austérité et cette beauté de l'immobilité absolue.

C'était une soirée étrange, pleine et intense, et tandis que la route ondulait entre les collines vallonnées, le temps s'était aboli. Une pancarte indiquait que nous étions à trente kilomètres de la route principale allant au nord. Il faudrait environ une demi-heure pour la rejoindre : le temps et l'espace. Et pourtant, à ce moment-là, tandis que nous regardions la pancarte sur le bord de la route, toute notion de temps et d'espace avait cessé. Il était impossible de mesurer cet instant, il n'y avait ni fin ni commencement. Le ciel bleu et les collines dorées et vallonnées étaient là, immenses et éternels, mais faisaient partie de cette intemporalité. Les yeux et l'esprit étaient attentifs à la route ; les arbres sombres et solitaires avaient quelque chose d'intense et d'éclatant et chaque brin d'herbe des collines se détachait nettement, simple et clair. La lumière de cette fin d'après-midi était comme immobile autour des arbres et sur les collines, et la voiture était la seule chose en mouvement. Le silence entre les mots procédait de cette immobilité illimitée. Cette route allait en rejoindre une autre et se terminer et toutes deux disparaîtraient en quelque lieu. Ces arbres immobiles et sombres finiraient par tomber et leur poussière serait éparpillée et perdue ; les pluies feraient pousser à nouveau de l'herbe verte et tendre qui elle aussi disparaîtrait.

La vie et la mort sont indivisibles, et c'est dans leur division qu'intervient la peur. La séparation est le début du temps ; la peur d'une fin suscite la douleur du commencement. C'est dans cet engrenage que l'esprit est pris au piège et qu'il tisse la trame de nos jours. La pensée est le processus et le résultat du temps, et la pensée ne peut cultiver l'amour.

C'était un acteur assez connu et dont la carrière s'annonçait brillante, encore suffisamment jeune pour s'informer et souffrir.

— Pourquoi joue-t-on? demanda-t-il. Pour certains, la scène est simplement un moyen d'existence, elle permet à d'autres d'exprimer leur propre vanité et pour d'autres, encore, le fait de jouer des rôles différents est une stimulation. La scène offre encore l'avantage de fuir les réalités de la vie. Je suis acteur pour toutes ces raisons, et peut-être aussi parce que - je dis cela avec hésitation - j'espère faire quelque chose de bien par le biais du théâtre.

Le fait de jouer ne renforce-t-il pas le moi, l'ego? Nous prenons des poses, nous mettons des masques et peu à peu les poses et le masque deviennent habitude quotidienne, recouvrant de nombreux aspects de notre moi, tels que la contradiction, la

voracité, la haine et ainsi de suite. L'idéal est une pose, un masque qui cache le fait, le réel. Peut-on bien faire par le biais de la scène?

— Vous pensez que c'est impossible?

Non, c'est une question et non un jugement. En écrivant une pièce, l'auteur a certaines idées et certaines intentions qu'il veut répercuter. L'acteur est le médium, le masque et le public est diverti ou éduqué. Mais cette éducation est-elle bonne? Ou ne sert-elle qu'à conditionner l'esprit à un modèle, bon ou mauvais, intelligent ou stupide, mis au point par l'auteur?

— Mon Dieu, je n'avais jamais pensé à cela. Je sais que je peux devenir un acteur très célèbre et avant de m'engager à fond, je me pose la question de savoir si le fait de jouer est vraiment ma vie. Gela exerce une curieuse fascination, parfois très destructrice et parfois très agréable. Vous pouvez prendre au sérieux le fait de jouer, mais cela ne l'est pas vraiment en soi. Comme j'ai tendance à être sérieux, je me suis demandé si c'est vraiment la carrière qui me convient. Il y a quelque chose en moi qui se révolte contre le côté absurde et superficiel du théâtre, et en même temps cela m'attire énormément. C'est pourquoi je suis perturbé, pour ne pas dire plus. Tout cela est lié à la notion de profondeur, de sérieux.

Quelqu'un peut-il décider de ce que doit faire quelqu'un d'autre?

— Non, mais c'est en parlant avec quelqu'un que parfois les choses s'éclaircissent.

Remarquons tout d'abord que toute activité qui met l'accent sur le moi, sur l'ego, est destructrice, et suscite la douleur. C'est la question principale, n'est-ce pas? Vous venez de dire que vous vouliez bien faire ; mais de toute évidence cela n'est pas possible lorsque, consciemment ou inconsciemment, on renforce et on entretient le moi par une carrière ou une activité quelconque.

— Mais toute action ne repose-t-elle pas sur la survie du moi?

Peut-être pas toujours. Extérieurement, il peut sembler qu'une action est une forme d'autoprotection, mais intérieurement cela peut être très différent. Ce que disent ou pensent les autres à ce niveau n'a pas grande importance, mais il est important de ne pas se mentir à soi-même. Et l'auto-illusion est chose facile en matière psychologique.

— Il me semble que si je m'intéresse vraiment à l'abnégation de soi, je devrais me retirer dans un monastère ou bien vivre en ermite.

Est-il nécessaire de mener une vie d'ermite pour faire abnégation du moi? C'est ce concept que nous avons de la vie altruiste qui nous empêche de comprendre ce qu'est la vie où le moi n'est pas. Le concept est encore une forme du moi. Sans fuir dans les monastères, n'est-il pas possible d'être passivement attentif aux activités du moi? C'est cette attention qui pourra donner lieu à une activité totalement différente qui n'engendre ni douleur ni souffrance.

— Certains métiers se pratiquent, à mon sens, au détriment d'une vie sensée et le métier d'acteur est du nombre. Je suis encore très jeune. Je peux quitter la scène, et après avoir parlé de tout cela, je suis déjà sûr de le faire. Mais alors, que vais-je faire? J'ai certains talents qui peuvent mûrir et être d'utilité.

Le talent peut devenir une malédiction. Le moi peut se servir de lui-même et s'investir de certaines capacités, et le talent devient alors le moyen de glorification du moi. L'homme doué peut offrir ses talents à Dieu, ayant pris conscience de leur danger. Mais il est conscient de ses dons, car sinon il ne pourrait les offrir, et c'est cette conscience d'être ou d'avoir quelque chose qu'il nous faut comprendre. L'offrande de

ce qu'on est ou de ce qu'on a, dans le but de trouver l'humilité, est en fait l'expression de la vanité.

— Je commence à percevoir quelque chose, mais c'est extrêmement compliqué.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 48 'L'acteur'

L'action du savoir

Le soleil s'était couché derrière les montagnes et l'embrasement rosé n'avait pas encore disparu, à l'est de la chaîne rocheuse. Le sentier descendait des montagnes et traversait la vallée bien verte. C'était une soirée très calme, une brise très légère agitait les branches. On distinguait à peine l'étoile du soir à l'horizon et il allait bientôt faire très noir, car c'était une nuit sans lune. Les arbres, qui le jour semblaient ouverts et accueillants, se refermaient sur eux-mêmes à l'approche de la nuit. Tout était calme et silencieux dans ces collines et soudain le ciel fut rempli d'étoiles et la masse noire des montagnes se détacha nettement. L'odeur particulière de la nuit était partout présente, et un chien aboyait dans le lointain. C'était une nuit très profonde et très tranquille, et cette tranquillité semblait avoir pénétré dans les rochers, dans les arbres et dans tout ce qui nous entourait, et les pas qui faisaient crisser les cailloux du sentier n'y faisaient pas obstacle.

L'esprit lui aussi était envahi par cette tranquillité. Car après tout, la méditation n'est pas un moyen d'obtenir un résultat, ou de faire réapparaître un état qui a été ou qui pourrait être. Si la méditation est intentionnelle, on parviendra sans doute au but recherché, mais il ne s'agira plus de méditation, tout au plus de la réalisation d'un désir. La compréhension du désir, lorsqu'on ne tente ni d'y mettre un terme ni de le renforcer, est le début et la fin de la méditation. Mais il y a quelque chose qui dépasse cela. C'est curieux comme le penseur méditant persiste ; il continue à chercher, il devient observateur, celui qui fait l'expérience, un mécanisme qui rassemble les souvenirs, celui qui évalue, qui assemble, qui rejette. Lorsque la méditation n'implique que le méditant, elle ne peut que renforcer celui-ci, l'expérimentateur. Car l'immobilité de l'esprit n'est possible qu'en l'absence de celui qui fait l'expérience, de l'observateur qui a encore conscience de sa propre existence. La tranquillité de l'esprit débouche sur l'état d'éveil. Vous pouvez être périodiquement en éveil devant certaines choses, et vous pouvez sonder, chercher, vous renseigner, mais ce sont toujours là les activités du désir, de la volonté, de la récognition et du profit. Ce qui est en perpétuel état d'éveil n'est ni de l'ordre du désir, ni de la production du désir. Le désir entraîne le conflit de la dualité, et les conflits sont ténèbres.

Riche et ayant beaucoup de relations, elle partait étudié le soufisme et avait quelques notions de bouddhisme.

— Naturellement, ajouta-t-elle, j'ai aussi étudié les sciences occultes et je viens maintenant chercher votre enseignement.

La sagesse réside-t-elle dans le fait d'accumuler tant de savoir? Puis-je vous demander ce que vous chercher?

— J'ai cherché différentes choses à différentes époques de ma vie et j'ai également trouvé ce que je cherchais. J'ai accumulé une vaste expérience et ma vie a été riche et variée. J'ai énormément lu sur des sujets très différents, et j'ai consulté l'un des plus éminents psychanalystes. Et pourtant, je cherche toujours.

Mais pourquoi faites-vous tout cela? Pourquoi cette quête, profonde ou superficielle?

— Quelle curieuse question! Si l'on ne cherchait pas, on végéterait. Si l'on n'essayait pas d'apprendre sans cesse quelque chose, la vie n'aurait aucun sens, et l'on pourrait tout aussi bien mourir.

Mais, je vous le demande, qu'apprenez-vous? En lisant ce que d'autres ont dit de la structure et du comportement des êtres humains, en analysant les différences sociales et culturelles, en étudiant un certain nombre de sciences, ou certaines philosophies, qu'êtes- vous exactement en train de réunir?

— Je pense que si nous pouvions avoir suffisamment de savoir, nous serions libérés des luttes et des souffrances, c'est pourquoi je réunis ce savoir autant que je le peux. Le savoir est indispensable à la compréhension.

La compréhension vient-elle du savoir? Ou bien le savoir fait-il obstacle à la compréhension créative? Nous semblons penser qu'en accumulant des faits et des informations, en ayant un savoir encyclopédique, nous serons libérés de nos propres limites. Il n'en est tout simplement pas ainsi. L'antagonisme, la haine et les guerres n'ont pas cessé, quand bien même nous savons combien ils sont destructeurs et inutiles. Le savoir ne nous permet pas de les éviter, au contraire, il peut même les encourager et les stimuler. N'est-il pas plus important de découvrir tout d'abord pourquoi nous amassons le savoir?

— J'ai consulté beaucoup de grands éducateurs, et tous pensent que si le savoir peut être diffusé dans des proportions assez grandes, cela permettra de mettre fin à la haine de l'homme pour l'homme et préviendra aussi la destruction complète du monde. Je crois que c'est là la position des plus sérieux d'entre eux.

Nous possédons aujourd'hui un savoir extrême en de nombreux domaines, et cela n'a jamais empêché les sévices entre les hommes, même ceux d'un même groupe, d'une même nation, ou partageant la même religion. Le savoir nous cache peut-être un autre facteur qui est l'unique solution à toute cette souffrance et à ce chaos.

— Quel est-il?

Dans quel état d'esprit posez-vous cette question? Une réponse purement verbale est possible, mais cela ne ferait qu'ajouter encore d'autres mots dans un esprit déjà très encombré. Pour la plupart des gens, le savoir est une accumulation de mots ou bien une façon de consolider leurs croyances et leurs préjugés. Les mots, les pensées sont la charpente qui permet au concept du moi d'exister. Ce concept se rétrécit ou s'étend dans l'expérience et le savoir, mais le noyau dur du moi subsiste, et le savoir ou l'instruction sont incapables de le dissoudre. La révolution, c'est d'accepter volontairement de détruire ce noyau, ce concept, puisque toute action qui découle du savoir qui s'auto-transmet ne peut que déboucher sur une souffrance plus grande et sur la destruction.

— Vous avez laissé entendre qu'il existait peut-être un élément qui pouvait représenter la solution de tous nos problèmes, et je vous demande très sérieusement quel est ce facteur. Car s'il existe et qu'on puisse axer sa vie autour de lui, cela peut donner lieu à une société entièrement différente.

Cela n'est pas du domaine de la pensée et l'esprit ne pourra jamais découvrir cet élément. Vous voulez le connaître pour orienter votre vie à partir de lui. Mais ce « vous », avec son savoir, ses peurs, ses espoirs, ses frustrations et ses illusions, ne pourra jamais s'en approcher. Et sans le découvrir réellement, acquérir simplement plus de savoir et de culture ne peut que faire obstacle à la venue de cet état.

— Si vous ne me guidez pas, il faudra que je le découvre par moi-même. Et vous dites par ailleurs que toute recherche doit cesser.

Si l'on guide, il n'est pas de découverte. C'est la liberté qui permet la découverte, et non le fait de guider. La découverte n'est pas une récompense.

— Je ne comprends plus rien à tout cela.

Vous voulez être guidée afin de découvrir ; mais si l'on vous guide, vous n'êtes plus libre, vous devenez l'esclave de celui qui sait. Celui qui déclare qu'il sait est déjà asservi à son savoir, et il doit lui aussi être libre pour découvrir. La découverte existe d'instant en instant, c'est pourquoi le savoir peut y faire obstacle.

— Pourriez-vous m'expliquer à nouveau, s'il vous plaît?

Le savoir est toujours du domaine du passé. Ce que vous savez fait déjà partie du passé, n'est-ce pas? Vous ne connaissez ni le présent ni le futur. L'action du savoir, c'est de renforcer le passé. Ce que nous pourrions découvrir serait peut-être radicalement différent et nouveau et votre savoir, qui n'est qu'accumulation du passé, ne peut en aucun cas appréhender le nouveau, l'inconnu.

— Voulez-vous dire qu'il faut se débarrasser de tout notre savoir si nous voulons trouver Dieu, l'amour, ou quoi que cela puisse être ?

Le moi appartient au passé, au pouvoir d'accumuler les choses, les vertus, les idées. La pensée est le résultat de ce conditionnement d'hier, et c'est avec cet instrument que vous espérez découvrir l'inconnaissable. Cela ne se peut pas. Le savoir doit cesser pour que cette autre chose puisse être.

— Mais comment vider son esprit de tout savoir ?

Il n'y a pas de « comment », pas de recette. L'application d'une méthode ne peut qu'accentuer le conditionnement de l'esprit, car cela permet d'obtenir un résultat et non pas un esprit libéré du savoir et du moi. Il n'existe aucun moyen, à part la conscience lucide et passive de la vérité pour ce qui est du savoir.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 49 'L'action du savoir'

Les convictions - les rêves

Comme le monde est beau, avec ses déserts et ses champs fertiles, ses forêts, ses rivières et ses montagnes, ses oiseaux innombrables, ses animaux et ses êtres humains! Il existe des villages où règnent la maladie et la crasse, et où il n'a pas plu depuis trop longtemps. Les puits sont secs et le bétail n'a que la peau sur les os ; les champs sont desséchés et la châtaigne se flétrit ; on ne plante plus la canne à sucre, et la rivière ne coule plus depuis de longues années. On mendie, on vole, on crève de faim ; on meurt d'attendre la pluie. Et il existe aussi des villes opulentes, où les voitures neuves brillent dans les rues bien nettes, où les gens sont propres et bien habillés et les innombrables magasins remplis à ras bord, et où il y a des universités, des bibliothèques et des taudis. La terre est magnifique et le sol est sacré autour du temple comme dans le désert aride.

C'est une chose que d'imaginer et une autre que de percevoir ce qui est, mais toutes deux sont contraignantes. Il est simple de percevoir ce qui est, mais c'est un autre problème que d'en être libéré. Car la perception est obscurcie par des notions de jugement, de comparaison et le désir. Percevoir sans l'interférence du censeur est extrêmement difficile. L'imagination édifie l'image du moi et la pensée fonctionne alors dans l'ombre de cette image, à l'intérieur de ses limites. C'est de cette mise en concept du moi que naît le conflit entre ce qui est et ce qui devrait être, le conflit de la dualité. La perception du fait et l'idée qu'on a du fait sont deux états très différents et seul l'esprit qui n'est pas limité par les opinions et les valeurs comparatives a la capacité de percevoir ce qui est vrai.

Elle était venue de loin, en train et en car, et elle avait dû faire à pied la dernière partie du trajet. Mais « journée était agréablement fraîche, et la distance n'était pas excessive.

— J'ai un problème assez urgent dont j'aimerais parler avec vous, dit-elle. Lorsque deux êtres qui s'aiment sont inflexibles dans leurs convictions diamétralement opposées, que doit-on faire? Faut-il que l'un cède à l'autre? L'amour peut-il combler cette différence destructrice et propre à séparer?

Si c'était de l'amour, ces convictions inébranlables qui séparent et lient existeraient-elles?

— Peut-être pas, en effet. Mais nous avons dépassé le stade de l'amour. Ces convictions se sont durcies de part et d'autre, ce sont des opinions raides et brutales. L'un peut-être souple, mais si l'autre ne l'est pas, cela ne peut qu'exploser. Que peut-on faire pour éviter cela? On peut céder, temporiser mais si l'autre demeure absolument intransigeant, il devient impossible de vivre avec cette personne, et d'avoir des relations avec elle. Cette intransigeance donne de dangereux résultats, mais la personne en question semble se moquer d'avoir à vivre un martyre si c'est au nom de ses convictions. Tout cela semble encore plus absurde si l'on pense à la nature illusoire des idées ; mais les idées s'enracinent profondément lorsqu'on n'a rien d'autre. La gentillesse et la considération de l'autre s'évanouissent devant la dure séduction des idées. La personne en question est absolument convaincue que ses idées et ses théories, qu'elle a trouvées dans les livres, suffiront à sauver le monde en lui apportant paix et bien-être pour tous et elle pense que tuer et détruire, lorsque c'est nécessaire, sont des moyens qui se justifient pour atteindre un but idéaliste. C'est la fin qui est

importante, les moyens ne comptent pas, pas plus d'ailleurs que les individus, pour autant qu'on atteigne cette fin.

Pour des esprits de ce genre, le salut réside dans la destruction de ceux qui n'ont pas les mêmes convictions. Certaines religions ont cru, dans le passé, que c'était la seule façon d'atteindre Dieu, et elles continuent à excommunier et à menacer de l'enfer éternel et de choses de cet ordre. Ce dont vous venez de parler participe de la toute dernière religion. Nous cherchons l'espoir dans les églises, dans les idéologies, dans les « soucoupes volantes », dans la franc-maçonnerie, les gourous, et tout cela ne débouche que sur davantage de souffrance et de destruction. Il faut qu'en nous-mêmes nous nous libérions de cette attitude intransigeante et totalitaire. Car les idées, si grandes, si subtiles et si persuasives qu'elles soient, sont illusoires, séparent et détruisent. Lorsque l'esprit n'est plus pris dans le filet des idées, des opinions et des convictions, apparaît alors quelque chose d'entièrement différent des projections de l'esprit. L'esprit n'est pas notre ultime ressource pour résoudre un problème, car il faut bien savoir que c'est lui qui le crée.

— Je sais bien que vous ne donnez pas de conseils, mais que faire, cependant? Je me pose cette question depuis des mois sans trouver la moindre réponse. Mais tandis que je dis cela, je commence à entrevoir qu'il n'existe pas de réponse précise, qu'il nous faut vivre dans l'instant, en prenant les choses comme elles viennent, en s'oubliant. Et c'est alors qu'il est possible d'être indulgent et de pardonner. Mais que cela sera donc difficile!

Lorsque vous déclarez « que cela sera donc difficile », vous avez déjà cessé de vivre dans l'instant, dans l'amour et dans l'indulgence. L'esprit s'est projeté dans le futur, créant ainsi un problème - ce qui est la fonction même de l'esprit. Le passé et le futur sont nécessaires à sa subsistance.

— Puis-je vous demander autre chose? Croyez-vous qu'il soit possible d'interpréter ses propres rêves? J'ai beaucoup rêvé ces derniers temps et je sais qu'il y a un message dans ces rêves, mais je ne sais pas interpréter les symboles, les images qui reviennent sans cesse. Ce ne sont pas toujours les mêmes symboles et les mêmes images, mais je crois que tous ces rêves ont fondamentalement le même contenu et la même signification - enfin, c'est ce que je pense, je peux me tromper naturellement.

Qu'entendez-vous par « interpréter » vos rêves?

— Eh bien comme je vous l'ai dit, j'ai un problème qui me préoccupe depuis plusieurs mois, et tous mes rêves sont relatifs à ce problème. Ils essayent de me faire comprendre quelque chose, peut-être m'indiquer ce que je devrais faire, et si je parvenais à les interpréter correctement, je saurais ce qu'ils essayent de me transmettre.

Mais le rêveur, de toute évidence, n'est pas séparé de son rêve ; rêveur et rêvé ne font qu'un. Ne pensez-vous pas qu'il est important de comprendre cela?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Pourriez-vous m'expliquer?

Notre conscience constitue un processus complet, même s'il renferme ses propres contradictions internes. La conscience peut se subdiviser en conscient et en inconscient, le visible et le caché, et elle peut contenir des désirs qui s'opposent, des valeurs, des besoins, mais cette conscience est néanmoins un processus total et unitaire. L'esprit conscient peut se souvenir d'un rêve, mais ce rêve est le produit de l'activité de la totalité du champ de la conscience. Lorsque la couche supérieure de la conscience essaye d'analyser un rêve qui est la projection de la conscience dans son entier, cette interprétation est nécessairement partielle, lacunaire et erronée. Celui qui fait l'interprétation dénature obligatoirement les symboles et le rêve tout entier.

— Je suis désolée, mais ce n'est toujours pas clair.

L'esprit conscient et superficiel est tellement rempli d'anxiété, il cherche tant à trouver une solution à ses problèmes, que lorsqu'il ne dort pas, il est toujours en activité. Dans ce qu'on nomme le sommeil, ou prétendu sommeil, l'esprit est d'une certaine façon plus calme, moins perturbé, et il réunit les prémonitions de l'activité totale. Cette prémonition constitue le rêve, que l'esprit anxieux tente d'interpréter quand il s'éveille ; mais cette interprétation ne peut pas être correcte, car elle recherche l'action immédiate et ses résultats. Le besoin d'interpréter doit cesser pour qu'il puisse y avoir compréhension du processus total de la conscience. Vous êtes très anxieuse de découvrir ce que vous devez faire par rapport à votre problème, n'est-ce pas? C'est cette anxiété même qui fait obstacle à la compréhension du problème, et c'est pourquoi il y a un changement constant de symboles bien que leur contenu semble toujours identique. Et maintenant quel est le problème? ,

— Ne rien craindre de ce qui peut arriver. Pouvez-vous vous défaire si facilement de la peur?

Une simple déclaration verbale ne suffit pas à éliminer l'anxiété. Mais est-ce là le problème? Vous pouvez avoir envie d'en finir avec la peur, mais alors le « comment », la méthode devient importante, et c'est un nouveau problème qui s'ajoute à l'autre. De sorte que nous passons d'un problème à un autre sans jamais en être libéré... Mais nous parlons pour l'instant de quelque chose d'autre, n'est-ce pas? Nous nous occupons de la substitution d'un problème à un autre.

— Je suppose qu'en fait le vrai et seul problème, c'est d'arriver à l'immobilité de l'esprit.

C'est de toute évidence la seule issue possible: un esprit immobile.

— Mais comment faire pour avoir l'esprit tranquille?

Regardez ce que vous dites. Vous voulez avoir, vous voulez posséder un esprit tranquille et immobile, comme vous auriez une nouvelle robe ou une maison. Ayant un nouvel objectif, c'est-à-dire l'immobilité de l'esprit, vous commencez à vous renseigner sur les façons et les moyens d'atteindre cet objectif, et vous voilà avec un autre problème sur les bras. Essayez seulement d'avoir conscience de l'absolue nécessité et de l'importance de l'immobilité de l'esprit. Ne luttez pas pour acquérir cette immobilité, ne vous torturez pas avec la discipline pour y parvenir, ne la cultivez pas, ne la pratiquez pas. Car tous ces efforts auraient un résultat, et tout ce qui peut s'apparenter à un résultat n'est pas l'immobilité. Ce que l'on assemble peut être défait. Ne cherchez pas la continuité de l'immobilité. Cette immobilité doit être vécue dans l'instant, on ne peut la rassembler.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 50 'Les convictions - les rêves'

La mort

Ce fleuve était très large, plus d'un kilomètre, et très profond ; en son milieu les eaux étaient claires et bleues mais près des berges, l'eau était sale, souillée et paresseuse. Le soleil se couchait derrière l'immense ville tentaculaire en amont du fleuve. La fumée et la poussière de cette ville conféraient des couleurs extraordinaires au soleil couchant, qui se reflétaient sur les eaux vastes et dansantes. C'était une soirée très agréable et chaque brin d'herbe, les arbres et les oiseaux piailleurs, tout cela était contenu dans une sorte de beauté intemporelle. Rien n'était séparé, dissonant. Le bruit d'un train qui passait au loin faisait lui aussi partie de cette immobilité parfaite. A quelque distance de là, un pêcheur chantait. De chaque côté du fleuve on voyait de larges bandes de terrain cultivé et pendant la journée, les champs verts et fertiles avaient quelque chose d'ouvert et d'accueillant. Mais pour l'instant ils étaient sombres, silencieux et comme renfermés sur eux-mêmes. De ce côté-ci du fleuve il y avait un vaste espace de terrain en friche, où les enfants du village venaient jouer avec leurs cerfs-volants et s'amuser bruyamment, et c'est également là que séchaient les filets des pêcheurs. Leur barques primitives étaient amarrées non loin.

Le village était tout à côté, un peu en retrait, et il y avait d'habitude des chants, des danses, ou quelque histoire tapageuse, mais ce soir-là, bien qu'ils soient tous devant leurs cabanes ou assis à proximité, les villageois étaient silencieux et étrangement pensifs. Un groupe descendit le sentier conduisant au fleuve, portant sur une civière de bambou un mort recouvert d'un linge blanc. Ils passèrent devant moi et je les suivis. Arrivés au bord du fleuve, ils déposèrent la civière au ras de l'eau. Ils avaient apporté du petit bois d'allumage et de grosses bûches et ils en firent un bûcher sur lequel ils mirent le corps, qu'ils arrosèrent d'eau du fleuve avant de le recouvrir de bois et d'herbes. Un très jeune homme mit le feu au bûcher funèbre. Nous étions environ une vingtaine et nous nous rapprochâmes. Aucune femme n'était présente, les hommes étaient assis par terre, enveloppés dans leurs vêtements blancs, absolument immobiles. Le feu commençait à répandre une chaleur intense et nous dûmes reculer. Une jambe noire et carbonisée jaillit du bûcher et y fut repoussée avec un long bâton. Mais elle ne voulut pas y rester et il fallut la coincer sous une lourde bûche. Les flammes jaunes et vives se reflétaient sur l'eau noire, ainsi que les étoiles. La brise légère s'était couchée en même temps que le soleil. A l'exception du bois qui craquait en brûlant, tout était silencieux. La mort était là, dans le feu. Entre tous ces gens absolument immobiles et les flammes vivantes il y avait un espace infini, une distance illimitée, une immense solitude. Ce n'était pas quelque chose coupé de la vie, séparé et divisé. C'était là l'origine et l'éternel commencement.

Un peu plus tard on brisa le crâne du mort et les villageois commencèrent à partir. Celui qui resta le dernier devait être un parent. Il croisa ses mains, salua et reprit lentement le sentier. Il ne restait plus grand-chose maintenant. Les flammes ardentes s'étaient apaisées et seules quelques braises rougeoyaient. Les rares os qui n'avaient pas brûlé seraient jetés dans le fleuve le lendemain matin. L'immensité de la mort, son caractère immédiat et sa proximité! On mourait avec ce cadavre qui brûlait. Il y avait une solitude totale, mais pourtant pas de séparation, une solitude sans isolement. L'isolement est du domaine de l'esprit et non de celui de la mort.

D'un âge assez avancé, digne et calme, il avait les yeux clairs et souriait souvent. Il faisait froid dans la pièce et il s'était entouré d'un châle épais. S'exprimant en anglais,

car il avait fait ses études à l'étranger, il déclarait qu'il travaillait pour le gouvernement et qu'il venait de prendre sa retraite, ce qui lui laissait beaucoup de temps libre. Il avait étudié diverses religions et philosophies, dit-il, mais ce n'était pas pour venir en discuter qu'il avait parcouru un si long chemin.

Il était très tôt, le soleil matinal jouait sur le fleuve dont l'eau resplendissait comme des millions de bijoux. Un petit oiseau jaune et vert prenait le soleil sur la véranda, tranquille et à l'abri.

— Ce pourquoi je suis venu, dit-il, c'est pour vous poser des questions ou peut-être pour que nous parlions ensemble de la chose qui me perturbe le plus: la mort. J'ai lu le Livre des Morts tibétain, ainsi que vos livres qui traitent de cette question. Les approches chrétienne ou islamique de la mort sont beaucoup trop superficielles. J'ai consulté nombre de maîtres religieux, ici et à l'étranger, mais en ce qui me concerne, leurs théories sont insatisfaisantes. J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet et j'ai également médité, mais cela ne m'a guère aidé. Un ami qui vous avait entendu récemment m'a rapporté quelques-uns de vos propos et c'est pourquoi je suis venu. Pour moi, le problème n'est pas seulement la peur de la mort, la peur de ne plus être, mais il concerne également ce qui advient après la mort. C'est un problème que l'homme s'est posé tout au long des âges, et nul ne semble l'avoir résolu. Qu'en dites-vous?

Débarrassons-nous tout d'abord du besoin de fuir la réalité de la mort au travers d'une quelconque croyance, comme la réincarnation ou la résurrection, ou par le biais d'une rationalisation trop facile. L'esprit souhaite tellement trouver une explication raisonnable à la mort, ou une réponse satisfaisante à ce problème, qu'il tombe aisément dans l'illusion. Il nous faut prendre extrêmement garde à cela.

— Mais n'est-ce pas précisément l'une de nos plus grandes difficultés? Nous recherchons désespérément une certaine forme d'assurance, surtout chez ceux auxquels nous reconnaissons un savoir ou une grande expérience de la question. Et lorsque cela s'avère impossible à trouver, notre désespoir et notre espoir nous poussent à faire entrer en jeu nos propres théories réconfortantes et nos croyances. Et la croyance, de la plus insensée à la plus raisonnable, devient ainsi une nécessité.

Aussi satisfaisante que la fuite puisse être, elle ne nous permet jamais de comprendre un problème. C'est la peur qui provoque cette fuite. La peur provient du mouvement qui s'écarte du fait, de ce qui est. Et la croyance, aussi réconfortante soit-elle, porte en elle des germes de la peur. On se retranche devant la réalité de la mort parce qu'on ne veut pas la regarder, et les croyances et les théories constituent une issue de secours idéale. Car si l'esprit veut vraiment pénétrer l'extraordinaire signification de la mort, il doit rejeter sans résistance et de bonne grâce le besoin de chercher un réconfort plein d'espoir. Tout cela est évident, n'est-ce pas?

— Ne demandez-vous pas un peu trop? Pour comprendre la mort, nous devons être dans le désespoir, c'est bien ce que vous avez dit?

Mais non, pas du tout. Ne peut-il y avoir que le désespoir quand il n'y a pas cet état que nous appelons l'espoir? Pourquoi toujours penser par oppositions? L'espoir est-il le contraire du désespoir? Si tel est le cas, cet espoir porte en lui les germes du désespoir, et à un tel espoir se mêle de la peur. Si nous voulons vraiment comprendre, ne faut-il pas d'abord nous libérer des oppositions? L'état de l'esprit est une des choses les plus importantes qui soient. Les activités qui découlent de l'espoir ou du désespoir font obstacle à la compréhension ou à l'expérience de la mort. Le mouvement des oppositions doit cesser. L'esprit doit appréhender le problème de la mort avec une lucidité totalement nouvelle dans laquelle le processus familier de la récognition est absent.

— Je crains de ne pas comprendre cette déclaration. Je saisis vaguement l'importance qu'il y aurait pour l'esprit de se libérer du système des oppositions, bien que cela semble extrêmement difficile. Mais ce que je ne parviens pas à saisir, c'est comment parvenir à se libérer du processus de récognition.

La récognition est un processus qui appartient au connu, c'est le résultat du passé. L'esprit a peur de ce qu'il ne connaît pas. Si vous connaissiez la mort, vous ne la craindriez pas et n'auriez pas besoin d'explications élaborées. Mais il n'est pas possible de connaître la mort, car c'est quelque chose de nouveau, dont on n'a jamais fait l'expérience. Ce que l'on a expérimenté devient le connu, le passé et c'est à partir de ce passé et de ce connu que s'opère la récognition. Car aussi longtemps que ce mouvement du passé est agissant, le nouveau ne pourra être.

— Oui, en effet, je commence à comprendre.

Ce dont nous parlons pour l'instant n'est pas quelque chose à quoi réfléchir plus tard, il faut au contraire en faire l'expérience directe au fur et à mesure que nous parlons. Cette expérience ne peut être accumulée car dans ce cas elle deviendrait mémoire, l'agent de la récognition qui fait obstacle à ce qui est nouveau et inconnu. La mort, c'est l'inconnu. Le problème n'est pas de savoir ce qu'est la mort et ce qui se produit après elle, mais c'est plutôt que l'esprit puisse se débarrasser du passé, du connu. C'est seulement alors que l'esprit vivant peut entrer dans le domaine de la mort, et rencontrer la mort, l'inconnu.

— Voulez-vous dire que l'on peut connaître la mort alors même que nous sommes vivants?

La mort survient par accident, par la maladie ou la vieillesse, mais dans ces circonstances-là, il n'est guère possible d'être entièrement conscient. La douleur, l'espoir et le désespoir, la peur de l'isolement agissent, et l'esprit, le moi se débat consciemment ou inconsciemment contre la mort, contre l'inévitable. Et nous mourons en luttant désespérément contre la mort. Mais est-il possible - sans résistance, ni morbidité, sans tendances sadiques ou suicidaires, et alors que nous sommes pleinement vivants et mentalement vigoureux - d'entrer dans la maison de la mort? Ce serait possible, oui, si l'esprit était mort au connu, au moi. Et de la sorte, notre problème n'est pas la mort, mais bien que l'esprit parvienne à balayer des siècles d'expériences psychologiques accumulées, qu'il se libère de la mémoire sans cesse agissante, qui renforce le moi et le raffine.

— Mais comment y réussir? Comment l'esprit pourrait-il se libérer de ses propres limites? Il me semble qu'un agent extérieur est alors nécessaire, ou bien qu'il faille faire appel à la partie la plus noble et la plus élevée de l'esprit pour le purifier des traces du passé.

C'est là une solution assez complexe, ne croyez-vous pas? L'agent extérieur peut très bien être l'influence du milieu, ou encore quelque chose situé au-delà des limites de l'esprit. Si cet agent est l'influence du milieu, c'est cette influence elle-même, de par ses traditions, ses croyances et sa culture, qui a en fait suscité les limites de l'esprit. Si c'est par contre quelque chose au-delà de l'esprit, il n'est pas possible que la pensée, sous une forme ou sous une autre, puisse l'appréhender. Car la pensée est un avatar du temps ; elle est ancrée dans le passé et ne peut jamais s'en libérer. Si la pensée parvient à se libérer du passé, elle n'est plus la pensée. Il est tout à fait vain de spéculer sur ce qui peut exister au-delà de l'esprit. Car pour que cela puisse intervenir, il faut que la pensée, c'est-à-dire le moi, cesse radicalement. L'esprit doit être libéré de tout mouvement, il doit être immobile, mais sans qu'il y ait de motif à cette immobilité. L'esprit ne peut la rechercher. L'esprit peut bien diviser son propre champ d'activités - et le divise effectivement - en termes de noble et d'ignoble, de dé-

sirable et d'indésirable, d'élevé ou de bas, mais de telles divisions et subdivisions sont toujours contenues dans les limites même de l'esprit ; de sorte que tout mouvement de l'esprit, quelle que soit sa direction, n'est qu'une réaction du passé, du moi, du temps. C'est cette vérité seule qui est un facteur de libération et celui qui ne la perçoit pas, quoi qu'il puisse faire, restera toujours enchaîné. Toutes ses pénitences, ses vœux, sa discipline et ses sacrifices peuvent avoir un contenu sociologique et réconfortant, mais rien de tout cela n'a la moindre valeur par rapport à la vérité.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 51 'La mort'

L'évaluation

Dans la vie, la méditation est un acte très important. C'est peut-être celui qui a la signification la plus vaste et la plus profonde. C'est une senteur qu'il n'est guère facile d*e capturer, pas plus qu'on ne peut l'acquérir au prix d'efforts et d'exercices. Un système ne peut produire que le fruit de ce qu'il propose et tout système, toute méthode reposent sur l'envie et l'avidité.

Ne pas être capable de méditer, c'est ne pas être capable de voir la lumière du soleil, les ombres foncées, les eaux étincelantes et la jeune pousse. Mais comme ils sont rares, ceux d'entre nous qui voient tout cela! La méditation n'a rien à nous offrir. Il n'est pas question de se présenter les mains jointes pour la mendier. La méditation ne nous évite aucune douleur. Elle rend toutes choses absolument claires et simples, mais pour percevoir cette simplicité, l'esprit doit s'être libéré, sans raison ni motifs particuliers, de tout ce qu'il a pu rassembler en vue de raisons et de motifs précis. Là est toute la question de la méditation. C'est par la méditation qu'on se purifie du connu. Rechercher le connu, sous une forme ou une autre, c'est un jeu auto-illusoire, et celui qui médite devient alors le maître, l'acte simple de la méditation n'est plus. Le méditant ne peut agir que dans le domaine du connu ; or, s'il veut que l'inconnu soit, il doit cesser d'agir. L'inconnaissable ne vous sollicite pas, et vous ne pouvez pas non plus le solliciter. Il va et vient comme le vent, et vous ne pouvez pas le capturer et l'emmagasiner pour votre bénéfice, pour votre usage personnel. L'inconnaissable n'a aucune valeur utilitaire, mais sans lui la vie est d'un vide infini.

La question n'est pas de savoir comment méditer, quel système il faut suivre, mais bien plutôt ce que c'est que la méditation. Le « comment » ne peut que reproduire ce que la méthode offre, mais le fait même de s'interroger sur la méditation ouvrira la porte à la méditation. Et cette interrogation ne réside pas à l'extérieur de l'esprit, mais à l'intérieur même du mouvement de l'esprit. Poursuivre cette interrogation met toute l'importance sur le fait de comprendre celui qui cherche, et non pas ce qu'il cherche. Car ce qu'il cherche n'est jamais que la projection de ses propres désirs, de ses contraintes, de ses besoins. Lorsque l'on comprend cela, toute quête cesse, ce qui est en soi profondément significatif. L'esprit ne cherche alors plus à atteindre ce qui peut être au-delà de lui, il n'y a plus de mouvement extérieur suivi de sa réaction intérieure, et lorsque toute quête a véritablement cessé, un mouvement de l'esprit a lieu qui n'est ni extérieur, ni intérieur. Il n'est pas possible de mettre fin à la quête par la volonté, ou par un processus complexe de conclusions. Cesser de chercher témoigne d'une grande compréhension. Et c'est cette fin de la quête qui est à la source de la tranquillité de l'esprit.

L'esprit capable de concentration n'est pas nécessairement capable de méditer. C'est l'auto-intérêt qui suscite la concentration, comme d'ailleurs toutes les autres formes d'intérêt, mais ce genre de concentration implique un motif, une cause, qu'ils soient conscients ou inconscients, car il y a toujours quelque chose à obtenir ou à mettre de côté, un effort à faire pour comprendre, pour réussir à passer de l'autre côté. L'attention motivée est liée au désir d'acquisition. L'attention qui suscite un mouvement vers quelque chose ou qui s'en éloigne provient de la séduction du plaisir ou de la répulsion de la douleur, mais la méditation, c'est cette attention extraordinaire dans laquelle nul ne fait d'efforts et où il n'y a pas de but à atteindre. L'effort fait partie du processus d'acquisition, c'est la somme des expériences accumulées par ce-

lui qui fait l'expérience. L'expérimentateur pourra se concentrer, faire attention, être vigilant, mais pourtant tous ses désirs d'une expérience devront cesser totalement, car l'expérimentateur est lui aussi une accumulation du passé.

C'est la félicité que la méditation.

Il dit qu'il avait étudié la philosophie et la psychologie, et qu'il avait lu tout Patanjali. Il tenait la pensée chrétienne pour superficielle et réformiste, et s'était tourné vers l'Orient, pratiquant une certaine forme de yoga et connaissant bien la pensée hindoue.

— J'ai lu la plupart de vos livres et je crois que je les comprends jusqu'à un certain point. Je comprends notamment l'importance du fait de ne pas condamner, bien que je trouve que c'est très difficile. Mais par contre, je ne comprends rien quand vous déclarez « N'évaluez pas, ne jugez pas ». Car toute pensée, me semble-t-il, procède de l'évaluation. Notre vie, notre conception générale reposent sur le choix, sur les valeurs, sur le bien et le mal et ainsi de suite. Sans ce système de valeurs, tout se désagrégerait et vous ne pouvez pas souhaiter cela. J'ai essayé de vider mon esprit de toute norme ou valeur, mais il s'est avéré que pour moi, en tout cas, c'était impossible.

La pensée est-elle possible sans la verbalisation, sans les symboles? Les mots sont-ils indispensables pour penser? S'il n'existait pas de symboles ni de référants, ce que nous appelons la pensée existerait-elle? Toute pensée est-elle verbale, ou la pensée peut-elle être sans les mots?

— Je l'ignore, je n'y ai jamais réfléchi. Mais pour ce que j'en sais, sans les images et les mots, la pensée n'existerait pas.

N'est-ce pas quelque chose que nous devrions essayer de découvrir maintenant, tandis que nous parlons? N'est-il pas possible de découvrir par soi-même si oui ou non la pensée peut être sans les mots et les symboles?

— Mais quel est le rapport de tout ceci avec l'évaluation?

L'esprit est constitué de références, d'associations, d'images et de mots. C'est de cet arrière-plan là que provient l'évaluation. Des mots comme Dieu, amour, socialisme, communisme et beaucoup d'autres jouent un rôle extraordinairement important dans notre vie. Du point de vue neurologique comme du point de vue psychologique, la signification des mots varie selon la culture dans laquelle nous sommes élevés. Pour un chrétien, certains mots et certains symboles ont une signification très précise et très importante et pour un musulman ce seront d'autres mots et d'autres symboles qui auront cette fonction. C'est à ce niveau que se situe l'évaluation.

— Peut-on dépasser ce niveau? Et même si cela était possible, pourquoi devrions-nous le faire?

La pensée est toujours conditionnée ; la liberté de pensée n'existe absolument pas. Vous pouvez penser ce que vous voulez, mais cela n'empêche pas que votre pensée est et sera toujours limitée. L'évaluation est un processus de la pensée, du choix. Si l'esprit se satisfait, comme c'est le cas la plupart du temps, de rester prisonnier de limites, qu'elles soient étroites ou vastes, il n'entre alors pas dans ses intentions de se laisser déranger par un quelconque problème fondamental, car il a déjà sa récompense. Mais si par contre il tente de découvrir ce qu'il y a derrière la pensée, alors toute évaluation doit cesser ; le processus de la pensée doit prendre fin.

— Mais l'esprit lui-même fait partie intégrante de ce processus de la pensée, alors quels efforts ou quels exercices faut-il faire pour que ce processus prenne fin?

L'évaluation, la condamnation, la comparaison procèdent de la pensée et lorsque vous demandez par quels efforts ou quelle méthode on peut mettre un terme au processus de la pensée, n'essayez-vous pas d'obtenir quelque chose? Ce besoin d'appliquer une méthode ou de faire des efforts résulte de l'évaluation, et c'est encore un processus de l'esprit. Ce n'est ni en suivant une méthode ni en faisant des efforts que l'on peut mettre fin à la pensée. Et pourquoi faisons-nous des efforts, à votre avis?

— Pour la raison très simple que si nous ne faisions pas d'effort, ce serait la stagnation et la mort. Toutes les choses font des efforts, la nature entière lutte pour survivre.

Luttons-nous simplement pour survivre, ou bien est-ce pour survivre selon un certain modèle idéologique ou psychologique? Nous voulons devenir quelqu'un ; c'est l'action de l'ambition, du désir de réussir et de la peur, qui modèle nos luttes selon la structure d'une société qui n'a été créée que par l'ambition collective, le désir de réussir et la peur. Nous faisons des efforts pour obtenir ou pour éviter quelque chose. Si nous ne nous préoccupions que de la survie, nous aurions une attitude totalement différente. L'effort implique le choix. Or le choix équivaut à la comparaison, à l'évaluation, à la condamnation. La pensée est constituée par ces luttes et ces contradictions. Et une telle forme de pensée peut-elle jamais se libérer des barrières qu'elle reconstruit sans cesse?

— Mais dans ce cas il faut qu'une aide extérieure, appelez-la grâce divine ou ce que vous voudrez, intervienne et mette un terme aux processus d'autoretranchement de l'esprit. Est-ce ce que vous voulez dire?

Que nous sommes donc pressés de parvenir à un état satisfaisant! Vous rendez-vous compte du fait que vous cherchez la réussite, que vous cherchez à libérer l'esprit d'un état particulier? L'esprit est captif dans une prison qu'il a lui-même édifiée, par ses propres désirs et ses efforts, et tous les mouvements qu'il peut faire, en quelque direction que ce soit, restent circonscrits dans les limites de cette prison. Mais l'esprit n'a pas conscience de cela, et il prie dans la douleur et le conflit, il cherche une aide extérieure qui le libérera. Il finit d'ailleurs par trouver ce qu'il cherche, c'est-à-dire le résultat de son propre mouvement. Et l'esprit est toujours en prison, mais c'est une nouvelle prison, qui le satisfait et le réconforte davantage.

— Mais au nom du ciel, que devons-nous faire? Si tous les mouvements, toutes les tentatives que fait l'esprit ne font que reculer les limites de sa prison, alors il nous faut abandonner tout espoir.

L'espoir est encore un mouvement de l'esprit pris dans le désespoir. L'espoir et le désespoir sont des mots dont le contenu émotionnel mutile l'esprit, avec leurs besoins apparemment opposés et contradictoires. N'est-il pas possible de rester dans cet état de désespoir, ou dans un état semblable, sans se précipiter pour atteindre l'idée opposée, ou sans s'accrocher désespérément à cet état que l'on appelle joyeux, plein d'espoir et ainsi de suite? Le conflit apparaît lorsque l'esprit fuit l'état dit douloureux et pénible pour atteindre un autre état dit d'espoir et de bonheur. Comprendre l'état dans lequel on est, ce n'est pas l'accepter. Car accepter comme refuser sont du domaine de l'évaluation.

— Je ne comprends toujours pas comment la pensée peut prendre fin sans qu'on l'y aide d'une façon ou d'une autre.

Toute action de la volonté, du désir, de la contrainte, est issue de l'esprit, cet esprit qui évalue, compare et condamne. Si l'esprit perçoit la vérité de ce fait, non pas par l'argumentation, la conviction ou la croyance, mais seulement en étant simple et attentif, alors la pensée prend tout naturellement fin. La fin de la pensée n'est pas le

sommeil, ou l'éveil de la vie, ou un état de négation. C'est un état entièrement différent de ce que l'on peut connaître.

— Cette conversation m'a permis de comprendre que je n'avais pas beaucoup réfléchi à la question. Bien que j'aie beaucoup lu, je n'ai jamais fait qu'assimiler ce que les autres ont dit. Pour la première fois, j'ai l'impression d'expérimenter l'état de ma propre pensée et je suis peut-être enfin capable d'entendre autre chose que des mots.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 52 'L'évaluation'

L'envie et la solitude

Sous cet arbre, ce soir-là, tout était tranquille. Un lézard répétait sur un rocher encore chaud. La nuit pourtant serait fraîche et le soleil ne se lèverait pas avant de longues heures. Les bœufs s'en revenaient lentement et lourdement des champs lointains où les hommes les employaient. Un hibou au cri rauque hurlait depuis le sommet de la colline. Il en était ainsi presque chaque soir, et les hululements s'espaçaient avec l'approche de la nuit. Mais parfois, il arrivait aussi que ce hululement résonne en pleine nuit. Les hiboux s'interpellaient dans la vallée, et leurs cris profonds semblaient renforcer le silence et la beauté de la nuit. C'était une soirée magnifique et la nouvelle lune se couchait derrière les collines sombres.

La compassion n'est pas difficile lorsque le cœur n'est pas rempli des fourberies de l'esprit. C'est l'esprit avec ses peurs et ses demandes, ses attachements et ses refus, ses déterminations et ses besoins, qui détruit l'amour. Et qu'il est donc difficile de rester simple par rapport à cela! Vous n'avez nul besoin des philosophies et des doctrines pour être gentil et aimable. Ceux qui, dans le pays, ont l'efficacité et la puissance, feront en sorte que tous soient vêtus et nourris, bénéficient de logements et d'assistance médicale. Cela est inévitable, compte tenu de l'accroissement rapide de la production, et c'est la fonction d'un gouvernement bien organisé et d'une société équilibrée. Mais ce n'est pas générosité provient d'une source toute différente, une source au-delà de toute mesure. Et l'ambition et l'envie la détruisent aussi sûrement que le feu brûle. Il faut toucher cette source, mais on doit l'aborder les mains vides, sans prières et sans sacrifices. On ne peut trouver cette source dans aucun livre et nul gourou ne peut la désigner. Et on ne peut l'atteindre en cultivant la vertu, bien que la vertu soit nécessaire, ni grâce à ses capacités et à son obédience. Lorsque l'esprit est serein, sans le moindre mouvement, elle apparaît. La sérénité n'a pas de motif, elle ignore l'envie du plus.

C'était une jeune femme que la souffrance rendait très lasse. Ce n'était pas la douleur physique qui la ravageait, mais quelque chose d'un autre ordre. Elle avait réussi grâce aux médicaments, à contrôler la douleur physique mais elle n'avait jamais rien pu faire contre la lancinante torture de la jalousie. Elle fit remarquer que cette jalousie était en elle depuis l'enfance, ce qui à cette époque ne prêtait pas encore à conséquence et qu'on excusait en souriant, mais maintenant c'était devenu une véritable maladie. Elle était mariée et avait deux enfants, et la jalousie détruisait toutes ses relations.

— On dirait que je ne suis pas seulement jalouse de mon mari et de mes enfants, mais également de quiconque semble avoir quelque chose que je n'ai pas, un plus vaste jardin ou une plus jolie robe. Tout cela peut paraître ridicule, mais c'est pour moi un calvaire. Dernièrement, j'ai consulté un psychanalyste et cela m'a apporté un apaisement momentané. Et puis tout a recommencé.

Cette société dans laquelle nous vivons n'encourage-t-elle pas l'envie? La publicité, la compétition, la comparaison, le culte du succès et tout ce que cela implique - est-ce que toutes ces choses n'encouragent pas l'envie? Car c'est le besoin d'un plus qui constitue la jalousie, n'est-ce pas?

— Mais...

Considérons d'abord l'envie en tant que telle et non les problèmes particuliers qu'elle suscite en vous, auxquels nous reviendrons plus tard. Êtes-vous d'accord?

— Tout à fait.

L'envie est un sentiment que l'on encourage et que l'on respecte, n'est-ce pas? L'esprit de compétition est valorisé et développé depuis notre enfance. On vous répète de toutes les façons que vous devez faire mieux que le voisin ; l'exemple du succès, le héros et ses actes valeureux, c'est cela que l'on ne cesse de nous enfoncer dans la tête. La société actuelle repose sur l'envie, et sur le désir d'accumulation. Si vous n'êtes pas tenté par les biens de ce monde mais que vous suiviez l'enseignement d'un quelconque maître religieux, on vous promet de la même façon une bonne place dans l'autre monde. C'est ainsi que nous sommes élevés, et le désir de réussir est profondément ancré en nous. On recherche la réussite de différentes façons, la réussite en tant qu'artiste, en tant qu'homme d'affaires, en tant que croyant. Tout cela procède de l'envie, mais ce n'est qu'à partir du moment où l'envie se manifeste de façon pénible et douloureuse que nous essayons de nous en débarrasser. Aussi longtemps qu'elle reste une forme de compensation agréable, l'envie nous semble faire partie de notre nature. Car nous ne voyons pas que c'est dans ce plaisir même qu'est la douleur. L'attachement procure en effet du plaisir mais cela engendre également la jalousie et la douleur, et ce n'est pas l'amour. C'est dans ce champ d'activité que nous vivons, souffrons et mourons. Et ce n'est que lorsque cette action qui se referme sur elle-même provoque une douleur insupportable que nous luttons pour y échapper.

— Je crois que je saisis vaguement tout cela, mais que dois-je faire au juste?

Avant de chercher à savoir ce qu'il faut faire, essayons de savoir en quoi consiste le problème. Quel est-il?

— Je suis dévorée par la jalousie et je veux m'en libérer.

Vous voulez vous libérer des douleurs de la jalousie, mais vous voulez conserver cette curieuse forme de plaisir liée à la possession et à l'attachement, n'est-ce pas?

— Mais bien entendu! Vous ne voudriez quand même pas que je renonce à tout ce que je possède, n'est-ce pas?

Ne parlons pas de renonciation, restons-en au désir de posséder. Nous voulons posséder les gens de la même façon que les choses, et nous nous accrochons aux croyances comme aux espoirs. A quoi tient ce désir de posséder les êtres et les choses, cet attachement dévorant?

— Je l'ignore, je n'y ai jamais réfléchi. Il semble naturel d'être envieux, mais dans mon cas, c'est devenu un poison dans ma vie, un facteur de violente perturbation.

Nous avons effectivement besoin de certaines choses, telles que la nourriture, les vêtements et un lieu d'habitation, mais on les utilise en vue d'une satisfaction psychologique et cela donne lieu à de nombreux autres problèmes. Et dans le même ordre d'idées, le fait de dépendre psychologiquement de quelqu'un ne peut déboucher que sur l'anxiété, la jalousie et la peur.

— Oui, je suppose que dans cette optique je dépends effectivement de certaines personnes. C'est pour moi une nécessité, une sorte de compulsion, et sans eux je serais absolument perdue. Si je n'avais pas mon mari et mes enfants, je crois que je deviendrais folle, ou que je m'attacherais à quelqu'un d'autre. D'ailleurs je ne vois pas ce qu'il y a de mauvais dans l'attachement.

Nous n'essayons pas de savoir si c'est bon ou mauvais, mais nous tentons de déterminer ses causes et ses effets. Nous ne sommes pas en train de condamner ou de justifier la dépendance. Mais pourquoi dépend-on psychologiquement de quelqu'un

d'autre? Le problème n'est-il pas là, et non pas dans le fait de découvrir comment se libérer des affres de la jalousie? La jalousie n'est que la conséquence, le symptôme et il est parfaitement inutile de ne s'occuper que du symptôme. Pourquoi dépendons-nous psychologiquement de quelqu'un d'autre?

— Je sais que je suis dépendante, mais je n'ai pas cherché à savoir pourquoi. Il m'a toujours semblé normal que nous dépendions tous de quelqu'un.

Il est certain que matériellement, nous dépendons tous les uns des autres, c'est naturel et inévitable. Mais tant que nous n'aurons pas compris notre dépendance psychologique par rapport aux autres, ne croyez- vous pas que les souffrances de la jalousie continueront? La question est véritablement: pourquoi ce besoin psychologique de l'autre?

— J'ai besoin de ma famille parce que je l'aime. Si je ne les aimais pas, cela me serait égal.

Voulez-vous dire que l'amour et la jalousie vont nécessairement de pair?

— Il me semble, car, si je ne les aimais pas je ne serais sûrement pas jalouse.

Dans ce cas, pour vous libérer de la jalousie il faut aussi que l'amour cesse, n'est-ce pas? Mais alors pourquoi vouloir vous libérer de la jalousie? Vous voulez conserver le plaisir de l'attachement et vous défaire de ses désagréments. Est-ce possible?

— Pourquoi pas?

L'attachement implique la peur, n'est-ce pas? Vous avez peur de ce que vous êtes, ou de ce que vous serez si l'autre vous quitte ou meurt, et c'est cette peur qui constitue l'attachement. Aussi longtemps que vous serez occupée par le plaisir de l'attachement, la peur est masquée et enfouie quelque part, mais malheureusement elle ne cesse pas pour autant d'exister. Et tant que vous ne serez pas libérée de cette peur, les affres de la jalousie continueront d'être agissantes.

— Mais de quoi ai-je peur?

La question n'est pas de savoir de quoi vous avez peur, mais plutôt de savoir si vous avez conscience de cette peur.

— Si vous me posez carrément la question, je suis bien obligée de le reconnaître. Eh bien oui, j'ai peur.

De quoi?

— De me perdre dans l'immensité ; de ne plus compter, de ne plus être aimée ; de me retrouver misérablement seule. Je crois que c'est ça: j'ai peur d'être seule, de ne pas être capable de faire face à la vie en étant seule, c'est pourquoi je dépends de mon mari et de mes enfants, et que je m'accroche désespérément à eux. J'ai toujours peur qu'il ne leur arrive quelque chose. Parfois mon désespoir s'exprime sous la forme de la jalousie, d'une colère que je ne peux maîtriser, et de choses de ce genre. J'ai peur que mon mari me quitte pour une autre. Je suis malade d'angoisse. Croyez-moi, j'ai passé des jours entiers à pleurer. Toutes ces contradictions et cette tourmente constituent ce que nous appelons l'amour, et vous me demandez si c'est cela l'amour. L'amour est-il compatible avec l'attachement? Je vois bien que non. L'attachement est une chose laide, et parfaitement égoïste. Je ne cesse pas de ne penser qu'à moi. Mais que dois-je faire?

Le fait de vous condamner et de dire que vous êtes haineuse, laide et égoïste ne diminue en rien le problème. Cela, au contraire, le renforce. Il est important de comprendre cela. Les condamnations ou les justifications vous empêchent de regarder ce qui est derrière la peur, c'est une distraction active qui vous évite de voir en face ce qui se passe réellement. Lorsque vous dites, « je suis moralement laide et égoïste »,

ces mots impliquent une condamnation, et vous renforcez ainsi la caractéristique condamnatoire qui fait partie intégrante du moi.

— Je ne comprends pas très bien.

Lorsque vous condamnez ou justifiez un acte fait par votre enfant, est-ce que vous le comprenez? Vous n'avez ni le temps ni l'envie d'expliquer et pour obtenir un résultat immédiat vous dites « fais ceci » ou « ne fais pas cela », mais vous n'avez rien compris à la complexité de l'enfant. Et de la même façon, le fait de condamner, de justifier ou de comparer s'oppose à la compréhension de vous-même. Il vous faut avant tout comprendre cette entité complexe qui n'est autre que vous-même.

— Oui, je comprends.

Alors dans ce cas, abordez la question lentement, sans condamner ou approuver. Il vous semblera extrêmement difficile de ne pas condamner ni justifier, parce que depuis des millénaires nous avons l'habitude de rejeter et d'approuver. Soyez attentive à vos propres réactions tandis que nous parlons ensemble.

Le problème, donc, n'est pas la jalousie et la façon de s'en débarrasser, mais la peur. Qu'est-ce que la peur? Gomment naît-elle?

— Je veux bien reconnaître qu'elle existe, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle est.

La peur n'existe pas en tant que phénomène isolé, elle n'est que par rapport à quelque chose d'autre, n'est-ce pas? Il existe un état que vous appelez la solitude, et dès que vous prenez conscience de cet état, la peur apparaît. Mais la peur n'existe pas par elle-même. Qu'est-ce qui vous fait peur?

— Sans doute ma propre solitude, comme vous le dites.

Pourquoi « sans doute »? N'en êtes-vous pas sûre?

— J'hésite à être sûre de quoi que ce soit, mais la solitude est vraiment l'un de mes plus profonds problèmes. Cela a toujours existé en arrière-fond, mais c'est seulement aujourd'hui et grâce à cette conversation que je suis obligée de le regarder en face, de reconnaître son existence. C'est comme un vide gigantesque, terrifiant, et auquel on ne peut échapper.

Est-il possible de regarder ce vide sans lui donner de nom, sans tenter de le décrire? Répertorier un état en lui mettant une étiquette ne signifie nullement que nous le comprenions. C'est au contraire un obstacle à la compréhension.

— Je vois ce que vous voulez dire, mais je ne peux pas m'empêcher de mettre des étiquettes. C'est une réaction quasiment instantanée.

Le fait de ressentir un sentiment et celui de lui donner un nom sont deux actes pratiquement simultanés, n'est-ce pas? Peut-il exister un intervalle entre le moment où l'on éprouve et celui où l'on nomme ce que l'on a éprouvé? Si l'on fait l'expérience directe de cet intervalle, on découvre que le penseur cesse d'être en tant qu'entité séparée et distincte de la pensée. Le processus de la verbalisation fait partie du moi, cette entité qui est jalouse et qui tente de masquer sa jalousie. Si vous comprenez réellement cette vérité, la peur cesse. Le fait de nommer a un effet psychologique et physiologique. Et ce n'est que lorsqu'on ne nomme pas qu'il est possible d'avoir parfaitement conscience de ce que l'on appelle le vide de la solitude. Car alors l'esprit ne se sépare pas de ce qui est.

— J'ai beaucoup de mal à comprendre tout cela, mais je crois en avoir assimilé une partie, et je vais laisser cette compréhension se développer.

Extrait du livre :

La tempête de l'esprit

L'envie et la solitudeLe brouillard avait persisté toute la journée et alors que vers le soir il commença à se dissiper, un vent venu de la mer se leva - un vent froid et vif qui faisait tourbillonner les feuilles mortes et asséchait la terre. C'était une nuit de tempête menaçante. Le vent s'était déchaîné, les maisons faisait des bruits de craquement et de nombreuses branches étaient arrachées des arbres. Le lendemain matin, le temps était si clair qu'on avait l'impression de pouvoir toucher les montagnes. La chaleur était revenue avec le vent, mais en fin d'après-midi, comme le vent s'apaisait, le brouillard venu de la mer s'installa à nouveau.

Que la beauté et la richesse de la terre sont extraordinaires . Il est impossible de s'en lasser. Les lits desséchés des rivières sont remplis de vie: ajoncs, pavots, grands tournesols jaunes et des lézards sur les galets. Un serpent à raies brunes et blanches prend le soleil, sa langue noire sans cesse en mouvement, et de l'autre côté du ravin, un chien aboie en poursuivant un lapin ou un écureuil.

Le contentement n'est jamais le produit de la réalisation, de la réussite, ou de la possession des choses. Il ne naît pas de l'action ou de l'inaction. Il vient de la plénitude de ce qui est et non de son altération. Ce qui est plein ne requiert nulle altération, nul changement. Seul l'incomplet essayant de devenir complet connaît le tumulte du mécontentement et de la modification. C'est ce qui est qui est incomplet, et non le contraire. Ce qui est complet est irréel, et la quête de l'irréalité est cette douleur du mécontentement qui ne peut se guérir. C'est la tentative même d'apaiser cette douleur qui constitue la recherche de l'irréel, et c'est de là que naît le mécontentement. Il est impossible de sortir du mécontentement. Avoir conscience du mécontentement, c'est avoir conscience de ce qui est, et c'est dans cette plénitude qu'existe un état qui peut être appelé contentement. Il n'a pas de contraire.

La maison dominait la vallée, et les plus hauts sommets des montagnes lointaines étaient embrasés par le soleil couchant. Leurs masses rocheuses semblaient tomber du ciel et irradier une lumière intérieure, et depuis la chambre qui s'obscurcissait, la beauté de cette lumière était infinie.

C'était un homme encore jeune, ardent, et à la recherche de quelque chose.

— J'ai lu plusieurs livres sur la religion et les pratiques religieuses, ainsi que sur la méditation et sur les diverses méthodes préconisées pour atteindre l'état le plus élevé. J'ai été un certain temps attiré par le communisme, mais j'ai vite compris que ce n'est qu'un mouvement régressif, en dépit des nombreux intellectuels qui en font partie. J'ai aussi été attiré par le catholicisme, car certaines de ses doctrines me plaisaient et j'ai pensé un moment me convertir. Mais un jour, alors que je parlais à un prêtre très cultivé, j'ai réalisé combien la prison du catholicisme était semblable à celle du communisme. J'ai été marin sur un cargo sans destination fixe, et cela m'a conduit en Inde où je suis resté presque un an. J'eus alors l'idée de me faire moine, mais c'était trop coupé de la vie et trop idéaliste, en même temps qu'irréel. J'ai essayé de vivre seul afin de méditer, mais cela aussi prit fin. Et après toutes ces années, il me semble que suis toujours totalement incapable de contrôler ma pensée, et c'est de ça que je veux parler. Bien sûr, j'ai d'autres problèmes, sexuels et autres, mais si je pouvais maîtriser ma pensée, j'arriverais sans doute à réfréner mes désirs et mes besoins envahissants.

La maîtrise des pensées conduira-t-elle à l'apaisement des désirs, ou simplement à leur refoulement, ce qui ne pourra qu'entraîner d'autres problèmes tout aussi profonds?

— Vous ne conseillez sans doute pas de s'abandonner à ses désirs. Le désir procède de la pensée et dans mes tentatives de la contrôler, j'avais espéré maîtriser également mes désirs... On ne peut que maîtriser ou sublimer ses désirs, mais même pour les sublimer il faut déjà les tenir en échec. La plupart des grands maîtres disent qu'il faut absolument transcender les désirs, et ils préconisent diverses méthodes pour ce faire.

Mais qu'en pensez-vous, vous, sans tenir compte de ce qu'ont pu dire les autres? Le seul contrôle du désir suffira-t-il à résoudre les nombreux problèmes du désir? Le refoulement ou la sublimation du désir permettra-t-il de le comprendre, ou de vous en libérer? Au travers d'une quelconque occupation, religieuse ou non, on peut discipliner l'esprit tout au long de la journée. Mais l'esprit occupé n'est pas l'esprit libre et de toute évidence seul l'esprit libre peut avoir conscience de la créativité intemporelle.

— N'y a-t-il pas de liberté possible dans la transcendance du désir?

Qu'entendez-vous par transcendance du désir?

— Pour réaliser sa propre conception du bonheur, et aussi du plus élevé, il est nécessaire de ne pas être mû par le désir et de ne pas être pris dans son tumulte et sa confusion. Il est essentiel d'avoir tout contrôle sur le désir et pour cela il faut bien le soumettre. Et au lieu qu'il poursuive les choses triviales de la vie, on peut mettre ce même désir au service du sublime.

Vous pouvez changer l'objet du désir, passer de l'envie d'une maison au désir du savoir, aller du plus bas au plus haut, mais cela reste toujours du domaine du désir, n'est-ce pas? On peut se désintéresser des choses de ce monde, mais le désir du ciel est lui aussi recherche d'acquisition. Le désir cherche sans cesse la réalisation, l'obtention de quelque chose, et c'est ce mouvement même du désir qu'il nous faut comprendre, sans essayer de l'écarter ou de l'étouffer. Si nous ne comprenons pas le processus du désir, le contrôle qu'on peut avoir sur la pensée n'a pas une grande signification.

— Cela m'oblige à retourner à mon point de départ. Même pour comprendre le désir, la concentration est nécessaire et c'est en cela que réside ma principale difficulté. J'ai l'impression de ne pas pouvoir contrôler mes pensées, qui vont et viennent en tous sens et s'amoncellent dans le plus grand désordre. Pas une seule pensée ne semble émerger avec continuité de toutes ces inepties.

L'esprit est une machine qui fonctionne jour et nuit, sans la moindre pause, que nous dormions ou soyons éveillés. L'esprit est aussi agité et rapide que la mer. Une autre partie de ce mécanisme intriqué et complexe tente d'exercer son contrôle sur l'ensemble du mouvement et c'est là que commence le conflit entre les désirs opposés et les impulsions. On peut appeler l'un la partie supérieure et l'autre sa partie inférieure, mais tous deux sont du domaine de l'esprit. L'action et la réaction de l'esprit, de la pensée, sont presque simultanées et presque automatiques. La totalité de ce processus conscient et inconscient qui accepte et refuse, qui se conforme et lutte pour être libre, est extrêmement rapide. Et la question n'est pas comment contrôler ce mécanisme complexe, car le contrôle suscite la friction et consomme inutilement de l'énergie, mais plutôt est-il possible de ralentir cet esprit si rapide?

— Mais comment?

Le « comment » ne présente aucun intérêt. Le « comment » peut seulement déboucher sur un résultat, une fin sans grande signification. Et dès qu'elle est obtenue, une nouvelle quête en vue d'un autre résultat satisfaisant sera entreprise, avec sa cohorte de souffrances et de conflits.

— Mais alors que faut-il faire? Pensez-vous que votre question soit pertinente? Vous n'essayez pas de découvrir par vous-même ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans le fait de ralentir l'esprit, vous essayez seulement d'obtenir un résultat. Il est relativement facile d'obtenir un résultat, n'est-ce pas? Mais est-il possible que l'esprit ralentisse sans qu'on le freine?

— Que voulez-vous dire par ralentir?

Lorsque vous roulez très vite en voiture, le paysage est flou, ce n'est qu'à l'allure du pas que vous pouvez percevoir les détails des arbres, les fleurs et les oiseaux. La connaissance de soi vient avec le ralentissement de l'esprit, mais cela ne veut pas dire qu'il faille forcer l'esprit à ralentir. La contrainte suscite la résistance, et nous ne devons pas gaspiller d'énergie à ralentir l'esprit. N'en est-il pas ainsi?

— Je crois que je commence à comprendre. Tous les efforts que nous faisons pour contrôler la pensée sont inutiles, mais je ne vois pas ce que l'on peut faire d'autre.

Nous n'en sommes pas encore au problème de l'action, n'est-ce pas? Nous essayons de comprendre qu'il est important de réduire la vitesse de l'esprit, nous ne nous occupons pas de la manière à employer pour cela. L'esprit peut-il ralentir? En quelles circonstances?

— Je ne sais pas, je n'y ai pas réfléchi.

N'avez-vous pas remarqué que lorsque vous regardez quelque chose l'esprit tourne au ralenti? Lorsque vous regardez cette voiture qui passe sur la route, là-bas, ou n'importe quel objet, votre esprit ne fonctionne-t-il pas plus lentement? Le fait de regarder, d'observer, ralentit effectivement l'esprit. Regarder une image, un tableau, un objet, aide à calmer l'esprit, comme le fait la répétition d'une phrase. Mais c'est alors que l'objet ou la phrase devient de première importance, et non plus le ralentissement de l'esprit et ce que cela permet de découvrir.

— Je regarde ce que vous êtes en train d'expliquer, et j'ai conscience d'avoir l'esprit plus calme.

Regardons-nous jamais quelque chose, ou ne faisons-nous qu'interposer entre l'observateur et l'observé un écran de préjugés divers, de valeurs, de jugements, de comparaisons et de condamnations? - Il est presque impossible de ne pas avoir cet écran. Je ne pense pas être capable de porter ce genre de regard vierge sur l'extérieur. Ne vous bloquez pas sur des mots ou sur une conclusion, je vous en prie, qu'elle soit négative ou positive. L'observation est-elle possible sans cet écran? Ou en d'autres termes, y a-t-il attention lorsque l'esprit est occupé? Seul l'esprit disponible peut être attentif. L'esprit est lent et vif lorsqu'il est attentif et vigilant, ce qui est la forme d'attention de l'esprit disponible.

— Je commence à faire l'expérience de ce que vous dites.

Mais allons un peu plus loin. S'il n'y a pas d'évaluation, pas d'écran entre l'observateur et l'observé, peut-il y avoir une division, une séparation entre eux? L'observateur n'est-il pas l'observé?

— Je ne vous suis plus du tout.

On ne peut pas séparer le diamant de ses caractéristiques, n'est-ce pas? Le sentiment d'envie ne peut être séparé de celui qui fait l'expérience de ce sentiment, bien qu'il existe réellement une division illusoire qui suscite le conflit, et c'est de ce conflit

que l'esprit est captif. Lorsque cette fausse séparation disparaît, il y a alors une possibilité de liberté et alors seulement l'esprit est immobile. Ce n'est qu'à partir du moment où l'expérimentateur n'est plus qu'apparaît le mouvement créatif du réel.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 54 'La tempête de l'esprit'

Le contrôle de la pensée

Quelle que fût la vitesse de la voiture, une poussière fine et insinuante pénétrait à l'intérieur. Bien qu'il soit encore tôt dans la matinée et que le soleil ne soit pas encore levé, il régnait déjà une chaleur sèche qui était loin d'être agréable. Il y avait déjà des chars à bœufs sur la route, dont les conducteurs dormaient et que les bêtes étaient seules à diriger vers le village. Il pouvait y avoir deux ou trois chars, ou bien deux, et il y en eut une fois vingt-cinq, formant une longue file dont tous les conducteurs dormaient et qu'une seule lampe à pétrole éclairait. La voiture dut rouler à l'extérieur de la route pour les dépasser, provoquant des montagnes de poussière, et les bœufs dont les clochettes sonnaient au rythme de leurs pas, ne dévièrent pas de leur route.

Il faisait encore sombre, même après une heure de conduite ininterrompue. Les arbres étaient noirs, mystérieux et comme lointains. La route était maintenant étroite et pavée et chaque chariot croisé signifiait davantage de poussière, d'autres bruits de clochettes et d'autres chars à venir. Nous allions vers l'est et l'aube commençait à poindre, opaque, douce et sans ombre. Ce n'était pas un lever du jour brillant, resplendissant dans la rosée, mais plutôt l'une de ces matinées déjà alourdies par la canicule à venir. Et pourtant quelle beauté! Les montagnes étaient dans le lointain ; on ne les voyait pas encore mais on sentait leur présence, immenses, fraîches et hors du temps.

Cette route traversait toutes sortes de villages, certains très propres et très bien entretenus, d'autres répugnants de crasse et qui pourrissaient dans la pauvreté irrémédiable et la dégradation. Les hommes s'en allaient aux champs, les femmes à la fontaine et les enfants jouaient dans les rues. Des exploitations gouvernementales s'étendaient sur des kilomètres, dotées de tracteurs et de viviers, et l'on voyait aussi des écoles d'agriculture expérimentales. Une voiture très récente et très puissante passa, transportant des gens riches et bien nourris. Les montagnes semblaient toujours aussi loin et la terre était fertile. En plusieurs endroits, la route traversait le lit d'une rivière à sec dont les cars et les carrioles avaient fait une sorte de piste. Les perroquets rouges et verts s'interpellaient pendant leurs bizarres envolées. On voyait également de plus petits oiseaux, dorés et verts, et les bruants blancs.

La route quittait maintenant la plaine et commençait à monter. Au pied des collines, on nettoyait au bulldozer l'épaisse végétation pour y planter ensuite des kilomètres d'arbres fruitiers. La voiture quitta bientôt les collines pour entrer dans les montagnes recouvertes de pins et de châtaigniers, les pins fins et élancés et les châtaigniers remplis de fruits. On commençait à avoir une vue plus dégagée: d'immenses vallées s'étendaient sous nos yeux et les sommets neigeux à l'horizon.

Puis, après un dernier virage au sommet de la route, les montagnes apparurent, claires et éblouissantes. Elles étaient à environ cent kilomètres de là, et une immense vallée bleue les séparait de nous. Elles s'étendaient sur plus de trois cents kilomètres et remplissaient totalement l'horizon ; il fallait tourner la tête pour les voir en entier. C'était un spectacle merveilleux. Les cent kilomètres de distance semblaient ne plus exister, et il ne restait plus qu'une impression de force et de solitude. Ces sommets, dont certains atteignaient huit mille mètres, avaient des noms divins, car les dieux étaient réellement là, et nombreux étaient ceux qui venaient de très loin en pèlerinage, pour les adorer et y mourir.

Il avait été élevé à l'étranger, dit-il, et avait occupé un poste important dans le gouvernement. Mais vingt ans plus tôt il avait pris la décision d'abandonner sa situation et les choses de ce monde afin de passer le reste de sa vie à méditer.

— J'ai pratiqué diverses méthodes de méditation, reprit-il, jusqu'à ce que je parvienne à contrôler parfaitement ma pensée, ce qui m'apporta certains pouvoirs de domination sur moi-même. Mais un ami m'entraîna à l'une de vos conférences, au cours de laquelle vous avez répondu à des questions sur la méditation, disant en particulier que la méditation telle qu'on la pratiquait généralement était une forme d'auto-hypnotisme, un moyen de cultiver des désirs autoprojetés, si raffinés puissent-ils être. Ceci me sembla si parfaitement vrai que je décidai de venir vous voir. Et étant donné que j'ai consacré ma vie à la méditation, j'espère que nous pourrons aborder la question de façon très approfondie.

— J'aimerais commencer par le point de départ en vous expliquant le cours de mon développement. Toutes mes lectures me permirent de comprendre qu'il était absolument nécessaire de maîtriser sa pensée. Et cela fut extrêmement difficile pour moi. Le fait de se concentrer sur un travail officiel est quelque chose d'entièrement différent de celui d'apaiser l'esprit et de mettre le harnais à la totalité du processus de la pensée. Si l'on s'en tient aux grands textes, il est indispensable d'avoir parfaitement en main les rênes du contrôle de la pensée. La pensée ne peut être affinée au point de déceler les nombreuses illusions que si on la contrôle et on la dirige. Et ce fut la première tâche que je m'assignai.

Peut-on, sans interrompre votre récit, vous demander si le contrôle de la pensée est vraiment la première chose à faire?

— J'ai entendu ce que vous avez dit de la concentration, mais si vous le permettez, j'aimerais décrire tout d'abord ma propre expérience et reprendre à partir de là certaines questions essentielles qui s'y rattachent.

Comme vous voudrez.

— Dès le début, je compris que mon travail ne me satisfaisait pas et il me fut relativement facile d'abandonner une carrière prometteuse. J'avais lu de nombreux livres qui concernaient la méditation et la contemplation, y compris les écrits des divers mystiques orientaux et occidentaux, et il me semblait très évident que la maîtrise de sa pensée était la chose la plus importante qui soit. Cela me demanda des efforts considérables, soutenus et délibérés. Comme je progressais dans la méditation, je fis de nombreuses expériences, j'eus des visions de Krishna, du Christ, et de certains saints hindous. J'acquis des dons de voyance et commençai à pouvoir lire dans la pensée des gens, et j'acquis d'autres sidhis, d'autres pouvoirs de ce genre. Je passai d'une expérience à une autre, d'une vision à la signification symbolique à une autre, et du désespoir à la plus grande félicité. J'avais cet orgueil du conquérant, de celui qui règne en maître absolu sur lui-même. L'ascétisme, la maîtrise de soi, donne effectivement un sentiment de pouvoir qui suscite la vanité, la force et la confiance en soi. Je vivais dans cette totalité-là. J'avais depuis longtemps entendu parler de vous, mais l'orgueil de ma réussite m'avait toujours empêché de venir vous entendre. Un jour, un de mes amis, un autre sannyasi, insista pour me faire venir et je fus très perturbé par ce que j'entendis. Auparavant, je pensais que j'étais au-delà de toute perturbation! Voilà en bref l'histoire de mes années de méditation.

— Vous aviez dit, lors de cette causerie, que l'esprit doit aller au-delà de toute expérience, car sinon il reste captif de ses propres projections, de ses propres désirs et de ses quêtes, et j'eus la surprise de découvrir que mon esprit était lui aussi prisonnier de tout cela. Ayant pris conscience de cela, comment l'esprit peut-il abattre les

murs de cette prison qu'il a lui-même édifiés? Ces vingt années passées à méditer ont-elles été perdues? Tout cela n'a-t-il été qu'illusion?

Nous pourrons parler en temps voulu de l'action qui doit être faite mais voyons tout d'abord, si vous voulez, le contrôle de la pensée. Ce contrôle est-il nécessaire? Est-il bénéfique ou désastreux? De nombreux maîtres spirituels ont prôné le contrôle de la pensée en tant que premier pas indispensable, mais avaient-ils raison? Quel est celui qui contrôle? Ne fait-il pas nécessairement partie de cette pensée qu'il essaye de contrôler? Il peut croire qu'il en est séparé, qu'il diffère de ces pensées, mais n'est-il pas avant tout le produit de ces pensées en question? De toute évidence, le contrôle implique l'action coercitive de la volonté d'assujettir, de refouler, de dominer et d'élever des résistances contre ce qui n'est pas désiré. Et tout ce processus n'engendre-t-il pas un conflit aussi vaste que dérisoire? A-t-on jamais vu quelque chose de bon résulter d'un conflit?

Dans la méditation, la concentration est une forme d'auto-amélioration qui met l'accent sur une action prise dans les limites du soi, de l'ego, du moi. La concentration est un processus qui rétrécit la pensée. L'enfant s'absorbe dans son jouet. Le jouet, l'image, le symbole, le mot mettent un terme au vagabondage incessant de l'esprit, et c'est le fait d'être ainsi absorbé que l'on appelle concentration. L'image, l'objet, internes ou externes, prennent possession de l'esprit. Cette image ou cet objet deviennent alors de première importance, et non plus la compréhension de l'esprit lui-même. Il est relativement facile de se concentrer sur quelque chose. Le jouet absorbe effectivement l'esprit, mais cela ne libère pas l'esprit et ne lui permet pas d'explorer, de découvrir ce qui est, si tant est qu'il y ait quelque chose, au-delà de ses propres frontières.

— Ce que vous dites diffère tellement de ce qu'on lit ou de ce qu'on nous enseigne, et pourtant cela semble si vrai. Je commence à entrevoir les implications du contrôle. Mais comment l'esprit peut-il se libérer sans discipline?

Le refoulement et le conformisme ne sont pas les chemins de la liberté. Le premier pas vers la liberté, c'est la compréhension de ce qui nous asservit. La discipline impose effectivement une certaine forme au comportement et modèle la pensée selon un certain schéma, mais si nous ne comprenons pas le mécanisme du désir, le contrôle et la discipline ne sont qu'une façon de pervertir la pensée. Tandis que si nous prenons conscience des mécanismes du désir, c'est cette conscience lucide qui suscite la clarté et l'ordre. La concentration procède uniquement du désir. L'homme d'affaires se concentre afin d'acquérir fortune ou pouvoir, et celui qui se concentre sur la méditation ne recherche que la réussite et la récompense. Tous deux poursuivent le succès, qui procure confiance en soi et sentiment de sécurité. N'en est-il pas ainsi?

— Je comprends très bien tout cela.

La compréhension verbale seule, qui équivaut à saisir intellectuellement ce que l'on entend, n'a pas grande valeur, ne croyez-vous pas? Le facteur de libération n'est jamais une simple compréhension théorique, mais la perception du vrai ou du faux de la question. Si nous comprenons ce qu'implique la concentration et si nous voyons le faux en tant que faux, nous sommes alors libérés du désir de réussir, d'expérimenter, de devenir. Et de cela découle l'attention, qui est totalement différente de la concentration. Cette dernière implique un processus duel, un choix, un effort, n'est-il pas vrai? Il existe à la fois celui qui fait l'effort et le but en vue duquel on fait cet effort. La concentration renforce le « je », le moi, l'ego en tant que celui qui fait l'effort, le conquérant, le vertueux. Tandis que dans l'attention cette activité duelle n'intervient pas, car celui qui fait l'expérience est absent, de même que celui qui amasse, emmagasine et reproduit. Dans cet état d'attention, le conflit de la réalisation et la crainte de l'échec ont totalement cessé.

— Mais malheureusement nous n'avons pas tous ce merveilleux pouvoir d'attention.

Ce n'est ni un don ni une récompense, ni quelque chose que l'on peut acheter au prix de la discipline, d'exercices et ainsi de suite. Cet état se produit grâce à la compréhension du désir, ce qui est la connaissance de soi. Cet état d'attention est bénéfique, il représente l'absence du moi.

— La discipline que je me suis imposée et tous les efforts que j'ai pu faire pendant si longtemps n'aurait donc absolument servi à rien? Mais déjà en posant cette question, j'entrevois la vérité. Je me rend compte que depuis plus de vingt ans j'ai suivi un chemin qui ne pouvait déboucher que sur cette prison construite par moi et dans laquelle j'ai vécu, j'ai fait des expériences et j'ai souffert. Pleurer sur le passé, c'est s'attendrir sur soi-même, et il faut tout recommencer dans un nouvel esprit. Mais les visions et les expériences étaient-elles inutiles et fausses, elles aussi?

L'esprit n'est-il pas, en vérité, un vaste grenier où s'entassent les expériences, les visions et les pensées de l'homme? L'esprit est le produit de traditions et d'expériences séculaires. Il est capable d'inventions extraordinaires, qui vont du plus simple au plus compliqué. Il est capable de se leurrer très profondément en même temps que de percevoir énormément de choses. Les expériences et les espoirs, les angoisses, les joies et le savoir accumulé collectivement et individuellement, tout est là, empilé au plus profond de la conscience, et il est toujours possible à l'individu de revivre ces expériences ou ces visions héritées ou acquises. On dit qu'il existe certaines drogues qui permettent la clarté, la vision des profondeurs comme des sommets et qui peuvent libérer l'esprit de son tumulte, en lui conférant l'énergie et l'intuition. Mais l'esprit doit-il nécessairement emprunter ces passages sombres et cachés pour arriver à la lumière? Et si même il atteint la lumière par l'un ou l'autre de ces procédés, cette lumière est-elle celle de l'éternité? Ou bien n'est-elle que celle du connu, de ce que l'on reconnaît, quelque chose qui naît de la lutte, de la recherche et de l'espoir? Est-il nécessaire de parcourir ce chemin épuisant pour trouver ce qui ne se mesure pas? Peut-on éviter tout ceci et arriver cependant à ce qu'on peut appeler l'amour?

Compte tenu de vos visions, de vos pouvoirs de voyance et de vos expériences, qu'en pensez-vous?

— Je pensais naturellement, tant qu'ils duraient, qu'ils étaient importants et avaient une grande signification. Tout cela me donnait une impression de pouvoir très satisfaisante, et un certain bonheur lié au fait de réaliser quelque chose de gratifiant. Tous ces pouvoirs vous procurent un sentiment de confiance en soi et de maîtrise absolue dans lequel on trouve un orgueil extraordinaire. Mais maintenant, après avoir parlé de tout cela, je ne suis plus du tout certain que toutes ces visions soient encore aussi importantes et aussi significatives. On dirait qu'elles se sont presque évanouies à la lumière de ma propre compréhension.

Doit-on passer par toutes ces expériences? Sont-elles nécessaires pour ouvrir la porte à l'éternité? Ne peut-on les éviter? Ce qui est essentiel, c'est la connaissance de soi qui seule permet l'immobilité de l'esprit. L'esprit immobile n'est pas un produit de la volonté, de la discipline, des différents moyens d'assujettir le désir. Car tout cela renforce au contraire le moi, et la vertu est alors un nouveau rocher sur lequel le moi peut élever un temple à l'importance et à la respectabilité. Il faut vider l'esprit du connu pour que l'inconnaissable soit. Si nous ne comprenons pas la façon dont fonctionne le moi, nous permettons à la vertu de se draper dans l'importance. Le mouvement du moi, c'est-à-dire la volonté et le désir, qui cherchent et accumulent, doit cesser totalement. Ce n'est qu'alors que l'intemporel peut être. On ne peut pas le solliciter. L'esprit qui tente, par des moyens divers, de solliciter le réel, qu'il s'agisse de la

discipline, des prières ou des attitudes, ne peut obtenir que ses propres et satisfaisantes projections, mais ce n'est pas le réel.

— Je comprends enfin, après toute ces années d'ascétisme, de discipline et d'automortification, que mon esprit est toujours dans sa propre prison, et qu'il faut abattre les murs de cette prison. Mais comment doit-on s'y prendre?

La simple conscience qu'ils doivent disparaître suffit. Toute tentative de les abattre fait entrer en jeu le désir de réussir, d'obtenir et crée ainsi le conflit des oppositions, de l'expérimentateur et de l'expérience, du chercheur et du cherché. Voir le faux en tant que faux est en soi suffisant, car c'est cette perception même qui libère l'esprit du faux.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 55 'Le contrôle de la pensée'

De la pensée profonde

Très loin derrière les palmiers, la mer, cruelle et agitée, qui ne se calmait jamais, ne cessait pas d'être houleuse. Dans ce silence nocturne de la côte, on l'entendait gronder de très loin et il y avait dans cette voix profonde comme un avertissement, comme une menace. Mais ici, parmi les palmiers, tout n'était qu'ombre et tranquillité. La lune était pleine et il faisait presque aussi clair que dans la journée, sans la chaleur et l'éblouissement, et la lumière qui se posait sur les palmiers était douce et très belle. Cette beauté ne venait pas uniquement du clair de lune sur les palmiers, mais également des ombres, de la rondeur des troncs d'arbres, des eaux miroitantes et de la terre fertile. La terre, le ciel, l'homme qui passait par là, le concert des grenouilles et le sifflet d'un train dans le lointain - tout cela formait un tout vivant que l'esprit ne pouvait mesurer.

L'esprit est un instrument étonnant: aucune des machines faites par l'homme n'est aussi complexe, subtile et n'a autant de possibilités. Nous n'avons conscience que des niveaux superficiels de l'esprit, si tant est que nous en ayons conscience, et nous nous accommodons fort bien de vivre et d'être à ce seul niveau extérieur. Nous acceptons la pensée en tant qu'activité de l'esprit: la pensée du général qui met au point le meurtre en série, celle du politicien rusé, du professeur érudit et celle du charpentier. Qu'en est-il de la pensée profonde? Toute pensée n'est-elle pas une activité de surface de l'esprit? Dans la pensée, l'esprit est-il profond? L'esprit, qui est un assemblage, le produit du temps, de la mémoire, de l'expérience, peut-il jamais avoir conscience de ce qui ne fait pas partie de lui? L'esprit tâtonne sans cesse, il cherche quelque chose hors du champ de ses propres activités, mais le centre d'où part cette recherche est éternellement le même centre.

L'esprit n'est pas seulement l'activité de surface, mais également les mouvements cachés des siècles passés. Ces mouvements exercent une modification ou un contrôle sur l'activité extérieure et c'est ainsi que l'esprit entretient le conflit de la dualité. Il n'existe pas d'esprit total et entier, mais de nombreuses parties de l'esprit, qui s'opposent les unes aux autres. L'esprit qui cherche l'intégration et la coordination, ne peut pas faire régner la paix entre tous les morceaux séparés de lui-même. L'esprit, par le savoir, par l'expérience, est toujours le produit du temps et de la douleur, même si on le rassemble, ce n'est qu'une question de circonstances.

Nous n'appréhendons pas correctement ce problème de l'intégration. La partie ne peut jamais devenir le tout. On ne peut pas atteindre le tout par la seule partie, mais nous ne voulons pas voir cela. Ce que nous voyons, c'est le particulier qui s'élargit pour contenir les nombreuses parties. Mais l'assemblage des diverses parties n'est pas l'intégration, pas plus qu'il n'est important que règne l'harmonie entre ces diverses parties. Ce ne sont ni l'intégration ni l'harmonie qui sont importantes car on peut les obtenir par l'attention et la prudence, par une éducation appropriée. Ce qui est de la plus haute importance, c'est de laisser l'inconnu apparaître. Le connu ne pourra jamais contenir l'inconnu. L'esprit tente sans cesse de vivre heureux dans le gâchis de l'intégration créé par lui, mais cela ne pourra pas donner naissance à la créativité de l'inconnu.

L'auto-amélioration n'est rien d'autre que de la médiocrité. Chercher à s'améliorer par la vertu, ou en s'identifiant à certaines capacités, ou encore grâce à n'importe quelle forme, négative ou positive, de sécurité, c'est là un processus qui se referme sur

lui-même, si large soit-il. L'ambition engendre la médiocrité, car l'ambition n'est que la réalisation du moi par l'action, le groupe ou l'idée. Le moi est le centre de tout ce qui est connu, c'est le passé qui traverse le présent pour rejoindre le futur, et toutes les activités prises dans le domaine du connu donnent lieu à une pauvreté d'esprit. L'esprit ne peut être noble, car ce qui est noble est incommensurable. Le connu est comparable, et toutes les activités du connu ne peuvent déboucher que sur la douleur.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 56 'De la pensée profonde'

L'immensité

La vallée qui s'étendait à nos pieds était remplie des activités de la plupart des vallées. Le soleil était en train de se coucher derrière les lointaines montagnes et les ombres étaient aussi sombres qu'allongées. C'était une soirée tranquille, un vent léger venait de la mer. Les orangers, rang après rang, étaient presque noirs et sur la longue route droite qui parcourait la vallée on voyait de temps à autre les reflets des voitures qui renvoyaient les derniers rayons du soleil couchant.

L'esprit semblait parcourir l'espace immense et la distance interminable, ou plutôt, l'esprit semblait s'étendre de façon illimitée, et au-delà et au-dessus de l'esprit il y avait quelque chose qui contenait toutes les autres choses. L'esprit essayait vaguement de lutter pour reconnaître et accepter les diverses activités qui n'entraient pas dans son champ, et ce faisant, il interrompait ses activités habituelles. Mais il ne pouvait pas saisir ce qui n'était pas de la même nature que lui et bientôt toutes choses, y compris l'esprit, furent embrassées dans cette immensité. La nuit tombait, et les aboiements lointains d'un chien ne troublèrent en rien ce qui est au-delà de toute conscience. On ne peut y penser et l'esprit ne peut donc en faire l'expérience.

Mais qu'est-ce donc, alors, qui a perçu et a conscience de quelque chose de totalement différent des projections de l'esprit? Qui donc fait cette expérience-là? De toute évidence, ce n'est pas l'esprit des souvenirs quotidiens, des réponses et des pulsions. Existe-t-il un autre esprit, ou une partie de l'esprit est-elle en sommeil, attendant d'être réveillée par ce qui est au-delà ou au-dessus de l'esprit? S'il en est ainsi, ce qui est au-delà du temps et de toute pensée est également contenu dans l'esprit. Et pourtant cela ne se peut pas, car ce n'est là qu'une spéculation, une autre des nombreuses inventions de l'esprit.

Étant donné que cette immensité n'est pas engendrée par le processus de l'esprit, alors qu'est-ce qui en a conscience? Est-ce l'esprit de celui qui fait l'expérience qui en a conscience, ou bien cette immensité a-t-elle conscience d'elle-même parce qu'il n'y a pas d'expérimentateur? Il n'y avait pas d'expérimentateur lorsque cela eut lieu, en descendant de la montagne, et pourtant la conscience de l'esprit était totalement différente, en qualité comme en quantité, de ce qui ne se mesure pas. L'esprit ne fonctionnait pas, il était en état d'attention passive, et bien qu'il ait connaissance de la brise qui jouait dans les feuilles, il ne faisait pas le moindre mouvement intérieur. Il n'y avait nul observateur qui mesurât ce qui était observé. Il n'y avait que cela et cela avait conscience d'être sans la moindre mesure. Il n'y avait ni début ni mots.

L'esprit a conscience de ne pouvoir capturer par l'expérience et les mots ce qui demeure éternellement, intemporel et incommensurable.

Extrait du livre :

CSV Tome 2, note 57 'L'immensité'